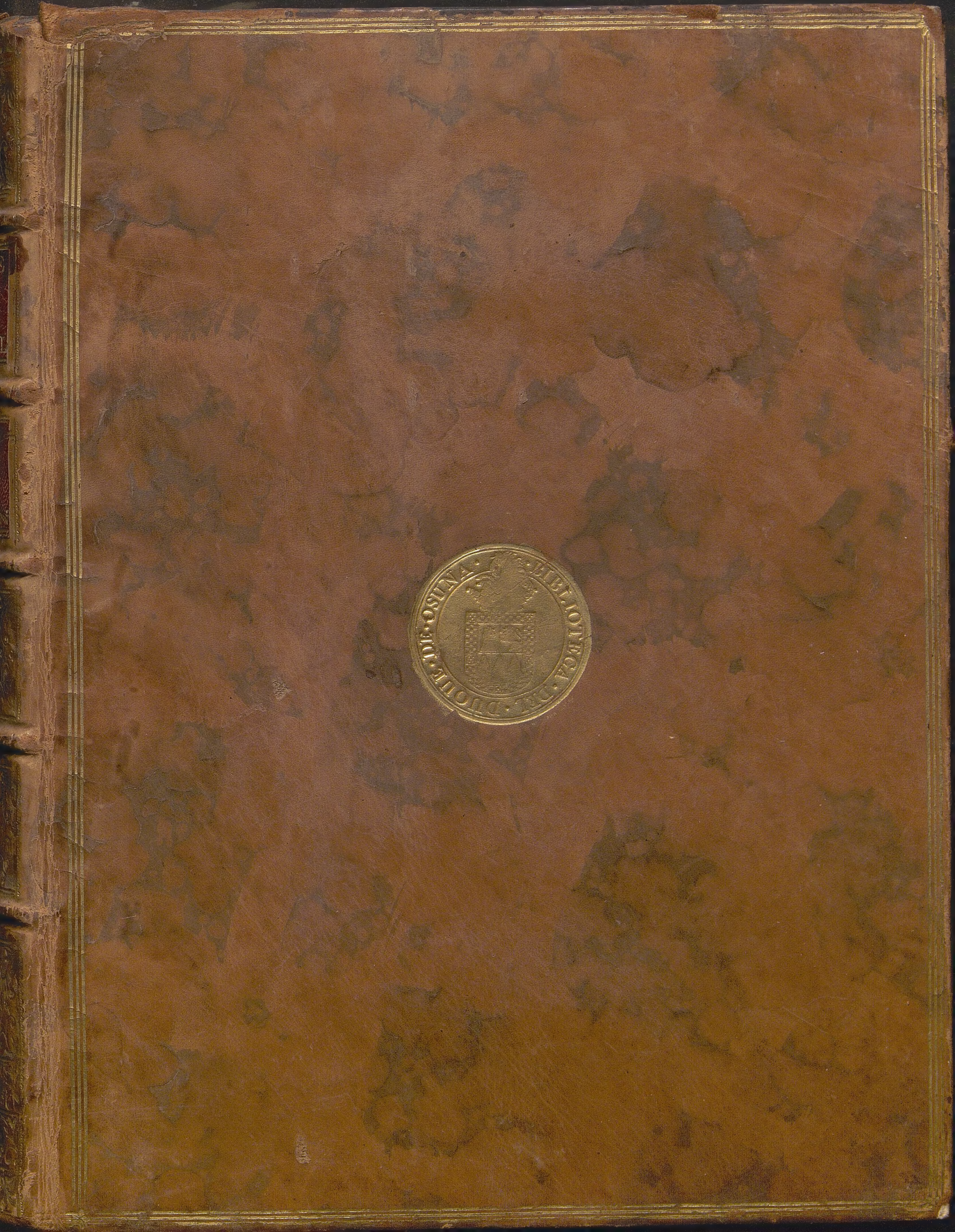
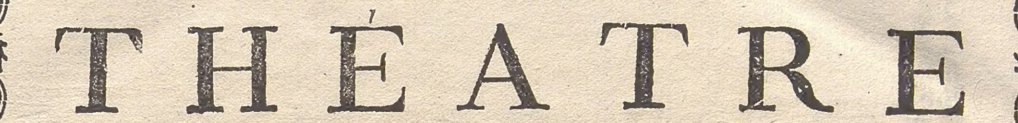

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA ·







THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

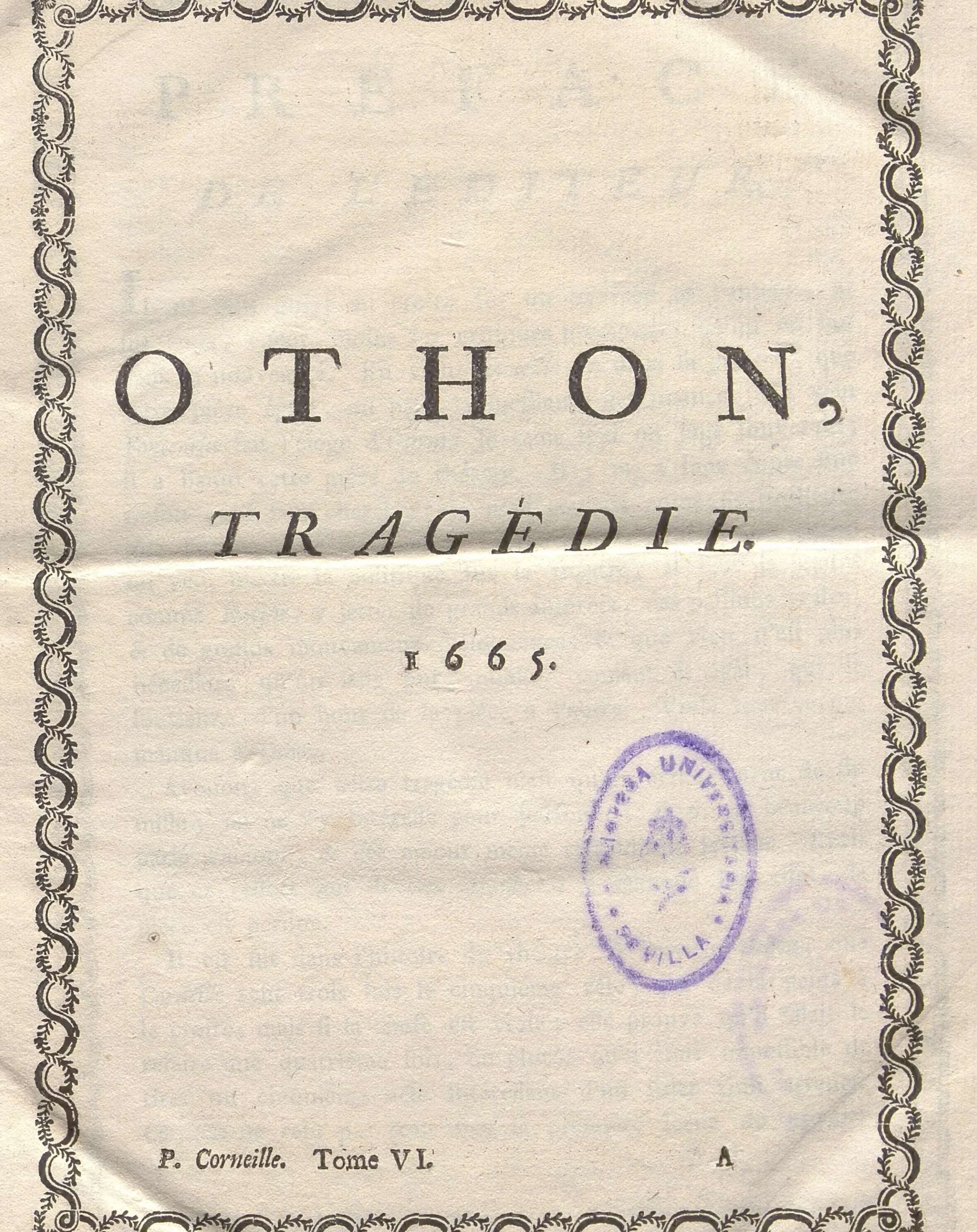
ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME SIXIEME.

GENEVE,

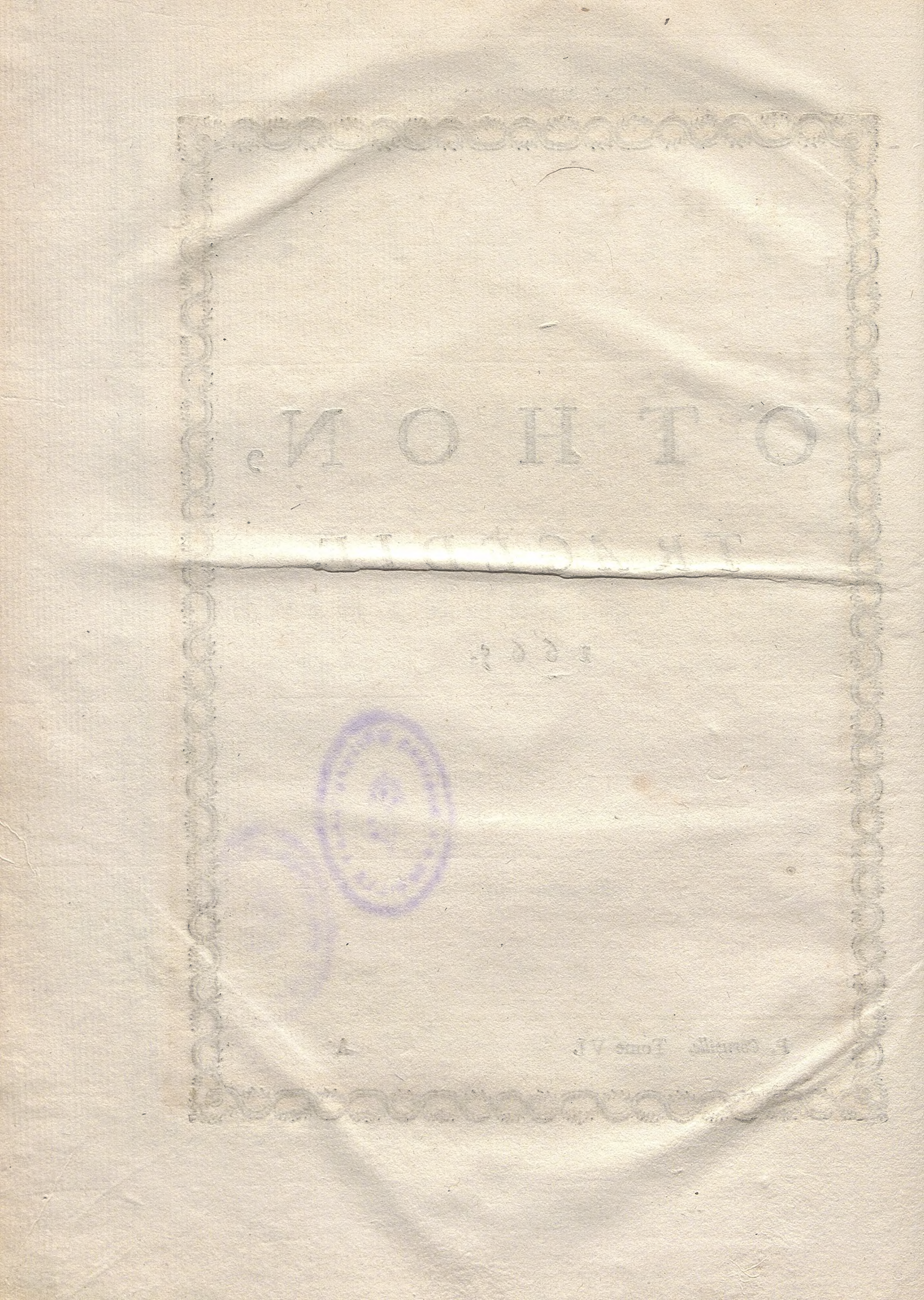
M. DCC. LXXIV.



OTHON,

TRAGÉDIE.

1665.

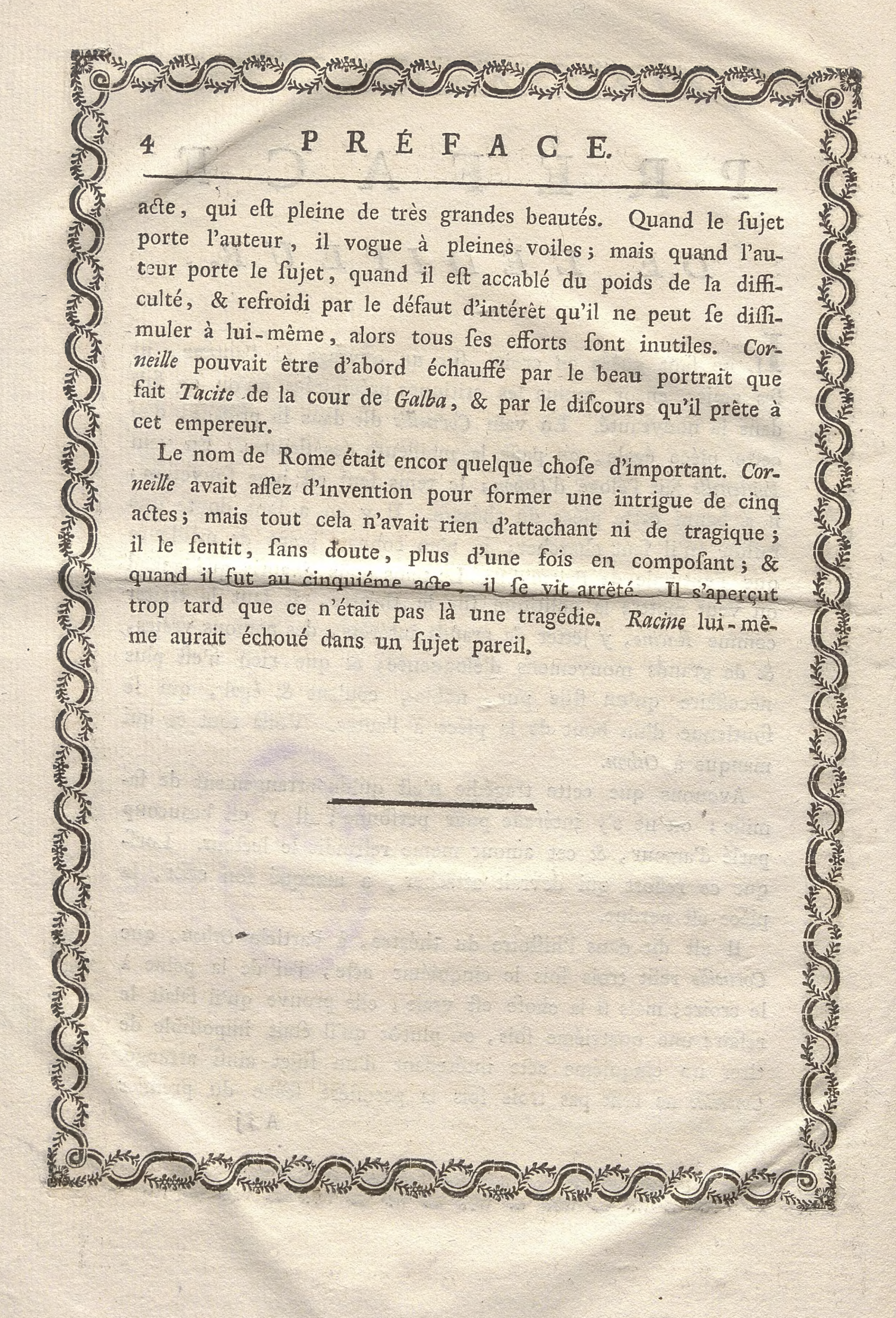


PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL ne faut guère en croire sur un ouvrage ni l'auteur, ni ses amis, encor moins les critiques précipitées qu'on en fait dans la nouveauté. En vain *Corneille* dit dans sa préface, que cette piéce égale, ou passe la meilleure des siennes. En vain *Fontenelle* fait l'éloge d'*Othon*; le tems seul est juge souverain; il a banni cette piéce du théatre. Il y en a sans doute une raison qu'il faut chercher; je n'en connais point de meilleure que l'exemple de *Britannicus*. Le tems nous a apris que quand on veut mettre la politique sur le théatre, il faut la traiter comme *Racine*, y jetter de grands intérets, des passions vraies, & de grands mouvemens d'éloquence; & que rien n'est plus nécessaire qu'un stile pur, noble, coulant & égal, qui se soutienne d'un bout de la piéce à l'autre. Voilà tout ce qui manque à *Othon*.

Avouons que cette tragédie n'est qu'un arrangement de famille; on ne s'y intéresse pour personne; il y est beaucoup parlé d'amour, & cet amour même refroidit le lecteur. Lorsque ce ressort qui devrait attacher, a manqué son effet, la piéce est perdue.

Il est dit dans l'histoire du théatre, à l'article *Othon*, que *Corneille* refit trois fois le cinquiéme acte; j'ai de la peine à le croire; mais si la chose est vraie, elle prouve qu'il falait le refaire une quatriéme fois, ou plutôt qu'il était impossible de tirer un cinquiéme acte intéressant d'un sujet ainsi arrangé. *Corneille* ne refit pas trois fois la première scène du premier

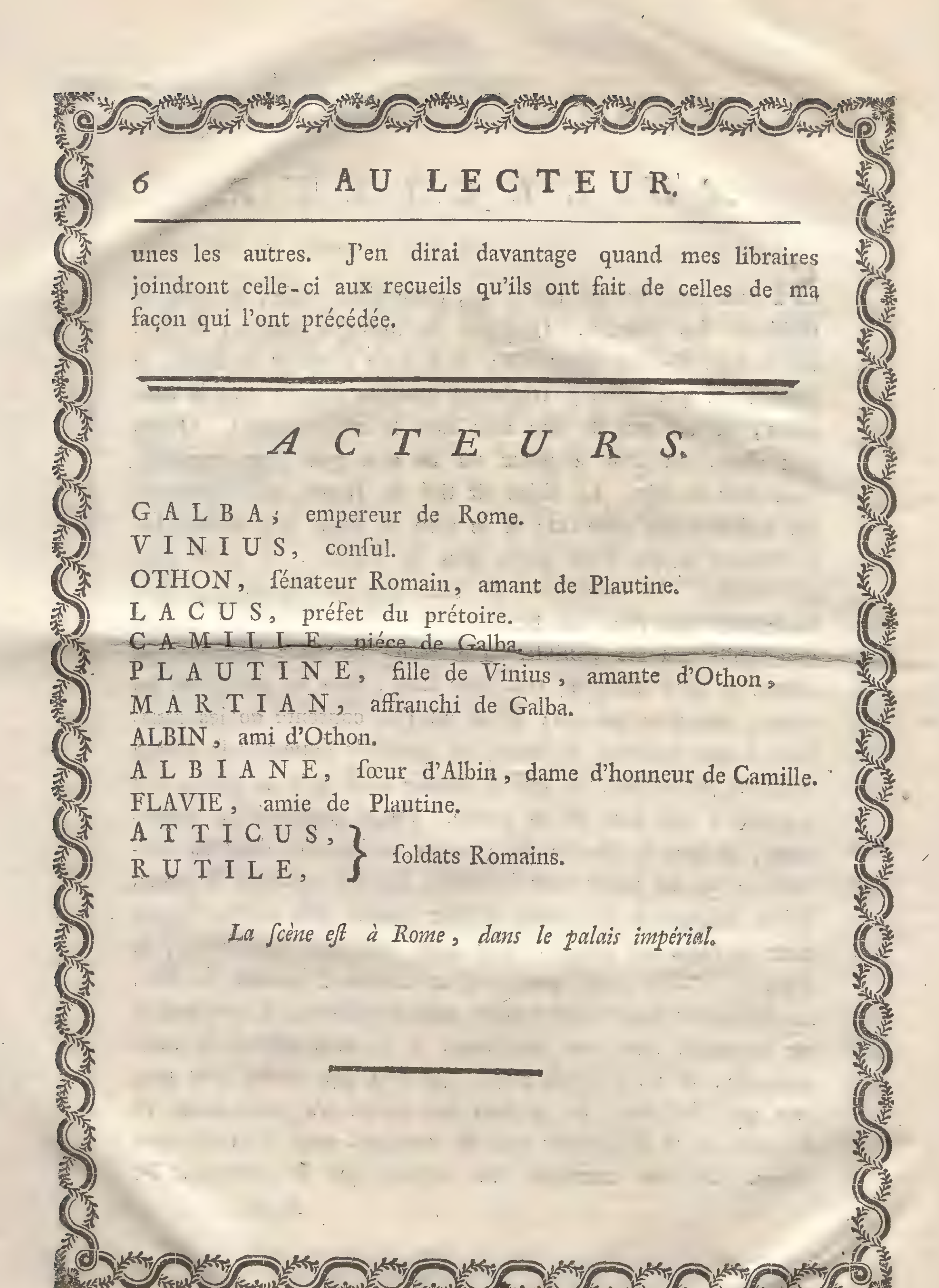


acte, qui est pleine de très grandes beautés. Quand le sujet porte l'auteur, il vogue à pleines voiles; mais quand l'auteur porte le sujet, quand il est accablé du poids de la difficulté, & refroidi par le défaut d'intérêt qu'il ne peut se dissimuler à lui-même, alors tous ses efforts sont inutiles. *Corneille* pouvait être d'abord échauffé par le beau portrait que fait *Tacite* de la cour de *Galba*, & par le discours qu'il prête à cet empereur.

Le nom de Rome était encor quelque chose d'important. *Corneille* avait assez d'invention pour former une intrigue de cinq actes; mais tout cela n'avait rien d'attachant ni de tragique; il le sentit, sans doute, plus d'une fois en composant; & quand il fut au cinquième acte, il se vit arrêté. Il s'aperçut trop tard que ce n'était pas là une tragédie. *Racine* lui-même aurait échoué dans un sujet pareil.

AU LECTEUR.

SI mes amis ne me trompent, cette piéce égale, ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarés pour elle ; & si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, & un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vû de moi que j'aye travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de *Tacite*, qui commence ses histoires par celle-ci ; & je n'en ai encor mis aucune sur le théatre à qui j'aye gardé plus de fidélité, & prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai taché de faire paraître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices, non plus que lui ; & je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour, où quand le souverain se plonge dans les débauches, & que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événemens, & pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de *Vinius*, tant leur inimitié était forte, & declarée. *Othon* avait promis à ce consul d'épouser sa fille, s'il le pouvait faire choisir à *Galba* pour successeur ; & comme il se vit empereur sans son ministère, il se crut dégagé de cette promesse, & ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire ; & je puis dire qu'on n'a point encor vû de piéce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les

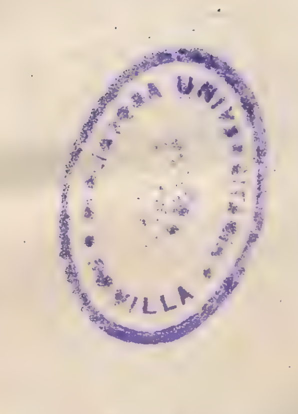


unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont fait de celles de ma façon qui l'ont précédée.

ACTEURS.

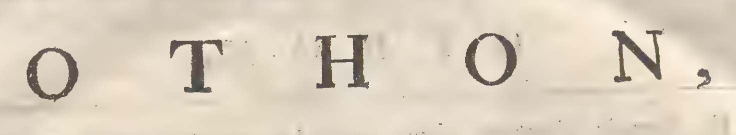
GALBA, empereur de Rome.
VINIUS, consul.
OTHON, sénateur Romain, amant de Plautine.
LACUS, préfet du prétoire.
CAMILLE, niéce de Galba.
PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.
MARTIAN, affranchi de Galba.
ALBIN, ami d'Othon.
ALBIANE, sœur d'Albin, dame d'honneur de Camille.
FLAVIE, amie de Plautine.
ATTICUS, } soldats Romains.
RUTILE, }

La scène est à Rome, dans le palais impérial.





Partez, en empereur vous nous direz le reste.



OTHON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Votre amitié, seigneur, me rendra téméraire;
J'en abuse, & je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité;
Mais je croirais vous faire une infidélité,
Si je vous cachais rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,

a) Il y a peu de piéces qui commencent plus heureusement que celle-ci; je crois même que de toutes les expositions, celle d'*Othon* peut passer pour la plus belle; & je ne connais que l'exposition de *Bajazet* qui lui soit supérieure.

Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de ſon maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'eſt que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache;
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et ſi du ſouverain la faveur n'eſt pour lui,
Il faut, ou qu'il périſſe, ou qu'il prenne un apui.
Quand le monarque agit par ſa propre conduite,
Mes pareils ſans périls ſe rangent à ſa ſuite;
Le mérite & le ſang nous y font diſcerner;
Mais quand le potentat ſe laiſſe gouverner,
Et que de ſon pouvoir les grands dépoſitaires
N'ont pour raiſon d'état que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur,
Cherchent à nous pouſſer avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & promte ſervitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le ſénat eut fait choix,

Dans

b) *Je les voyais tous trois &c.*] *Corneille* n'a jamais fait quatre vers plus forts, plus pleins, plus ſublimes; & c'eſt en partie ce qui juſtifie la liberté que je prends de préférer cette expoſition à celles de toutes ſes autres piéces. A la vérité, il y a quelques vers familiers & négligés dans cette première ſcène, quelques expreſſions vicieuſes, comme, *le mérite & le ſang font un éclat en vous:* on ne dit point, *faire un éclat dans quelqu'un.*

c) *A qui dévorerait ce règne d'un moment.*] La beauté de ce vers conſiſte dans cette métaphore rapide du mot *dévorer*; tout autre terme eût été faible: c'eſt là un de ces mots que *Deſpréaux* apellait *trouvés.* *Racine* eſt plein

Dans mon gouvernement j'en établis les loix ;
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée, & toute une province :
Ainsi je me comptais de ses premiers suivans ;
Mais déja Vinius avait pris les devans ;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avait avec Lacus fermé tous les passages ;
On n'aprochait de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
b) Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,
Qui chargé d'un long âge a peu de tems à l'être ;
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
c) A qui dévorerait ce règne d'un moment.
J'eus horreur des apuis qui restaient seuls à prendre.
J'espérai quelque tems de m'en pouvoir défendre ;
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avait condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il était tems de prendre mes mesures,

---

de ces expressions dont il a enrichi la langue. Mais qu'arrive-t-il ? Bientôt ces termes neufs & originaux, employés par les écrivains les plus médiocres, perdent leur premier éclat qui les distinguait ; ils deviennent familiers ; alors les hommes de génie sont obligés de chercher d'autres expressions, qui souvent ne sont pas si heureuses. C'est ce qui produit le stile forcé & sauvage dont nous sommes inondés. Il en est à peu près comme des modes : on invente pour une princesse une parure nouvelle, toutes les femmes l'adoptent ; on veut ensuite rencherir, & on invente du bizarre plutôt que de l'agréable.

Qu'on perdait de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré ſeul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur j'aurais bientôt mon tour.
Je choiſis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de ſûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni ſœur, ni fille à me donner;
Et d'eux ſans ce grand nœud tout eſt à ſoupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçûs?

OTHON.

Oui; déja l'hyménée
Aurait avec Plautine uni ma deſtinée,
Si ces rivaux d'état n'en ſavaient divertir
Un maître qui ſans eux n'oſe rien conſentir.

ALBIN.

Ainſi tout votre amour n'eſt qu'une politique;
Et le cœur ne ſent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le ſentit pas, Albin, du premier jour;
Mais cette politique eſt devenue amour;
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes premiers ſcrupules
Près d'un ſi cher objet paſſent pour ridicules.
Vinius eſt conſul, Vinius eſt puiſſant,
Il a de la naiſſance; & s'il eſt agiſſant,
S'il ſuit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces ſoins de ſa fortune;

(d) *A la face des dieux*,] eſt ce qu'on apelle une cheville; il ne s'agit point ici de dieux & d'autels. Ces malheureux hémiſtiches, qui ne diſent rien parce qu'ils ſemblent en trop dire; n'ont été que trop ſouvent imités.

Son cœur eſt noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La niéce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on ſoupire:
Son oncle doit bientôt lui choiſir un époux.
Le mérite & le ſang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême . . .

OTHON.

Quand mon cœur ſe pourrait ſouſtraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille aurait tant de bonté,
Que je dûſſe eſpérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, ſa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'eſt encor las de l'être;
Et ce ſerait tous trois les attirer ſur moi,
Qu'aſpirer ſans leur ordre à recevoir ſa foi.
Sur-tout de Vinius le ſenſible courage
Ferait tout pour me perdre après un tel outrage,
Et ſe vengerait même *d*) à la face des dieux,
Si j'avais ſur Camille oſé tourner les yeux.

ALBIN.

Penſez-y toutefois, ma ſœur eſt auprès d'elle;
Je puis vous y ſervir, l'occaſion eſt belle;
Tout autre amant que vous s'en laiſſerait charmer;
Et je vous dirais plus, ſi vous oſiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile;
Mon cœur tout à Plautine, eſt fermé pour Camille.

La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le ſuccès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obſtacles.

ALBIN.

Seigneur, *e*) en moins de rien il ſe fait des miracles,
A ces deux grands rivaux peut-être il ſerait doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous;
Et ſi l'un par bonheur à Galba vous propoſe . . .
Ce n'eſt pas qu'après tout j'en ſache aucune choſe:
Je leur ſuis trop ſuſpect pour s'en fier à moi;
Mais ſi je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous propoſerais ſi j'étais en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il faſſe;

e) *En moins de rien il ſe fait des miracles;* eſt un vers comique: mais ces petits défauts qui rendraient une mauvaiſe ſcène encor plus mauvaiſe, n'empêchent pas que celle-ci ne ſoit claire, vigoureuſe, attachante; trois mérites très rares dans les expoſitions.

Cette première ſcène d'*Othon* prouve que *Corneille* avait encor beaucoup de génie. Je crois qu'il ne lui a manqué que d'être ſévère pour lui-même & d'avoir des amis ſévères. Un homme capable de faire une telle ſcène pouvait aſſurément faire encor de bonnes piéces. C'eſt un très grand malheur, il faut le redire, que perſonne ne l'avertit qu'il choiſiſſait mal ſes ſujets, que ces diſſertations politiques n'étaient pas propres au théatre, qu'il falait parler au cœur, obſerver les règles de la langue, s'exprimer avec clarté & avec élégance, ne jamais rien dire de trop, préférer le ſentiment au raiſonnement: il le pouvait; il ne l'a fait dans aucune de ſes dernières piéces. Elles donnent de grands regrets.

f) La piéce commence à faiblir dès cette ſeconde ſcène. On voit trop que la tragédie ne ſera qu'une intrigue de cour, une cabale pour donner un ſucceſſeur à *Galba*. C'eſt là de quoi fournir une douzaine de lignes à un hiſtorien, & quelques pages à des écrivains d'anecdotes; mais ce n'eſt pas là un ſujet de tragédie. *Othon* eſt beaucoup moins théatral que *Sophonisbe*, & bien moins heureux encor que *Sertorius*. *Agéſilas* qui ſuit, eſt moins théatral en-

Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais... Mais Vinius que j'aperçois venir...
Laissez nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE II.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

f) JE crois que vous m'aimez, seigneur, & que ma fille

cor qu'*Othon*. Le succès est presque toujours dans le sujet; ce qui le prouve, c'est que *Théodore*, *Sophonisbe*, *la Toison d'or*, *Pertharite*, *Othon*, *Agésilas*, *Surena*, *Pulchérie*, *Bérénice*, *Attila*, piéces que le public a proscrites, sont écrites à peu près du même stile que *Rodogune*, dont on revoit le cinquiéme acte, & quelques autres morceaux, avec tant de plaisir. Ce sont quelquefois les mêmes beautés, & toujours les mêmes défauts dans l'élocution. Partout vous trouverez des pensées fortes, & des idées alembiquées, de la hauteur & de la familiarité, de l'amour mêlé de politique, quelques vers heureux, & beaucoup de mal faits; des raisonnemens, des contestations, des bravades. Il est impossible de ne pas reconnaître la même main. D'où peut donc venir la différence du succès, si ce n'est du fonds même du dessein? Les défauts de stile qui ne se remarquent pas dans le beau spectacle du cinquiéme acte de *Rodogune*, se font sentir quand le sujet ne les couvre pas, quand l'esprit du spectateur refroidi a la liberté d'examiner la diction, l'inconvenance, l'irrégularité des phrases, les solécismes. Je sais bien qu'*Oedipe* était un très-beau sujet; mais ce n'est pas le sujet de *Sophocle* que *Corneille* a traité, c'est l'amour de *Thésée* & de *Dircé*, mêlé avec la fable d'*Oedipe*. C'est une froide politique jointe à un froid amour, qui rend tant de piéces insipides.

g) Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve ; & non pas feulement
Qui confifte aux devoirs dont s'empreffe un amant ;
Il la faut plus folide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour . . .

VINIUS.

Il faut faire encor plus, feigneur, en ce grand jour,
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah ! que m'ofez-vous dire ?

VINIUS.

Je fais qu'à fon hymen tout votre cœur afpire ;
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr ;
Et votre change feul nous peut tous fecourir.
Vous me devez, feigneur, peut-être quelque chofe :
Sans moi, fans mon crédit qu'à leurs deffeins j'opofe,
Lacus & Martian vous auraient peu fouffert ;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd ;
Et qui, fi votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous envelopera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux efpoir de mes vœux acceptés,

g) *Une fille qui fait prendre intérêt en toute la famille. Des devoirs dont s'empreffe un amant. Galba qui refufe fon ordre à l'effet de nos vœux. De l'air dont nous nous regardons. Une vérité qu'on voit trop manifefte. Du tumulte excité. Vitellius qui arrive avec fa force unie. Ce qu'il a de vieux corps. De qui fe l'im-*

M'ordonner que je change ! Et vous-même !

VINIUS.

Écoutez.

L'honneur que nous ferait votre illuſtre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame ſi gênée,
Que juſqu'ici Galba, qu'ils obſédent tous deux,
A refuſé ſon ordre à l'effet de nos vœux.
L'obſtacle qu'ils y font vous peut montrer ſans peine
Quelle eſt pour vous & moi leur envie & leur haine ;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt ſi nous ne les perdons.
C'eſt une vérité qu'on voit trop manifeſte ;
Et ſur ce fondement, ſeigneur, je paſſe au reſte.
Galba vieil & caſſé, qui ſe voit ſans enfans,
Croit qu'on mépriſe en lui la faibleſſe des ans ;
Et qu'on ne peut aimer à ſervir ſous un maître
Qui n'aura pas le tems de le bien reconnaître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité.
Le ſoldat en Syrie eſt preſque révolté.
Vitellius avance avec ſa force unie,
Des troupes de la Gaule & de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le ſouffre avec ennui ;
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne ſacrifice
De qui ſe l'immola leur demande juſtice ;

mola. Ramener les eſprits par un jeune empereur. Il a remis exprès à tantôt d'en réſoudre. Il ira du côté de Lacus. Ces grands jaloux. Un œil bas. Une princeſſe qui s'eſt miſe à ſourire.] Tout cela eſt à la vérité très défectueux. Le fonds du diſcours de *Vinius* eſt raiſonnable ; mais ce n'eſt pas aſſez.

Il le ſait, & prétend par un jeune empereur
Ramener les eſprits, & calmer leur fureur.
Il eſpère un pouvoir ferme, plein & tranquille,
S'il nomme pour Céſar un époux de Camille;
Mais il balance encor ſur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, ſeigneur, m'aſſurer que ſur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Piſon a donné ſon ſuffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais ſans doute il ira du côté de Lacus;
Et l'unique remède eſt de gagner Camille.
Si ſa voix eſt pour nous, la leur eſt inutile.
Nous ferons pareil nombre, & dans l'égalité,
Galba pour cette niéce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en réſoudre.
De nos têtes ſur eux détournez cette foudre.
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux,
Je ne me puis, ſeigneur, raſſurer que ſur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre;
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON.

---

b) *Il eſt d'autres romains qui ſeront ravis de vous devoir l'empire. Sans Plautine l'amour m'eſt un poiſon. Le bonheur m'aſſaſſine. Les douceurs du pouvoir ſouverain me ſont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte ma main. Vous voulez que je régne, & je ne ſais qu'aimer.*] Je ne remarquerai que ces étranges vers dans cette ſcène; ils ſont en partie le ſujet de la piéce *Othon* eſt amoureux; car, quoi qu'on en diſe, encor une fois, il n'y a aucun des héros de *Corneille* qui ne le ſoit; mais il eſt amoureux froidement. Il n'a d'abord demandé la fille de *Vinius* que par politique; il n'a pas de ces paſſions violentes, qui ſeules réuſſiſſent

OTHON.

Ah! ſeigneur, ſur ce point c'eſt trop de confiance,
C'eſt vous tenir trop ſûr de mon obéiſſance.
Je ne prens plus de loix que de ma paſſion;
Plautine eſt l'objet ſeul de mon ambition;
Et ſi votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me ſerait moins cruelle.
Que m'importe après tout, ſi tel eſt mon malheur,
De mourir par ſon ordre, ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toujours au beſoin ſe poſſéder ſoi-même.
Poppée avait pour vous du moins autant d'apas;
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, ſeigneur, mais Poppée était une infidelle,
Qui n'en voulait qu'au trône, & qui m'aimait moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épouſa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager ſa place au hazard de me nuire;
Auſſi j'en fus banni ſous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, & je règne en ſon ame:
Nous ordonner d'éteindre une ſi belle flamme,
C'eſt.... je n'oſe le dire. *b*) Il eſt d'autres romains,

au théatre, & qui ſeules font pardonner le refus d'un empire. Il a commencé par étaler la profondeur d'un courtiſan habile; il parle à préſent comme un jeune homme paſſionné & tendre. Il dément le caractère qu'il a fait paraître dans la premiére ſcène; & le même homme qui ſe fera nommer empereur, & qui détrônera *Galba*, renonce ici à l'empire. Le ſpectateur ne croit



Seigneur, qui ſauront mieux apuyer vos deſſeins;
Il en eſt dont le cœur pour Camille ſoupire,
Et qui ſeront ravis de vous devoir l'empire.

VINIUS.

Je veux que cet eſpoir à d'autres ſoit permis;
Mais êtes-vous fort ſûr qu'ils ſoient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle ſoit plus facile?
Pour moi, que d'autres vœux . . .

VINIUS.

A ne vous rien céler,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler;
J'ai voulu ſur ce point preſſentir ſa penſée;
J'en ai nommé pluſieurs pour qui je l'ai preſſée.
A leurs noms, un grand froid, un front triſte, un œil bas,
M'ont fait voir auſſi-tôt qu'ils ne lui plaiſaient pas:
Au vôtre elle a rougi, puis s'eſt miſe à ſourire,
Et m'a ſoudain quitté ſans me vouloir rien dire.
C'eſt à vous qui ſavez ce que c'eſt que d'aimer,
A juger de ſon cœur ce qu'on doit préſumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, ſeigneur, & ſans Plautine
L'amour m'eſt un poiſon, le bonheur m'aſſaſſine;
Et toutes les douceurs du pouvoir ſouverain
Me ſont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte ſa main.

---

guère à cet amour, il ne s'y intéreſſe pas. Un des meilleurs connaiſſeurs, en liſant *Othon* pour la première fois, dit à cette ſeconde ſcène, Il eſt impoſſible que la piéce ne ſoit froide; & il ne ſe trompa point. En effet, ces craintes

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurais l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assurait la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour;
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre.
Pison n'est point cruel, & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point allarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'empire on s'est vû désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le postume Agrippa vécut peu sous Tibère:
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère;
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique . . .

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'aplique.
Rien ne vous a servi, seigneur, de me nommer.
Vous voulez que je régne, & je ne sais qu'aimer.
Je pourrais savoir plus, si l'astre qui domine
Me voulait faire un jour régner avec Plautine;

éloignées que montre *Vinius* de ce qui peut arriver un jour, ne sont point un assez grand ressort. Il faut craindre des périls présens & véritables dans la tragédie, sans quoi tout languit, tout ennuie.

Mais dérober ſon ame à de ſi doux apas,
Pour attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Hé bien, ſi cet amour a ſur vous tant de force,
Régnez: qui fait des loix peut bien faire un divorce.
Du trône on conſidère enfin ſes vrais amis;
Et quand vous pourez tout, tout vous ſera permis.

SCENE III.

PLAUTINE, TINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

i) NOn pas, ſeigneur, non pas, quoi que le ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuſe voie;
Et cette lâcheté qui me rendrait ſon cœur,
Sentirait le tyran, & non pas l'empereur.
A votre ſûreté, puiſque le péril preſſe,
J'immolerai ma flamme, & toute ma tendreſſe;
Et *k*) je vaincrai l'horreur d'un ſi cruel devoir,
Pour conſerver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes déſirs je fais de violence,
Fuit les honteux apas d'une indigne eſpérance;

i) Cette troiſiéme ſcène juſtifie déja ce qu'on doit prévoir, que ce n'eſt pas là une tragédie. *Plautine* écoutait à la porte, & elle vient interrompre ſon père, pour dire en vers durs & obſcurs, qu'elle ne voudrait point un jour épouſer ſon amant, ſi cet amant marié à une autre ne pouvoit revenir à elle que par un divorce. Non-ſeulement c'eſt manquer à la bienſéance, mais quel faible intérêt, quel froid ſujet d'une ſcène, qu'une fille, qui ſans être apellée, vient dire à ſon père devant ſon amant, ce qu'elle ferait un jour, ſi ce froid amant voulait l'épouſer en troiſiémes nôces! Elle ferait en effet la troiſiéme

Et la vertu qui domte & bannit mon amour,
N'en ſouffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'aprête un dur ſuplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéiſſe?
Voyez, & s'il ſe peut, pour voir tout mon tourment,
l) Quittez vos yeux de père, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'eſtime de mon ſang ne m'eſt pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite;
Je crois qu'elle en a même aſſez pour engager,
Si quelqu'un nous perdait, quelqu'autre à nous venger:
Par-là nos ennemis la tiendront redoutable;
Et ſa perte par-là devient inévitable.
Je vois de plus, ſeigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil bleſſé rencontrera le ſien,
Que le tems ſe va perdre en repliques frivoles;
Et pour les éviter, j'achève en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix.
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille & moi la gloire ſe hazarde;
De ſes jours & des miens je ſuis maître abſolu;

femme d'*Othon*, qui l'épouſerait après avoir répudié *Poppée* & *Camille*.

k) *Vaincre l'horreur d'un cruel devoir. Ce qu'à ſes déſirs elle fait de violence. Pour fuir les apas honteux d'une eſpérance indigne. La vertu qui domte & bannit l'amour, Et qui n'en ſouffre qu'un vertueux retour.*] Ce ſont là des expreſſions qui affaibliraient les plus beaux ſentimens.

l) *Quittez vos yeux de père & prenez-en d'amant.*] Ce vers ne prépare pas un intérêt tragique, & ce défaut revient ſouvent dans toutes ces dernières tragédies.

Et j'en difpoferai comme j'ai réfolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je faurai verfer tout mon fang en Romain,
Si le choix que j'attens ne me retient la main.
C'eft dans une heure ou deux que Galba fe déclare.
Vous favez l'un & l'autre à quoi je me prépare,
Réfolvez-en enfemble.

---

m) *Recevez-en l'exemple.*] *Othon* qui veut fe tuer ainfi au premier acte pour une crainte imaginaire, & pour une maîtreffe, excite plutôt le rire que la terreur; rien n'eft jamais plus mal reçu au théatre qu'un defefpoir mal placé, & qu'on n'attendait pas d'un homme qui n'a d'abord parlé que de politique. Ajoutons que cette fcène entre *Othon* & *Plautine* eft très faible. Je remarque que *Plautine* confeille ici à *Othon* précifément la même chofe qu'*Atalide* à *Bajazet*; mais quelle différence de fituation, de fentimens & de ftile! *Bajazet* eft réellement en danger de fa vie, & *Othon* ne court ici qu'un danger chimérique. *Plautine* eft raifonneufe & froide. *Atalide* eft touchante, & a autant de délicateffe que d'amour. Enfin, ce qui eft de la plus grande importance, les vers de *Corneille* ne valent rien, & ceux de *Racine* font parfaits dans leur genre. Com-

SCENE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

ARrêtez donc, ſeigneur ;
Et s'il faut prévenir ce mortel deshonneur,
m) Recevez-en l'exemple, & jugez ſi ſa honte. . .

PLAUTINE.

Quoi, ſeigneur, à mes yeux une fureur ſi promte!
Ce noble deſeſpoir ſi digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, eſt toujours en leurs mains.
Et pour vous & pour moi, fût-il digne d'un temple,
Il n'eſt pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, & l'amour vous y doit obliger,
Pour me ſauver un père, & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,

---

parez, (rien ne forme plus le goût) comparez aux vers d'*Atalide* ces vers de *Plautine :*

Et n'aſpire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.
Qu'un tel égarement. Il ſe croit mal aimé.
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Conſervez moi toujours l'eſtime & l'amitié.

C'eſt le ſtile, c'eſt la diction qui fait tout dans les ſcènes où le ſpectateur eſt aſſez tranquille pour réfléchir ſur les vers ; & encor eſt-il néceſſaire de ne point négliger la diction dans les ſituations les plus frapantes du théatre. En un mot, il faut toujours bien écrire.



Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée,
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un deſtin où je ne conſens pas?

O T H O N.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon ſang en éteindre la flamme?
Puis-je ſans le trépas. . .

P L A U T I N E.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuſte rigueur de notre deſtinée
Ne permet plus l'eſpoir d'un heureux hyménée,
n) Il eſt un autre amour dont les vœux innocens
S'élèvent au-deſſus du commerce des ſens.
Plus la flamme en eſt pure, & plus elle eſt durable;
Il rend de ſon objet le cœur inſéparable;
Il a de vrais plaiſirs dont ſon cœur eſt charmé,
Et n'aſpire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

O T H O N.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il eſt même aux plus grands d'un difficile uſage!
Madame, permettez que je diſe à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut ſouffrir à l'amour,
Un amant le ſouhaite, il en veut l'eſpérance,
Et ſe croit mal aimé, s'il n'en a l'aſſurance.

PLAUTINE.

n) *Il eſt un autre amour.*] Encor des diſſertations métaphyſiques ſur l'amour: quel mauvais goût! C'était l'eſprit du tems, dit-on; mais il faut dire encor

PLAUTINE.

Aimez moi toutefois ſans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô ciel, de pouvoir dire,
Que le choix de ſon cœur fut digne de l'empire!
Qu'un héros deſtiné pour maître à l'univers
Voulut borner ſes vœux à vivre dans ſes fers!
Et qu'à moins que d'un ordre abſolu d'elle-même,
Il aurait renoncé pour elle au diadême!

OTHON.

Ah, qu'il faut aimer peu pour faire ſon bonheur,
Pour tirer vanité d'un ſi fatal honneur!
Si vous m'aimiez, madame, il vous ſerait ſenſible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût acceſſible;
Et la néceſſité de le porter ailleurs,
Vous aurait fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon deſeſpoir n'a rien qui vous alarme.
Vous pouvez perdre Othon ſans verſer une larme.
Vous en témoignez joie, & vous-même aſpirez
A tout l'excès des maux qui me ſont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injuſtice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon ſuplice;
Je ſouffre, & c'eſt pour vous que j'oſe m'impoſer
La gêne de ſouffrir, & de le déguiſer.

que la nation françaiſe eſt la ſeule qui ait eu cette malheureuſe eſpèce d'eſprit. Cela eſt bien pis que les *concetti* qu'on reprochait aux Italiens.

Tout ce que vous ſentez, je le ſens dans mon ame;
J'ai mêmes déplaiſirs comme j'ai même flamme;
J'ai même deſeſpoir, mais je ſais les cacher,
Et paraître inſenſible afin de moins toucher.
Faites à vos deſirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, ſauvez-en l'aparence;
Au péril qui nous preſſe immoler le déhors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres tranſports.
Je ne vous défens point une douleur muette,
Pourvû que votre front n'en ſoit point l'interprète,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans,
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, paſſez l'exemple, & portez à Camille
Un viſage content, un viſage tranquille,
Qui lui laiſſe accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! madame, hélas! que pourrais-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'empire;
Réglez vous là-deſſus. Le tems ſe perd, ſeigneur.
Adieu, donnez la main, mais gardez moi le cœur;
Ou ſi c'eſt trop pour moi, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour, & retirez le vôtre:
Mais dans ce triſte état ſi je vous fais pitié,
Conſervez moi toujours l'eſtime & l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous ſerez le maître,

Que c'eſt moi qui vous force, & qui vous aide à l'être.

OTHON *ſeul.*

Que ne m'eſt-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un ſi cruel effort!

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE. a)

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

DI moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille ;
A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

FLAVIE.

J'ai tout vû, mais enfin votre humeur curieuſe
A vous faire un ſuplice eſt trop ingénieuſe.
Quelque reſte d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il ſe peut, juſqu'au nom.

---

a) *Racine* a encor pris entiérement cette ſituation dans ſa tragédie de *Bajazet*. *Atalide* a envoyé ſon amant à *Roxane* ; elle s'informe en tremblant du ſuccès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même, & qui doit cauſer ſa mort. La délicateſſe de ſes ſentimens, les combats de ſon cœur, ſes craintes, ſes douleurs, ſont exprimées en vers ſi naturels, ſi aiſés, ſi tendres, que ces vrayes beautés charment tous les lecteurs.

Mais ici, *Corneille* commence ſa ſcène par quatre vers, dont le ridicule eſt ſi extrême, qu'on n'oſe plus même les

Vous vous êtes vaincue en faveur de ſa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez,
Eſt un nouveau combat où vous vous hazardez.
Votre ame n'en eſt pas encor ſi détachée,
Qu'il puiſſe aimer ailleurs ſans qu'elle en ſoit touchée.
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réuſſir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à ſe montrer volage;
Et regardant ſon change ainſi que mon ouvrage,
J'y prens un intérêt qui n'a rien de jaloux:
Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en ſera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flamme ſi forte
Souffre qu'à notre gré ſes ardeurs. . .

PLAUTINE.

Que t'importe?
Laiſſe m'en le hazard, & ſans diſſimuler,
Di de quelle manière il a ſû lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous ſi votre ame inquiette

---

citer dans des ouvrages ſérieux: *Di-moi donc lors qu'Othon &c.*

Plautine exprime les mêmes ſentimens qu'*Atalide*,

En regardant ſon change ainſi que mon ouvrage &c.

Atalide eſt dans des circonſtances abſolument ſemblables: mais c'eſt préciſément dans ces mêmes ſituations qu'on voit la prodigieuſe différence qu'il y a entre le ſentiment & le raiſonnement, entre l'élégance & la dureté du ſtile, entre cet art charmant qui dévelope avec une vérité ſi touchante tous les replis du cœur, & la vaine déclamation ou la ſécherеſſe.

En reſſent malgré moi quelque gêne ſecrette.
b) Othon à la princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte enchaînant avec grace
L'excuſe du ſilence à celle de l'audace,
En termes trop choiſis accuſait le reſpect
D'avoir tant retardé cet hommage ſuſpect.
Ses geſtes concertés, *c*) ſes regards de meſure
N'y laiſſaient aucun mot aller à l'avanture :
On ne voyait que pompe en tout ce qu'il peignait;
c) Juſque dans ſes ſoupirs la juſteſſe régnait,
Et ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis;
Je l'ai vû dans ſes yeux; mais cette défiance
Avait avec ſon cœur trop peu d'intelligence.
De ces juſtes ſoupçons ſes ſouhaits indignés
Les ont tout auſſi-tôt détruits, ou dédaignés;
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait ſû garder l'amour dont elle eſt prévenue,
On a vû par ce peu qu'il laiſſait échaper,
Qu'elle prenait plaiſir à ſe laiſſer tromper;

b) *Othon à la princeſſe a fait un compliment,*
Plus en homme de cour &c.]
Toute cette tirade eſt entiérement du ſtile de la comédie, mais de la comédie froide & dénuée d'intérêt. *L'amour qui eſt civilité dans Othon, & la civilité qui eſt amour dans Camille*, eſt ſi éloigné de la tragédie, qu'on ne conçoit guères comment *Corneille* a pû y faire entrer de pareilles phraſes, & de pareilles idées.

Et que ſi quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçait le triſte Othon à ſoupirer ſans feinte,
Soudain l'avidité de régner ſur ſon cœur,
Imputait à l'amour ces ſoupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et ſa réponſe enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile ;
Mais la civilité n'eſt qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de ſa légéreté ?
Rien de la foi qu'il ſemble avoir ſi mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a ſû rejetter cette fâcheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſût ſeulement
Qu'on l'eût vû pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidelle
Suivrait ce que Galba voudrait ordonner d'elle ;

---

c) Qu'eſt-ce que *des regards de meſure*, & *la juſteſſe qui régne dans des ſoupirs* ? & comment cette juſteſſe de ſoupirs peut-elle ſuivre un effort de mémoire ? *Othon* a-t-il apris par cœur un long compliment ? De tels vers ne ſeraient tolérables en aucun genre de poëſie. Que veut dire madame de *Sévigné* quand elle dit, *Racine n'ira pas loin, pardonnons de mauvais vers à Corneille*. Non, il ne faut pas pardonner des penſées fauſſes très-mal exprimées ; il faut être juſte.

Et de peur d'en trop dire, & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'empereur.
Il lui parle à préſent. Qu'en dites-vous, madame?
Et de cet entretien que ſouhaite votre ame?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien?

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le ſais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me ſera rude,
J'aimerais à jouïr de cette incertitude;
Et tiendrais à bonheur le reſte de mes jours,
De n'en ſortir jamais, & de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut ſe réſoudre, & vouloir quelque choſe.

PLAUTINE.

Souffre ſans m'allarmer que le ciel en diſpoſe:
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant cède Othon à l'empire:
Il eſt de mon bonheur de ne m'en pas dédire;
Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCENE

d) *Corneille* qu'on a voulu faire paſſer pour un poëte qui dédaignait d'introduire l'amour ſur la ſcène, était tellement accoutumé à faire parler d'amour ſes héros, qu'il repréſente ici un vieux miniſtre d'état, comme amoureux de *Plautine*; & cette *Plautine* lui répond par des injures. On peut dans les mouvemens violens d'une paſſion trahie, & dans l'excès du malheur, s'emporter en reproches; mais *Plautine* n'a aucune raiſon de parler ainſi au premier miniſ-

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'aprendre ? *d)*

MARTIAN.

Que de votre ſeul choix l'empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudrait ſuivre mon choix ?

MARTIAN.

Non, mais de ſon conſeil nous ne ſommes que trois;
Et ſi pour votre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec ?

MARTIAN.

Avec des vœux ſincères & ſoumis,

tre de l'empereur qui la demande en mariage : ce trait eſt contre la bienſéance, & contre la raiſon. Ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt que *Martian* à qui *Plautine* fait le plus ſanglant outrage, en lui reprochant très-mal-à-propos ſa naiſſance, lui diſe enſuite, *Madame, encor un coup, ſouffrez que je vous aime.* L'amour de ce miniſtre, les réponſes de *Plautine*, & tout ce dialogue, révoltent, & refroidiſſent. Ce n'eſt là ni peindre les hommes comme ils ſont, ni comme ils doivent être, ni les faire parler comme ils doivent parler.

Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, & quel espoir ?

MARTIAN.

Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes desirs les plus doux;
Mais pour reconnaissance enfin, que voulez-vous ?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous, madame.

PLAUTINE.

De moi-même ?

MARTIAN.

De vous; j'ai des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faisant cette civilité, *e*)
Devrait l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'aparence.
L'offre sans doute est belle, & bien digne d'un prix;

---

e) *Une ame qui fait une civilité. Le mal qui vient à un vieux ministre d'état*, (& c'est le mal d'amour;) & *Plautine* qui répond à ce ministre, *qu'il n'a point changé de visage*; & l'autre qui replique, *qu'il a l'oreille du grand maître.*]

Que dire d'un tel dialogue ? On est obligé de faire un commentaire. Que

Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connaissiez, vous feriez mieux paraître. . .

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connaître.
Mais vous même, après tout, ne vous connaissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos apas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve: il n'avait rien aimé,
Depuis que de Poppée il s'était vû charmé;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en était conservée,
La mort même, la mort n'avait pu l'en chasser;
A vous seule était dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouïr la plus douce mémoire,
Et d'avoir sû réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire.
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

ce commentaire au moins serve à faire connaître que son auteur rend justice: il ne connaît aucune occasion où l'on doive déguiser la vérité. *Plautine* montre de la hauteur; & si cette hauteur menait à quelque chose de tragique, elle pourrait faire impression. Remarquons encor que de la hauteur n'est pas de la grandeur.

MARTIAN.

C'eſt ce crime du ſort qui m'enfle le courage.
Lorſqu'en dépit de lui je ſuis ce que je ſuis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hazard ſans nous règle notre naiſſance;
Mais comme le mérite eſt en notre puiſſance,
La honte d'un deſtin qu'on vit mal aſſorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en eſt ſorti.
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois, & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;
Ils ont ſoumis la terre à notre politique;
Patrobe, Policlète, & Narciſſe, & Pallas,
Ont dépoſé des rois, & donné des états.
On nous élève au trône au ſortir de nos chaînes.
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines;
Et quand l'amour en moi vous préſente un époux,
Vous me traitez d'eſclave, & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pû naître,
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius eſt conſul, & Lacus eſt préfet;
Je ne ſuis l'un ni l'autre, & ſuis plus en effet;
Et de ces conſulats, & de ces préfectures,
Je puis quand il me plaît faire des créatures:
Galba m'écoute enfin, & c'eſt être aujourd'hui,
Quoique ſans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, ſeigneur, ſi je me ſuis mépriſe:

Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorife.
Je viens de me connaître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui fuivent votre amour.
Avoir brifé ces fers, fait un degré de gloire
Au-deffus des confuls, des préfets du prétoire;
Et fi de cet amour je n'ofe être le prix,
Le refpect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avait dit pourtant que fouvent la nature
Gardait en vos pareils fa première teinture,
Que ceux de nos Céfars qui les ont écoutés,
Ont tous fouillé leurs noms par quelques lâchetés;
Et que pour dérober l'empire à cette honte,
L'univers a befoin qu'un vrai héros y monte.
C'eft ce qui me faifait y fouhaiter Othon;
Mais à ce que j'aprens ce fouhait n'eft pas bon.
Laiffons-en faire aux dieux, & faites vous juftice;
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice.
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux;
Félix en eut bien trois, & valait moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encor un coup, fouffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir fuprême,
Qu'entre Othon & Pifon mon fuffrage incertain,
Suivant qu'il penchera va faire un fouverain.
Je n'ai fait jufqu'ici qu'empêcher l'hyménée,
Qui d'Othon avec vous eût joint la deftinée.
J'aurais pû hazarder quelque chofe de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me fouffrir en fa place,



Peut-être ce ſera faire plus d'une grace ;
Car de vous voir à lui ne l'eſpérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

Madame, enfin Galba s'accorde à vos ſouhaits ; *f*)
Et j'ai tant fait ſur lui, que dès cette journée,
De vous avec Othon il conſent l'hyménée.

PLAUTINE *à Martian.*

Qu'en dites-vous, ſeigneur ? Pourez-vous bien ſouffrir
Cet hymen que Lacus de ſa part vient m'offrir ?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire ?
Dois-je me ravaler juſques à cet époux ?
Ou dois-je par votre ordre aſpirer juſqu'à vous ?

LACUS.

Quelle énigme eſt ceci, madame ?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faiſait tout à l'heure un préſent de ſa flamme ;
Il m'aſſurait qu'Othon jamais ne m'obtiendrait,

---

f) Tout ce qu'on peut remarquer, c'eſt que, *J'ai tant fait ſur lui*, eſt un barbariſme, & une expreſſion baſſe : que le, *qu'en dites-vous ?* de *Plautine* eſt

Et disait à demi qu'un refus nous perdrait.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;
Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains tems il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands ministres d'état, accordez vous ensemble,
Et je pourai vous dire après ce qui m'en semble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'est là cette foi,
Qui contre Vinius vous attachait à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en ferait l'époux,
Réunirait par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En déracinerait & haine & jalousie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi,

une ironie comique; que *sa grande ame qui fait un présent de sa flamme*, est très-vicieux; qu'*il fait bon s'expliquer*, est bourgeois; & que la scène est très-froide.

Aurait pour nœud commun son gendre en votre ami;
Et quoi que contre vous il osât entreprendre. . .

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre;
Et c'est un faible apui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine, ou de peu de durée;
Elle choisit ses tems, & les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Aprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes;
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avait apris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle. . .

MARTIAN.

J'espère en Vinius, si je n'espère en elle;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

---

g) Le portrait d'*Othon* est très-beau dans cette scène. Il est permis à un auteur dramatique d'ajouter des traits aux caractères qu'il dépeint, & d'aller plus loin que l'histoire. *Tacite* dit d'*Othon*, *Pueritiam incuriosè, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus — in provinciam specie legationis seposuit; comiter administrata provincia.* Son enfance fut parèsseuse, sa jeunesse débauchée. Il plut à *Néron* en imitant ses vices & son luxe. S'étant exilé

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah, pour en être digne, il l'est, & plus que tous;
Mais aussi pour tout dire, il en fait trop pour nous:
Il sait trop ménager ses vertus & ses vices. *g*)
Il était sous Néron de toutes ses délices:
Et la Lusitanie a vû ce même Othon
Gouverner en César, & juger en Caton.
Tout favori dans Rome, & tout maître en province,
De lâche courtisan il s'y montra grand prince;
Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour, & la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose;
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose:
Sa main seule départ ses libéralités;
Son choix seul distribue états & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide;
Et quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,

lui-même dans la Lusitanie, dont il était gouverneur, il s'y comporta avec humanité.

Cette scène serait intéressante si elle produisait de grands événemens. Les fautes sont, *l'amitié ressaisie de trois cœurs*, *que ce nœud la retienne d'ajouter*, *ou près de cette belle*, & quelques autres expressions qui ne sont ni assez nobles, ni assez correctes.

En quel poſte ſous lui nous a mis ſa faibleſſe.
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons;
Rien n'eſt exécuté dès que nous l'empêchons:
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus groſſe que la ſienne;
Et notre indépendance irait au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageait point:
Notre unique chagrin eſt qu'il nous la diſpute.
L'âge met cependant Galba près de ſa chûte;
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre apui,
Mais il le faut pour nous auſſi faible que lui.
Il nous en faut prendre un qui ſatisfait des titres,
Nous laiſſe du pouvoir les ſuprêmes arbitres.
Piſon a l'ame ſimple, & l'eſprit abattu;
h) S'il a grande naiſſance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteſte le crime;
Sa probité ſévère eſt digne qu'on l'eſtime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien,
Mais en un ſouverain c'eſt peu de choſe, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, éblouïſſe & ſème des apas. . .
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir ſoin de l'empire,
Et ſaura ſeulement ce qu'il nous plaira dire:
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,

h) *S'il a grande naiſſance. Une vigueur adroite & fière qui sème des apas. Et c'eſt là juſtement. Moquons nous du reſte. Il nous devra le tout. S'il vient*

Et c'eſt là juſtement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, ſeigneur, ſur le trône élever un tel homme,
C'eſt mal ſervir l'état, & faire oprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'état?
Qu'importe qu'on leur voye ou plus ou moins d'éclat?
Faiſons nos ſûretés, & moquons nous du reſte.
Point, point de bien public, s'il nous devient funeſte.
De notre grandeur ſeule ayons des cœurs jaloux;
Ne vivons que pour nous, & ne penſons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon ſur nos têtes,
C'eſt nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout:
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui ſeul tout l'avantage.
Comme il l'a propoſé, ce ſera ſon ouvrage;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaiſſemens,
Seront pour vous & moi ſes vrais remercimens.

MARTIAN.

Oui, votre ſûreté veut que Piſon domine:
Obtenez-en pour moi qu'il m'aſſure Plautine;
Je vous promets pour lui mon ſuffrage à ce prix.
La violence eſt juſte après de tels mépris.
Commençons à jouïr par-là de ſon empire,
Et voyons s'il eſt homme à nous oſer dédire.

---

par nous à bout, &c. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que toutes ces façons de parler ſont ou vicieuſes ou ignobles.

LACUS.

i) Quoi, votre amour toujours fera ſon capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal?
Hé bien, il faudra voir qui ſera plus utile
D'en croire. . . mais voici la princeſſe Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre enſemble ici fort *k*) à propos,
Et voulais à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous pouſſez un peu loin l'orgueil du miniſtère.
On dit que ſur mon rang vous étendez ſa loi,
Et que vous vous mêlez de diſpoſer de moi.

MARTIAN.

Nous, madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéiſſe,

i) *Quoi! votre amour toujours fera ſon capital &c.*] Cela ſeul ſuffirait pour avilir un héros, & détruit tout ce que cette ſcéne promettait.

k) *A propos*, & *quatre mots*, auraient gâté le rôle de *Cornélie*. Mais une fille qui vient parler ainſi de ſon mariage à deux miniſtres, eſt bien loin d'être une *Cornélie*. *Camille* emploie cette figure froide de l'ironie, qu'il faut em-

Moi, dont Galba prétend faire une impératrice?

LACUS.

L'un & l'autre ſait trop quel reſpect vous eſt dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſurer ſur la nôtre;
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur,
Pour laiſſer à l'empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don imprévû qu'il fait du diadème
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

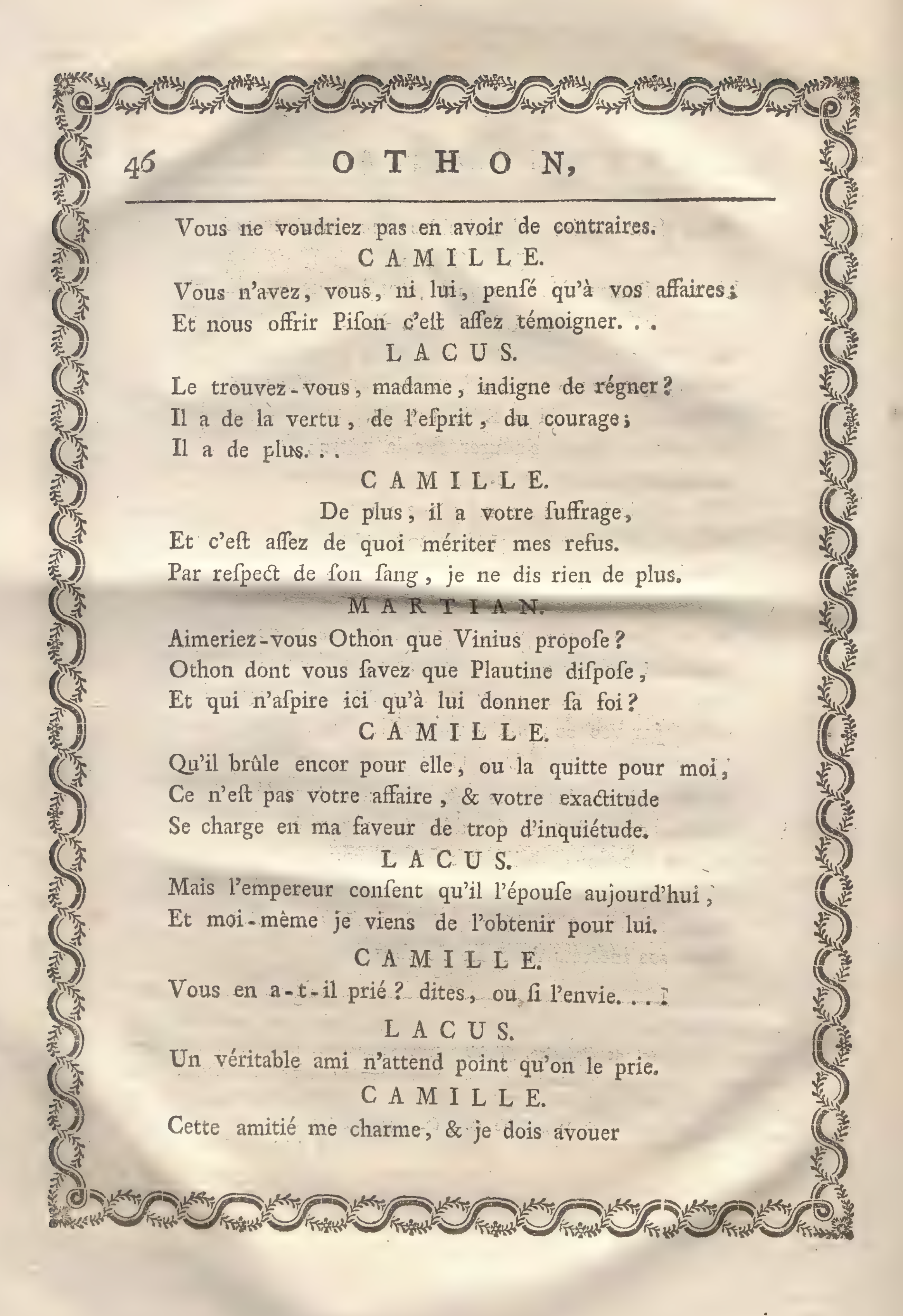
Et ne ſavez-vous point, & Vinius, & vous,
Que ce grand ſucceſſeur doit être mon époux?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'empire?
Galba par vos conſeils voudrait-il s'en dédire?

LACUS.

Il eſt toujours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.
En ces occaſions, lui qui tient les couronnes,
Inſpire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons crû d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'état.

---

ployer ſi ſobrement. Elle parle en bourgeoiſe, en parlant de l'empire. *Je ſais ce qui m'eſt propre; je m'aime un peu moi-même; je n'ai pas grande envie.* L'inſipidité de l'intrigue, & la baſſeſſe de l'expreſſion ſont égales. Ces fautes trop ſouvent repétées ſont cauſe que cette piéce admirablement commencée, faiblit de ſcène en ſcène, & ne peut plus être repréſentée.



Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous, ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Pison c'est assez témoigner. . .

LACUS.

Le trouvez-vous, madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage;
Il a de plus. . .

CAMILLE.

De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?
Othon dont vous savez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire, & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? dites, ou si l'envie. . .?

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouer

Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contretems d'un si rare service. . .

LACUS.

Madame. . .

CAMILLE.

Croyez moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hazardez point à faire un empereur.
Galba connaît l'empire, & je connais mon cœur.
Je sais ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire;
Et quel prince à l'état est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplait; il en est quelques autres. . .

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérèts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans.
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans;
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers. . .

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?

Je vois jusqu'en vos cœurs, & m'obstine à me taire;
Mais je pourrais enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN.

Si l'empereur nous croit. . . .

CAMILLE.

Sans doute il vous croira;
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'ame;
Il sera votre maître, & je serai sa femme;
Le tems me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourez alors vous en apercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avais à vous dire.
Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce couroux que Pison nous attire. . .

LACUS.

Vous vous en allarmez? Laissons la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa faiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce couroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TON frère te l'a dit, Albiane? a)

ALBIANE.

Oui madame,
Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête



a) L'intrigue n'est pas ici plus intéressante & plus tragique qu'auparavant. Cette confidente qui aprend à sa maîtresse qu'elle va être femme de *Pison*, & que son amant *Othon* sera sacrifié, pourrait émouvoir le spectateur, si le péril d'*Othon* était bien certain. Mais, qui a dit à cette confidente qu'un jour *Pison* étant *César*, se déferait d'*Othon*? Premiérement *Camille* devrait aprendre son mariage de la bouche de l'empereur, & non de celle d'une confidente; & ce serait du moins une espèce de situation, une petite surprise, quelque chose de ressemblant à un coup de théatre, si *Camille* espèrant d'obtenir *Othon* de l'empereur, recevait inopinément de la bouche de l'empereur

De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres;
Et Pison ne sera qu'un idole sacré,
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche;
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.

---

l'ordre d'en épouser un autre.

Secondement, de longs discours d'une suivante, qui dit que les princesses doivent faire les avances, jetteraient du froid sur le rôle de *Phèdre*, & sur les tragédies d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*.

Troisiémement, s'il y a quelque chose d'aussi comique & d'aussi insipide, qu'une suivante qui dit, *C'est la gêne où réduit celles de votre sorte. — Si je n'avais fait enhardir votre amant, il ne vous aurait pas parlé &c.* C'est une princesse qui répond, *Tu le crois donc qu'il m'aime?* Le lecteur sent assez, qu'*un devoir qui passe du côté de l'amour — se faire en la cour un accès pour un plus digne amour*, en un mot, tout ce dialogue, n'est pas ce qu'on doit attendre dans une tragédie.

Son ſang qui fume encor vous montre à quel deſtin
Peut expoſer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux enſemble;
Et pour moi, plus j'y ſonge, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Que remède, Albiane?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir . . .

CAMILLE.

Que l'amour eſt ſur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un eſclave.
Songez à vos périls; & peut-être à ſon tour
Ce devoir paſſera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puiſſances ſuprêmes,
Madame, nous devons quelque choſe à nous-mèmes;
Surtout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands ſouverains, partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE.

S'il vous aime? Ah, madame!

CAMILLE.

On a crû que Plautine avait toute ſon ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire auſſi, mais on s'eſt abuſé;
Autrement, Vinius l'aurait-il propoſé?
Aurait-il pû trahir l'eſpoir d'en faire un gendre?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvait-il prétendre?

ALBIANE.

De s'aprocher de vous, & se faire en la cour
Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a sû le jetter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenait par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'aplique,
En même tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frère jusques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattit son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pû voir aisément qu'il pourrait être aimé.

ALBIANE.

C'est la gène où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les désirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que quelque amour qu'elle ait, & qu'elle ait pû donner,
Il faut qu'elle devine, & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire;

A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire;
Et pour aprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon saurait encor se taire,
Si je ne l'avais fait enhardir par mon frère?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui ferait doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas, que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, & c'est moi qui le suis
Peut-être, & qui me livre à d'éternels ennuis.
Peut-être, en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire:
Peut-être . . .

---

b) On ne voit jamais dans cette piéce qu'une fille à marier. Il n'est pas contre la convenance que *Galba* tâche d'anoblir la petitesse de cette intrigue, par un discours politique; mais il est contre toute bienséance, tranchons le

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver, *b*)
Pour vous dire son choix, & le faire aprouver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance,
Il faut une fidèle & noble résistance:
Il faut . . . .

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils désola ma famille,
Ma niéce, mon amour vous prit dès-lors pour fille;
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.

---

mot, il est intolérable; que *Camille* dise à l'empereur qu'il serait bon *que son mari eût quelque chose de propre à donner de l'amour*. *Galba* dit à sa niéce que ce raisonnement est fort délicat.

Rome qui m'a depuis chargé de ſon empire,
Quand ſous le poids de l'âge à peine je reſpire,
A vû ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me ſeoir ſi haut, que pour vous y porter.
Non que ſi juſques-là Rome pouvait renaître,
Qu'elle fût en état de ſe paſſer de maître,
Je ne me cruſſe digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi ſon rétabliſſement:
Mais cet empire immenſe eſt trop vaſte pour elle.
A moins que d'une tête un ſi grand corps chancelle;
Et pour le nom des rois ſon invincible horreur
S'eſt d'ailleurs ſi bien faite aux loix d'un empereur,
Qu'elle ne peut ſouffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine ſervitude.
Elle veut donc un maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons cauſé ſa perte;
Ses crimes ſeuls l'ont faite, & le ciel l'a ſoufferte,
Pour marque aux ſouverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Juſques à ce grand coup, un honteux eſclavage
D'une ſeule maiſon nous faiſait l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la ſouveraineté,
Et laiſſer après moi dans le trône un grand homme;
C'eſt tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un ſi noble ſoin, c'eſt en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous eſt dû pour époux;
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,

Pour

Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguſte ont choiſi dans leur ſang,
Ou dans leur alliance, à qui laiſſer ce rang.
Moi, ſans conſidérer aucun nœud domeſtique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la république,
Je l'ai fait de Piſon, c'eſt le ſang de Craſſus,
C'eſt celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il ſuivra la trace,
Joindront de ſi grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'eſt point d'hyménée, en qui l'égalité
Puiſſe élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de père,
Par un tendre reſpect qui chérit & révère,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, & combien je vous dois.
Je ſais ce qu'eſt Piſon, & quelle eſt ſa nobleſſe;
Mais ſi j'oſe à vos yeux montrer quelque faibleſſe,
Quelque digne qu'il ſoit, & de Rome, & de moi,
Je tremble à lui promettre, & mon cœur, & ma foi;
Et j'avoûrai, ſeigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je ſuis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puiſqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais ſi vous m'impoſez la pleine ſervitude,
J'y trouverai, comme elle, un joug un peu bien rude.
Je ſuis trop ignorante en matière d'état,
Pour ſavoir quel doit être un ſi grand potentat;
Mais Rome dans ſes murs n'a-t-elle qu'un ſeul homme?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses états n'en saurait-on voir deux,
Que puissent vos bontés hazarder à mes voeux?
  Néron fit aux vertus une cruelle guerre;
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échape à ses fureurs,
Il est d'autres héros dans un si vaste empire,
Il en est qu'après vous on se plairait d'élire,
Et qui sauraient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire;
Souvent on s'en dégoute au moment qu'on l'admire;
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il serait bon qu'il eût quelque chose de doux,
Qu'on vît en sa personne également paraître
Les graces d'un amant, & les hauteurs d'un maître;
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques,
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister,
J'aime à vous obéir, seigneur, sans contester.
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plait mon désir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne sera plus un mari nécessaire;
Et son amour pour moi sera plus assuré,

S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse,
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux & civil.
Parlez donc, & sans feinte; Othon vous plairait-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falait lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable,
Nous fera, comme Auguste, un siécle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abimé,
Raménera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a sû se ménager,
Jusqu'à ce que le tems ait pû l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en province;
Et sa haute vertu, par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge, ni d'armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,

On ne ſait ce qu'il vaut que ſur ſa bonne foi.
Je veux croire en faveur des héros de ſa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en ſuivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illuſtres noms;
Mais j'en croirais bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru ſans vice,
La vertu des bannis ſouvent n'eſt qu'artifice.
Sans vous avoir ſervi vous l'avez ramené,
Mais l'autre eſt le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis, il ſe rangea du vôtre:
Ainſi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le ſoin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'empire il faut un autre apui,
Vous croirez que Piſon eſt plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter ſuffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & ſon empire, après vous je le croi,
Mais je doute ſi l'autre eſt moins digne de moi.

GALBA.

Doutez en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudrait de Néron revoir le ſiécle infame;
Et qui voyant qu'Othon lui reſſemble le mieux...

---

c) Si on faiſait paraître un vieillard de comédie, entre ſa niéce & un amant qu'elle veut épouſer, on ne pourrait guères s'exprimer autrement que dans cette ſcène.

N'en parlons plus, il ſera d'autres femmes
A qui Piſon en vain &c.

Otez les noms, toute cette tragédie n'eſt qu'une comédie ſans intérêt, & auſſi

CAMILLE.

Choisissez de vous-même, & je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent;
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paraît un tyran;
Et si j'ose tout dire, en cette conjecture,
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, & leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne; & quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être empereur,
Qu'un mari qui le soit, & souffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
c) N'en parlons plus; dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous, mais l'empire est à moi.

---

froidement écrite que durement. Je le répète, on a voulu un commentaire sur toutes les piéces de *Corneille*; mais, que dire d'un mauvais ouvrage, sinon qu'il est mauvais, en montrant aux étrangers & aux jeunes gens pourquoi il est si mauvais?

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille? *d*)

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans doute inutile:
Mais ſi j'oſais, ſeigneur, dans mon ſort adouci...

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Ainſi, bien qu'à Lacus j'aye accordé pour vous,
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous fera l'époux,
L'illuſtre & digne ardeur d'une flamme ſi belle
M'en fait révoquer l'ordre, & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.
Quand je me prononçais moi-même un promt refus,
Que j'attendais l'effet d'une juſte colère,
Je ſuis aſſez heureux pour ne pas vous déplaire;
Et loin de condamner des vœux trop élevés...

d) Le vice de cette ſcène eſt la ſuite des défauts précédens. La petite ironie de *Galba*; *Eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille? Si vous l'aimez, elle vous aime auſſi. Son cœur aſpire à votre hymen d'une telle force. Choiſſez des char-*

GALBA.

Vous ſavez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aſpire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.
Choiſiſſez donc enſemble à communs ſentimens,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernemens,
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, ſi la princeſſe...

GALBA.

Piſon n'en voudra pas dédire ma promeſſe.
Je l'ai nommé Céſar, pour le faire empereur:
Vous ſavez ſes vertus, je répons de ſon cœur.
Adieu, pour obſerver la forme accoutumée,
Je le vais de ma main préſenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez vous aſſuré qu'elle aura tout mon bien:
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

---

ges à communs ſentimens. Tenez vous aſſuré qu'elle aura tout mon bien. Y a-t-il dans tout cela un ſeul mot qui ne ſoit même pour le fonds convenable au ſeul genre comique?

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entière, e)
Seigneur, & je voudrais en vain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame, Othon vous coûterait l'empire?
Il sait mieux ce qu'il vaut, & n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit oposer à cet effort d'estime,
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime;
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au trône mérité.

D'un

e) Cette scène sort du ton de la comédie; mais l'impression déja reçue, empêche le spectateur de voir de l'élévation dans un sujet, qui, pendant près de trois actes, n'a presque rien eu de noble & de grand. Tous les discours artificieux que tient *Othon* pour se débarrasser de l'amour de *Camille*, toutes ses craintes de l'avenir, ne peuvent faire naître d'autre sentiment que celui de l'indifférence. *Camille* à la fin de la scène est jalouse de *Plautine*, mais elle est froidement jalouse. *Othon* ne peut guères intéresser personne en parlant de sa première femme *Poppée*, qui a été maîtresse de *Néron*. *Camille* peut-

D'un ſi parfait amour quelles que ſoient les cauſes...

CAMILLE.

Je ne ſais point, ſeigneur, faire valoir les choſes;
Et dans ce promt ſuccès dont nos cœurs ſont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne préſumez.
Il ſemble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait ſû me le preſcrire.
Je vous aime, il eſt vrai; mais ſi l'empire eſt doux,
Je crois m'en aſſurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le reſpect de ſon âge,
Du moins aparemment, ſoutiendra ſon ſuffrage.
Piſon croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome ſe permettra de choiſir à ſon tour:
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou chercher le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puiſque j'en ai le ſang, & vous les qualités.
Sous un nom ſi fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba ſera conſidérable;
On aimera ce titre en un ſi digne époux;
Et l'empire eſt à moi ſi l'on me voit à vous.

elle intéreſſer davantage, en diſant qu'*elle ne ſait point faire valoir les choſes*, qu'*elle ne ſait pas quel amour elle a pu donner*; mais qu'*Othon* aime à *raiſonner ſur l'empire? elle l'y trouve aſſez fort, & même d'une force à montrer qu'il connait ce que l'empire a d'amorce?*

Je crois que cet acte était impraticable. Tout manque quand l'intérêt manque. C'eſt préciſément ce que dit l'auteur de l'hiſtoire du *théatre français* à l'article *Othon*: *La partie la plus néceſſaire y manque; l'intérêt eſt l'ame d'une piéce, & le ſpectateur n'en prend ici pour aucun des perſonnages.*

OTHON.

Ah! madame, quittez cette vaine espérance,
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère était cruel, Caligule brutal,
Claude faible, Néron en forfaits sans égal.
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude, & sans cœur, & sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimait osa m'ôter Poppée,
Jugez, pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival ensemble & d'amour & d'état.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie,

Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyait intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trône, & pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder!
Il redoute Pison! Dites moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vû l'audace,
Si pour vous & pour lui le trône eût même apas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône & sa maîtresse?
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus; il a vû dans cette ame
Et votre ambition, & toute votre flamme;
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un apui.

OTHON.

Hé bien, il me perdra pour vous avoir aimée;
Sa haine sera douce à mon ame enflammée;
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincère
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.

Avant qu'en décider, penſez-y bien, madame ;
C'eſt votre intérêt ſeul qui fait parler ma flamme.
Il eſt mille douceurs dans un grade ſi haut,
Où peut-être avez-vous moins penſé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment ſerez-vous détrompée ;
Et ſi j'oſais encor vous parler de Poppée,
Je dirais que ſans doute elle m'aimait un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'ame & plus grande, & plus belle ;
Mais vous êtes princeſſe, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous eſt dû,
Et le juſte chagrin d'avoir trop deſcendu,
Preſſeront en ſecret cette ame de ſe rendre
Même au plus faible eſpoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout tems ſe fermer ;
Mais l'empire en tout tems a de quoi les charmer.
L'amour paſſe, ou languit, & pour fort qu'il puiſſe être,
De la ſoif de régner il n'eſt pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne ſais quel amour je vous ai pû donner,
Seigneur, mais ſur l'empire il aime à raiſonner :
Je l'y trouve aſſez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connait tout ce qu'il a d'amorce ;
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un ſi grand choix,
Il a daigné penſer un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il eſt ferme & ſincère,
Qu'il me dit ſeulement ce qu'il n'oſe me taire ;
Mais à parler ſans feinte . . . .

OTHON.

Ah ! madame, croyez . . .

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez ;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en ſuis point jalouſe, & le dis ſans couroux ;
Vous n'aimez que l'empire, & je n'aimais que vous.
N'en apréhendez rien, je ſuis femme, & princeſſe,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la faibleſſe ;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'apareils, Albin, pour ma ruine !

ALBIN.

Seigneur, tout eſt perdu, ſi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois : le trouble où je me voi
Ne peut ſouffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, seigneur, qu'enfin je vous conseille? *a*)
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille;
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi,
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.
Je ne sais que pleurer, je ne sais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix;
Et nous craignons de plus une amante irritée,
D'une offre en moins d'un jour reçûe & retractée
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce trône elle était adorable;

a) Cette scène pourrait faire quelque effet, si *Othon* était véritablement en danger; mais cette crainte prématurée, que *Pison* ne le fasse mourir un jour, n'a rien de réel, comme on l'a déja remarqué. Tout l'édifice de la piéce

Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste couroux,
La honte de se voir sans l'empire & sans vous?
Honte d'autant plus grande, & d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettait un retour infaillible;
Et que sa main par vous croyait trop regagner
Ce que son cœur pour vous paraissait dédaigner!

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir? Je l'ai voulu, madame,
Quand je l'ai pû sans crime, en faveur de ma flamme;
Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille;
Graces à nos malheurs ce crime est inutile.
Je mourrai tout à vous; & si pour obéïr
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir.
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plû de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition.

tombe par cette seule raison; & je crois que c'est une loi qui ne souffre aucune exception, que jamais un danger éloigné ne doit faire le nœud d'une tragédie.

Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie ;
J'ai la main aussi ferme, & le cœur aussi grand
Et quand il le faudra, je sais comme on s'y prend.
Si vous daignez, seigneur, jusques-là vous contraindre,
Peut-être espérerais-je en voyant tout à craindre.
Camille est irritée, & se peut apaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même oposer ma défense?
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle . . .

OTHON.

Ah! courons à la mort ;
Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie,
J'en saurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'empire & sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendrait infame,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi sans vous ce trône eût aucuns charmes ;
Pour vous je le cherchais, mais non pas sans alarmes ;
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurais porté le sceptre, & vous auriez régné.
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,

D'un

D'un empire ſi vaſte auraient tenu les rênes.
Vos loix . . . .

PLAUTINE.

C'eſt donc à moi de vous faire empereur.
Je l'ai pû, les moyens d'abord m'ont fait horreur;
Mais je ſaurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous aſſurer enſemble & vie & diadème,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un trône, & vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurais eu le ſuffrage,
Si j'avais pû ſouffrir ſon inſolent hommage,
Son amour . . . .

OTHON.

Martian ſe connaîtrait ſi peu,
Que d'oſer . . . .

PLAUTINE.

Il n'a pas encor éteint ſon feu;
Et du choix de Piſon quelles que ſoient les cauſes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choſes.

OTHON.

Vous vous ravaleriez juſques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, ſeigneur, juſques à l'accepter.

OTHON.

Conſultez votre gloire, elle ſaura vous dire . . .

PLAUTINE.

Qu'il eſt de mon devoir de vous rendre l'empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés . . .

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il voit vos ſûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, ſeigneur, à vous ſauver la vie.

OTHON.

L'épouſer à ma vûe, & pour comble d'ennui . . .

PLAUTINE.

Donnez vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périſſons, périſſons, madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les dieux ſoient jaloux.
Rendez vous toute à moi, comme moi tout à vous;
Ou ſi pour conſerver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obſtine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un ſoin égal,
Et ne me préférez qu'un illuſtre rival.
J'en mourrai de douleur, mais j'en mourrais de rage,
Si vous me préfériez un reſte d'eſclavage.

---

b) Le conſul *Vinius* vient ici aprendre à *Othon* une grande nouvelle. Une partie de l'armée déſire *Othon* pour empereur; mais cela même rend *Othon* & *Vinius* des perſonnages froids & inutiles; ni l'un ni l'autre, n'ont eu la moindre part au grand changement qui ſe va faire dans l'empire romain. Ce

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah! ſeigneur, empêchez que Plautine... *b*)

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout ſi vous avez du cœur.
Malgré de nos deſtins la rigueur importune,
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous ?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir..

OTHON.

Ah! ſeigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saiſiſſez vous d'un trône où le ciel vous deſtine;
Et pour choiſir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux deſtins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Piſon, mais avec un murmure

ſont quatre ſoldats qui ſont venus avertir *Vinius* des ſentimens de l'armée ; les perſonnages principaux n'ont rien fait du tout. C'eſt un défaut capital, qu'il faut éviter dans quelque ſujet que ce puiſſe être.

Qui ſemblait mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec ſévérité,
Sans faire aucun eſpoir de libéralité.
Il pouvait, ſous l'apas d'une feinte promeſſe,
Jetter dans les ſoldats un moment d'alégreſſe;
Mais il a mieux aimé hautement proteſter
Qu'il ſavait les choiſir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contretems pouſſées
Ont rapellé l'horreur des cruautés paſſées,
Lorſque d'Eſpagne à Rome il ſema ſon chemin
De Romains immolés à ſon nouveau deſtin,
Et qu'ayant de leur ſang ſouillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit ſon entrée.
Auſſi durant le tems qu'a harangué Piſon,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés ſont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez;
Suivez les dans leur camp, & vous en aſſurez:
Un tems bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet aſtre contraire,
Qui m'a . . . .

VINIUS.

Sans diſcourir faites ce qu'il faut faire;
Un moment de ſéjour peut tout déconcerter,
Et le moindre ſoupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir ſouffrez que je proteſte . . . .

VINIUS.

Partez, en empereur vous nous direz le reſte.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'eſt pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puiſſe arriver, met l'empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimère?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'eſt qu'un raport ſincère.
Je crois te voir régner avec ce cher Othon;
Mais n'eſpère pas moins du côté de Piſon:
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu ſon projet inutile,
Il veut que cet hymen puniſſant ſes refus,
Réuniſſe avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureuſement les préſages ſiniſtres
De la diviſion qu'il voit en ſes miniſtres.
Ainſi des deux côtés on combattra pour toi.
Le plus heureux des chefs t'aportera ſa foi.
Sans part à ſes périls tu l'auras à ſa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné

Pourrait ne l'aimer plus s'il n'eſt point couronné?
Et s'il faut qu'à Piſon ſon mauvais ſort nous livre,
Pour ce même Piſon je pourrais vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs ſouhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour régner à ſon tour peut ſe donner ſoi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouïr de ſa mort?
Je me privais de lui ſans me plaindre à perſonne,
Et vous voulez, ſeigneur, que ſon trèpas me donne,
Que mon cœur entraîné par la ſplendeur du rang,
Vole après une main fumante de ſon ſang?
Et que de ſes malheurs triomphante & ravie
Je ſois l'infame prix d'avoir tranché ſa vie?
Non, ſeigneur, nous aurons même ſort aujourd'hui;
Vous me verrez régner, ou périr avec lui;
Ce n'eſt qu'à l'un des deux que tout ce cœur aſpire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'eſt que l'empire!
Si deux jours ſeulement tu pouvais l'eſſayer,
Tu ne croirais jamais le pouvoir trop payer;
Et tu verrais périr mille amans avec joie,
S'il falait tout leur ſang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, ſi tu peux t'en faire un ſûr apui;
Mais s'il en eſt beſoin, aime toi plus que lui,
Et ſans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laiſſe aux dieux à leur choix écraſer une tête.

Pren le ſceptre aux dépens de qui ſuccombera,
Et régne ſans ſcrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

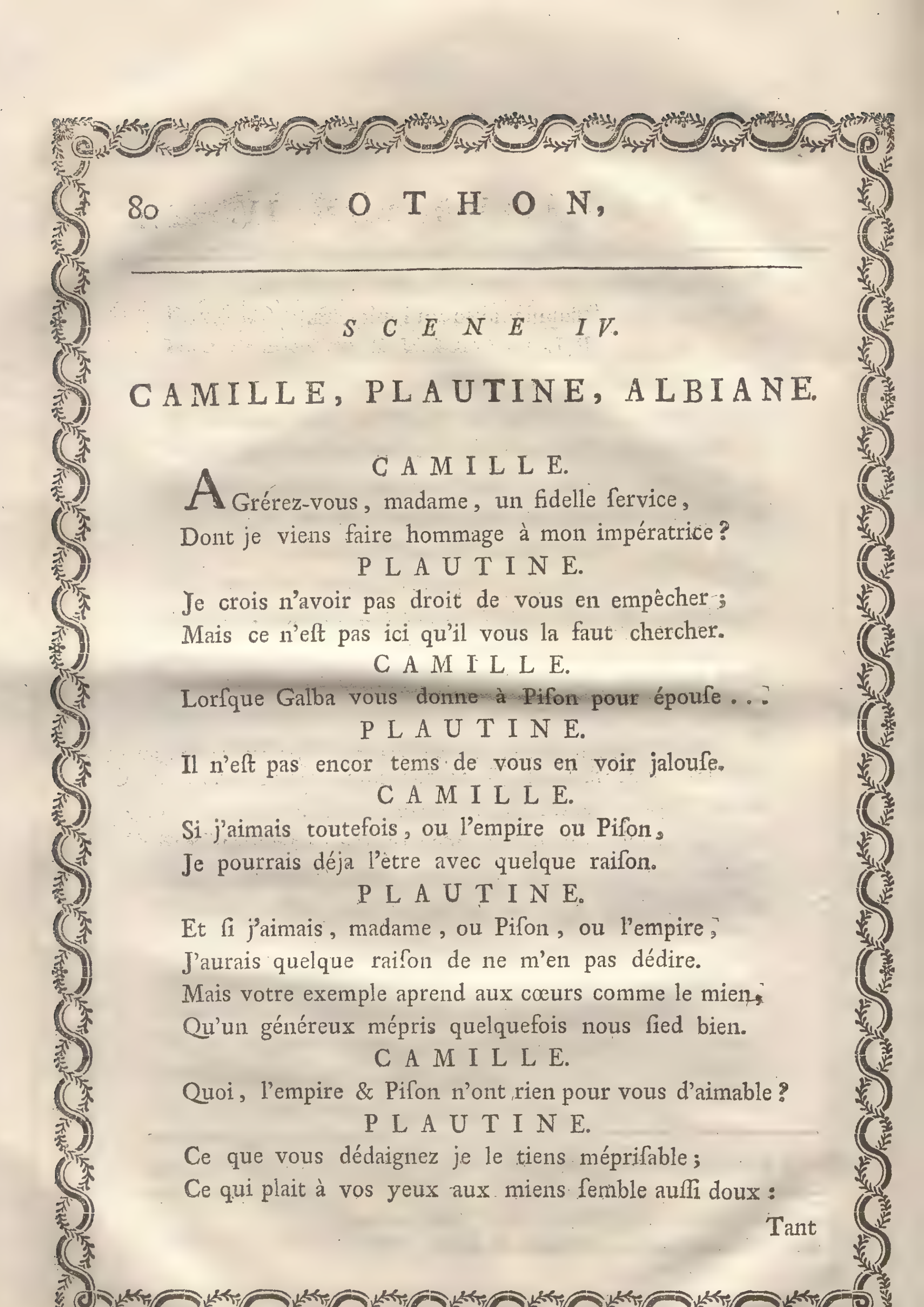
Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'oſait, y trouverait des crimes.
Je ſais aimer, ſeigneur, je ſais garder ma foi,
Je ſais pour un amant faire ce que je doi,
Je ſais à ſon bonheur m'offrir en ſacrifice,
Et je ſaurai mourir ſi je vois qu'il périſſe:
Mais je ne ſais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de ſon malheur.

VINIUS.

Tien pourtant l'ame prette à le mettre en uſage;
Change de ſentimens, ou du moins de langage;
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant, & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la princeſſe Camille.
Quelque trouble où tu ſois, montre une ame tranquille;
Profite de ſa faute, & tien l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd. c)

---

c) *Vinius* joue ici le rôle d'un intrigant, & rien de plus. Il ne ſe ſoucie point d'*Othon*, il lui importe peu qui ſa fille épouſera; ſes ſentimens ſont bas, lorſque même il parle de l'empire, & il ſe fait mépriſer par ſa propre fille inutilement.



SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

AGrérez-vous, madame, un fidelle ſervice,
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'eſt pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorſque Galba vous donne à Piſon pour épouſe...

PLAUTINE.

Il n'eſt pas encor tems de vous en voir jalouſe.

CAMILLE.

Si j'aimais toutefois, ou l'empire ou Piſon,
Je pourrais déja l'être avec quelque raiſon.

PLAUTINE.

Et ſi j'aimais, madame, ou Piſon, ou l'empire,
J'aurais quelque raiſon de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple aprend aux cœurs comme le mien,
Qu'un généreux mépris quelquefois nous ſied bien.

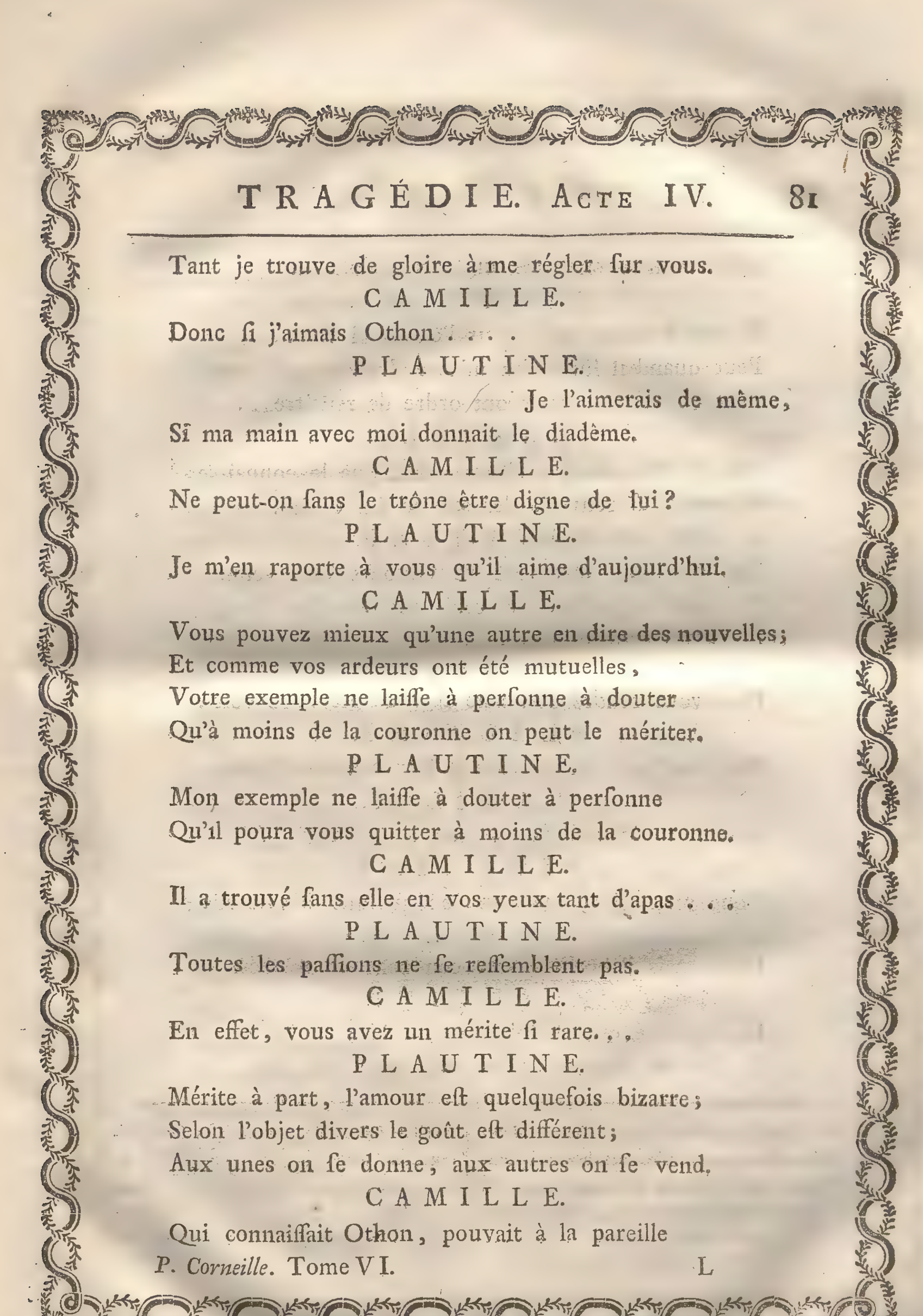
CAMILLE.

Quoi, l'empire & Piſon n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens mépriſable;
Ce qui plait à vos yeux aux miens ſemble auſſi doux:

Tant



Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc ſi j'aimais Othon . . . .

PLAUTINE.

Je l'aimerais de même,
Sî ma main avec moi donnait le diadème.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le trône être digne de lui ?

PLAUTINE.

Je m'en raporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles;
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il poura vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'apas . . .

PLAUTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite ſi rare. . .

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizarre;
Selon l'objet divers le goût eſt différent;
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connaiſſait Othon, pouvait à la pareille

M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut quand il lui plaira m'aprendre ce qu'il vaut;
Afin que si mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque estime avant que le connaître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent, & crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & son ingratitude...

PLAUTINE.

Vous met-elle, madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à savoir comment on m'obéït.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit;
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,

d) Ces petites picoteries de deux femmes, ces ironies, ces bravades continuelles, qui ne produisent rien du tout, feraient mauvaises, quand même elles produiraient quelque chose. Ces petites scènes de remplissages sont fréquentes dans les dernières piéces de *Corneille*. Jamais *Racine* n'est tombé dans ce défaut; & quand il fait parler *Hermione* à *Andromaque*, *Iphigénie* à *Eryphi-*

Souvent elle dit plus qu'elle ne penſe dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous penſez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je penſe elle s'explique aſſez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit, & qu'on ne doit entendre.
Si vous ſaviez quel eſt mon plus ardent deſir. . .

PLAUTINE.

D'Othon & de Piſon je vous donne à choiſir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie ;
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en poura murmurer :
Mais vous ſavez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourai me paſſer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois ſi j'en crois l'aparence. . .

CAMILLE.

Briſons là, ce diſcours deviendrait ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & ſouffrez que j'évite
Un eſclave inſolent de qui l'amour m'irrite. *d*)

---

le, *Roxane* à *Attalide*, il n'emploie point ces froides ironies, ces petits reproches comiques, ce ton bourgeois, ces expreſſions de la converſation la plus familiére. Il fait parler ces femmes avec nobleſſe & avec ſentiment. Il touche le cœur, il arrache même quelquefois des larmes; mais que *Corneille* eſt loin d'en faire répandre!

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.
A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?
MARTIAN.
Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant, pour l'empire, il est à vous encore.
Galba s'est laissé vaincre, & Pison vous adore.
CAMILLE.
De votre haut crédit c'est donc un pur effet?
MARTIAN.
Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'empereur ont fléchi la colère,
Et renvoyé Plautine obéïr chez son père.
Notre nouveau César la voulait épouser;
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser;
Et Galba que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.
L'un vous rend la couronne, & l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire, & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée,
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer...

CAMILLE.

Je vois quelle eſt ma faute, & puis la réparer ;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vûe ingrate,
Que ma reconnaiſſance auparavant éclate ;
Et n'accorderai rien qu'on ne vous faſſe heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux ;
Et Piſon dans ſa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la ſienne ;
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux,
Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! madame, l'hymen a de ſi douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de tems pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur ſaurait avec éclat
Vous venger de Plautine, & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avais préféré, cet ingrat, à l'empire,
Je l'ai dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire ;
Et l'amour qui m'aprend le faible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes reſſentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bien-tôt par ſa propre ruine.

MARTIAN.

Ah, ſi vous la voulez, je fais des bras tout prêts ;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts. . .

CAMILLE.

Ah, que c'eſt me donner une ſenſible joie!
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre, & preſcrive le tems.

Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que lui-même il ait vû l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce desespoir avant que de mourir:
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusques-là gardez vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens;
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens. *e*)

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voulez perdre Othon! vous le pouvez, madame.

CAMILLE.

Que tu pénètres mal dans le fond de mon ame!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai sû par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse; & je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton frère, & fai que de ma part

(*e*) Que dire de cette scène, sinon qu'elle est aussi froide que les autres? *Camille* croit tromper *Martian*, & *Martian* croit tromper *Camille*, sans qu'il y

Il aprenne par lui ce qu'il court de hazard,
A quoi va l'expofer fon aveugle conduite,
Et qu'il n'eft plus pour lui de falut qu'en la fuite.
C'eft tout ce qu'à l'amour peut fouffrir mon couroux.

ALBIANE.

Du couroux à l'amour le retour ferait doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH, madame, aprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour empereur.

CAMILLE.

Et de leur infolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui fait qu'auffi-tôt ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le ménent au camp, ou plutôt ils l'y portent:
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amaffer,
Frémit de leur audace, & les laiffe paffer.

CAMILLE.

L'empereur le fait-il?

ait encor le moindre danger pour perfonne, fans qu'il y ait eu aucun événement, fans qu'il y ait eu un feul moment d'intérêt.

RUTILE.

Oui, madame, il vous mande;
Et pour un promt remède à ce qu'on apréhende.
Pison de ces mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on poura lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse;
Allons presser Galba pour son juste suplice.
Du couroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au couroux. *f*)

Fin du quatriéme acte.

ACTE

f) Aucun personnage n'agit dans la piéce. Un subalterne aprend à *Camille*, que quinze ou vingt soldats ont proclamé *Othon*; & *Camille* qui aimait cet *Othon*, consent tout d'un coup qu'on lui fasse couper la tête & prononce une maxime de comédie sur le retour de l'amour au couroux, & du couroux à l'amour.

ACTE V. *a)*

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

JE vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez de ſon intelligence.
On ne pardonne point en matière d'état ;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat ;
Et lorſque la fureur va juſqu'au ſacrilège,
Le ſexe ni le ſang n'ont point de privilège.

CAMILLE.

Cet indigne ſoupçon ſerait bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur ſoupire,

a) Le cinquiéme acte eſt abſolument dans le goût des quatre premiers, & fort au-deſſous d'eux ; aucun perſonnage n'agit, & tous diſcutent. Le vieux *Galba* ayant menacé ſa niéce, diſcute avec elle ſes raiſons, & ſe trompe, comme un vieillard de comédie qu'on prend pour dupe ; & le ſtile n'eſt ni plus net, ni plus pur, ni plus noble que dans ce qu'on a déja lû.

Othon qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait ſa conquête, & vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrais-je de Piſon conſpirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porterait Plautine?
Croyez mes intérêts, ſi vous doutez de moi;
Et ſûr de tels garans aſſuré de ma foi,
Tournez ſur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuſte croyance.

GALBA.

Vinius par ſon zèle eſt trop juſtifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a ſacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitait pour gendre;
Je le rens à ſa fille, il aime à le reprendre:
Je la veux pour Piſon, mon vouloir eſt ſuivi;
Je vous mets en ſa place, & l'en trouve ravi.
Son ami ſe révolte, il preſſe ma colère;
Il donne à Martian Plautine à ma prière;
Et je ſoupçonnerais un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propoſe,
Dans le ſecret du cœur ſouvent veut autre choſe;
Et maître de ſon ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en ſoi-même il ne donne qu'à ſoi.

GALBA.

Cet hymen toutefois eſt l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure, inviolable, entière.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de ſa réſiſtance, & ſe flattant peut-être
De voir bientôt ici ſon cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aiſément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir déſunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aiſément ſur ce devoir l'emporte,
Et ſon feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéreſſe un amant autrement qu'un ami.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amène ſa fille;
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais auſſi juſques-là j'aurais tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Hé bien, quelles nouvelles?
Qu'aprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine & les Illyriens *b*)
Se font avec chaleur joints aux Prétoriens;
Et que des bords du Nil les troupes rapellées
Seules par leurs fureurs ne font point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne font que de fimples foldats;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats;
Ainfi ne craignez rien d'une maffe d'armée
Où déja la difcorde eft peut-être allumée.
Si-tôt qu'on y faura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs foient profcrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La confternation calmera la tempête;
Et vous n'avez, feigneur, qu'à vous y faire voir,
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à fon devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma préfence
L'effet d'une fi douce & fi jufte efpérance?

VINIUS.

Ne hazardez, feigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité:
Alors qu'il réuffit, tout fait jour, tout lui cède;

b) Après tous les mauvais vers précédens que nous n'avons point repris nous ne dirons rien des foldats de la Marine & des Illiriens qui fe font avec chaleur joints aux prétoriens. Mais nous remarquerons que cette fcène pouvait être auffi belle que celle d'*Augufte*, de *Cinna*, & de *Maxime*, & qu'elle n'eft qu'une fcène froide de comédie. Pourquoi? c'eft qu'elle eft écrite de ce ftile familier, bas, obfcur, incorrect auquel *Corneille* s'était accoûtumé. C'eft qu'il n'y a ni nobleffe dans les fentimens, ni éloquence dans les difcours, ni rien qui attache.

On a dit quelquefois que *Corneille* ne cherchait pas à faire de beaux vers. Que

Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiére, ou profond desespoir;
Et nous ne sommes pas, seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en rallentir l'impétuosité;
D'elle-même elle avorte, & la peur des suplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable prince agit avec hauteur;
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus tems.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres;
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,

la grandeur des sentimens l'occupait tout entier. Mais il n'y a nulle grandeur dans aucune de ces dernieres piéces. Et quand aux vers. Il faut les faire excellens ou ne se point mêler d'écrire. *Cinna* ne passe à la postérité qu'à cause de ses beaux vers. Ils sont dans la bouche de tous les connaisseurs. Le grand mérite de *Corneille* est d'avoir fait de très beaux vers dans ses premiéres piéces. C'est-à-dire, d'avoir exprimé de très belles pensées en vers corrects & harmonieux.

Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne ferait que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom;
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien notre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous, l'ami d'Othon, c'est tout dire, & peut-être,
Qui le voulait pour gendre, & l'a choisi pour maître;
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maître, & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étais l'ami d'Othon, & le tenais à gloire,
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du desespoir,
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, & choisi pour l'empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pû souscrire.
Par-là de tout l'état le bonheur s'agrandit;
Et vous voyez aussi comme il vous aplaudit.

GALBA.

Qu'un prince est malheureux, quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompai-je point, & puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidèle,

Qui peut-être en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte & se croit?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime:
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincère,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colère,
Qu'il faut donner aux bons, pour s'entre-soutenir,
Le tems de se remettre, & de se réunir;
Et laisser aux méchans celui de reconnaître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence;
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Au moindre repentir d'une telle insolence,
Ce qu'on veut à présent, on le poura toujours.

LACUS.

J'en doute, & crois parler en serviteur sincère,
Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.
Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'etat renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre graces aux dieux?
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?

Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le ſénat & le peuple Romain:
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête;
Et par un noble effort allons lui témoigner. . .

GALBA.

Hé bien, ma niéce, hé bien, eſt-il doux de régner?
Eſt-il doux de tenir le timon d'un empire,
Pour en voir les ſoutiens toujours ſe contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'eſt ce que je dirais ſi je n'étais ſuſpecte:
Mais je ſuis à Piſon, ſeigneur, & vous reſpecte;
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que ſi l'on m'avait crue on ſerait en repos.
Plautine qu'on amène aura même penſée:
D'une vive douleur elle paraît bleſſée. . . . c)

SCENE

c) *Galba* dit, *Eh bien, quelles nouvelles?* Cet empereur au lieu d'agir comme il le doit, demande ce qui ſe paſſe, comme un nouvelliſte. *Vinius* lui donne le conſeil de perſiſter à ne rien faire; conſeil viſiblement ridicule. Il lui dit, *Un ſalutaire avis agit avec lenteur.* Ce n'eſt pas certainement dans le moment d'une criſe auſſi forte, quand on proclame un autre empereur, que la lenteur eſt ſalutaire. *Galba* ne ſait à quoi ſe déterminer, & ſe contente de faire

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défens point, madame, Othon eſt mort;
De quiconque entre ici c'eſt le commun raport;
Et ſon trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit eſt grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il ſoit mort, & c'eſt la voix publique;
Mais comment, & par qui, c'eſt ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre ſoin
De nous en faire voir un aſſuré témoin;
Et ſi de ce grand coup l'auteur ſe peut connaître. . . c)

---

remarquer à ſa niéce qu'il eſt triſte de régner quand les miniſtres d'état ſe contrarient.

c) *Galba* demandait tranquillement des nouvelles. On lui en donne une fauſſe. Il eſt vrai que cette fauſſe nouvelle eſt raportée dans *Tacite*; mais c'eſt précisément parce qu'elle n'eſt qu'hiſtorique, parce qu'elle n'eſt point préparée, parce que c'eſt un ſimple menſonge d'un nommé *Atticus*, qu'il falait ne pas employer un dénouement ſi deſtitué d'art & d'intérêt.

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paraître.
Seigneur, c'eſt par ſa main qu'un rebelle puni. . .

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini!

ATTICUS.

Mon zèle l'a pouſſée, & les dieux l'ont conduite;
Et c'eſt à vous, ſeigneur, d'en arrêter la ſuite,
D'empêcher le déſordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons y. Cependant conſolez vous, Plautine,
Ne penſez qu'à l'époux que mon choix vous deſtine;
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez,
Quand vos premiers ſoupirs ſeront évaporés.
C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde:
Comme c'eſt votre main que ſon hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit, & ne l'aigriſſez pas.

---

d) Cet *Atticus*, qui n'eſt pas un perſonnage de la piéce, vient en faire le dénouement, en faiſant accroire qu'il a tué *Othon*. Ce pourrait être tout au

Vous pouvez, Vinius, ne ſuivre point mes pas;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reſte...

VINIUS.

Ah, c'eſt une amitié, ſeigneur, que je déteſte.
Mon cœur eſt tout à vous, & n'a point eû d'amis,
Qu'autant qu'on les a vûs à vos ordres ſoumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez vous de trop de complaiſance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre préſence,
Madame, & je retourne en mon apartement
Rendre graces aux dieux d'un tel événement. *d)*

---

plus le dénouement du *Menteur*. Le vieux *Galba* croit cette fauſſeté. Il conſeille à *Plautine* d'*évaporer ſes ſoupirs*. *Camille* dit un petit mot d'ironie à *Plautine*, & va dans ſon apartement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

ALlez y renfermer les pleurs qui vous échapent.
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frapent ;
Et si l'on avait crû vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verrait couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée ;
Voilà quel est l'effet. . .

MARTIAN.

Si votre ame enflammée. . .

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur ?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur ?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire ?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile, & prête à réparer.

---

e) Non-seulement *Plautine* demeure sur la scène, & s'occupe à répondre par des injures à l'amour du ministre d'état *Martian*; mais ce grand ministre d'état, qui devrait avoir partout des serviteurs & des émissaires, ne sait rien

Il eſt tems qu'un ſujet à ſon prince fidelle
Rempliſſe heureuſement la place d'un rebelle;
Un monarque le veut; un père en eſt d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuſe mémoire
D'un amour criminel qui ſouille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaiſſer juſqu'à te repartir.
Tai-toi, laiſſe en repos une ame poſſédée
D'une plus agréable, encor que triſte idée;
N'interroms plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux.
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux? e)

---

de ce qui s'eſt paſſé. Il croit une fauſſe nouvelle, lui qui devrait avoir tout fait pour être informé de la vérité. Il eſt pris pour dupe par cet *Atticus*, comme l'empereur.

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, deux ſoldats.

PLAUTINE, *pendant que deux ſoldats entrent, & parlent bas à Atticus.*

Quelque inſolent eſpoir qu'ait ta folle arrogance,
Apren que j'en ſaurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur, ou le mien,
Plutôt que de ſouffrir cet infame lien.
Connai toi, ſi tu peux, ou connai moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez. . .

PLAUTINE.

De me parler tu prens auſſi l'audace,
Aſſaſſin d'un héros, que je verrais ſans toi
Donner des loix au monde, & les prendre de moi?
Toi, dont la main ſanglante au deſeſpoir me livre?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, madame, il va revivre;
Et vous verrez longtems ſa vie en ſûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me ſuis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivrait encore?



ATTICUS.

Il triomphe, madame;
Et maître de l'état, comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux,
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaignerait la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison;
On porte devant lui la tête de Pison;
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire.
On rend graces pour vous aux dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus,
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole...?

ATTICUS.

Qui promet de trahir, peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat;
Et tout ce que j'ai dit n'était qu'un stratagême,
Pour livrer en ses mains Lacus, & Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom;
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'aparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux cohortes,
Qui déja pour Othon en ont saisi les portes;
J'y commande, madame, & mon ordre aujourd'hui

Eſt de vous obéir, & m'aſſurer de lui.
Qu'on l'emmène, ſoldats, il bleſſe ici la vûe.

MARTIAN.

Fut-il jamais diſgrace, ô dieux, plus imprévûe! *f*)

SCENE VII.

PLAUTINE *ſeule.*

JE me trouble, & ne ſais par quel preſſentiment
Mon cœur n'oſe goûter ce bonheur pleinement;
Il ſemble avec chagrin ſe livrer à la joie;
Et bien qu'en ſes douceurs mon déplaiſir ſe noie,
Je ne paſſe de l'une à l'autre extrémité,
Qu'avec un reſte obſcur d'eſprit inquiété.
Je ſens... Mais que me veut Flavie épouvantée?

SCENE

f) Enfin, deux ſoldats terminent tout dans le propre palais de *Galba. Martian* & *Plautine* aprennent qu'*Othon* eſt empereur.

Si le lecteur peut aller juſqu'au bout de cette piéce, & de ces remarques, il obſervera qu'il ne faut jamais introduire

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du ciel la colère irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur. . .

PLAUTINE.

Auraient-ils mis Othon aux fers de l'empereur ?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Aurait-elle trompé notre plus douce attente ?

FLAVIE.

Othon est libre, il règne, & toutefois hélas. . . ?

PLAUTINE.

Serait-il si blessé qu'on craignit son trépas ?

FLAVIE.

Non, par-tout à sa vûe on a mis bas les armes ;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand ?

---

sur la fin d'une tragédie, un personnage ignoré dans les premiers actes, un subalterne qui commande en maître. Il est impossible de s'intéresser à ce personnage ; & il avilit tous les autres.

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frère.
J'ai vû... Que ne peut-on, madame, vous le taire?
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius....

PLAUTINE.

Hé bien?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle...

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu présage trop fidelle!
Lacus...

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchaient d'un pas égal,
Lorsque tournant ensemble à la première rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas

---

g) Cette scène est aussi froide que tout le reste, parce qu'on ne s'intéresse point du tout à ce *Vinius* qu'on jette par la fenêtre. Tout cet acte se passe à aprendre des nouvelles, sans qu'il y ait ni intrigue attachante, ni sentimens touchans, ni grands tableaux, ni beau dénouement, ni beaux vers. *Othon* l'empereur ne reparaît que pour dire qu'il est *un malheureux amant*. *Camille* est oubliée. *Galba* n'a paru dans la piéce que pour être trompé & tué.

Puissent au moins ces réflexions persuader les jeunes auteurs, qu'un sujet politique n'est point un sujet tragique; que ce qui est propre pour l'histoire, l'est rarement pour le théatre; qu'il faut dans la tragédie beaucoup de sen-

Que pour voir ce palais saisi par vos soldats ;
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage,
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'aproche sans parler, & tirant un poignard....

PLAUTINE.

Le traître ! Hélas, Flavie, où me vois-je reduite ?

FLAVIE.

Vous m'entendez, madame, & je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur,
Mourez, seigneur, dit-il ; *mais mourez empereur ;*
Et recevez ce coup comme un dernier hommage,
Que doit à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mèle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame. *g*)

---

timent, & peu de raisonnemens ; que l'ame doit être émue par degrés ; que sans terreur & sans pitié, nul ouvrage dramatique ne peut atteindre au but de l'art ; & qu'enfin, le stile doit être pur, vif, majestueux & facile !

Corneille dans une épitre au roi dit, qu'*Othon* & *Surena*,

Ne sont point des cadets indignes de Cinna.

Il y a en effet dans le commencement d'*Othon* des vers aussi forts que les plus beaux de *Cinna ;* mais la suite est bien loin d'y répondre. Aussi cette piéce n'est point restée au théatre.

On joua la même année l'*Astrate* de *Quinault*, célèbre par le ridicule que *Despréaux* lui a donné, mais plus célèbre alors par le prodigieux succès qu'elle eut. Ce qui fit ce succès, ce fut l'in-



S C E N E IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, ſavez-vous les crimes de Lacus ?

PLAUTINE.

J'aprens en ce moment que mon père n'eſt plus.
Fuyez, ſeigneur, fuyez un objet de triſteſſe ;
D'un jour ſi beau pour vous goûtez mieux l'alégreſſe.
Vous êtes empereur, épargnez vous l'ennui
De voir qu'un père. . .

OTHON.

Hélas, je ſuis plus mort que lui ;
Et ſi votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous ſeule a cherché la victoire,
Ce même amour ſans vous n'en peut ſouffrir la gloire ;
Et n'accepte le nom de maître des Romains,

---

térêt qui parut régner dans la piéce. Le public était las de tragédies en raiſonnemens, & de héros diſſertateurs. Les cœurs ſe laiſſérent toucher par l'*Aſtrate*, ſans examiner ſi la piéce était vraiſemblable, bien conduite, bien écrite. Les paſſions y parlaient, & c'en fut aſſez. Les acteurs s'animèrent ; ils portèrent dans l'ame du ſpectateur un attendriſſement auquel il n'était pas ac-

Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'eſt à vous d'ordonner ce qui lui reſte à faire.

PLAUTINE.

C'eſt à moi de gémir, & de pleurer mon père.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus, & de notre malheur;
Mais enfin. . .

OTHON.

Achevez, s'il ſe peut, en amante,
Nos feux. . .

PLAUTINE.

Ne preſſez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, & connaiſſez ma foi:
En ce funeſte état répondez-vous pour moi.
Adieu, ſeigneur.

OTHON.

De grace, encor une parole,
Madame.

---

coutumé. Les excellens ouvrages de l'inimitable *Racine* n'avaient point encor paru. Les véritables routes du cœur étaient ignorées, celles que préſentait l'*Aſtrate* furent ſuivies avec tranſport. Rien ne prouve mieux qu'il faut intéreſſer, puiſque l'intérêt le plus mal amené échauffa tout le public, que des intrigues froides de politique glaçaient depuis pluſieurs années.



SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au capitole;
Et le ſénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer ſur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y deſtine,
Comme il n'aurait pour moi rien de doux ſans Plautine,
Souffrez du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir ſon ordre ou ſon aveu;
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puiſſe faire effort à conſoler Camille,
Et lui jurer moi-même, en ce malheureux jour,
Une amitié fidèle au défaut de l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE.

1666.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

AGESILAS n'eſt guères connu dans le monde que par le mot de *Deſpréaux* :

J'ai vû l'Agéſilas ; hélas !

Il eut tort ſans doute de faire imprimer dans ſes ouvrages, ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eut pas tort de le dire. La tragédie d'*Agéſilas* eſt un des plus faibles ouvrages de *Corneille* : le public commençait à ſe dégouter. On trouve dans une lettre manuſcrite d'un homme de ce tems-là, qu'il s'éleva un murmure très-deſagréable dans le parterre, à ces vers d'*Aglatide*.

Hélas ! .... je n'entens pas des mieux,
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;
Et lorſqu'on ſe retranche au langage des yeux,
Je ſuis muette à la replique.

Ce même parterre avait paſſé dans la piéce d'*Othon*, des vers beaucoup plus répréhenſibles, en faveur des beautés des premières ſcènes ; mais il n'y avait point de pareilles beautés dans *Agéſilas* : on fit ſentir à *Corneille* qu'il vieilliſſait. Il donnait un ouvrage de théatre preſque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervalle entre *Pertharite* & *Oedipe*, il travaillait trop vite, & était épuiſé. Plaignons le triſte état de ſa fortune, qui ne répondait pas à ſon mérite, & qui le forçait à travailler.



On prétend que la meſure des vers qu'il employa dans *Agéſilas*, nuiſit beaucoup au ſuccès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réuſſi, & & qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie ſi fécond & ſi varié, s'il n'avait pas entiérement négligé dans *Agéſilas*, comme dans les piéces précédentes, l'intérêt & le ſtile.

Les vers irréguliers pourraient faire un très bel effet dans une tragédie; ils exigent à la vérité un rithme différent de celui des vers alexandrins & des vers de dix ſillabes; ils demandent un art ſingulier: vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans *Quinault*.

Le perfide Renaud me fuit;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.
Il me laiſſe mourante, il veut que je périſſe.
Je revois à regret la clarté qui me luit.
L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon ſuplice. &c. &c.

Toute cette ſcène bien déclamée remuera les cœurs autant que ſi elle était bien chantée; & la muſique même de cette admirable ſcène n'eſt qu'une déclamation notée.

Il eſt donc prouvé que cette meſure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a beſoin pour varier l'uniformité du théatre.

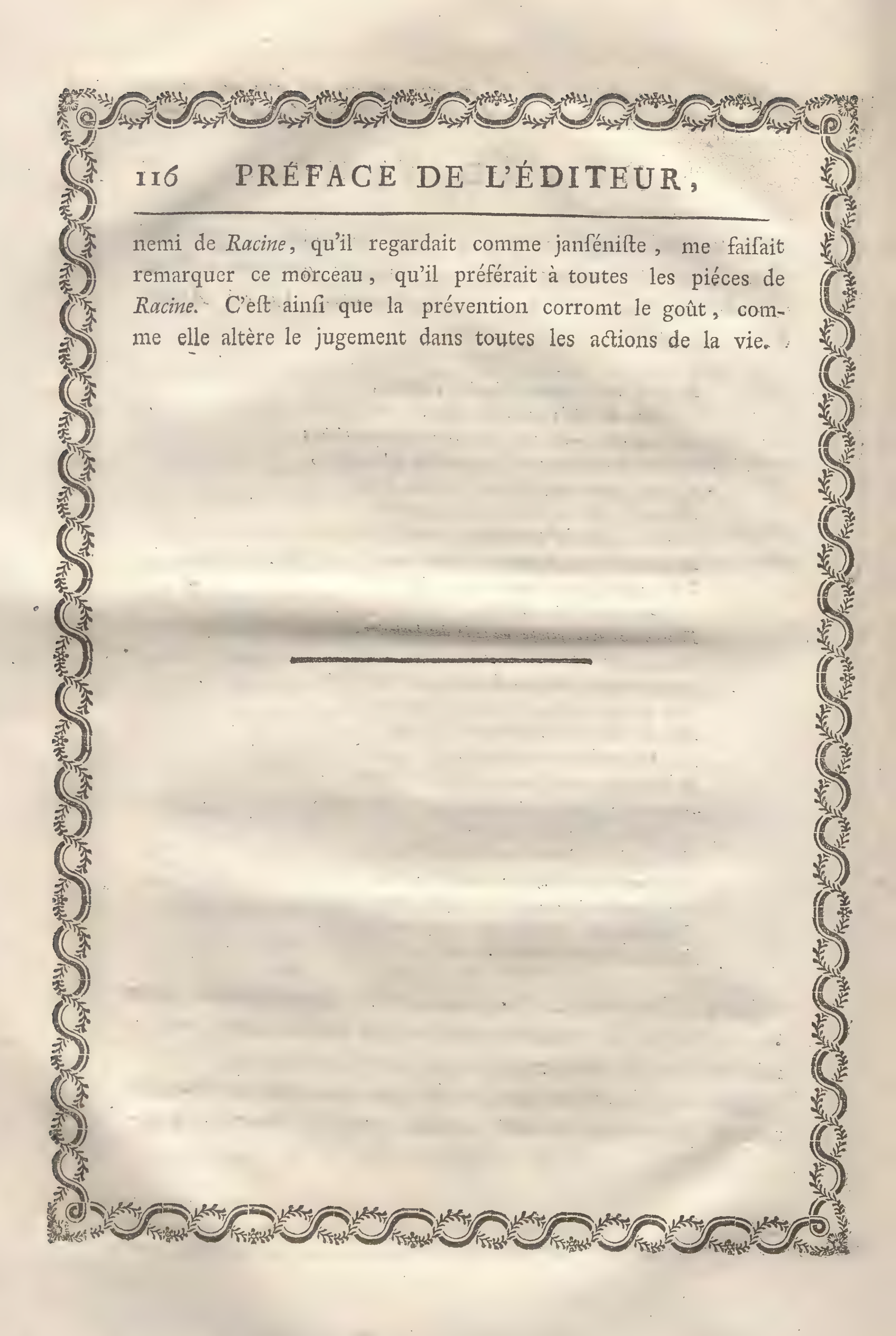
Le lecteur doit trouver bon qu'on ne faſſe aucun commentaire ſur une piéce qu'on ne devrait pas même imprimer: il ſerait mieux, ſans doute, qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs; mais le public veut tout avoir, ſoit par une vaine curioſité, ſoit par une malignité ſecrette, qui aime à repaître ſes yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'*Agéſilas* eſt à la vérité très-froide, & auſſi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encor un reſte de *Corneille*. Le roi *Agéſilas* dit à *Lyſander* ;

En tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpère ;
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre eſt un lieu déſolé.
Général en idée, & monarque en peinture,
De ces illuſtres noms pourrais-je faire cas,
S'il les falait porter, moins comme Agéſilas,
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reſte des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lyſander, je veux l'être.
Soyez moi bon ſujet, je vous ſerai bon maître ;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puiſſance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un ſceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à ſoutenir ſon poids,
Laiſſez diſcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être aſſez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois ſi doux,
Quand vous pourez m'en laiſſer faire ;
Mais ſoyez ſûr auſſi d'un ſuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers, ſi le ſtile eſt faible, du moins les penſées ſont fortes, ſages, vraies, ſans enflure, & ſans amplification de rhétorique.

Qu'il me ſoit permis de dire ici que dans mon enfance, le père de *Tournemine* jéſuite, partiſan outré de *Corneille*, & en-



nemi de *Racine*, qu'il regardait comme janſéniſte, me faiſait remarquer ce morceau, qu'il préférait à toutes les piéces de *Racine*. C'eſt ainſi que la prévention corromt le goût, comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.

AU LECTEUR.

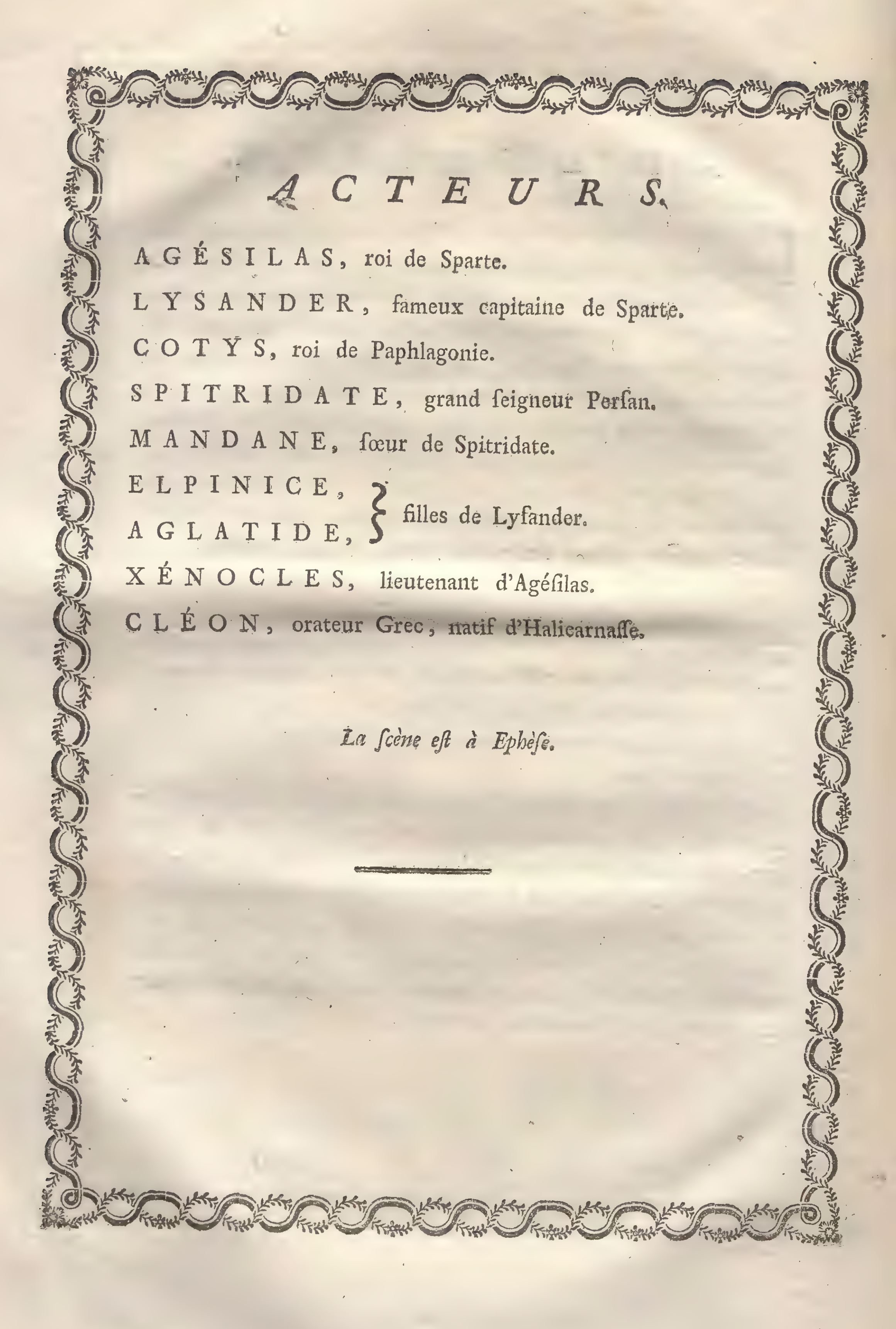
IL ne faut que parcourir les vies d'Agésilas & de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, & c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théatre, ont travaillé sans exemple; & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilège. Ainsi nôtre Horace qui nous recommande tant la lecture des poetes Grecs par ces paroles:

Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna:

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere.

Leurs régles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siécle; & qui s'attacherait à ne marcher que sur leurs pas, ferait sans doute peu de progrès, & divertirait mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer; & même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, & chacun peut hazarder à ses périls.



ACTEURS.

AGÉSILAS, roi de Sparte.

LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.

COTYS, roi de Paphlagonie.

SPITRIDATE, grand ſeigneur Perſan.

MANDANE, ſœur de Spitridate.

ELPINICE, }
AGLATIDE, } filles de Lyſander.

XÉNOCLES, lieutenant d'Agéſilas.

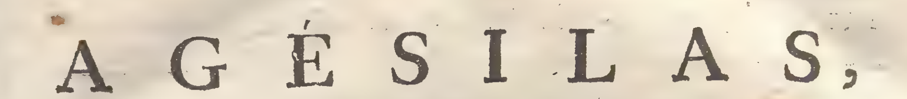
CLÉON, orateur Grec, natif d'Halicarnaſſe.

La ſcène eſt à Ephèſe.





Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.



AGÉSILAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

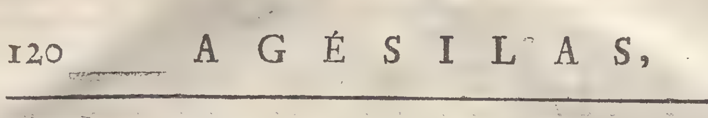
ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

MA ſœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèſe,
Prètes à recevoir ces illuſtres époux,
Que Lyſander mon père a ſû choiſir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaiſe.
Dites moi toutefois, & parlons librement;
Vous ſemble-t-il que votre amant
Cherche avec tant d'ardeur votre chère préſence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys eſt roi, ma ſœur; & comme ſa couronne
Parle ſuffiſamment pour lui,
Aſſuré de mon cœur que ſon trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.



Ce me doit être aſſez qu'en ſecret il ſoupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire;
Et que moins ſon amour a d'importunité,
Plus il a de ſincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux?

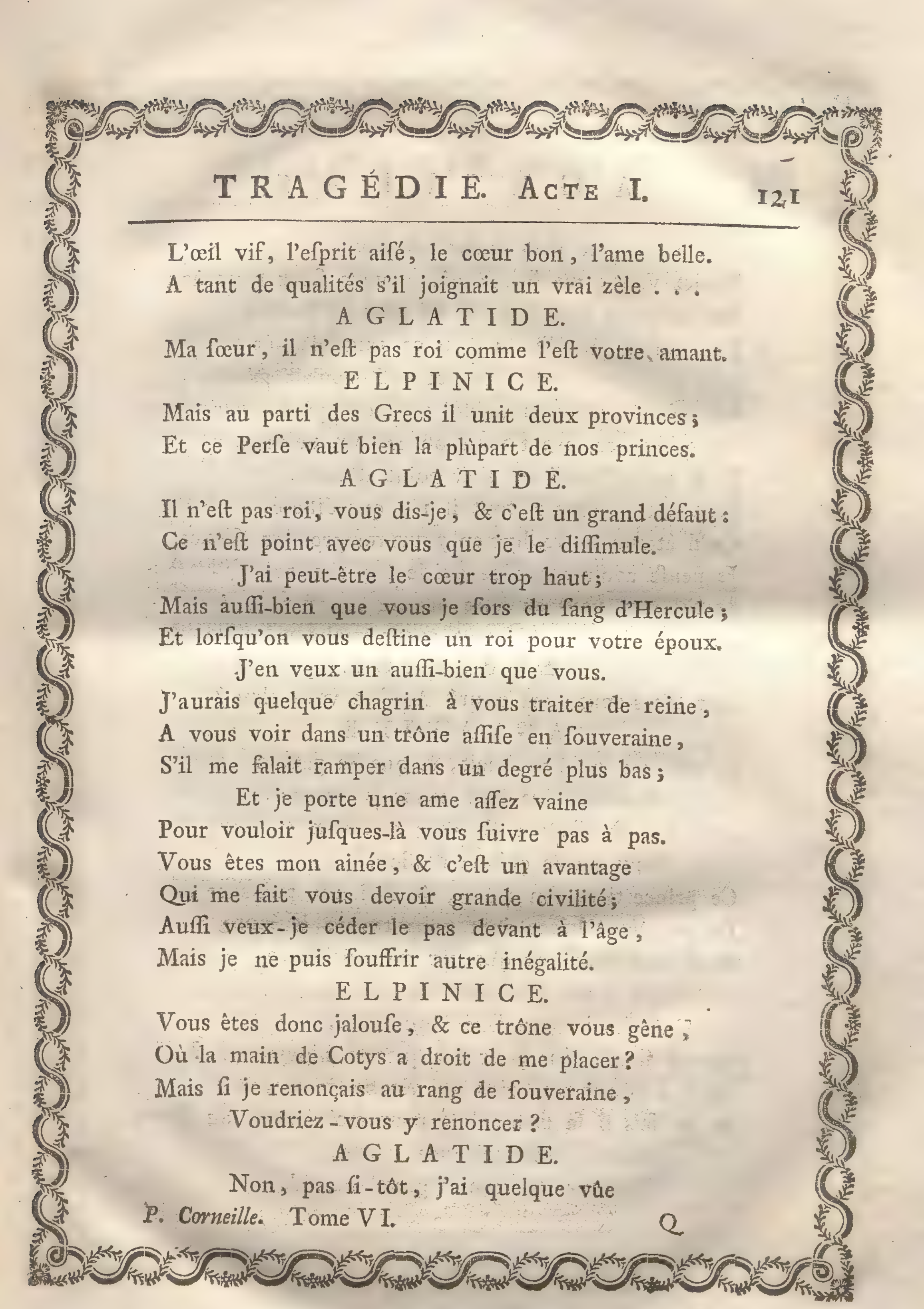
AGLATIDE.

C'eſt environ ainſi que ſon amour éclate:
Il m'obſéde à peu près comme l'autre vous ſert.
On dirait que tous deux agiſſent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre:
Ils en ſont grand ſcrupule, & la ſincérité,
Dont mon amant ſe pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas ſon bonheur en l'aſſiduité.
Ce n'eſt pas qu'à vrai dire il ne ſoit excuſable.
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord était capable
D'éteindre la plus vive ardeur;
Et j'avoue entre nous que lorſqu'il me néglige,
Qu'il ſe montre à ſon tour ſi froid, ſi retenu,
Loin de m'offenſer il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipatie,
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir;
Et croirais que ſa vûe aurait eu le pouvoir
D'en diſſiper une partie.
Car enfin, Spitridate a l'entretien charmant,

L'œil



L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualités s'il joignait un vrai zèle . . .

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas roi comme l'est votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;
Et ce Perse vaut bien la plûpart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas roi, vous dis-je, & c'est un grand défaut:
Ce n'est point avec vous que je le dissimule.
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais aussi-bien que vous je sors du sang d'Hercule;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux.
J'en veux un aussi-bien que vous.
J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me falait ramper dans un degré plus bas;
Et je porte une ame assez vaine
Pour vouloir jusques-là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon ainée, & c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Aussi veux-je céder le pas devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, & ce trône vous gêne,
Où la main de Cotys a droit de me placer?
Mais si je renonçais au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non, pas si-tôt, j'ai quelque vûe



Qui me peut encor amuſer.
Mariez vous, ma ſœur ; quand vous ſerez pourvûe,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouſer.
J'en aurais un déja, n'était ce rang d'ainée,
Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pû ſouffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vit deſtinée.
Si ce roi juſqu'ici ne s'eſt point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre ſon ſilence.
Je penſe avoir encor ce qui le ſut charmer ;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agéſilas m'aimait, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma ſœur? Agéſilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimait, & que ſa paſſion
Pourrait bien être encor la même ;
Mais cet amuſement de mon ambition
Peut n'être qu'une illuſion.
Ce prince tient ſon trône, & ſa haute puiſſance,
De ce même héros dont nous tenons le jour ;
Et ſi ce n'était lors que par reconnaiſſance
Qu'il me témoignait de l'amour,
Puis-je être ſans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude?
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de ſa part?
Je ne ſais ſi ſa flamme eſt pour moi faible, ou forte ;
Mais la reconnaiſſance morte,
L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah! s'il n'avait voulu que par reconnaiſſance
Etre gendre de Lyſander,
Son choix aurait ſuivi l'ordre de la naiſſance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vû me demander:
Mais pour mettre chez nous l'éclat de ſa couronne,
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'eſt montrer que le cœur s'attache à la perſonne:
Ayez, ayez pour lui des ſentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui conſidère
Autant & plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt ſon tour;
Et pour vous faire ſeoir où vos deſirs aſpirent,
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conſpirent
La reconnaiſſance & l'amour.

AGLATIDE.

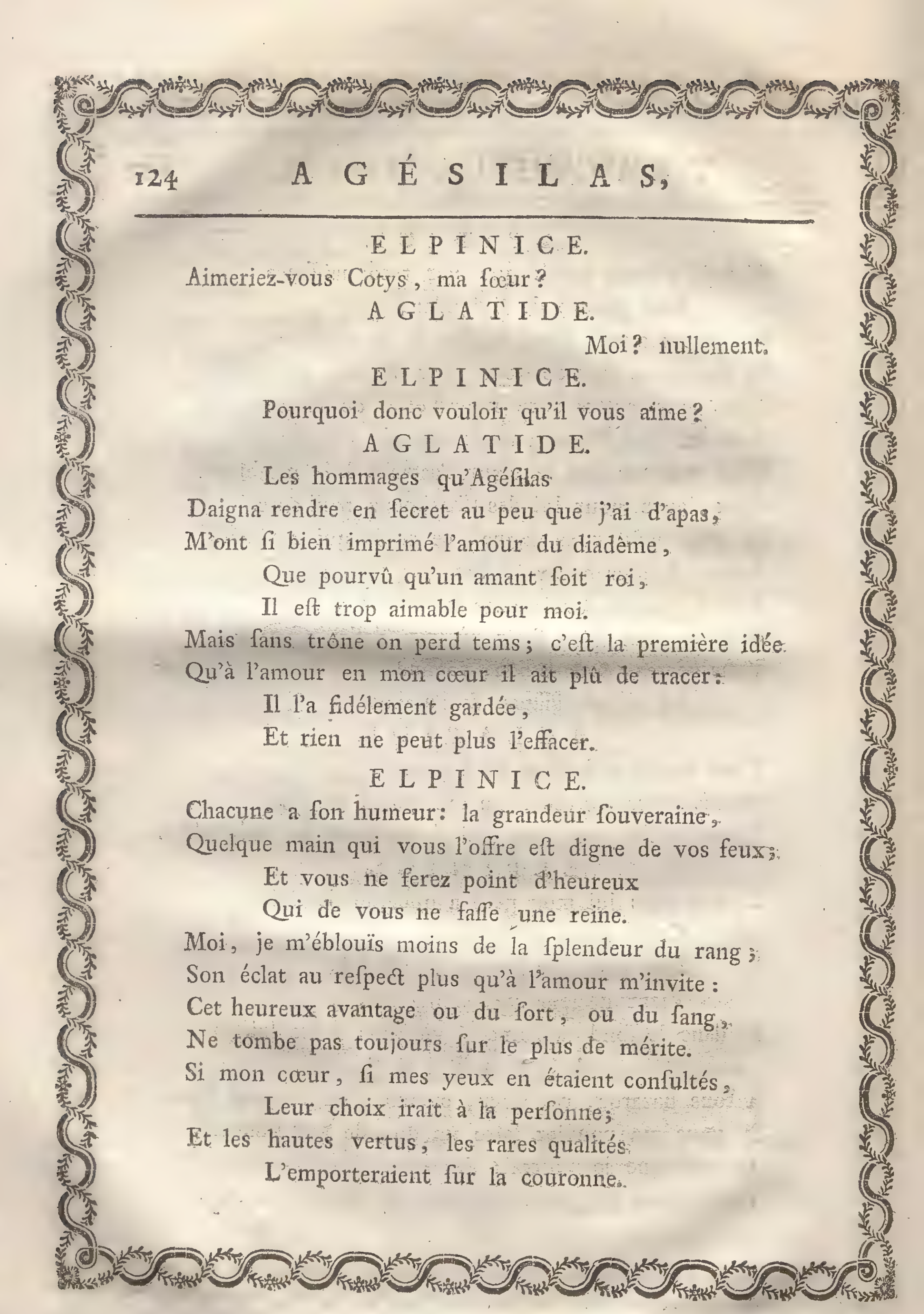
Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé;
Et quand ſes yeux vers moi ſe tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de ſa foi,
Vient de leur méſintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit ſous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hazards, ma ſœur, comme j'en ſuis mal ſûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrais l'accepter ſans murmure.
Vous venez de parler du mien ſi dignement . . .



ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur?

AGLATIDE.

Moi? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'apas,
M'ont si bien imprimé l'amour du diadême,
Que pourvû qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd tems; c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plû de tracer:
Il l'a fidélement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur: la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre est digne de vos feux;
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouïs moins de la splendeur du rang;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite:
Cet heureux avantage ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étaient consultés,
Leur choix irait à la personne;
Et les hautes vertus, les rares qualités
L'emporteraient sur la couronne.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma sœur, Spitridate vous plait.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys; & si votre intérêt
Vous pouvait résoudre à l'échange . . . ?

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sais quoi m'en flatte.
Pour l'autre, je n'en répons pas;
Et je craindrais fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos apas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frère;
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir . . . ?

ELPINICE.

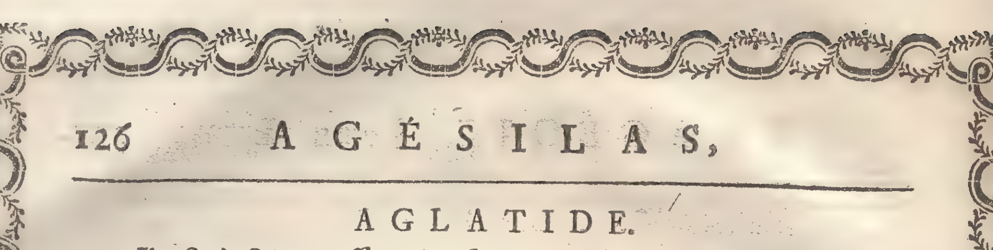
Le voilà qui nous considère.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt & le mien.



AGLATIDE.

Il eſt juſte en effet, puiſqu'il n'a ſû me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

SEigneur, je me retire; entre les vrais amans,
Leur amour ſeul a droit d'être de confidence;
Et l'on ne peut mêler d'agréable préſence
A de ſi précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une ſœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une inſenſible.
Soyez juge & témoin de l'indigne ſuccès
Qui ſe prépare pour ma flamme.
Voyez juſqu'au fond de mon ame,
D'une ſi pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon eſpoir au bord du précipice;
Voyez des maux ſans nombre & hors de guériſon;
Et quand vous aurez vû toute cette injuſtice,
Faites-m'en un peu de raiſon.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, ſeigneur, de vous entendre,

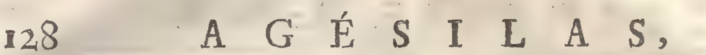
De l'air dont votre amour commence à m'accuſer,
Je crains que pour en bien uſer
Je ne me doive mal défendre.
Je ſais bien que j'ai tort, j'avoue, & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourrait-il fort vous ſatisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, madame, & peut-on concevoir ?

AGLATIDE.

Je vous entens, ſeigneur, & vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis eſt d'une conſéquence
Qui pourrait vous embarraſſer,
Et même à notre ſexe il eſt de bienſéance
De ne pas trop vous en preſſer.
A Lyſander mon père il vous plut de promettre
D'unir par votre hymen votre ſang & le ſien;
La raiſon, à peu près, ſeigneur, je la pénêtre,
Bien qu'aux raiſons d'état je ne connaiſſe rien.
Vous ne m'aviez point vûe, & facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur, ou non, je puſſe m'accorder;
La choſe était égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvû que vous fuſſiez gendre de Lyſander.
Ma ſœur vous aurait plû s'il vous l'eût propoſée;
J'euſſe agréé Cotys s'il me l'eût propoſé:
Vous trouvâtes tous deux la politique aiſée;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aiſé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendreſſes des cœurs n'eurent aucune part,



Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux poura naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux;
Et j'eſpère de vous le même.
Juſque-là votre amour aſſez mal ſe fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique;
Vous attendez le tems de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, ſeigneur, quel eſt mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
J'en ai fait comme vous ma ſœur juge & témoin:
Que ma froideur lui ſemble injuſte, ou légitime,
La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
Je conſens qu'elle vous la faſſe;
Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

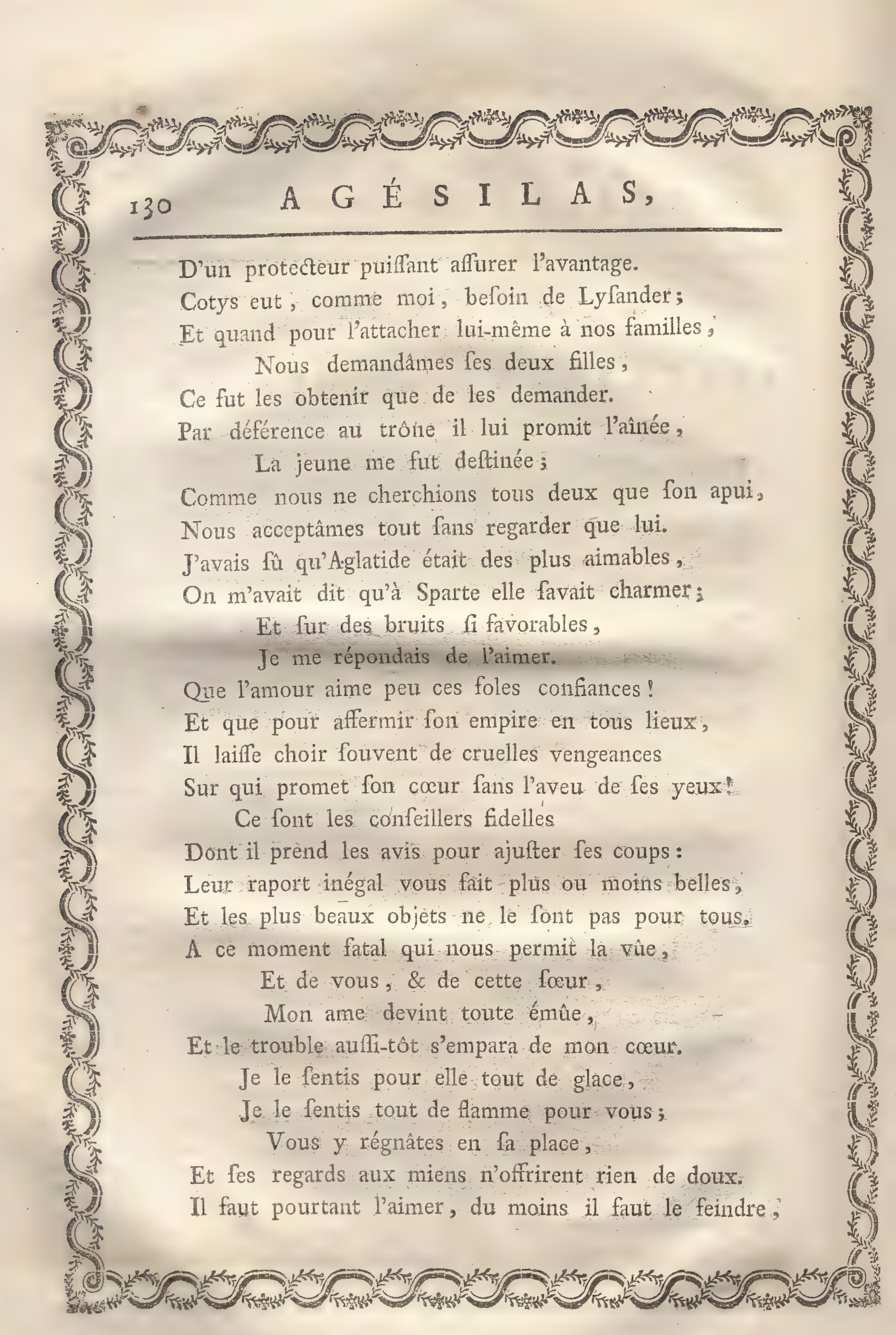
ELle ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et ferait grace entière à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle était aſſez d'accord
Pour ſe vouloir ſaiſir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raiſon,
Vous me devez cette juſtice,
Et prendre autant de part à voir ma guériſon,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon ſuplice.

ELPINICE.

Quoi, ſeigneur, j'aurais part...

SPITRIDATE.

C'eſt trop diſſimuler
La cauſe & la grandeur du mal qui me poſſède ;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié ;
Et s'il n'eſt point d'amour pour en finir la gène,
Il eſt pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perſe, & briſai l'eſclavage
Où m'envoyant au jour le ciel m'avait ſoumis,
Je crus qu'il me falait parmi ſes ennemis



D'un protecteur puiſſant aſſurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, beſoin de Lyſander;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
Nous demandâmes ſes deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,
La jeune me fut deſtinée;
Comme nous ne cherchions tous deux que ſon apui,
Nous acceptâmes tout ſans regarder que lui.
J'avais ſû qu'Aglatide était des plus aimables,
On m'avait dit qu'à Sparte elle ſavait charmer;
Et ſur des bruits ſi favorables,
Je me répondais de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces foles confiances!
Et que pour affermir ſon empire en tous lieux,
Il laiſſe choir ſouvent de cruelles vengeances
Sur qui promet ſon cœur ſans l'aveu de ſes yeux!
Ce ſont les conſeillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuſter ſes coups:
Leur raport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le ſont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vûe,
Et de vous, & de cette ſœur,
Mon ame devint toute émûe,
Et le trouble auſſi-tôt s'empara de mon cœur.
Je le ſentis pour elle tout de glace,
Je le ſentis tout de flamme pour vous;
Vous y régnâtes en ſa place,
Et ſes regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,

Il faut vous voir aimer ailleurs.
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'eſt un malheur ſans doute égal au trépas même,
Que d'attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains paſſer tout ce qu'on aime,
C'eſt un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, ſeigneur, & ne puis davantage.
Je ne ſais aimer, ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impreſſion qu'il faut pour obéïr.
Voyez avec Cotys ſi ſes vœux les plus tendres
Voudraient rendre à ma ſœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père aſſez indifférent,
Pourvû que vous & lui vous demeuriez ſes gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agéſilas
N'y refuſe l'aveu qui vous eſt néceſſaire:
C'eſt notre ſouverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,
Peut-être ai-je une ſœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaiſance,
Qu'à ſa moindre prière il ne refuſe rien;
Et ſi ſon cœur voulait s'entendre avec le mien. . .

ELPINICE.

Repoſez vous, ſeigneur, ſur mon obéiſſance,
Et contentez vous de ſavoir
Qu'auſſi-bien que ma ſœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & ſans aucun ſcrupule. . .



SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi ſon trône ſans ennui ?

ELPINICE.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agéſilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

VOus voyez de quel air Elpinice me traite ;
Comme elle diſparait, ſeigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, ſeigneur, en eſt mal ſatisfaite,
Mon ſort eſt bien à plaindre autant que votre ſort.

COTYS.

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promeſſe !

SPITRIDATE.

Si la foi ſans rougir pouvait ſe dégager !

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur ſerait bientôt maîtreſſe !

SPITRIDATE.

Que je ſerais ravi comme vous de changer !

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrais ſûr de ſon conſentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verrait qu'une autre prît sa place,
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous sert qu'en secret l'une & l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entr'elles partagée,
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses;
Et peut-être en dépit du sort,
Il serait un moyen, & de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.
Ah, si vous le vouliez, que mon sort serait doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux;
Elpinice me charme.

COTYS.

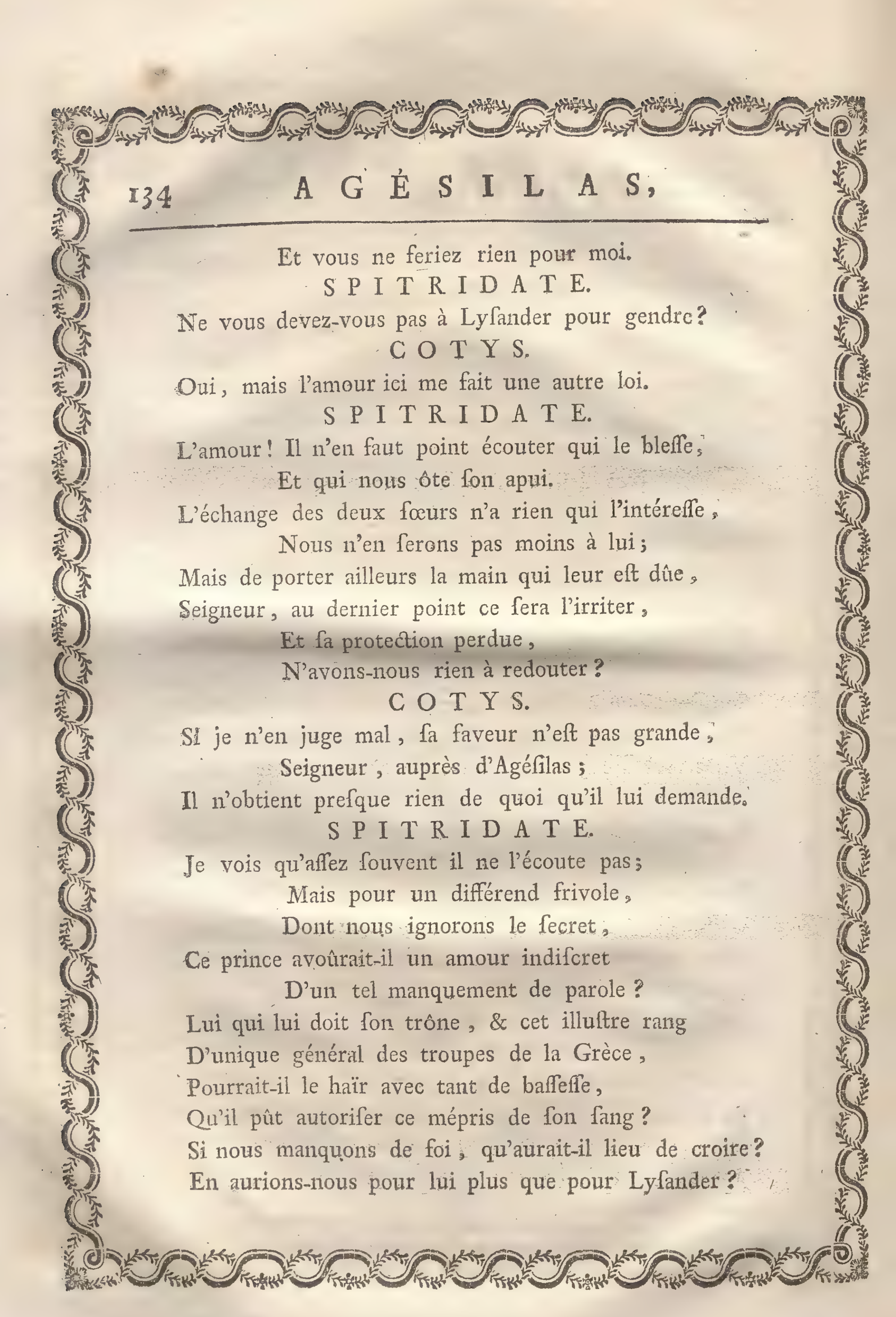
Et si je vous la cède?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, seigneur? Ce n'est pas là m'entendre,



Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lyſander pour gendre?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour! Il n'en faut point écouter qui le bleſſe,
Et qui nous ôte ſon apui.
L'échange des deux ſœurs n'a rien qui l'intéreſſe,
Nous n'en ſerons pas moins à lui;
Mais de porter ailleurs la main qui leur eſt dûe,
Seigneur, au dernier point ce ſera l'irriter,
Et ſa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, ſa faveur n'eſt pas grande,
Seigneur, auprès d'Agéſilas;
Il n'obtient preſque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'aſſez ſouvent il ne l'écoute pas;
Mais pour un différend frivole,
Dont nous ignorons le ſecret,
Ce prince avoûrait-il un amour indiſcret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit ſon trône, & cet illuſtre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourrait-il le haïr avec tant de baſſeſſe,
Qu'il pût autoriſer ce mépris de ſon ſang?
Si nous manquons de foi, qu'aurait-il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lyſander?

Penſez-y bien, ſeigneur, avant qu'y hazarder
Nos ſûretés, & votre gloire.

COTYS.

Et ſi ce différend que vous craignez ſi peu,
Lui fait pour notre hymen refuſer ſon aveu?

SPITRIDATE.

Ma ſœur n'a qu'à parler, je m'en tiens ſûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimerait-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve aſſez belle,
Il en parle avec joie, & ſe plait à la voir;
Je tâche d'affermir ces douces aparences;
Et ſi vous voulez tout ſavoir,
Je penſe avoir de quoi flatter mes eſpérances.
Prenez-y part, ſeigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Liſander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère,
Et nous aurons ainſi deux apuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y conſent?

SPITRIDATE.

Mandane eſt trop bien née,
Pour dédire un devoir qui la met ſous ma loi.

COTYS.

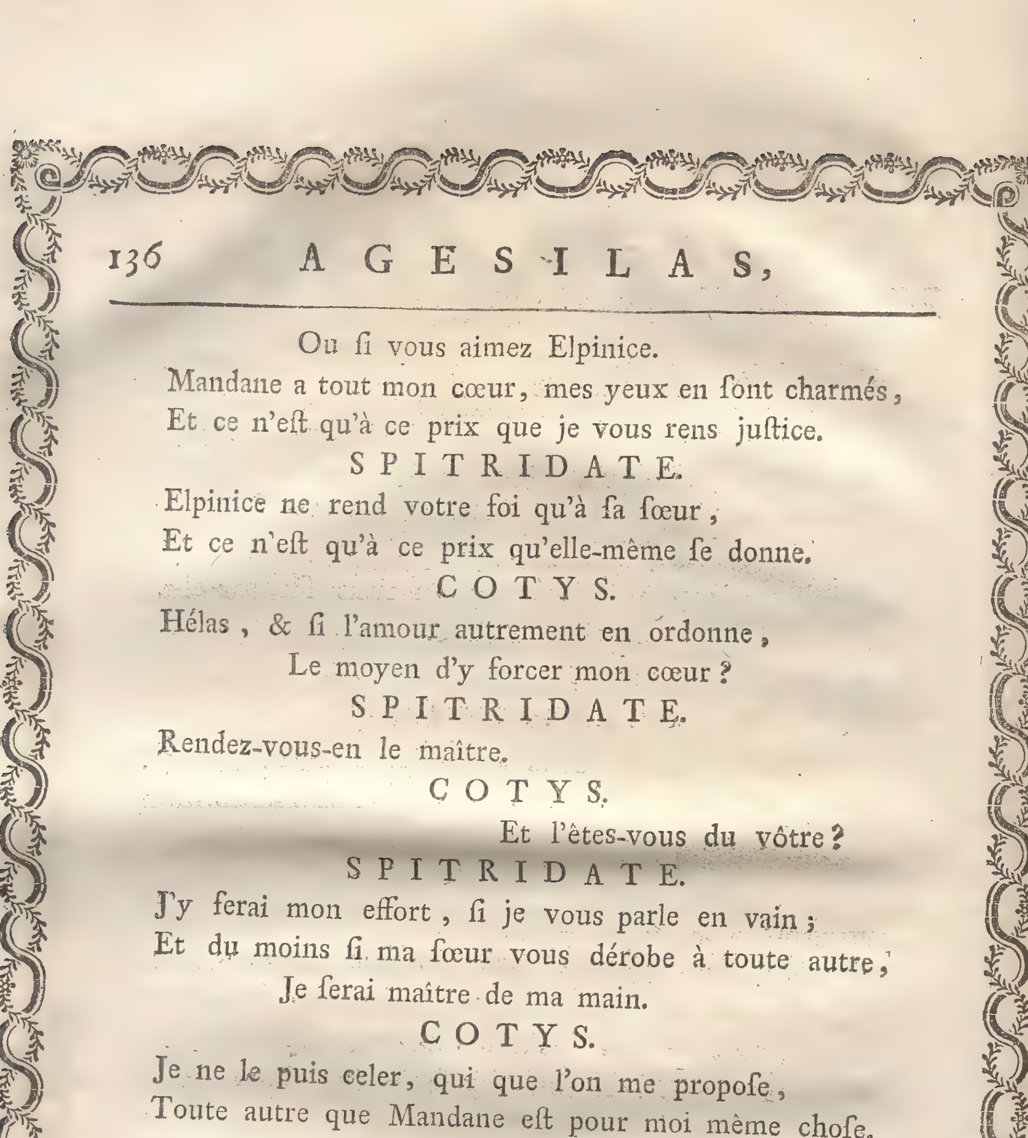
Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, ſeigneur, ſi vous m'aimez,



Ou ſi vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en ſont charmés,
Et ce n'eſt qu'à ce prix que je vous rens juſtice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à ſa ſœur,
Et ce n'eſt qu'à ce prix qu'elle-même ſe donne.

COTYS.

Hélas, & ſi l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre ?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, ſi je vous parle en vain ;
Et du moins ſi ma ſœur vous dérobe à toute autre,
Je ſerai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propoſe,
Toute autre que Mandane eſt pour moi même choſe.

SPITRIDATE.

Il vous eſt donc facile, & doit même être doux,
Puiſqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime ;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort ſur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !

J'oſe,



J'ofe, j'ofe vous faire une plus jufte loi:
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Hé bien, époufez Elpinice;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

COTYS.

Rendez vous à votre Aglatide,
Puifque votre cœur endurci
Veut fuivre obftinément un faux devoir pour guide.
Je ferai malheureux, vous le ferez auffi.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

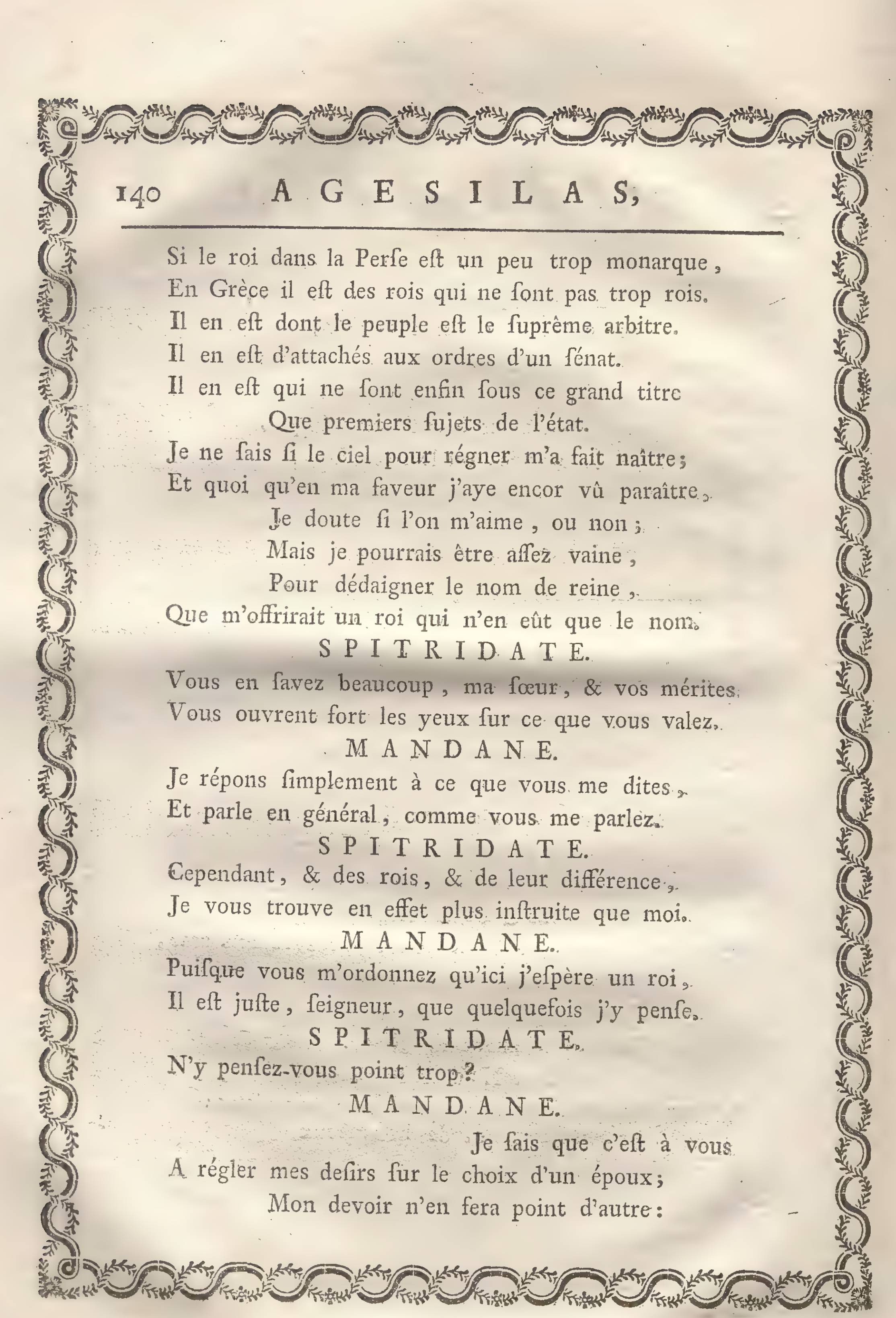
SPITRIDATE.

Que nous avons, ma ſœur, briſé de rudes chaînes!
En Perſe il n'eſt point de ſujets,
Ce ne ſont qu'eſclaves abjets,
Qu'écraſent d'un coup d'œil les têtes ſouveraines.
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y ſuit pour loi que ſon caprice,
N'y veut point d'autre règle, & point d'autre juſtice;
Et ſouvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand ſervice.
Il abat à ſes pieds les plus hautes vertus,
S'immole inſolemment les plus illuſtres vies,
Et ne laiſſe aujourd'hui que des cœurs abattus
A couvert de ſes tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de ſon lit,
Ce ſont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle eſt moins un honneur qu'un ſujet de dépit.

Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler ſans fard,
Servent à ſes plaiſirs ſans part à ſon empire;
Et même en ſes plaiſirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à ſon cœur brutalement inſpire
Ou le caprice, ou le hazard.
Voilà, ma ſœur, à quoi vous avait deſtinée,
A quel infame honneur vous avait condamnée
Pharnabaſe ſon lieutenant;
Il aurait fait de vous un préſent à ſon prince,
Si pour nous affranchir mon ſoin le prévenant,
N'eût à ſa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus ſaintes loix,
Elle a des peuples & des rois
Qui gouvernent avec juſtice:
La raiſon y préſide, & la ſage équité;
Le pouvoir ſouverain par elles limité,
N'y laiſſe aucun droit de caprice.
L'hymen de ſes rois même y donne cœur pour cœur;
Et ſi vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît ſon trône avec ſon ame,
Vous ſeriez, par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement ſa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'eſpérer, tout eſt facile aux dieux;
Et peut-être que de bons yeux
En auraient déja vû quelque flatteuſe marque;
Mais il en faut de bons pour faire un ſi grand choix.



Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois.
Il en est dont le peuple est le suprême arbitre.
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat.
Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre
Que premiers sujets de l'état.
Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître;
Et quoi qu'en ma faveur j'aye encor vû paraître,
Je doute si l'on m'aime, ou non;
Mais je pourrais être assez vaine,
Pour dédaigner le nom de reine,
Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en savez beaucoup, ma sœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Je répons simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général, comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, & des rois, & de leur différence,
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi,
Il est juste, seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE.

N'y pensez-vous point trop?

MANDANE.

Je sais que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un époux;
Mon devoir n'en fera point d'autre:

Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grace, à faire son bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur & vos yeux vous ont désavoué;
Et si j'ai comme vous quelques pentes secrettes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur instruit par le malheur d'un frère,
A déja fait son choix sans lui.

MANDANE.

Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez, il n'est désirs, ni tendres sentimens,
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

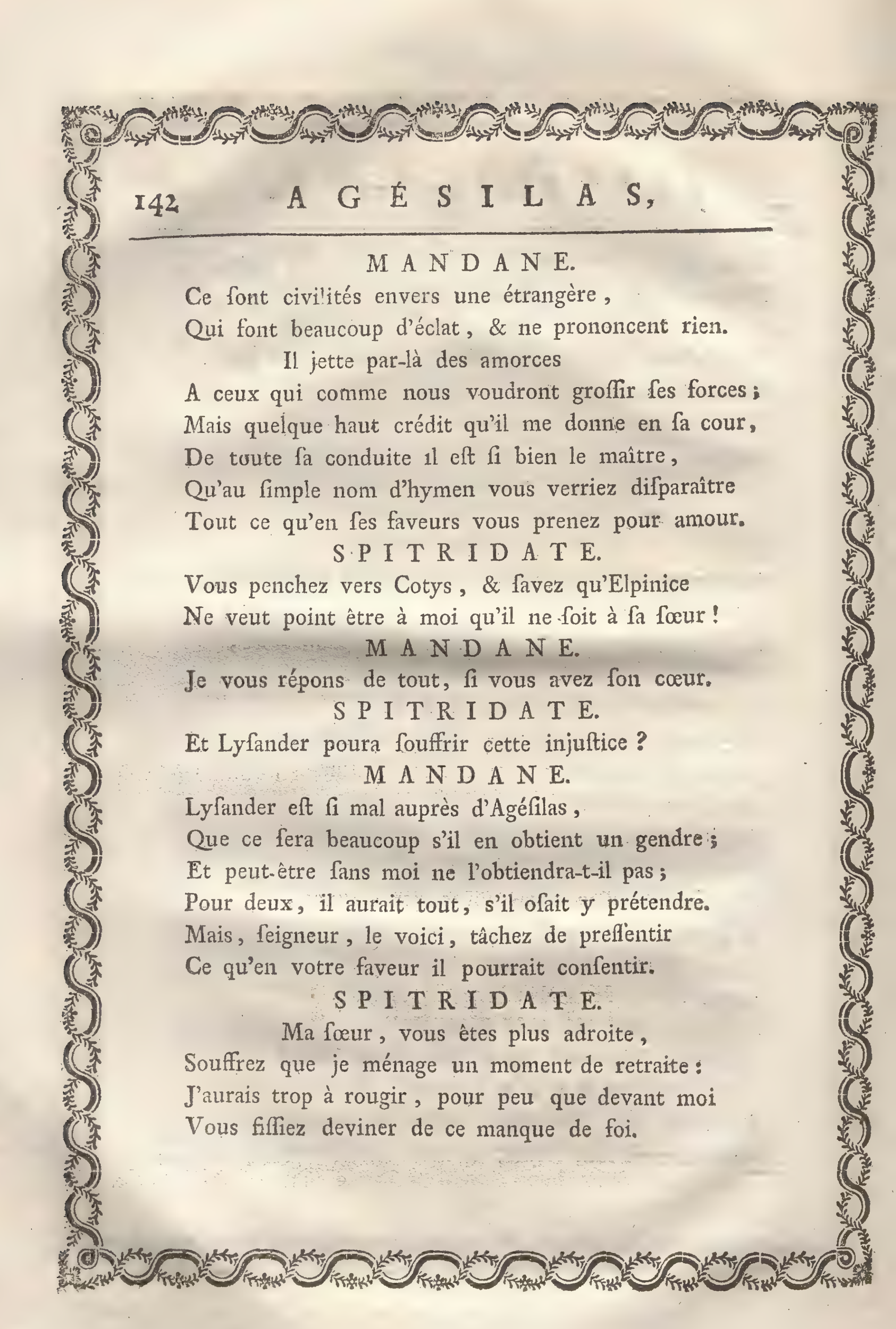
Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose & ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE.

Agésilas, seigneur! Et le savez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire....



MANDANE.

Ce ſont civilités envers une étrangère,
Qui font beaucoup d'éclat, & ne prononcent rien.
Il jette par-là des amorces
A ceux qui comme nous voudront groſſir ſes forces;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en ſa cour,
De toute ſa conduite il eſt ſi bien le maître,
Qu'au ſimple nom d'hymen vous verriez diſparaître
Tout ce qu'en ſes faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, & ſavez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne ſoit à ſa ſœur!

MANDANE.

Je vous répons de tout, ſi vous avez ſon cœur.

SPITRIDATE.

Et Lyſander poura ſouffrir cette injuſtice?

MANDANE.

Lyſander eſt ſi mal auprès d'Agéſilas,
Que ce ſera beaucoup s'il en obtient un gendre;
Et peut-être ſans moi ne l'obtiendra-t-il pas;
Pour deux, il aurait tout, s'il oſait y prétendre.
Mais, ſeigneur, le voici, tâchez de preſſentir
Ce qu'en votre faveur il pourrait conſentir.

SPITRIDATE.

Ma ſœur, vous ètes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite:
J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fiſſiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Quoiqu'en matière d'hyménées
L'importune langueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose,
Quand vous serez plus déclarés.
Et n'apréhendez point l'emportement d'un père;
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plûpart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.



SPITRIDATE.

Puiſque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec ſincérité.
Ma ſeule ambition eſt d'être votre gendre;
Mais apprenez de grace une autre vérité:
Ce bonheur que j'attens, cette gloire où j'aſpire,
Et qui rendrait mon ſort égal au ſort des dieux,
N'a pour objet. . . . ſeigneur, je tremble à vous le dire,
Ma ſœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

QUe veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiſcrète
Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, ſeigneur, ainſi qu'il le ſouhaite,
Et je l'en vois fort ſatisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les ſympaties,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames ſoient fort aſſorties,
Ni que l'amour encor ait daigné s'en mêler.
Ce n'eſt pas qu'il n'aſpire à ſe voir votre gendre,
Qu'il n'y mette ſa gloire & borne ſes plaiſirs;

Mais

Mais puiſque par ſon ordre il me faut vous l'aprendre,
Elpinice eſt l'objet de ſes plus chers deſirs.

LYSANDER.

Elpinice! Et ſa main n'eſt plus en ma puiſſance.

MANDANE.

Je ſais qu'il n'eſt plus tems de vous la demander;
Mais je vous répondrais de ſon obéiſſance,
Si Cotys la voulait céder.
Que ſait-on ſi l'amour, dont la bizarrerie
Se joue aſſez ſouvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au ſien même ſupercherie?
S'il n'y préfére point Aglatide à ſa ſœur?
Cet échange, ſeigneur, pourrait-il vous déplaire,
S'il les rendait tous quatre heureux?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?

MANDANE.

Voyez donc ſi Cotys ſera plus rigoureux.
Je vous laiſſe avec lui, de peur que ma préſence
N'empèche une ſincère & pleine confiance.



SCENE IV.

MANDANE, LYSANDER, COTYS, CLEON.

MANDANE *à Cotys.*

SEigneur, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en ſecret vous flate.
J'ai dit à Lyſander celui de Spitridate,
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

PUiſqu'elle vous l'a dit, pourrais-je vous le taire?
Jugez, ſeigneur, de mes ennuis;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a ſû plaire;
Et l'aimer eſt un crime en l'état où je ſuis.

LYSANDER.

Ne traitez point, ſeigneur, ce nouveau feu de crime;
Le choix que font les yeux eſt le plus légitime;
Et comme un beau deſir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'inſtruiſent le cœur de ce qu'il doit aimer,

C'eſt ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs ſous une aveugle foi;
Et le don le plus favorable
Que ce cœur ſans leur ordre oſe faire de ſoi,
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

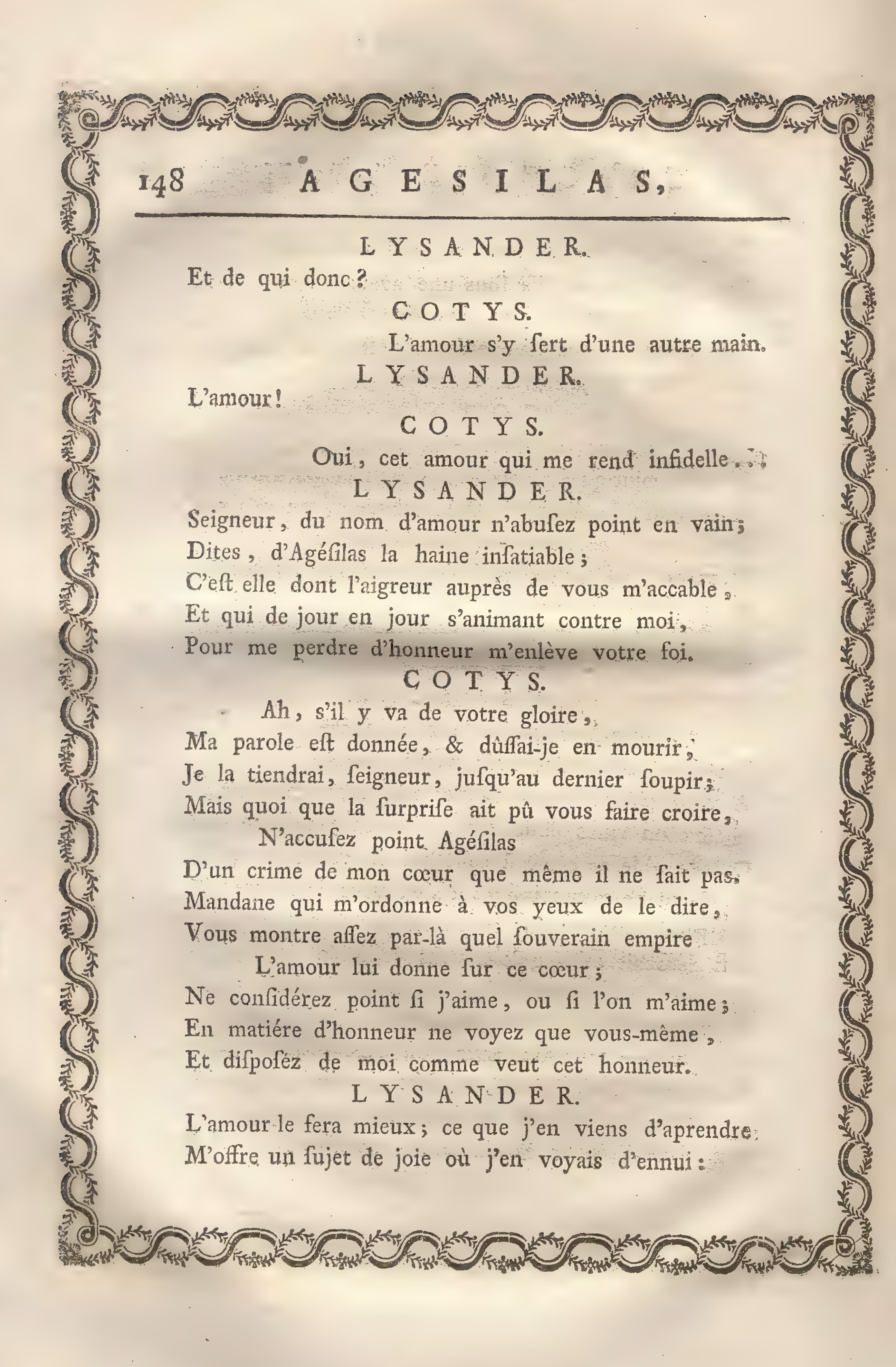
Seigneur, ce n'eſt point par mépris,
Ce n'eſt point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, le dirai-je? Oui, ſeigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'aportais pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en ſont faits les tyrans,
Et ma foi s'eſt armée en vain pour ma défenſe;
Ce lâche qui s'eſt mis de leur intelligence
Les a ſoudain reçûs en juſtes conquérans.

LYSANDER.

Laiſſez leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaiſir s'aprête
A vous laiſſer ailleurs trouver un ſort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même inſtant qu'on vous le ſurprenait,
Un pareil attentat ſur ſa propre parole
Lui dérobait celui qu'elle vous deſtinait.
Sur-tout, ne craignez rien du côté d'Aglatide;
Je puis répondre d'elle; & quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout ſon cœur, où mon pouvoir préſide,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah! ſeigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.



LYSANDER.

Et de qui donc ?

COTYS.

L'amour s'y ſert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour !

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidelle....

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abuſez point en vain;
Dites, d'Agéſilas la haine inſatiable;
C'eſt elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS.

Ah, s'il y va de votre gloire,
Ma parole eſt donnée, & dûſſai-je en mourir,
Je la tiendrai, ſeigneur, juſqu'au dernier ſoupir;
Mais quoi que la ſurpriſe ait pû vous faire croire,
N'accuſez point Agéſilas
D'un crime de mon cœur que même il ne fait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre aſſez par-là quel ſouverain empire
L'amour lui donne ſur ce cœur;
Ne conſidérez point ſi j'aime, ou ſi l'on m'aime;
En matiére d'honneur ne voyez que vous-même,
Et diſpoſez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux; ce que j'en viens d'aprendre
M'offre un ſujet de joie où j'en voyais d'ennui:

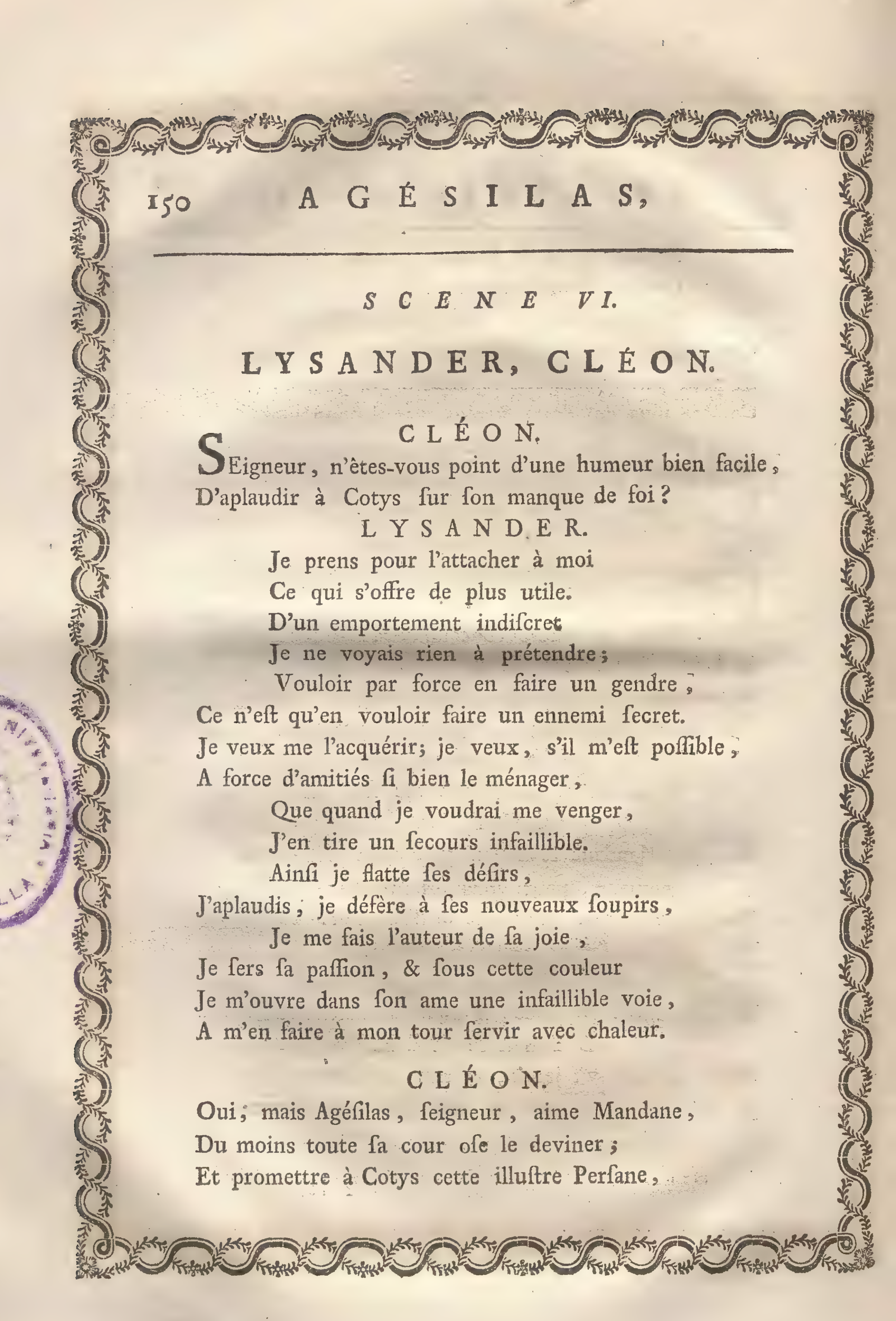
Épouſer la ſœur de mon gendre
C'eſt le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'eſt pas ſi délaiſſée ;
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi ;
Et pour peu que le ciel réponde à ma penſée,
Ce ſera plus de gloire & plus d'apui pour moi.
Auſſi ferai-je plus ; je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait ſoupirer ;
Et Spitridate, à moins que de m'en aſſurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui ſavoir d'Agéſilas
S'il poura conſentir à ce double hyménée,
Dont ma parole était donnée.
Sa haine aparemment ne m'en avoûra pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laiſſe le maître,
J'en uſerai, ſeigneur, comme je le promets ;
Sinon, vous lui ferez connaître
Vous-même quels ſont vos ſouhaits.

COTYS.

Ah, que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler !
Car je ne ſaurais plus vous le diſſimuler,
Nos ames en ſeront également ravies.
Souffrez lui donc ſa part en ces raviſſemens,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a vû jeune, & par expérience
Je ſais ce qui ſe paſſe au cœur des vrais amans.



SCENE VI.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

SEigneur, n'ètes-vous point d'une humeur bien facile,
D'aplaudir à Cotys ſur ſon manque de foi ?

LYSANDER.

Je prens pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiſcret
Je ne voyais rien à prétendre ;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'eſt qu'en vouloir faire un ennemi ſecret.
Je veux me l'acquérir ; je veux, s'il m'eſt poſſible,
A force d'amitiés ſi bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger,
J'en tire un ſecours infaillible.
Ainſi je flatte ſes déſirs,
J'aplaudis, je défère à ſes nouveaux ſoupirs,
Je me fais l'auteur de ſa joie,
Je ſers ſa paſſion, & ſous cette couleur
Je m'ouvre dans ſon ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour ſervir avec chaleur.

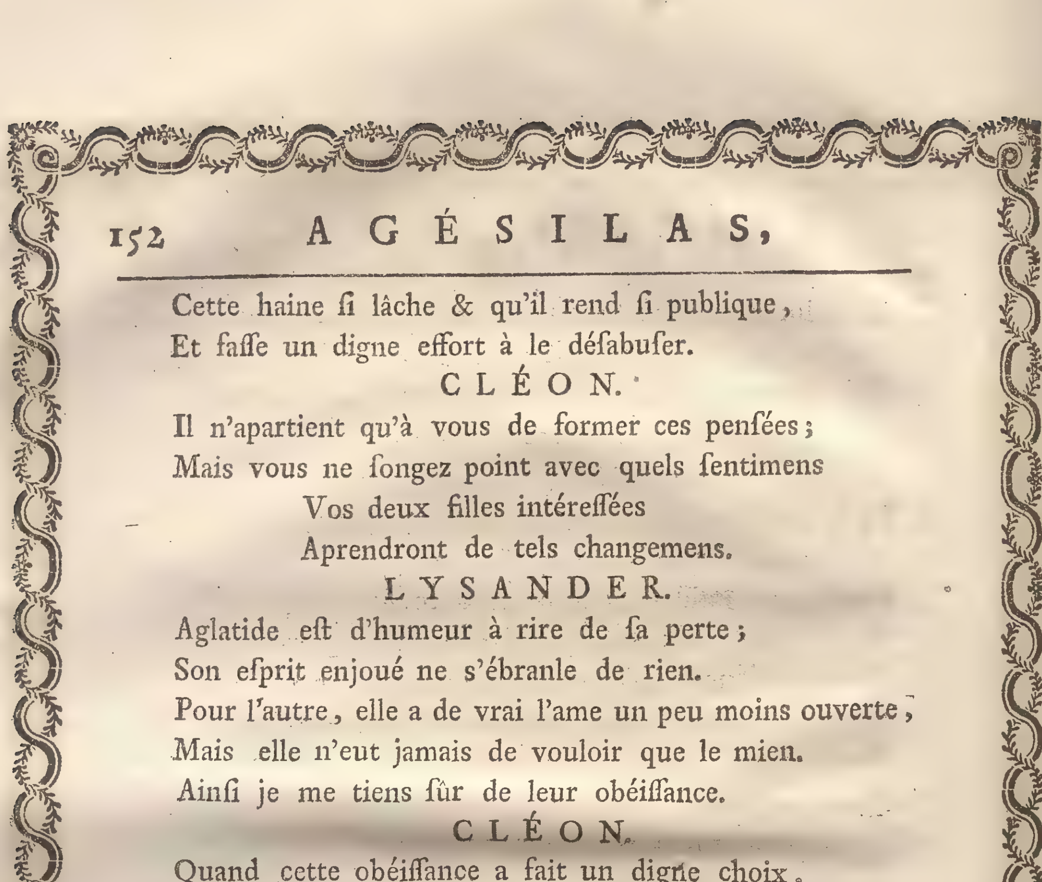
CLÉON.

Oui, mais Agéſilas, ſeigneur, aime Mandane,
Du moins toute ſa cour oſe le deviner ;
Et promettre à Cotys cette illuſtre Perſane,

C'eſt lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ſes vœux mon tyran l'accorde, ou la refuſe,
De la manière dont j'en uſe,
Il ne peut m'ôter ſon apui;
Et de quelque façon que la choſe ſe paſſe,
Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puiſſamment ce rival contre lui.
J'ai même à ſouhaiter que ſon feu ſe déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les loix,
C'eſt une occaſion que lui-même il prépare,
Et qui peut la réſoudre à mieux choiſir ſes rois.
Nous avons trop longtems aſſervi ſa couronne
A la vaine ſplendeur du ſang;
Il eſt juſte à ſon tour que la vertu la donne,
Et que le ſeul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue eſt déja forte, & ta harangue eſt prête
A faire éclater la tempête,
Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout:
Si pourtant je voyais ſa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obſtacle à ce double hyménée,
Je crois que je pourrais encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage;
Je vois dans ſa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit:
Un reſte d'amitié tient mon ame en balance;
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en ſache qui peut cauſer



Cette haine si lâche & qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON.

Il n'apartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux filles intéressées
Aprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte;
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre, elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix,
Le cœur tombé par-là sous une autre puissance,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voici, laisse nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCENE



SCENE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'Aprens avec quelque ſurpriſe,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.
Cotys aime en ſecret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injuſtice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos ſoins,
Je ne ſais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en ſais donc davantage;
Je ſais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je ſais que c'eſt ma ſœur à qui va cet hommage,
Et quelque choſe encor qu'elle vous dirait mieux.

ELPINICE.

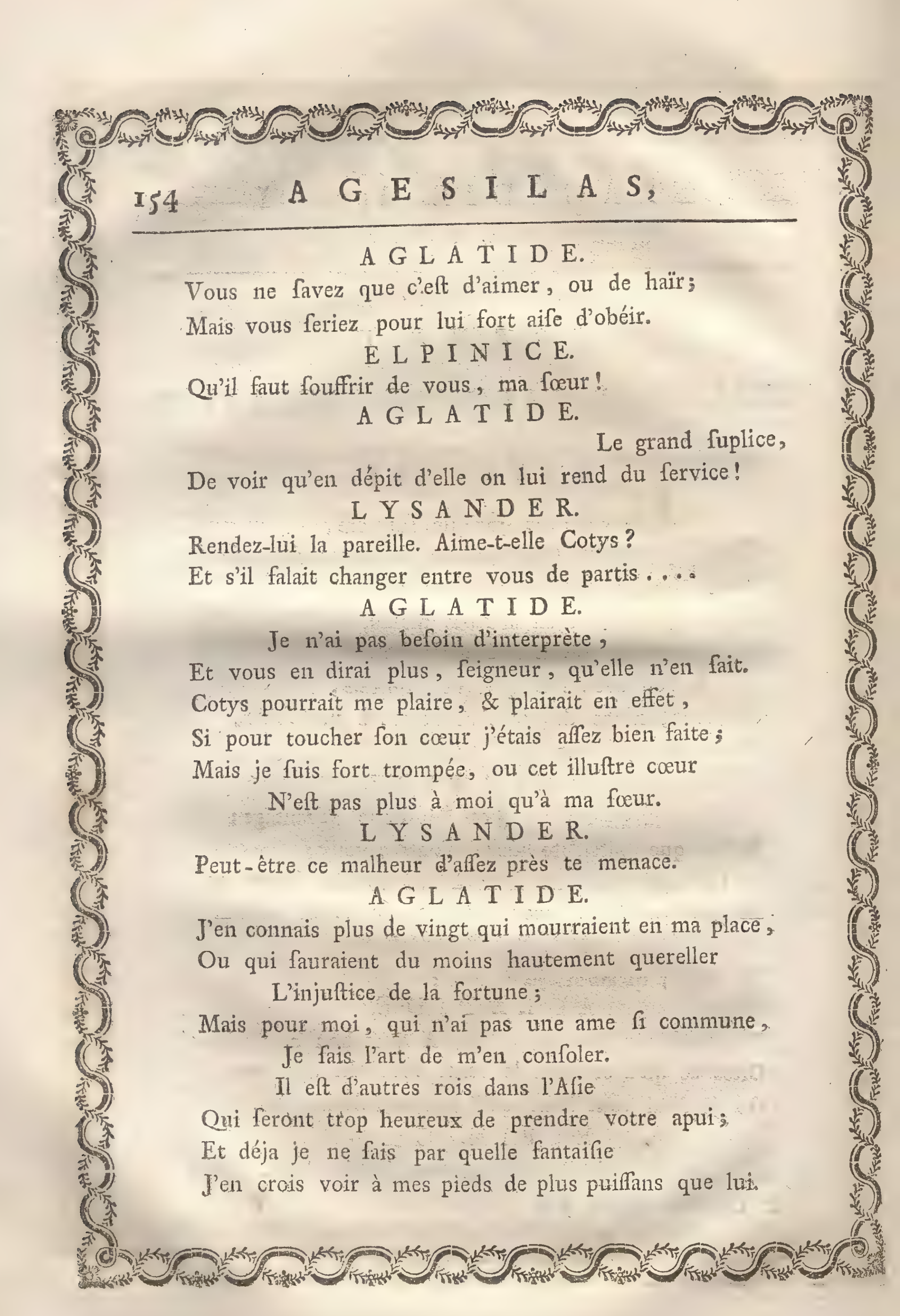
Ma ſœur, qu'aurai-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce myſtère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplait pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrais l'aimer, & ſans l'ordre d'un père?



AGLATIDE.

Vous ne ſavez que c'eſt d'aimer, ou de haïr;
Mais vous ſeriez pour lui fort aiſe d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut ſouffrir de vous, ma ſœur!

AGLATIDE.

Le grand ſuplice,
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du ſervice!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falait changer entre vous de partis....

AGLATIDE.

Je n'ai pas beſoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, ſeigneur, qu'elle n'en fait.
Cotys pourrait me plaire, & plairait en effet,
Si pour toucher ſon cœur j'étais aſſez bien faite;
Mais je ſuis fort trompée, ou cet illuſtre cœur
N'eſt pas plus à moi qu'à ma ſœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'aſſez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma place,
Ou qui ſauraient du moins hautement quereller
L'injuſtice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame ſi commune,
Je ſais l'art de m'en conſoler.
Il eſt d'autres rois dans l'Aſie
Qui ſeront trop heureux de prendre votre apui;
Et déja je ne ſais par quelle fantaiſie
J'en crois voir à mes pieds de plus puiſſans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déja fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'aprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle fait obéir, & je le fais comme elle;
C'est l'ordre, & je lui garde un cœur assez fidelle,
Pour en subir toutes les loix;
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix;
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tète couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

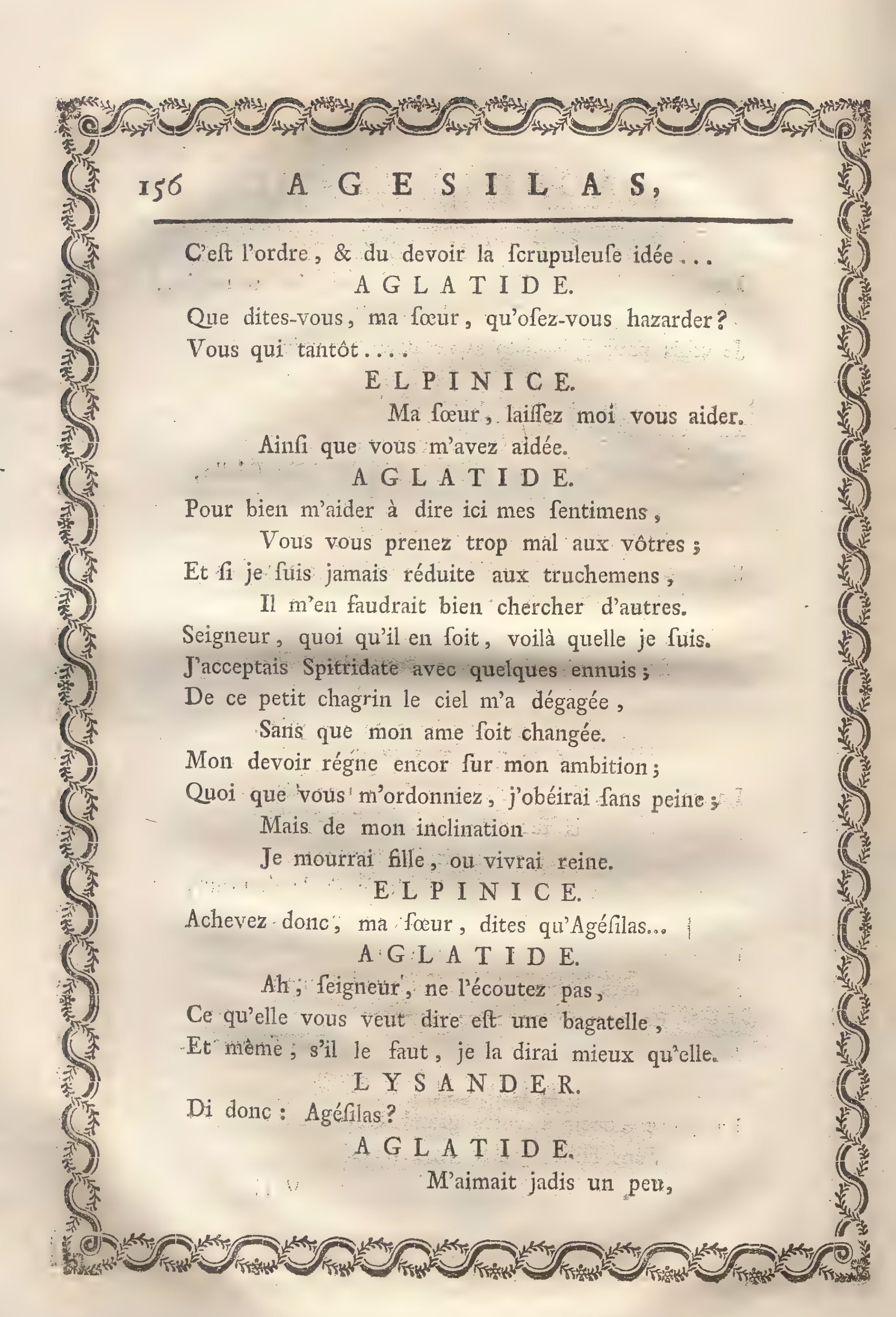
C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, seigneur, orne bien une tète;
Je me la figurais sur celle de ma sœur,
Lorsque Cotys devait l'y mettre;
Et quand j'en contemplais la gloire & la douceur,
Quand je ne pouvais me promettre,
Un peu de jalousie & de confusion
Mutinait mes desirs, & me soulevait l'ame;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendait point ma flamme...

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisait pester en secret;



C'eſt l'ordre, & du devoir la ſcrupuleuſe idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma ſœur, qu'oſez-vous hazarder?
Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma ſœur, laiſſez moi vous aider.
Ainſi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes ſentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et ſi je ſuis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudrait bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en ſoit, voilà quelle je ſuis.
J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame ſoit changée.
Mon devoir régne encor ſur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai ſans peine;
Mais de mon inclination
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma ſœur, dites qu'Agéſilas...

AGLATIDE.

Ah, ſeigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire eſt une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Di donc: Agéſilas?

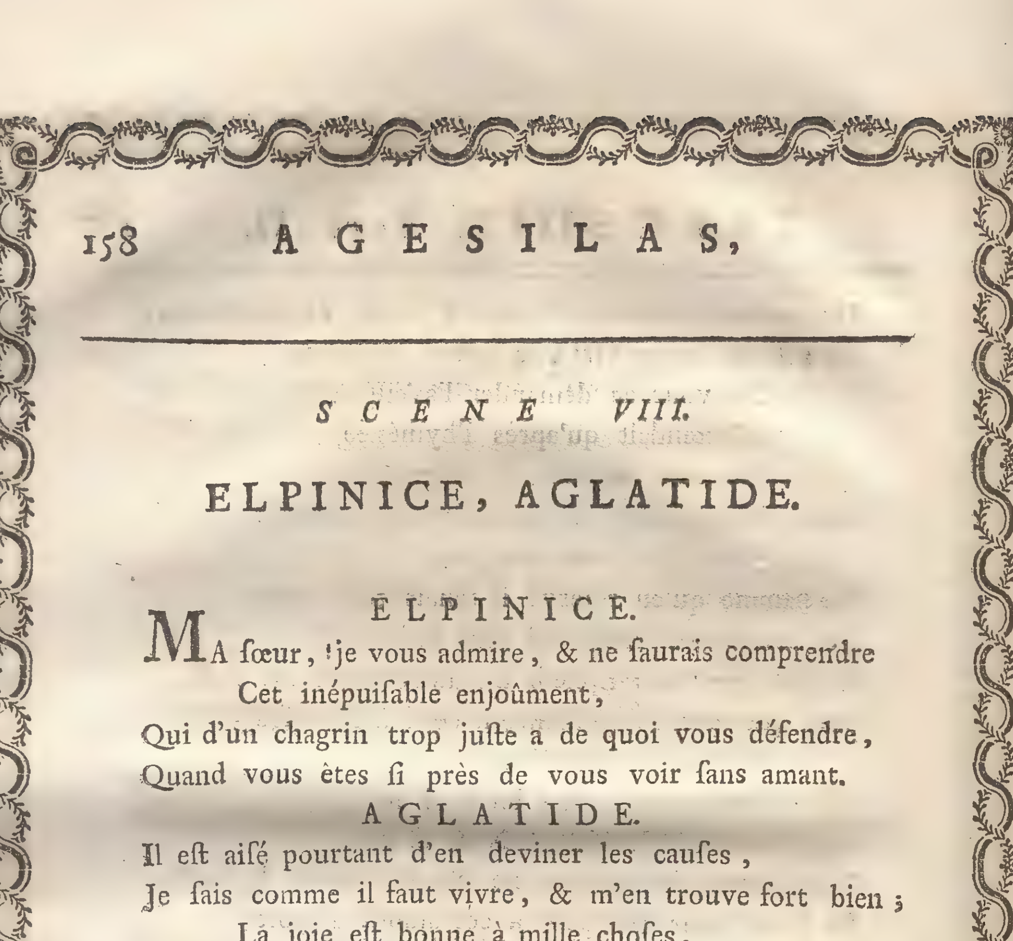
AGLATIDE.

M'aimait jadis un peu,

Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence;
Et s'il me disait vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendait qu'après l'hyménée
De cette aimable & chère ainée.
Mais s'il attendait là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenait toute prête,
Son amour est encor ici plus réservé;
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à présent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause;
Sa haine pour ton père à cet amour s'opose;
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti:
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière;
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti.



SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATIDE.

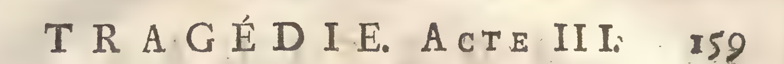
ELPINICE.

MA sœur, je vous admire, & ne saurais comprendre
Cet inépuisable enjoûment,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes,
Je sais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien;
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un suplice.
Pour moi, qui ne puis pas souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père,
J'ai quelque chose encor à lui faire savoir.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

JE ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, seigneur, votre consentement;
J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritait par-là quelque destin plus doux;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître, & leur roi,
C'est pour l'une & pour l'autre une espèce de crime,
Que de l'avoir reçû de moi.
J'avais crû toutefois que l'exil volontaire,
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivrerait vos yeux
D'une insuportable présence,
A mes jours presque usés obtiendrait la licence



D'aller finir ſous d'autres cieux.
C'était là mon deſſein; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un ſi malheureux ſort,
Ne ſaurait endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obſcurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine
Ont perſécuté les héros.
Hercule en ſert d'exemple, & l'hiſtoire en eſt pleine:
Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paiſibles,
Cet unique ſouhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choiſis à remplir leurs diſcours;
Ils ont toujours leur grace, ils ſont toujours plauſibles;
Mais ils ne ſont pas vrais toujours:
Et ſouvent des périls, ou cachés ou viſibles,
Forcent notre prudence à nous mieux aſſurer
Qu'ils ne veulent que figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévû mes refus;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévûs,
Vous n'en ayez pû voir les raiſons bien entières.
Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent.
J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être:
Ainſi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en roi quel déſordre peut naître;
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choiſit pour aſyle,

Ce

Ce dessein d'une mort tranquile,
Des Perses & des Grecs séparent les états.
L'assiéte en est heureuse, & l'accès difficile ;
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras ;
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux ;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce:
L'un fut ami de Perse, & l'autre son sujet.
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;
Et si par des liens, & si forts, & si tendres,
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet à son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices ;
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale, & de la paternelle!
Et que l'occasion aura d'heureux momens
Qui flattent vos ressentimens ;
Vous ne nous laissez aucun gage ;
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.



Voyez donc ce projet, comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paraître un vrai zèle,
Un cœur si généreux, une ame si fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi:
Mais le tems quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous Thémistocle avait fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important,
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre;
Oserais-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander,
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur; & s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté:
Me choisir pour apui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;
Et comme s'il falait agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis:
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages,
Quand il falut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;

Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien:
Cependant plus j'y ſonge, & plus je m'examine,
Moins je trouve, ſeigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fites roi,
Lorſqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide & moi.
Peut-être n'oſez-vous me vanter un ſervice
Qui ne me rendit que juſtice,
Puiſque nos loix voulaient ce qu'il ſut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçû, je veux m'en ſouvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perſe établi général;
Et quand je ſens dans l'ame une ardeur qui me preſſe
De ne m'en revancher pas mal,
A peine ſommes-nous arrivés dans Ephèſe,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que ſans conſidérer ſi j'en ferai jaloux,
Ou s'il ſe peut que je m'en taiſe,
Vous vous ſaiſiſſez par vos mains
De plus que votre récompenſe;
Et tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpère;
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du votre eſt un lieu déſolé;
Et le généralat, comme le diadème,



M'érige fous votre ordre un fantôme éclatant,
En coloffe d'état qui de vous feul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous feul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, & monarque en peinture,
De ces illuftres noms pourrais-je faire cas,
S'il les falait porter moins comme Agéfilas.
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au refte des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lyfander, je veux l'être:
Soyez moi bon fujet, je vous ferai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puiffance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un fceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à foutenir fon poids,
Laiffez difcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être affez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois fi doux;
Quand vous pourez m'en laiffer faire,
Mais foyez fûr auffi d'un fuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je paffe à vos amis qu'il m'a falu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire,
Et d'un pouvoir furpris faper les fondemens,
Ils étaient tout à vous, & par reconnaiffance,
D'en avoir reçû leur puiffance,
Ils ne confidéraient que vos commandemens.
Vous feul les aviez faits fouverains dans leurs villes;

Et j'y verrais encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs Asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir :
La vieille liberté, si chère à leurs ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres;
Et dès qu'on murmurait de se la voir ravir,
On voyait par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples oprimés :
En leur premier état j'ai remis toutes choses;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux & plus aimés.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures;
Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi,
Comme ils étaient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur;
Changez, si vous pouvez, de conduite & d'humeur;
Mais n'espérez pas que je change.

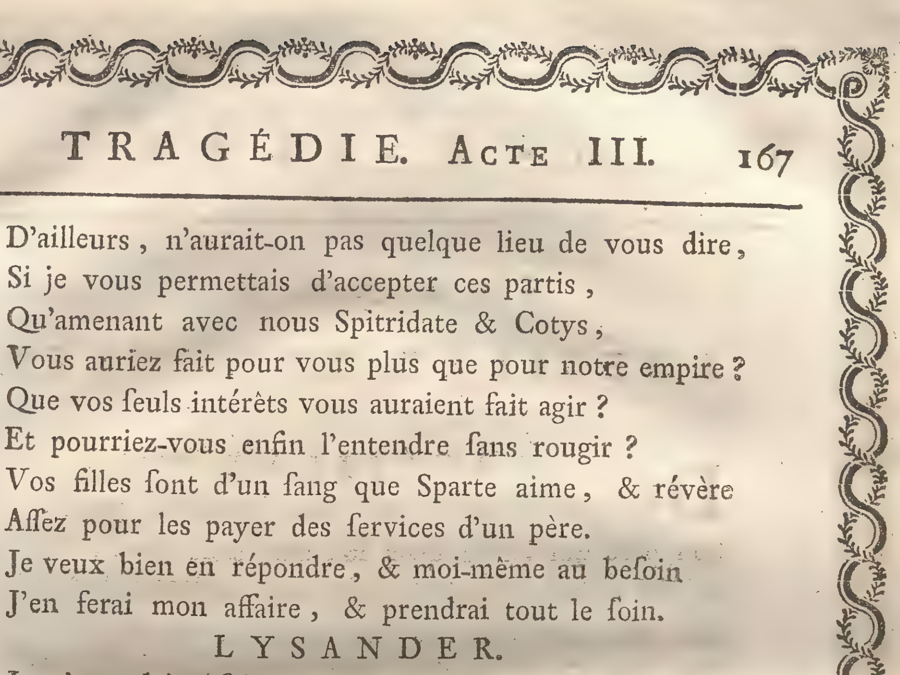
LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,

Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raiſons d'état, & de jalouſes craintes,
Qui me font malheureux, & non pas criminel.
Non, ſeigneur, que je veuille être aſſez téméraire,
Pour oſer d'injuſtice accuſer mes malheurs.
L'action la plus belle a diverſes couleurs;
Et lorſqu'un roi prononce, un ſujet doit ſe taire.
Je voudrais ſeulement vous faire ſouvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,
Sans avoir amaſſé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allais de victoire en victoire,
M'a toujours vû pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en ſon épargne entrer tous les tréſors
Des peuples ſubjugués par mes heureux efforts.
Vous même le ſavez, que quoi qu'on m'ait vû faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père;
Tant il eſt vrai, ſeigneur, qu'en un ſi long emploi
J'ai tout fait pour l'état, & n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont aſſez eſtimé pour y borner leur choix;
Et quand de les pourvoir un doux eſpoir me flatte,
Vous ſemblez m'envier un bien
Qui fait ma récompenſe, & ne vous coûte rien.

AGÉSILAS.

Il nous ſerait honteux que des mains étrangères
Vous payaſſent pour nous de ce qui vous eſt dû.
Tôt ou tard le mérite a ſes juſtes ſalaires,
Et ſon prix croit ſouvent, plus il eſt attendu.



D'ailleurs, n'aurait-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettais d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire ?
Que vos ſeuls intérêts vous auraient fait agir ?
Et pourriez-vous enfin l'entendre ſans rougir ?
Vos filles ſont d'un ſang que Sparte aime, & révère
Aſſez pour les payer des ſervices d'un père.
Je veux bien en répondre, & moi-même au beſoin
J'en ferai mon affaire, & prendrai tout le ſoin.

LYSANDER.

Je n'attendais, ſeigneur, qu'un mot ſi favorable,
Pour finir envers vous mes importunités ;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puiſque vous avez ces bontés.
Aglatide ſur-tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix ;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous conſacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGÉSILAS.

D'Un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé ;
Son père qui l'a sû dans son ame s'en flatte ;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vû, Xénocles, tout d'un coup s'adoucir.

XÉNOCLES.

Oui, mais enfin, seigneur, il est tems de le dire,
Tout soumis qu'il paraît, aprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'état,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, & je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secretaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans ;
Et non plus suivant l'ordre antique,

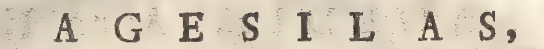
Qui



Qui règle ce choix par le ſang ;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite & les rares ſervices.
J'ignore quels ſont les complices ;
Mais il poura d'Ephèſe écrire à ſes amis ;
Et ſoudain le paquet entre vos mains remis
Vous inſtruira de toutes choſes.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le deſſein, vous en ſavez les cauſes ;
Votre perte en dépend, c'eſt à vous d'y pourvoir.

AGÉSILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarraſſe ;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je faſſe,
Tant la confuſion de mes raiſonnemens
Etonne mes reſſentimens.
Lyſander m'a ſervi ; j'aurais une ame ingrate,
Si je méconnaiſſais ce que je tiens de lui ;
Il a ſervi l'état, & ſi ſon crime éclate,
Il y trouvera de l'apui.
Je ſens que ma reconnaiſſance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert ;
Mais enfin il y va de toute ma puiſſance ;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'oſe ;
Tu peux juger par-là du déſordre où je ſuis.
Je vois qu'il faut le perdre, & plus je m'y diſpoſe,
Plus je doute ſi je le puis.
Sparte eſt un état populaire,
Qui ne donne à ſes rois qu'un pouvoir limité ;



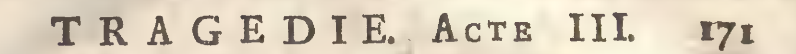
On peut y tout dire, & tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je ſuis ſouverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au ſénat
Il faut y rendre compte, & tant de renommée
Y peut avoir déja quelque ligue formée,
Pour autoriſer l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cauſe publique,
Dont il le couvrira, ſi je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique,
Qui met chacun en droit de régner à ſon tour.
Cet eſpoir y poura toucher plus d'un courage;
Et quand ſur Lyſander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres comme lui jaloux, ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choiſir leur tems.
Ainſi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expoſe ma couronne;
Et ſi je lui fais grace, ou veux diſſimuler,
Je dois craindre. . .

XÉNOCLES.

Cotys, ſeigneur, vous peut parler.

AGÉSILAS.

Voyons quelle eſt ſa flamme, avant que de réſoudre,
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.



SCENE III.

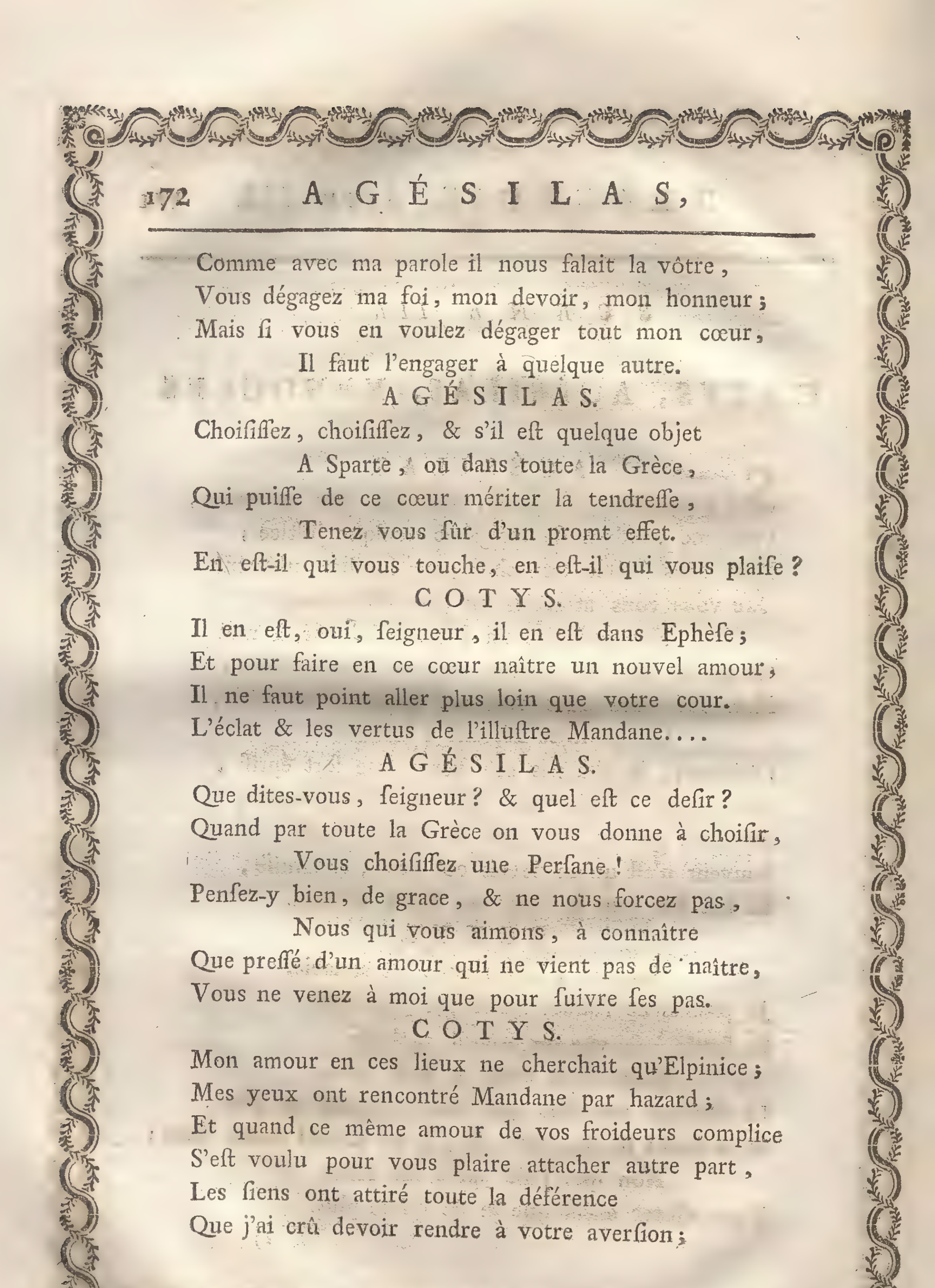
COTYS, AGÉSILAS, XENOCLES.

AGÉSILAS.

SI vous n'ètes, seigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice ;
Mais vous m'ètes trop cher pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.
Non qu'entre un si grand homme & moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs, je n'ai pas crû votre ame fort éprise ;
Sans l'avoir jamais vûe, elle vous fut promise ;
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'état,
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable.
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vûe un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au père,
M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chère :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.



Comme avec ma parole il nous falait la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur;
Mais ſi vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGÉSILAS.

Choiſiſſez, choiſiſſez, & s'il eſt quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puiſſe de ce cœur mériter la tendreſſe,
Tenez vous ſûr d'un promt effet.
En eſt-il qui vous touche, en eſt-il qui vous plaiſe?

COTYS.

Il en eſt, oui, ſeigneur, il en eſt dans Ephèſe;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.
L'éclat & les vertus de l'illuſtre Mandane....

AGÉSILAS.

Que dites-vous, ſeigneur? & quel eſt ce deſir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choiſir,
Vous choiſiſſez une Perſane!
Penſez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connaître
Que preſſé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour ſuivre ſes pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard;
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'eſt voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les ſiens ont attiré toute la déférence
Que j'ai crû devoir rendre à votre averſion;

Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Persane de naissance,
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS.

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.
Ne pouriez-vous, seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains?
Pausanias & moi nous avons des parentes;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au sang des rois.

COTYS.

Quand on aime, on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom, & de la qualité;
Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage;
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage,
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hazarde,
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il est, l'estime, & le regarde
Avec les mêmes yeux que moi?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède;
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'apui.
Adieu, seigneur, je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.



SCENE IV.

AGESILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

D'Où ſait-il, Xénoclès, d'où ſait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi, m'auras-tu découvert?

XÉNOCLES.

Si j'oſe vous parler, ſeigneur, à cœur ouvert,
Il ne le ſait que de vous même
L'éclat de ces faveurs, dont vous envelopez
De vôtre faux ſecret le chatouilleux myſtère,
Dit ſi haut malgré vous ce que vous penſez taire,
Que vous êtes ici le ſeul que vous trompez.
De ſi brillans dehors font un grand jour dans l'ame;
Et quelque illuſion qui puiſſe vous flatter,
Plus ils déguiſent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGÉSILAS.

Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau ſexe on a de complaiſance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout paſſe pour amour?

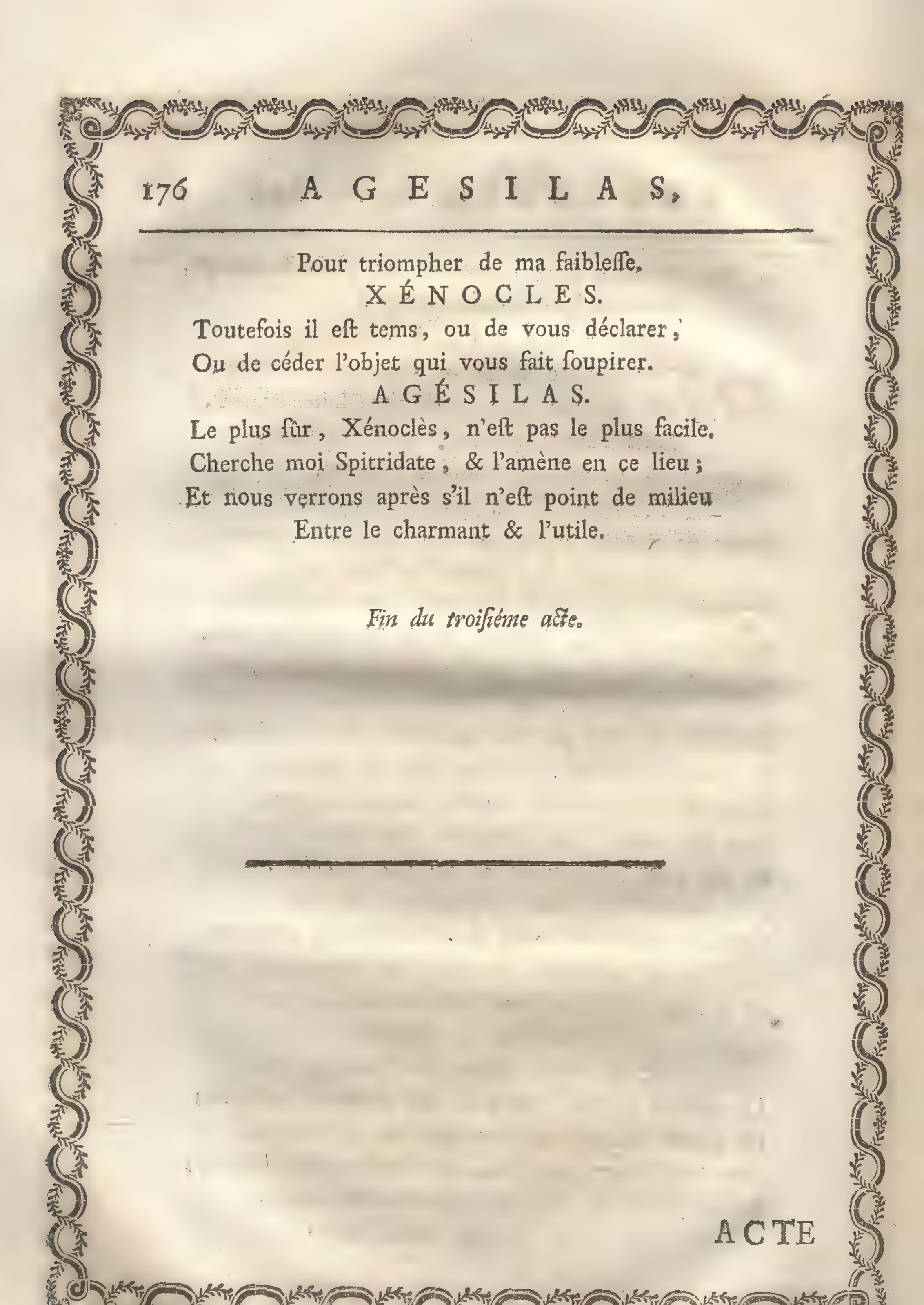
XÉNOCLES.

Il eſt bien mal-aiſé qu'aux yeux de votre cour
Il paſſe pour indifférence;
Et c'eſt l'en avouer aſſez ouvertement,
Que refuſer Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout? Si du plus grand courage

Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Serait-il honteux de l'aimer?

AGÉSILAS.

Non, & même avec gloire on s'en laiſſe charmer;
Mais un roi que ſon trône à d'autres ſoins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plait,
Et que de ſa grandeur y conſent l'intérêt.
Voi donc ſi ma peine eſt légère.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter ſon ſceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a ſû trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, & je le veux en vain.
Empêcher ſon hymen, c'eſt lui faire injuſtice;
L'épouſer, c'eſt bleſſer nos loix;
Et même il n'eſt pas ſûr que j'emporte ſon choix.
La donner à Cotys, c'eſt me faire un ſuplice;
M'opoſer à ſes vœux, c'eſt le joindre au parti
Que déja contre moi Lyſander a pû faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confuſion, que mon trouble eſt extrême!
Je me défens d'aimer, & j'aime;
Et je ſens tout mon cœur balancé nuit & jour
Entre l'orgueil du diadème,
Et les doux eſpoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant je vois mon ſort à plaindre:
Mon trône avec mes vœux ne ſouffre aucun accord;
Et ce que je me dois me reproche ſans ceſſe,
Que je ne ſuis pas aſſez fort



Pour triomper de ma faibleſſe.

XÉNOCLES.

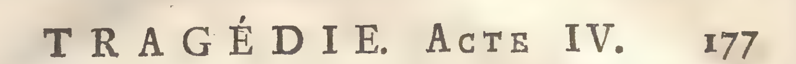
Toutefois il eſt tems, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait ſoupirer.

AGÉSILAS.

Le plus ſûr, Xénoclès, n'eſt pas le plus facile.
Cherche moi Spitridate, & l'amène en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'eſt point de milieu
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

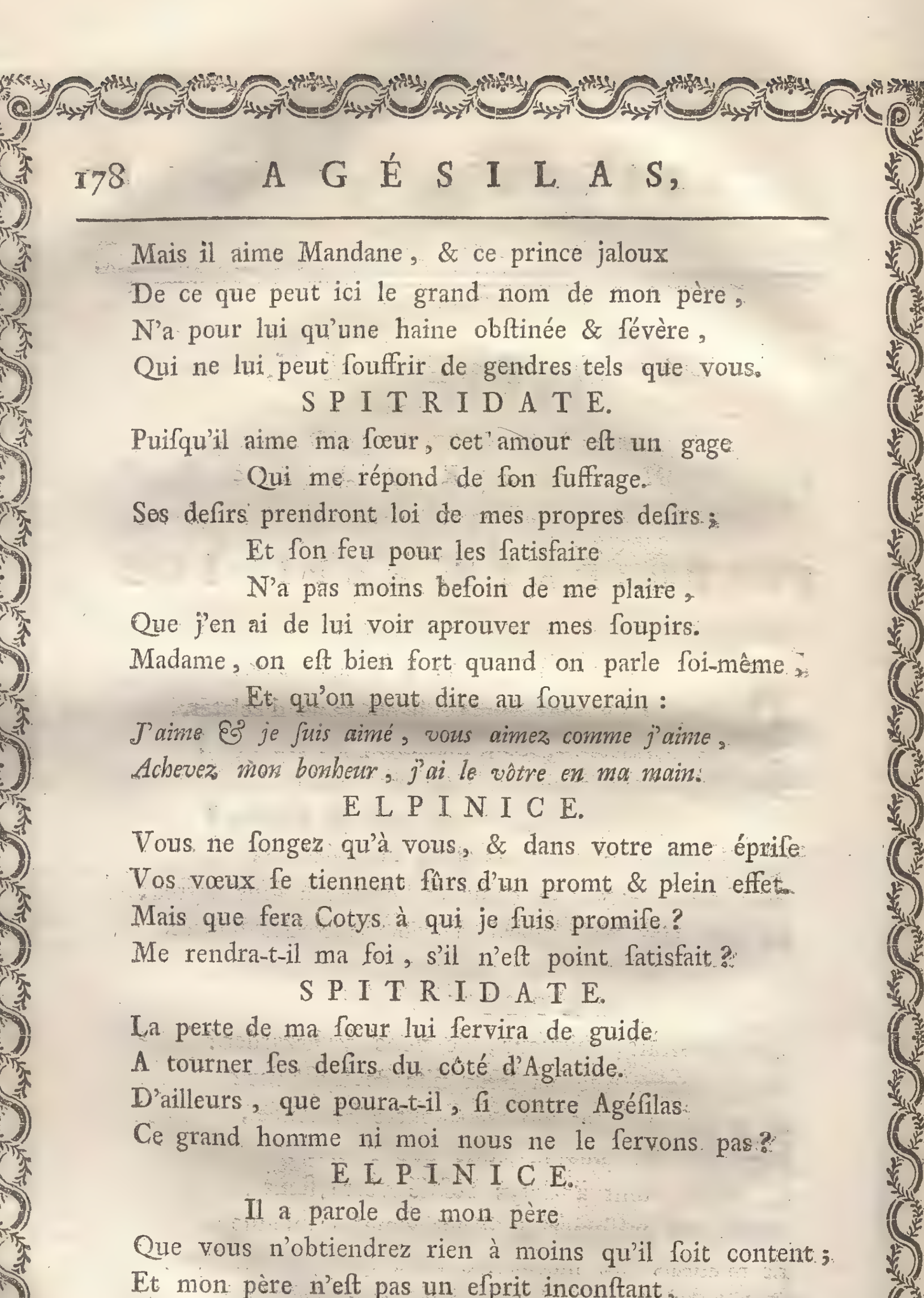
SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

AGÉSILAS me mande, il eſt tems d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire ?
M'en déſavoûrez-vous, ſi j'oſe me vanter
Que c'eſt pour vous que je ſoupire ?
Que je crois mes ſoupirs aſſez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés.
Qui ſemblent m'aſſurer des vôtres ?

ELPINICE.

Que ſervirait, ſeigneur, de vous y hazarder ?
Suis-je moins que ma ſœur fille de Lyſander ?
Et la raiſon d'état qui romt votre hyménée,
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée ?
S'il n'eût point à Cotys refuſé votre ſœur,
J'euſſe oſé préſumer qu'il eût aimé la mienne ;
Et m'aurais dit moi-même avec quelque douceur,
Il ſe l'eſt réſervée, & veut bien qu'on m'obtienne.



Mais il aime Mandane, & ce prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obstinée & sévère,
Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage.
Ses desirs prendront loi de mes propres desirs;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir aprouver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même;
Et qu'on peut dire au souverain :
J'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans votre ame éprise
Vos vœux se tiennent sûrs d'un promt & plein effet.
Mais que fera Cotys à qui je suis promise?
Me rendra-t-il ma foi, s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs, que poura-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant,
Qui donne une parole incertaine & légère.

Je vous le dis encor, ſeigneur, penſez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flamme enhardie. . .

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die ?
Je ſuis ſujette & fille, & j'ai promis ma foi ;
Je dépens d'un amant, & d'un père, & d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produirait des miracles.
Un amant avoué renverſe tous obſtacles,
Tout lui devient poſſible, il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE.

Que ma ſœur eſt heureuſe !

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laiſſe ſans amant,
Son deſtin eſt-il ſi charmant,
Que vous en ſoyez envieuſe ?

ELPINICE.

Elle eſt indifférente, & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous ?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui ſoit comme le ſien !

SPITRIDATE.

Le vôtre eſt-il moins inſenſible ?

ELPINICE.

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût poſſible,

Le devoir & l'amour. . .

SPITRIDATE.

Ah, madame, achevez,
Le devoir & l'amour, que vous feraient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys voyez mon père;
Fléchiſſez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laiſſez moi me taire.

SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE *à Mandane.*

VEnez, ma ſœur, venez aider mes triſtes feux
A combattre un injuſte & rigoureux ſilence.

ELPINICE.

Hélas! il eſt ſi bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec Madame
Le moyen le plus propre à ſervir votre flamme.
Des trois dont je dépens, elle peut tout ſur deux.
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame;
Et ſon deſtin lui-même, ainſi que notre ſort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

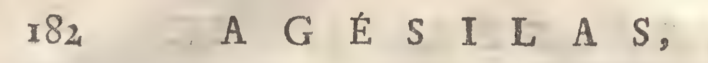
IL eſt tems de réſoudre avec quel artifice
Vous pourez en venir à bout,
Vous, ma ſœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avais le cœur d'Elpinice,
Il eſt à moi ce cœur, ſon ſilence le dit;
Son adieu le fait voir, ſa fuite le proteſte;
Et ſi je n'obtiens pas le reſte,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la ſienne,
Je vous ſacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de ſi fiers ennemis?
Le roi qui vous refuſe à Lyſander pour gendre,
Y conſentira-t-il ſi vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lyſander voudra-t-il ſe rendre?
Lui qui ne vous remet votre première foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître,
Ne vous fait-il pas cette loi;
Que ſans le rendre heureux, vous ne le ſauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet eſpoir oſe en vain ſe flatter;



L'amour d'Agéſilas à ſon amour s'opoſe.

MANDANE.

Et ſi vous ne penſez à le mieux écouter,
Lyſander d'Elpinice en ſa faveur diſpoſe.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier ſacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père?

SPITRIDATE.

Inexorable fœur!

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne fauriez vous faire une pareille loi!

SPITRIDATE.

Hélas! conſidérez...

MANDANE.

Conſidérez vous-même...!

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je ſuis aimé.

MANDANE.

Que je ſuis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le ſexe vous aprend à régner ſur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous aprend à renfermer nos flammes.
Dites que votre ardeur à force d'éclater
S'exhale, ſe diſſipe, ou du moins s'exténue,
Quand la notre groſſit ſous cette retenue,
Dont le joug odieux ne ſert qu'à l'irriter.
Je vous parle, ſeigneur, avec une ame ouverte ;
Et ſi je vous voyais capable de raiſon,
Si quand l'amour domine elle était de ſaiſon...

SPITRIDATE.

Ah, ſi quelque lumière enfin vous eſt offerte,
Expliquez vous, de grace, & pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obſtacles
Preſque impoſſibles à forcer ;
Et ſi pour nous le ciel n'eſt prodigue en miracles,
Nous eſpérons en vain nous en débarraſſer.
Tirons nous une fois de cette ſervitude,
Qui nous fait un deſtin ſi rude.
Bravons Agéſilas, Cotys, & Lyſander :
Qu'ils s'accordent ſans nous s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout ? ceſſons d'aimer & de prétendre,
Et nous ceſſerons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus ! Ah, ma ſœur !



MANDANE.

J'en ſoupire à mon tour;
Mais un grand cœur doit être au deſſus de l'amour.
Quel qu'en ſoit le pouvoir, quelle qu'en ſoit l'atteinte,
Deux ou trois ſoupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous ſecoué le joug de notre prince
Que pour choiſir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illuſtres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuſes
Soumettent nos deſtins aux obſcurs différens
De leurs haines myſtérieuſes?
Ne cherchons-nous ici que les occaſions
De fournir de matière à leurs diviſions,
Et de nous impoſer un plus rude eſclavage
Par la néceſſité d'obtenir leur ſuffrage?
Puiſque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, ſeigneur, en ſûreté.
Réduiſons nos ſouhaits à la cauſe publique.
N'aimons plus que par politique;
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faiſons des protecteurs, ſans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'eſt que déplaire
A qui nous peut nuire ou ſervir?
S'il nous en faut l'apui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer ſa haine & ſa colère?

SPITRIDATE.

Oui, ma ſœur, & j'en ſuis d'accord;
Agéſilas ici maître de notre ſort,

Peut

Peut nous abandonner la Perſane irritée,
Et nous laiſſer rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lyſander ne nous ſoutiendront pas,
S'il faut que ſa colère à nous perdre s'aplique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agéſilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéiſſante ardeur
Oſe faire éclater ma flamme avant la ſienne?
On dit que je lui plais, qu'il ſoupire en ſecret,
Qu'il retient, qu'il combat ſes deſirs à regret;
Et cette vanité qui nous eſt naturelle,
Veut croire ainſi que vous qu'on en juge aſſez bien:
Mais enfin c'eſt un feu ſans aucune étincelle.
Je crois ce qu'on en dit, & n'en ſais encor rien.
S'il m'aime, un tel ſilence eſt la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ſes dures loix;
Qu'il voit qu'en m'épouſant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que ſa gloire...

SPITRIDATE.

Ma ſœur, l'amour vaincra, ſans doute;
Ce héros eſt à vous, quelques loix qu'il redoute;
Et ſi par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces loix, ces mêmes loix s'impoſeront ſilence

A l'aspect de tant de vertus ;
Ou Sparte l'avoûra d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.

MANDANE.

C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince, après tout, ne vous peut accorder,
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des loix au milieu de sa cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour?

SPITRIDATE.

Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous saviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous ;
Et si d'Agésilas la flamme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.



SCENE IV.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Vous me quittez, seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende?
Et si je vous la rens, savez-vous à quel prix?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi, des mépris pour vous!

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'apelle
Un feu si bien promis, & si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimais, je vous aurais aimé;
Mon devoir m'en était un garant trop fidelle.



SPITRIDATE.

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard,
Et laiſſait beaucoup au hazard.
Votre ordre cependant vers une autre me chaſſe ;
Et vous avez quitté la place à votre ſ œur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place ;
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

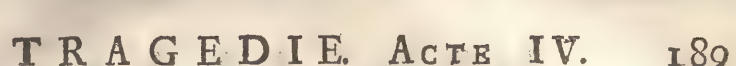
J'en ſuis au deſeſpoir, mais je n'ai point de frère,
Que je puiſſe à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me ſatisfaire,
Vous avez une ſœur qui vous peut acquitter.
Elle a trop d'un amant, & ſi ſa flamme heureuſe
Me renvoyait celui dont elle ne veut plus,
Je ne ſuis point d'humeur fâcheuſe,
Et m'accommoderais bien-tôt de ſes refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure :
Envoyez lui Cotys, ou même Agéſilas,
Ma ſœur, & prenez ſoin d'apaiſer ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des ſentimens ingrats.
Je vous laiſſe entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lyſander voir quel ſera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'eſt plus garant de rien.



SCENE V.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

VOus pourez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, & de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entens pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la replique.

MANDANE.

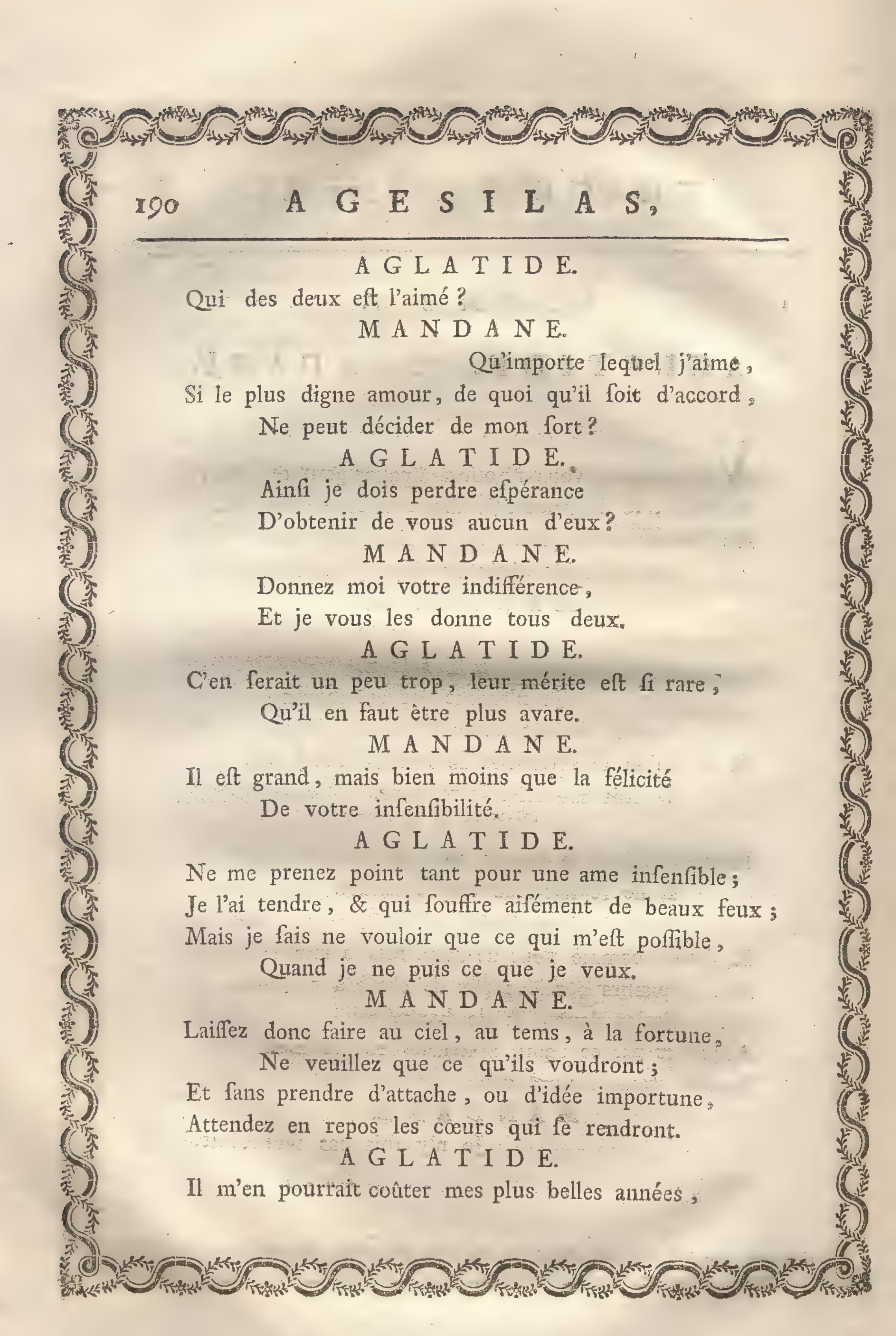
Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avais comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auraient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foi,
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.



AGLATIDE.

Qui des deux eſt l'aimé ?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il ſoit d'accord,
Ne peut décider de mon ſort ?

AGLATIDE.

Ainſi je dois perdre eſpérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en ſerait un peu trop, leur mérite eſt ſi rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il eſt grand, mais bien moins que la félicité
De votre inſenſibilité.

AGLATIDE.

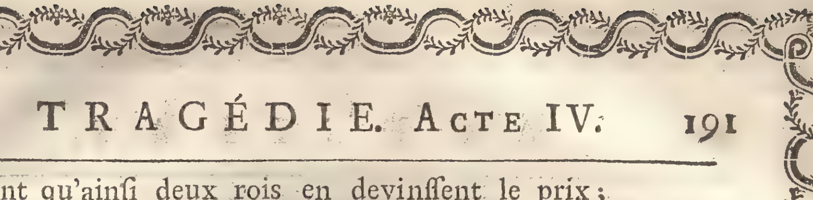
Ne me prenez point tant pour une ame inſenſible ;
Je l'ai tendre, & qui ſouffre aiſément de beaux feux ;
Mais je ſais ne vouloir que ce qui m'eſt poſſible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laiſſez donc faire au ciel, au tems, à la fortune,
Ne veuillez que ce qu'ils voudront ;
Et ſans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui ſe rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années,



Avant qu'ainſi deux rois en devinſſent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes deſtinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez moi donc, madame, un cœur comme le vôtre;
Et je vous les redonne une ſeconde fois;
Ou ſi c'eſt trop de l'un & l'autre,
Laiſſez m'en le rebut, & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéiſſance eût pour eux quelque apas,
Peut-être que mon choix ſatisferait ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

MANDANE.

Qui peut vous aſſurer de cette obéiſſance?
Les rois même en amour ſavent mal obéir,
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr,
Si-tôt qu'on prend ſur eux un peu trop de puiſſance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'eſt, vous voulez tout garder.
Il eſt honteux de rendre une de vos conquêtes;
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaiſir ſur deux ſi grandes têtes.
Mais craignez que je n'uſe auſſi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre ſoupire;
Et ſi j'en laiſſe faire à mon eſprit jaloux,
Quoique la jalouſie aſſez peu m'inquiéte,



Je ne ſais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur ſouhaite.

S C E N E VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

A G L A T I D E *à Cotys.*

SEigneur, vous le ſavez, ma ſœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Uſez-en comme bon vous ſemble;
Mais ſachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous reſſemble.

S C E N E VII.

COTYS, MANDANE.

M A N D A N E.

L'Etrange contretems que prend ſa belle humeur,
Et la froide galanterie,
D'affecter par bravade à tourner ſon malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en déſavoue, & murmurant tout bas....

C O T Y S.

COTYS.

Que cette belle humeur ſoit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'allarmerait pas,
Si le pouvoir d'Agéſilas
Ne me portait dans l'ame une plus juſte crainte.
Pourez-vous l'aimer?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourez-vous l'épouſer?

MANDANE.

Vous-même, dites moi, puis-je m'en excuſer?
Et quel bras, quel ſecours apeller à mon aide,
Lorſqu'un frère me donne, & qu'un amant me cède?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de général voulait l'autorité.

MANDANE.

Souffrez moi donc, ſeigneur, la même déférence
Qu'ici de nos deſtins demande l'aſſurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puiſſant,
Qu'on ſait de ſes refus la plus ſecrette cauſe,
Ce n'eſt pas tant céder l'objet de ſon amour,
Que preſſer un rival de paraître en plein jour,
Et montrer qu'à ſes vœux hautement on s'opoſe.

MANDANE.

Que ſert de s'opoſer aux vœux d'un tel rival,



Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte ?
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un ſoupir ?

COTYS.

Ah, le change vous plait.

MANDANE.

Non, ſeigneur, je vous aime ;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival ſi puiſſant ſi nous perdons l'apui,
Pourons-nous du Perſan nous défendre ſans lui ?
L'eſpoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour, & vos nouveaux deſſeins.
Si vous ne remettez ſa proie entre ſes mains,
Oſerez-vous y prendre aucune confiance ?
Quant à mon frère & moi, ſi les dieux irrités
Nous font jamais rentrer deſſous ſa tyrannie,
Comme il nous traitera d'eſclaves révoltés,
Le ſuplice l'attend, & moi l'ignominie.
C'eſt ce que je ſaurai prévenir par ma mort ;
Mais juſques-là, ſeigneur, permettez moi de vivre ;
Et que par un illuſtre & rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon deſtin me livre,
Un ſacrifice entier de mes vœux les plus doux
Faſſe la ſûreté de mon frère & de vous.

COTYS.

Cette ſûreté malheureuſe
A qui vous immolez votre amour & le mien,
Peut-elle être ſi précieuſe

Qu'il faille l'acheter de mon unique bien ?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesures
Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures ?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez ? & que fait votre flamme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre ame
Votre raison vous livre ailleurs ?
Armez vous de dédains ; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible ;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre ! Ah, se peut-il que vous m'ayez aimée ?

COTYS.

Jamais si digne flamme en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus.
Vouloir ne plus aimer, c'est déja n'aimer plus ;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS.

L'amour au desespoir peut-il encor charmer ?

MANDANE.

L'amour au desespoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de souffrir, & souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager sa souffrance.
Il regarde ses maux comme un doux souvenir



De l'union des cœurs qui ne ſaurait finir;
Et comme n'aimer plus, quand l'eſpoir abandonne,
C'eſt aimer ſes plaiſirs, & non pas la perſonne,
Il fuit cette baſſeſſe, & s'affermit ſi bien,
Que toute ſa douleur ne ſe reproche rien.

COTYS.

Quel injuſte tourment, quel injuſte ſuplice
Succède au doux eſpoir qui m'oſait tout offrir!

MANDANE.

Et moi, ſeigneur, & moi, n'ai-je rien à ſouffrir?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de juſtice?
Si vous perdez l'objet de votre paſſion,
Epouſez-vous celui de votre averſion?
Attache-t-on vos jours à d'auſſi rudes chaînes?
Et ſouffrez-vous enfin la moitié de mes peines?
Cependant mon amour aura tout ſon éclat,
En dépit du ſuplice où je ſuis condamnée;
Et ſi notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes ſouverain;
Et que les déplaiſirs dont ma flamme eſt ſuivie
Ne ceſſeront qu'avec ma vie.
Allez, ſeigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez vous de ſoupirer,
Craignez de trop ſouffrir, & trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je ſouffrirai pour vous, & ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeſte,



D'un trait aſſez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reſte.

COTYS.

Que dites-vous, madame? & par quel ſentiment...

SCENE VIII.

COTYS, MANDANE, CLEON.

CLÉON.

SPitridate, ſeigneur, & Lyſander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, ſeigneur, allez, puiſqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, ſouffrez, & voyez ſi les dieux
Voudront vous inſpirer quelque choſe de mieux.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, XENOCLES.

XÉNOCLES.

Je remets en vos mains & l'une & l'autre lettre
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre :
Vous y verrez, seigneur, quels sont les attentats....
[*Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.*]

AGÉSILAS.

Au sénateur Cratés, a l'éphore Arsidas.
Spitridate & Cotys sont de l'intelligence ?

XÉNOCLES.

Non, il s'est caché d'eux en cette conférence;
Il a plaint leur malheur, & de tout son pouvoir;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

AGÉSILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir;
Et rejettant sur moi ce qu'ils ont à souffrir...

XÉNOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGÉSILAS.

Gardons qu'à ſes yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGESILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGÉSILAS.

Aglatide, ſeigneur, a-t-elle encor vos vœux?

SPITRIDATE.

Non, ſeigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle;
Et ſa ſœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

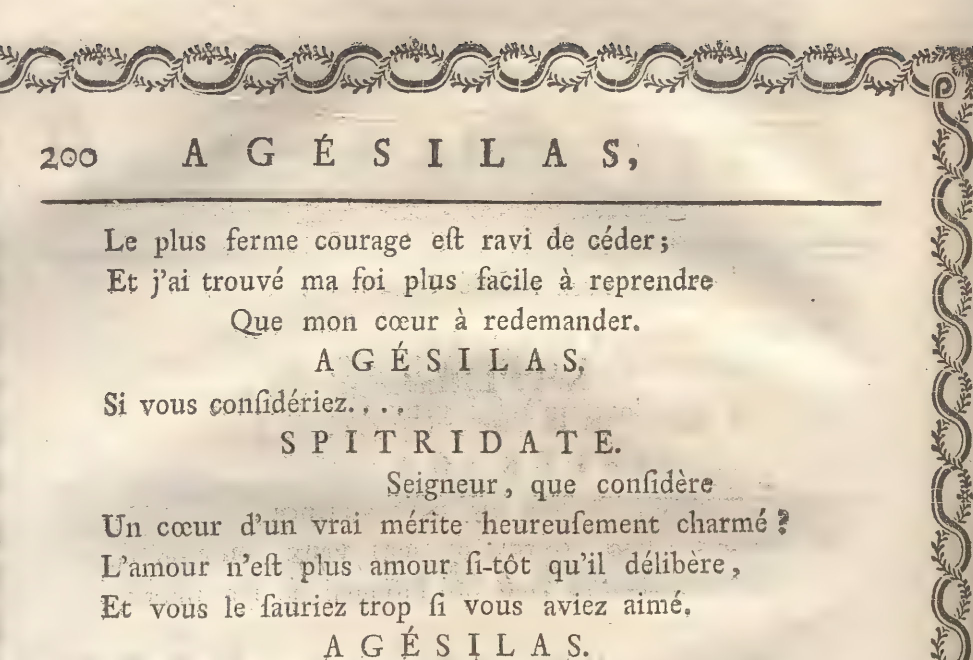
Elle-même.

AGÉSILAS.

Ainſi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lyſander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien ſe défendre?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de ſe rendre.



Le plus ferme courage eſt ravi de céder;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS.

Si vous conſidériez. . . .

SPITRIDATE.

Seigneur, que conſidère
Un cœur d'un vrai mérite heureuſement charmé ?
L'amour n'eſt plus amour ſi-tôt qu'il délibère,
Et vous le ſauriez trop ſi vous aviez aimé.

AGÉSILAS.

Seigneur, j'aimais à Sparte, & j'aime dans Ephèſe.
L'un & l'autre objet eſt charmant;
Mais bien que l'un m'aît plû, bien que l'autre me plaiſe,
Ma raiſon m'en a ſû défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne ſuivrait mieux un plus commun exemple,
Si vous aimez, ſeigneur, ne vous refuſez rien,
Ou ſouffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-deſſus du mien.
Des climats différens la nature eſt diverſe.
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perſe.
Permettez qu'un Perſan n'oſe vous imiter,
Que ſur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il ſe contente à moins de gloire,
Et trouve en ſa faibleſſe un deſtin aſſez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous ſeul avez droit de remporter ſur vous.

AGÉSILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance !

SPITRIDATE.



SPITRIDATE.

De votre ennemi !

AGÉSILAS.

Non, Lyſander ne l'eſt pas :
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en eſt aſſez ; je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien ſur l'hymen de ma ſœur ?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS.

Il eſt roi, je ne ſuis pas ſon maître,
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes ſujets.
L'aime-t-elle ?

SPITRIDATE.

Il ſe peut. Lui ferai-je connaître
Que vous auriez d'autres projets ?

AGÉSILAS.

C'eſt me connaître mal, je ne contrains perſonne.

SPITRIDATE.

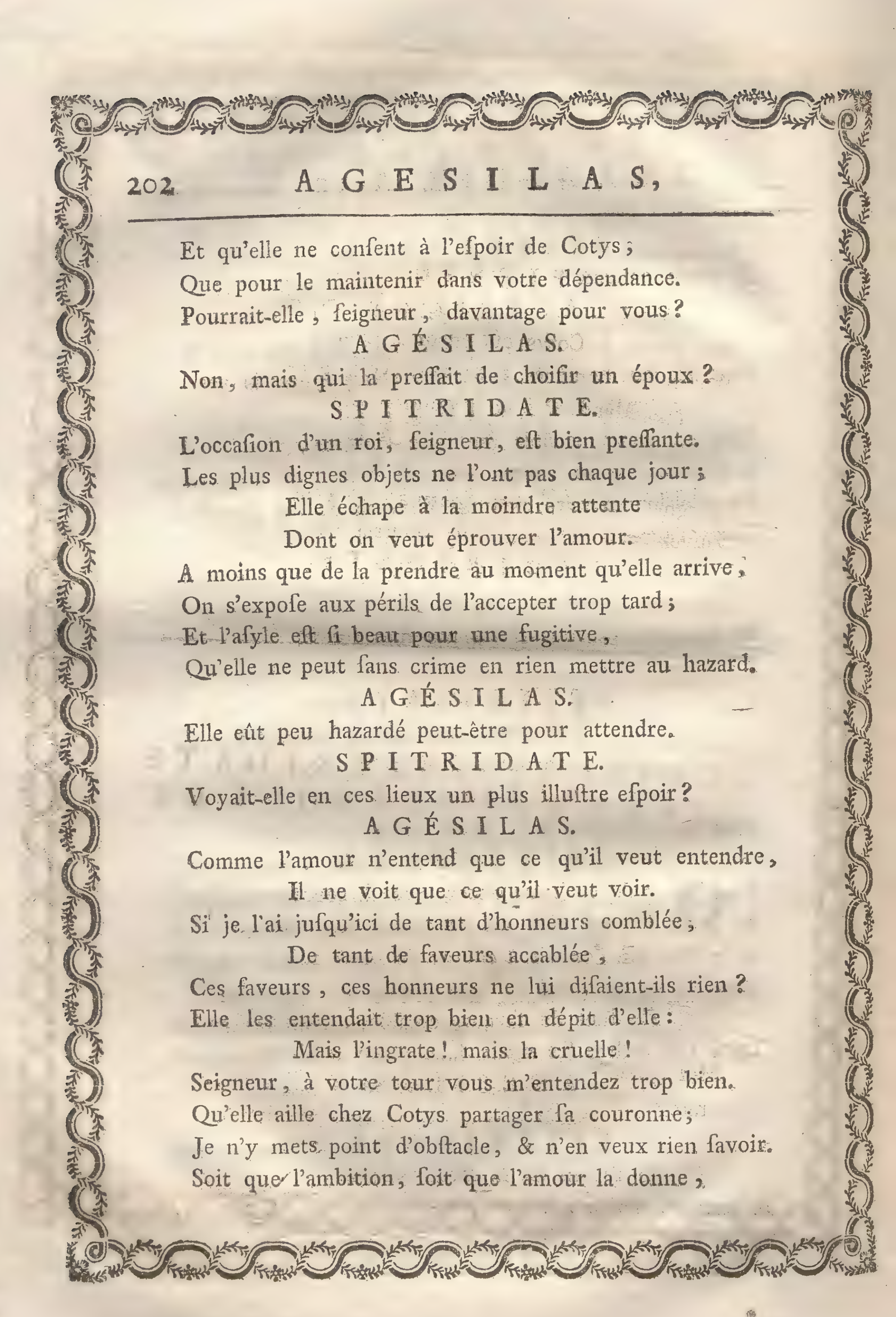
Peut-être qu'elle n'aime encor que ſa couronne;
Et je ne ſais pas bien où pancherait ſon choix,
Si le ciel lui donnait à choiſir de deux rois.
Vous l'avez juſqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ſes vœux ſans peine aſſujettis...

AGÉSILAS.

L'ingrate !

SPITRIDATE.

Je répons de ſa reconnaiſſance,



Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys;
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourrait-elle, seigneur, davantage pour vous?

AGÉSILAS.

Non, mais qui la pressait de choisir un époux?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un roi, seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour;
Elle échape à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard;
Et l'asyle est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hazard.

AGÉSILAS.

Elle eût peu hazardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyait-elle en ces lieux un plus illustre espoir?

AGÉSILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui disaient-ils rien?
Elle les entendait trop bien en dépit d'elle:
Mais l'ingrate! mais la cruelle!
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne;
Je n'y mets point d'obstacle, & n'en veux rien savoir.
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,

Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez. . .

SPITRIDATE.

Soyez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encor à donner ;
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle ?

AGÉSILAS.

Allez encor un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;
Sauvez moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGESILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

O Vûe ! ô sur mon cœur regards trop absolus !
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus !
Ne partez pas, madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir ?

AGÉSILAS.

Oui, partez, encor que j'en soupire.

Que ce mot ne peut-il ſuffire !

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGÉSILAS.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vûe;
C'eſt, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me banniſſez-vous?

AGÉSILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux?

MANDANE.

Quel trône, & quel époux?

AGÉSILAS.

Cotys. . . .

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime;
Mais ſi je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choiſi moi-même,
Puis-je ſans votre aveu l'aſſurer de ma foi?
Après tant de bontés & de marques d'eſtime,
A vous moins déférer je croirais faire un crime;
Et mon ame. . . .

AGÉSILAS.

Ah, c'eſt trop déférer, & trop peu.
Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE.

Juſques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude;
Et bien qu'une couronne éblouiſſe aiſément. . .

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, seigneur, & sur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de promts refus une digne matière.

AGÉSILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause. . . .

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire, & faut-il autre chose?
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,
Ils sont de ses faveurs le comble, & la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui,
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en désavouerez-vous, seigneur?

AGÉSILAS.

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte.
Comme vous j'ai mon faible, & j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusais Elpinice.
Je cesse de vous faire une si dure loi.

Allez, elle eſt à vous, ſi Mandane eſt à moi.
Ce que pour Lyſander je ſemble avoir de haine,
Fera place aux douceurs de cette double chaîne,
Dont vous ſerez le nœud commun ;
Et cet heureux hymen accompagné du votre,
Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéïſſance
S'exprime aſſez par le ſilence.
Trouvez bon que je puiſſe aprendre à Lyſander
La grace qu'à ma flamme il vous plait d'accorder.

SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGÉSILAS.

En puis-je pour la mienne eſpérer une égale,
Madame ? ou ne ſera-ce en effet qu'obéïr?

MANDANE.

Seigneur, je croirais vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame aſſez royale,
Si je vous cachais rien des juſtes ſentimens
Que m'inſpire le ciel pour deux rois mes amans.
J'ai vû que vous m'aimiez, & ſans autre interprète

J'en ai crû vos faveurs qui m'ont ſi peu coûté.
J'en ai crû vos bontés, & l'aſſiduité
Qu'aporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y voulait conſentir,
Mais ma reconnaiſſance a pris ſoin de la vôtre.
Vos feux la hazardaient, & pour les amortir
J'ai réduit mes deſirs à pancher vers un autre.
Pour m'épouſer, vous le pouvez,
Je ne ſaurais former de vœux plus élevés;
Mais avant que jurer ma conquête aſſez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte ſi haut porte ſa royauté,
Que tout ſang étranger la ſouille, & la profane;
Jalouſe de ce trône où vous êtes monté,
Y faire ſeoir une Perſane.
C'eſt pour elle une étrange & dure nouveauté;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oſeront encor plus;
Et ſi votre ſénat avec eux ſe ſoulève,
Si de me voir leur reine indignés & confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève,
Penſez bien à la ſuite avant que d'achever;
Et ſi ce ſont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez ſi bien que j'ai mauvaiſe grace
De vous en faire ſouvenir.
Mais mon zèle a voulu cette indiſcrète audace;
Et moi, je n'ai pas crû devoir la retenir.
Que la ſuite, après tout, vous flatte ou vous traverſe,

Ma gloire eſt ſans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Perſane au vainqueur de la Perſe
Donne à ſon tour des loix, & l'arrête en ſes fers.
Comme votre intérêt m'eſt plus conſidérable,
Je tâche de vous rendre à des deſtins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs,
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devait un cœur reconnaiſſant.
Quant au reſte, parlez en maître,
Vous êtes ici tout-puiſſant.

AGÉSILAS.

Quand peut-on être ingrat, ſi c'eſt là reconnaître ?
Et que puis-je ſur vous ſi le cœur n'y conſent ?

MANDANE.

Seigneur, il eſt donné, la main n'eſt pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.
Au défaut de ce cœur je vous offre une foi
Sincère, inviolable, & digne enfin de moi.
Voyez ſi ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'eſt aſſez raiſonner.
J'aime, & vais toutefois attendre ſans allarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un ſacrifice aſſez noble, aſſez ample,
S'il en veut un en ce grand jour ;
Et s'il peut ſe réſoudre à vaincre ſon amour,
J'en donne à ſon grand cœur un aſſez haut exemple.
Qu'il écoute ſa gloire, ou ſuive ſon deſir,
Qu'il ſe faſſe grace, ou juſtice,

Je

Je me tiens prête à tout, & lui laiſſe à choiſir
De l'exemple, ou du ſacrifice.

SCENE V.

AGESILAS, XENOCLES.

AGÉSILAS.

QU'une Perſane m'oſe offrir un ſi grand choix!
Parmi nous qui traitons la Perſe de barbare,
Et mépriſons juſqu'à ſes rois,
Eſt-il plus haut mérite? eſt-il vertu plus rare?
Cependant mon deſtin à ce point eſt amer,
Que plus elle mérite, & moins je dois l'aimer;
Et que plus ſes vertus ſont dignes de l'hommage.
Que rend toute mon ame à cet illuſtre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet,
Qu'à celui d'égaler ſa grandeur de courage.

XÉNOCLES.

Du moins vous rendre heureux ce n'eſt plus hazarder.
Puiſqu'un ſi digne amour fait grace à Lyſander,
Il n'a plus lieu de ſe contraindre.
Vous devenez par-là maître de tout l'état;
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores, ni de ſénat.

AGÉSILAS.

Je n'en ſuis pas encor d'accord avec moi-même.



J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime ;
Et ces deux passions qui régnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,
Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet, & ce digne ennemi,
Mon ame incertaine & flottante,
Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni domter, ni croire qu'à demi ;
Et plus des deux côtés je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner,
Qu'il est tems de choisir.

XÉNOCLES.

Qu'il serait magnanime,
De vaincre, & la vengeance, & l'amour à la fois !

AGÉSILAS.

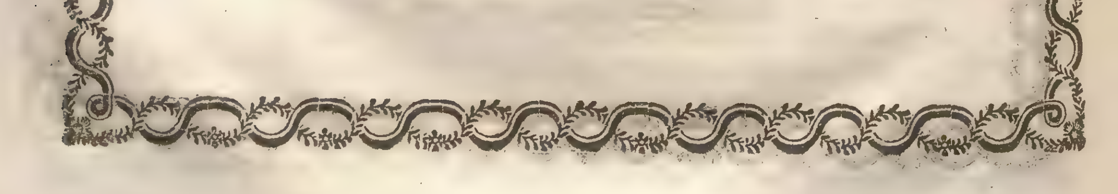
Il faudrait, Xénocles, une ame plus sublime.

XÉNOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux rois.

AGÉSILAS.

Ah, si je pouvais tout, dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurais-je la faiblesse
D'obéir à toutes les deux.



SCENE VI.

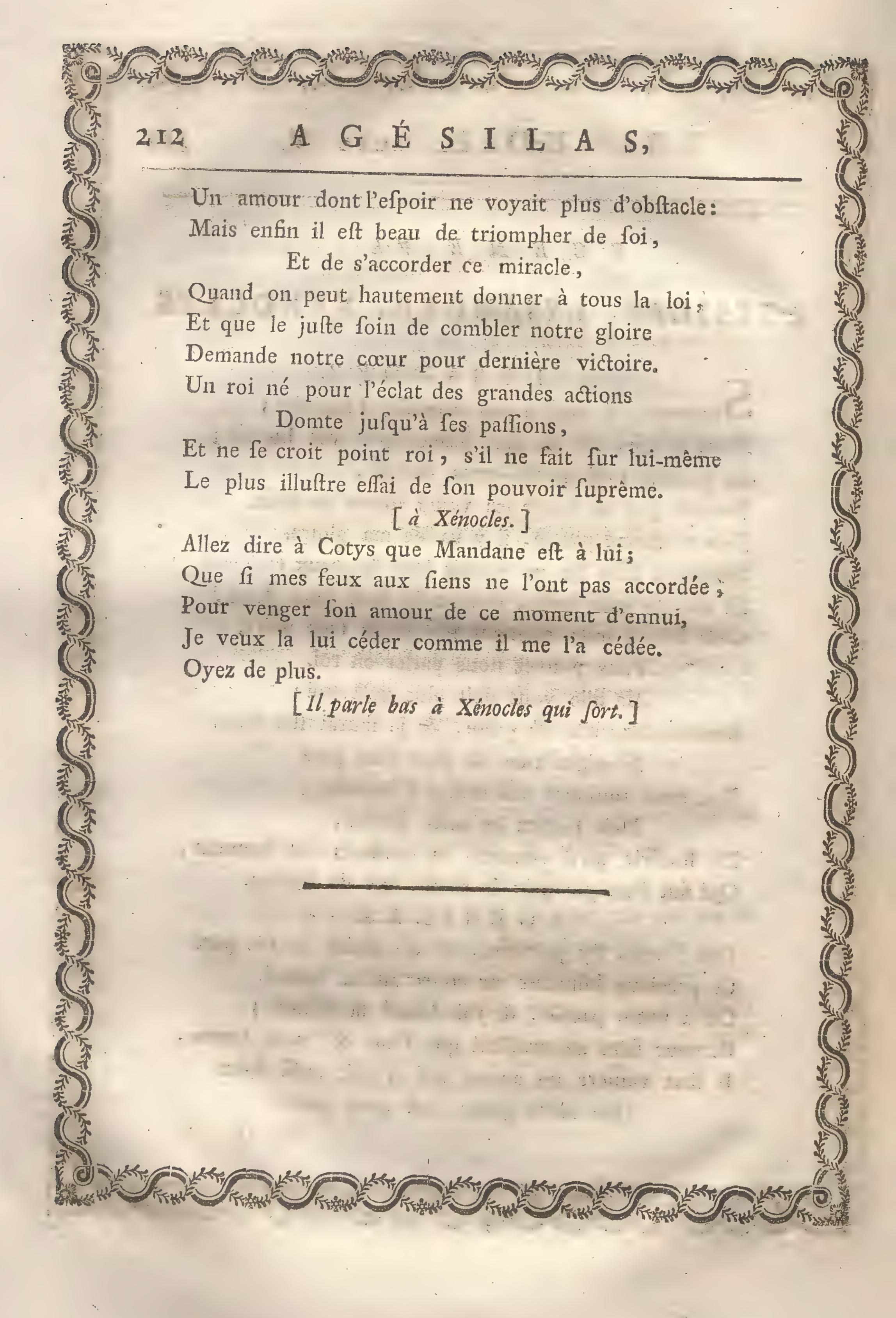
AGÉSILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

Seigneur, il vous a plû diſpoſer d'Elpinice ;
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés ;
Et je ſerai ravi qu'elle vous obéiſſe,
Pourvû que de Cotys les vœux ſoient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate ſans lui ne ſaurait être heureux ;
Et donner mon aveu, s'ils ne le ſont tous deux,
C'eſt faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi :
Commandez, elle eſt prète, & je ſaurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur ;
Mais rendez lui cette juſtice,
De ſouffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de ſervice.

AGÉSILAS.

Oui, vous l'y porterez, & du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hazard.
On a votre parole, & j'ai donné la mienne ;
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'était auſſi doux
Que votre gloire l'eſt pour vous,



Un amour dont l'eſpoir ne voyait plus d'obſtacle:
Mais enfin il eſt beau de triompher de ſoi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juſte ſoin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Domte juſqu'à ſes paſſions,
Et ne ſe croit point roi, s'il ne fait ſur lui-même
Le plus illuſtre eſſai de ſon pouvoir ſuprême.

[*à Xénocles.*]

Allez dire à Cotys que Mandane eſt à lui;
Que ſi mes feux aux ſiens ne l'ont pas accordée;
Pour venger ſon amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

[*Il parle bas à Xénocles qui ſort.*]

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGÉSILAS.

HÉ bien, vos mécontentemens
Me seront-ils encor à craindre ?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avaient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER.

Je vous ai dit, seigneur, que j'étais tout à vous ;
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'aparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,
Où je n'avais crû voir que des soupçons jaloux.

AGÉSILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit annoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur...

AGÉSILAS.

Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénocles :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arsidas, au sénateur Cratès ?
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire ;
Avec moi n'apréhendez rien,



Tout eſt encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je ſuis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous ſert trop bien;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez ſû prévoir de quoi ſerait capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce deſſein toutefois ne paſſera pour crime
Que parce qu'il eſt ſans effet;
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein ſuccès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque eſt à punir.

AGÉSILAS.

Non, non, j'aurais plus fait peut-être en votre place.
Il eſt naturel aux grands cœurs
De ſentir vivement de pareilles rigueurs;
Et vous m'offenſeriez de douter de ma grace.
Comme roi je la donne, & comme ami diſcret
Je vous aſſure du ſecret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop ſervi pour m'en trouver ingrat;
Et d'un trop grand ſoutien je priverais l'état,
Pour des reſſentimens où j'ai ſû vous réduire.
Ma puiſſance établie, & mes droits conſervés,
Ne me laiſſent point d'yeux pour voir votre entrepriſe.
Dites moi ſeulement avec même franchiſe,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER.

Avez-vous pû, ſeigneur, me devoir quelque choſe?

Qui ſert le mieux ſon roi ne fait que ſon devoir.
En vous de tout l'état j'ai défendu la cauſe,
Quand je l'ai fait tomber deſſous votre pouvoir.
Le zèle eſt tout de feu quand ce grand devoir preſſe;
Et comme à le moins ſuivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous ſervit moins qu'il ne ſervit la Grèce,
Quand j'en ſus ménager les cœurs avec adreſſe,
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant & la vie, & ma gloire;
Et lorſqu'un deſſein malheureux
Peut me coûter le jour, & ſouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux....

AGÉSILAS.

Reprochez moi plutôt toutes mes injuſtices,
Que de plus ravaler de ſi rares ſervices.
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ai pû m'acquitter, & ne vous dois plus rien.
A préſent que la gratitude
Ne peut paſſer pour dette en qui s'eſt acquitté,
Vos ſervices payés d'un traitement ſi rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont ſû conſerver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire ſeoir votre fille.
C'eſt ainſi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'oſais attendre,
Que puis-je...

AGÉSILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,

Et ſur-tout commencez d'aprendre,
Que les rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs ſujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les ſert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit ſur leur reconnaiſſance.
Prenons dorénavant vous & moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;
N'oubliez pas ceux d'un ſujet,
Et j'aurai ſoin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, AGLATIDE *conduite par* XENOCLES.

AGLATIDE.

SUr un ordre, ſeigneur, reçû de votre part,
Je viens étonnée & ſurpriſe,
De voir que tout d'un coup un roi m'en favoriſe,
Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,

Et



Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE.

Si mon père y conſent, mon devoir me l'ordonne,
Ce me ſera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que ſavoir quelle en eſt la perſonne,
Pourrais-je vous parler avec la liberté
Que me ſouffrait à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaiſait, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire?
Non que j'y penſe encor; j'aprens de vous, ſeigneur,
Qu'on change avec le tems d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGÉSILAS.

Rapellez ces beaux jours pour me parler ſans feindre;
Mais ſi vous le pouvez, madame, épargnez moi.

AGLATIDE.

Ce ſerait ſans raiſon que j'oſerais m'en plaindre.
L'amour doit être libre, & vous êtes mon roi.
Mais puiſque juſqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, ſeigneur, cet eſpoir à deſcendre,
Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvais pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuſe mémoire,
Que je regarderais comme un indigne époux
Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuſer que votre trop d'eſtime;
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.



Après cela parlez, c'eſt à moi d'obéir.

AGÉSILAS.

Je parlerai, madame, avec même franchiſe.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autoriſe
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi:
J'aime cette hauteur en un jeune courage;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux deſtin dépend de mon ſuffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XÉNOCLES.

COTYS.

SEigneur, à vos bontés nous venons conſacrer,
Et Mandane & moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, ſeigneur, nous font rentrer,
Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS.

Je vous ai fait juſtice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être aſſez doux;
Qui de tous vos ſouhaits à votre gré décide;

Mais pour le rendre encor plus, doux & plus charmant,
Sachez que Sparte voit ſa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend ſon premier amant.

AGLATIDE.

C'eſt me faire, ſeigneur, des ſurpriſes nouvelles.

AGÉSILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes ſi belles;
Et tous enſemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

ATTILA,

ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE.

1667.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

ATTILA parut malheureuſement la même année qu'*Andromaque.* La comparaiſon ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé; il baiſſait, & *Racine* s'élevait; c'était alors le tems de la retraite, il devait prendre ce parti honorable. La plaiſanterie de *Deſpréaux* devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de ſoin:

J'ai vû l'Agéſilas, hélas!
Mais après l'Attila; hola!

On connait encor ces vers:

Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et ſi le roi des Huns ne lui flatte l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas?) que *Corneille* avait regardé ces vers comme un éloge; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ſes vers de Viſigots, ſurtout lorſqu'ils ſont en effet durs & obſcurs pour la plûpart? La dureté & la ſéchereſſe dans l'expreſſion, ſont aſſez communément le partage de la vieilleſſe; il arrive alors à notre eſprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de ſon âge, né avec un cœur tendre, un eſprit flexible, une oreille harmonieuſe, donnait à la langue françaiſe un charme qu'elle n'avait point eu juſqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des ſpec-



tateurs, comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des paſſions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai; jamais on ne fit de vers plus coulans, & en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner ſi le ſtile de *Corneille*, devenu encor plus incorrect & plus raboteux dans ſes dernières piéces, rebutait les eſprits que *Racine* enchantait, & qui devenaient par cela même plus difficiles.

Quel commentaire peut-on faire ſur *Attila*, *qui combat de tête, encor plus que de bras; ſur la terreur de ſon bras, qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs, & les Bourguignons*; ſur un *Ardaric*, & ſur un *Valamir*, deux prétendus rois qu'on traite comme des officiers ſubalternes; ſur cet *Ardaric* qui eſt amoureux, & qui s'écrie:

Qu'un roi eſt heureux, lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi rare & ſi belle perſonne, &c. ?

La même raiſon qui m'a empêché d'entrer dans aucun détail ſur *Agéſilas*, m'arrête pour *Attila*; & les lecteurs qui pouront lire ces piéces, me pardonneront ſans doute de m'abſtenir des remarques; je ſuis ſûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

Je dirai ſeulement dans cette préface, qu'il eſt très-vraiſemblable que cet *Attila*, très peu connu des hiſtoriens, était un homme d'un mérite rare dans ſon métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodoſe* à lui payer tribut, qui ſavait diſcipliner ſes armées, les recruter chez ſes ennemis mêmes, & nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Conſtantinople aux portes de Rome, & qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe

entière,

entière, devait avoir autant de politique que de courage; & c'eſt une grande erreur de penſer qu'on puiſſe être conquérant, ſans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire ſur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne, avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La prétendue victoire remportée par *Ætius* auprès de Châlons, & deux cent mille hommes tués de part & d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des menſonges hiſtoriques. Comment *Attila* vaincu en Champagne, ſerait-il allé prendre Aquilée? La Champagne n'eſt pas aſſurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Perſonne ne nous a donné des détails hiſtoriques ſur ces tems malheureux. Tout ce qu'on ſait, c'eſt que les barbares venaient des Palus-Méotides, & du Boriſthène, paſſaient par l'Illirie, entraient en Italie par le Tirol, ravageaient l'Italie entière, franchiſſaient enſuite l'Apennin & les Alpes, & allaient juſqu'au Rhin, juſqu'au Danube.

Corneille, dans ſa tragédie d'*Attila*, fait paraître *Hildione*, une princeſſe ſœur d'un prétendu roi de France; elle s'apellait *Hildecone* à la première repréſentation, on changea enſuite ce nom ridicule. *Mérouée*, ſon prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort & Cologne. *Corneille* dit:

Que le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qu'il a déja ſoumis & la Seine & la Loire.

Ces fictions peuvent être permiſes dans une tragédie; mais il faudrait que ces fictions fuſſent intéreſſantes.

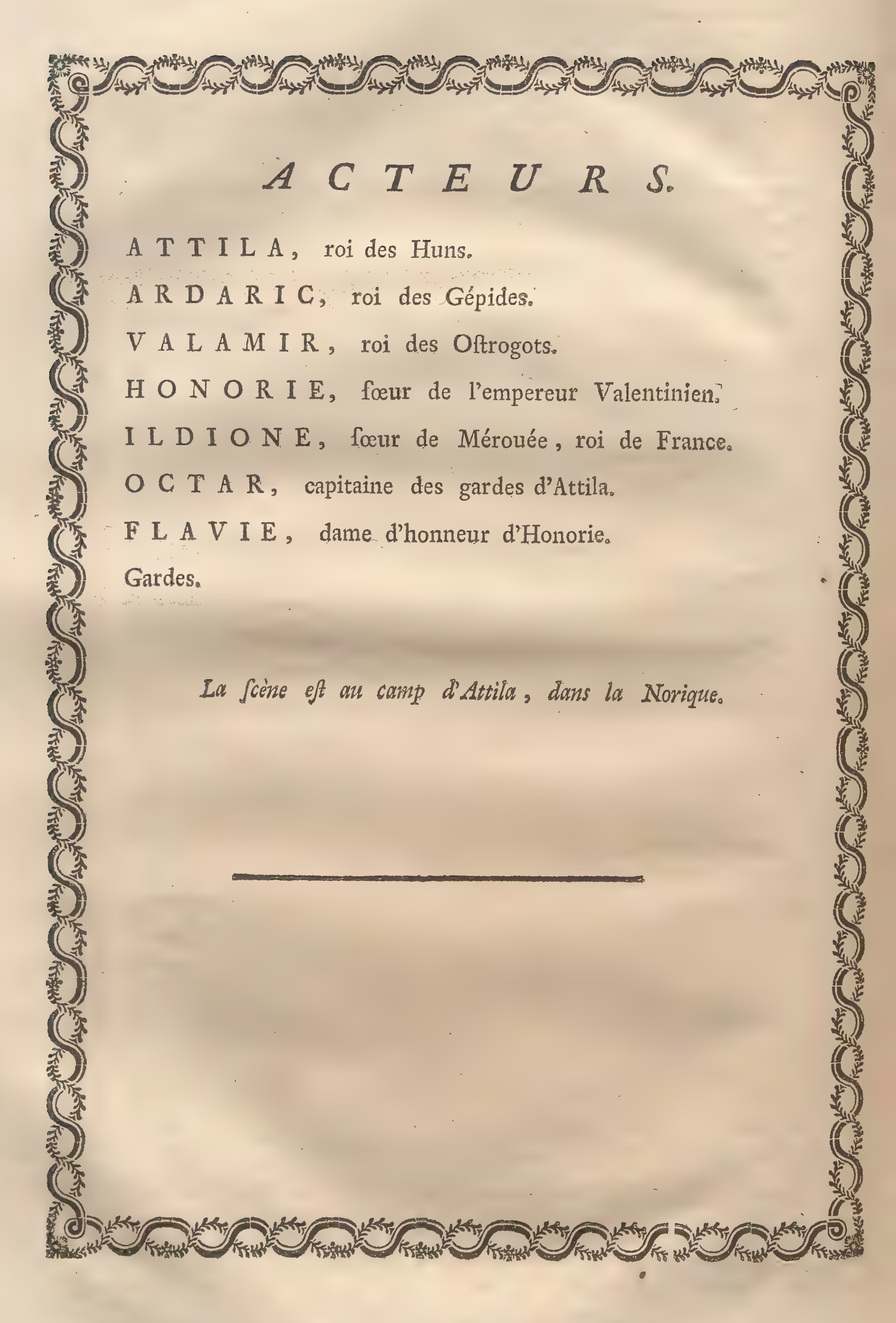
AU LECTEUR.

Le nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tète que de main, tâchait à diviſer ſes ennemis, ravageait les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante; & s'était fait un tel empire ſur les rois qui l'accompagnaient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé lui déſobéir. Il eſt mal-aiſé de ſavoir quelle était ſa religion, le ſurnom de fléau de Dieu qu'il prenait lui-même, montre qu'il n'en croyait pas pluſieurs. Je l'eſtimerais Arien comme les Oſtrogots & les Gépides de ſon armée, n'était la pluralité des femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins, & c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en attendant il épouſa Ildione, dont tous les hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardi à la faire ſœur d'un de nos premiers rois, afin d'opoſer la France naiſſante au déclin de l'empire. Il eſt conſtant qu'il mourut la première nuit de ſon mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même; & je lui en ai voulu donner l'idée, quoique ſans effet. Tous les autres raportent qu'il avait accoutumé de ſaigner du nez, & que les vapeurs du vin & des viandes dont il ſe chargea, fermerent le paſſage de ce ſang, qui, après l'avoir étouffé, ſortit avec violence par tous les conduits. Je les ai ſuivis ſur la manière de ſa mort; mais j'ai crû plus à propos d'en attribuer la cauſe à un excès de colère, qu'à un excès d'intempérance.

Au reſte, on m'a preſſé de répondre ici par occaſion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque tems contre la comé-

die ; mais je me contenterai d'en dire deux choſes, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertiſſement ſi honnête & ſi utile. L'une, que je ſoumets tout ce que j'ai fait & ferai à l'avenir à la cenſure des puiſſances tant eccléſiaſtiques que ſéculières, ſous leſquelles Dieu me fait vivre ; je ne ſais s'ils en voudraient faire autant. L'autre, que la comédie eſt aſſez juſtifiée par cette célèbre traduction de la moitié de celles de Térence, que des perſonnes d'une pitié exemplaire & rigide ont donnée au public, & ne l'auraient jamais fait, ſi elles n'euſſent jugé qu'on peut innocemment mettre ſur la ſcène des filles engroſſées par leurs amans, & des marchands d'eſclaves à proſtituer. La nôtre ne ſouffre point de tels ornemens. L'amour en eſt l'ame pour l'ordinaire ; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, & eſt plus capable de purger en nous cette paſſion, que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au ſortir de la repréſentation du Cid, qui voulût avoir tué, comme lui, le père de ſa maîtreſſe pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de fille qui ſouhaitât que ſon amant eût tué ſon père, pour avoir la joie de l'aimer en pourſuivant ſa mort. Les tendreſſes de l'amour content ſont d'une autre nature, & c'eſt ce qui m'oblige à les éviter. J'eſpère un jour traiter cette matière plus au long, & faire voir quelle erreur c'eſt de dire qu'on peut faire parler ſur le théatre toutes ſortes de gens ſelon toute l'étendue de leurs caractères.



ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Oſtrogots.

HONORIE, ſœur de l'empereur Valentinien.

ILDIONE, ſœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

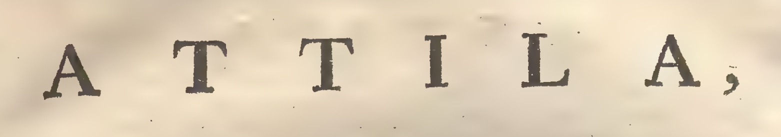
Gardes.

La ſcène eſt au camp d'Attila, dans la Norique.





Vous? devant Attila vous n'etes que deux hommes,



ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

Ils ne ſont pas venus, nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe hâter.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres;
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivans,
Que pour trainer partout deux rois pour vos ſuivans?

ATTILA.

J'en puis réſoudre ſeul, Octar, & les apelle,
Non ſous aucun eſpoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déja dit tout ce qu'ils me diront:

Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire eſt un affront pour l'autre, & pour ſon frère;
Et je veux attirer d'un ſi juſte couroux
Sur l'auteur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſurer une excuſe à ce manque d'eſtime,
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte,
J'en prendrais hautement l'occaſion offerte;
Ce titre en eux me choque, & je ne ſais pourquoi
Un roi que je commande oſe ſe nommer roi.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéiſſance;
Et je ſuis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, ſe peut-il que pour ces deux princeſſes
Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendreſſes?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennui
Votre ame irréſolue aux ſentimens d'autrui?
Ou ſi vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juſte couroux?
Et pour juſte qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états
Doit combattre de tête encor plus que de bras,

Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du déſordre & de la défiance;
Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaîné les hazards.
Nous étions auſſi forts qu'à préſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès-lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Viſigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent;
Loin de ſe diviſer, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons;
Et n'ayant pû ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai ſû les rétablir, & cherche à me venger;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuſes,
J'envoye offrir la paix aux deux plus belliqueuſes;
Je traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princeſſes qu'enſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon ôtage.
Si j'offenſe par-là l'un des deux ſouverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains.
Ainſi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte;
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſaura lui réſiſter;
Tant que de nos vainqueurs terraſſés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.

Quant à l'amour, apren que mon plus doux ſouci
N'eſt... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

Rois, amis d'Attila, ſoutiens de ma puiſſance,
Qui rangez tant d'états ſous mon obéiſſance,
Et de qui les conſeils, le grand cœur & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain;
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaſte effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'empereur,
Ont crû par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même tems traitée,
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et preſque ſur les pas de mes ambaſſadeurs
Les leurs m'ont amené deux princeſſes leurs ſœurs.
Le choix m'en embarraſſe, il eſt tems de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le diffère;
Il faut enfin réſoudre, & quel que ſoit ce choix,
J'offenſe un empereur, ou le plus grand des rois.

Je

Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siécle en siécle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix;
On tremblera du moins au nom de leurs *François*.
Vous donc, qui connaissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prètez moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'apui;
Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques,
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques;
Et qui des deux enfin déchû d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance:
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins,
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un & l'autre traité suffit pour nous instruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre tems à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui, sur leur raport, l'amour vous solicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra;
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſuffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir ſur moi.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire,
Que jamais un mari n'oſe ou ne peut dédire :
C'eſt au commun des rois à ſe plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire eſclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du choix le plus utile,
Du couroux à domter ou plus ou moins facile ;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
Il n'eſt ſcrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands diſcours ici ne ſont pas néceſſaires ;
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand deſtin commence, un grand deſtin s'achève :
L'empire eſt prêt à choir, & la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir ſon apui,
Et l'autre en trébuchant l'enſevelir ſous lui.

Vos devins vous l'ont dit; n'y mettez point d'obſtacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant & briſé,
C'eſt chercher par ſa chûte à ſe voir écraſé.
Apuyez donc la France, & laiſſez tomber Rome;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme:
D'un ſi bel avenir avouez vos devins;
Avancez le ſuccès, & hâtez les deſtins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des deſtinées;
Mais s'il eſt glorieux, ſeigneur, de le hâter,
Il l'eſt, & plus encor, de ſi bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers ſa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce deſtin nouveau,
Ne puiſſe trébucher que ſur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de ſuſpendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus ſavans devins
Arbitre des ſuccès, & maître des deſtins?
J'oſe vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédiſent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le liſent;
Mais vous aſſurent-ils que quelque aſtre jaloux
N'ait point mis plus d'un ſiécle entre l'effet & vous?
Ces éclatans retours que font les deſtinées,
Sont aſſez rarement l'œuvre de peu d'années;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.

Cependant regardez ce qu'eſt encor l'empire ;
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire ;
De ſes entrailles même il produit les tyrans ;
Mais il peut encor plus que tous ſes conquérans.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Mérouée & Thiéry,
Là, ſans Aëtius, tous quatre auraient péri.
Les romains firent ſeuls cette grande journée :
Uniſſez-les à vous par un digne hyménée.
Puiſque déja ſans eux vous pouvez preſque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'être,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquillité
Si vous leur ſouffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, eſt encor quelque choſe ;
Mais nous ne ſommes plus au tems de Théodoſe ;
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'empire eſt quelque choſe, & l'empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux ſouverains,
Qui n'oſait à ſon aide apeller des romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
Empruntait pour régner des perſonnes plus rares ;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majeſtés ne laiſſant que le nom,
On voyait dominer d'une hauteur égale

Un Got dans un empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en eſt indigné,
De tous côtés auſſi pour eux on a régné.
Le ſecond Théodoſe avait pris leur modelle:
Sa ſœur à cinquante ans le tenait en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les reſſorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu ſa mère,
Il a ſemblé répondre à ce grand caractère;
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par ſa mère, ou ſa mère pour lui;
Et depuis ſon trépas il a trop fait connaître
Que s'il eſt empereur, Aëtius eſt maître;
Et c'en ſerait la ſœur qu'il faudrait obtenir,
Si jamais aux romains vous vouliez vous unir.
Au reſte, un prince faible, envieux, mol, ſtupide,
Qu'un heureux ſuccès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à ſon plaiſir,
Et laiſſe le pouvoir à qui s'en peut ſaiſir.
Mais le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qui ne permet aux ſiens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par ſon ordre ils en doivent avoir.
Il fait vaincre & régner, & depuis ſa victoire,
S'il a déja ſoumis & la Seine, & la Loire,
Quand vous voudrez aux ſiens joindre vos combattans
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas longtems.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte,
En verront la vengeance & plus haute & plus promte;

Et pour glorieux prix d'avoir sû nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, & qu'il est tems qu'enfin
Et du Tibre & du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse,
Qui l'aporte pour dot à l'ardeur qui vous presse ;
Et paraissez plutôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des états sur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance ;
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laissa le suffrage :
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aëtius n'est pas si maître qu'on veut croire,
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire ;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruïnes ;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une & part à ce débris ;
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix ?
Ildione n'aporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;

Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, ſeigneur, à vous, à votre race;
Du fameux Théodoſe aſſurez vous la place:
Rome adore la ſœur, le frère eſt ſans pouvoir;
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choiſiſſez-vous exprès ces contrariétés?
Plus j'entens raiſonner, & moins on détermine;
Chacun dans ſa penſée également s'obſtine;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarraſſer!
Je ne demande point de ſi diverſes routes,
Il me faut des clartés, & non de nouveaux doutes;
Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,
C'eſt m'offenſer tous deux que ne réſoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il penſe,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance;
Mais nous ne ſommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en ſerons ravis;
Ils ſont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent . . .

ATTILA.

Uniſſez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, & . . . Je n'achève pas.

Dites moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une & l'autre princesse.
Leurs frères vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté rendus leurs partisans ?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis & le vôtre ?
Par quel dessein de plaire, ou de vous agrandir . . .
Mais derechef, je veux ne rien aprofondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites vous une grace.
Accordez vous ensemble, & ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions, en cette conjoncture,
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zéle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusques-là suspendre ma colère.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

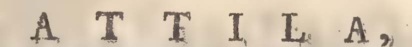
EN ſerons-nous toujours les malheureux objets ?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en ſujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, ſeigneur, ſur de telles diſgraces,
Le ciel en doit un jour effacer juſqu'aux traces ;
Mes devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'eſt pas loin;
Ils en ont, diſent-ils, un aſſuré préſage.
Je vous confîrai plus, ils m'ont dit davantage ;
Et qu'un Théodoric, qui doit ſortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le roi ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,
D'épouſer Ildione, afin que par ce choix
Il laiſſe à mon hymen Honorie & ſes droits.
  Ne vous opoſez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, ſeigneur, & dès ce même inſtant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.



Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour politique;
Et puiſque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princeſſe un véritable amour;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais enfin nos deſirs ne compatiſſent point.
Voyons qui ſe doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme;
Ou s'il n'eſt point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette paſſion.

VALAMIR.

Ce ſerait pour mon cœur un cruel ſacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien ſerait un dur ſuplice.
Vous aime-t-on?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, ſeigneur?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour eſt un triſte avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre eſt le partage!

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat

Cet amour qui fait ſeul tant de raiſons d'état.
Nous n'avons que trop vû juſqu'où va ſa colère,
Qui n'a pas épargné le ſang même d'un frère;
Et combien après lui de rois ſes alliés,
A ſon orgueil barbare il a ſacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui ſuivaient ces illuſtres victimes,
Suivent encor ſous lui l'impunité des crimes;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux ſoldats,
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres ſujets ſortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il ſemble à ſes diſcours déja nous ſoupçonner,
Et ce ſont des ſoupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut diſpoſons ma princeſſe.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſuadez, quel malheur eſt le mien!

VALAMIR.

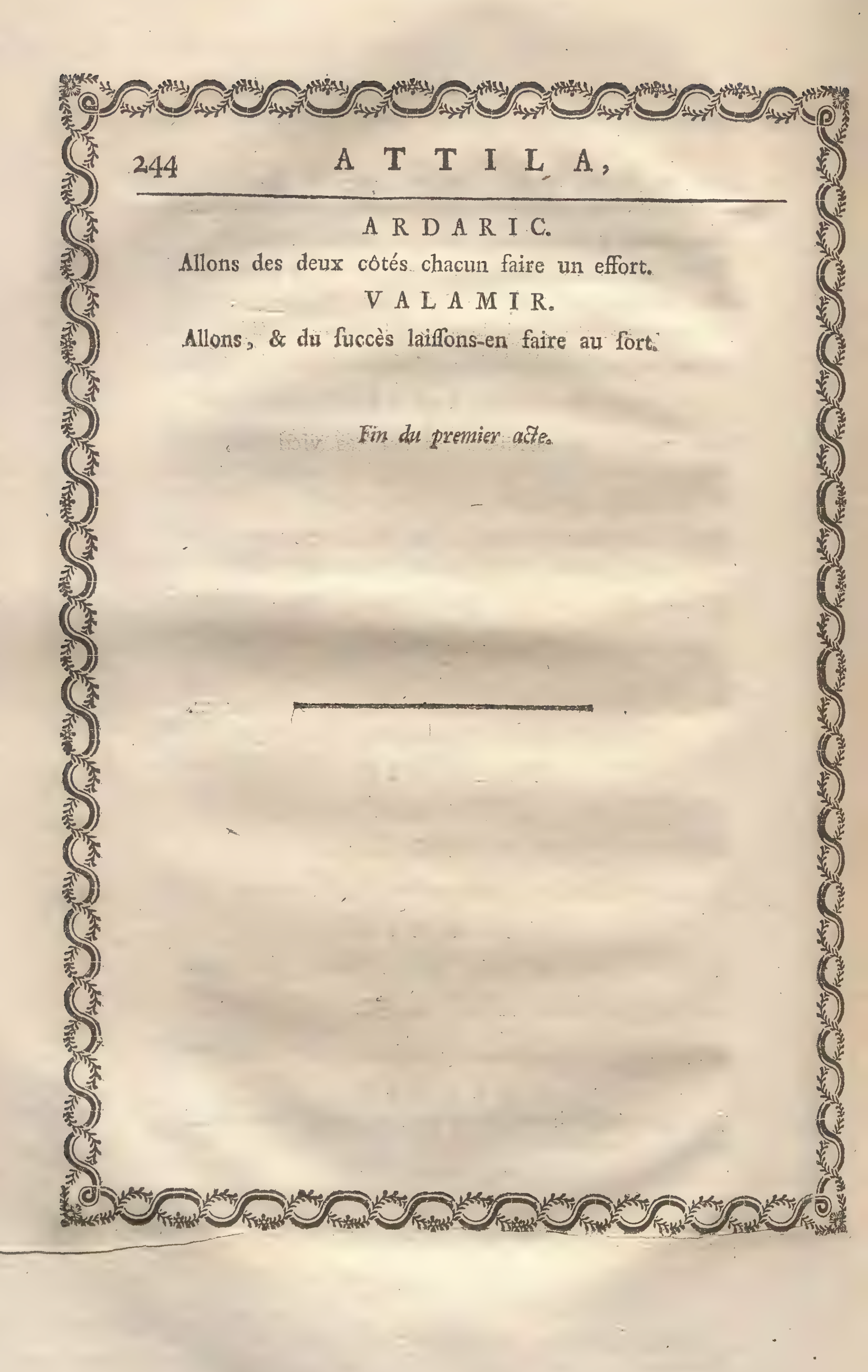
Et ſi l'on vous en croit, puis-je eſpérer plus rien?

ARDARIC.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre!

VALAMIR.

Ah, que n'eſt mon bonheur plus compatible au vôtre!



ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du succès laiſſons-en faire au ſort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne m'en défens point, oui, madame, Octar m'aime;
Tout ce que je vous dis, je l'aî sû de lui-même:
Ils sont rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connaître,
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis,
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en ôtage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés;
Et si de le servir leurs troupes n'étaient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondraient de leurs têtes.
Son frère ainé Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité;

Il n'a pû le ſouffrir, & ſa jalouſe envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'eſt immolé ſa vie.
Le ſang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour diſtiller du cerveau,
Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.
Suivant même qu'il a plus ou moins de couroux,
Ce ſang forme un ſuplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus ſtérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime? & pourquoi m'engager
A ſouffrir un amour qui ne peut me venger?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princeſſe,
Qui hait également l'orgueil & la faibleſſe;
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſure aucun bras à me faire juſtice.
Juſqu'à Rome Attila m'envoye offrir ſa foi,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moi.
Hélas! Flavie, hélas! ſi ce doute m'offenſe,
Que doit faire une indigne & haute préférence?
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame, & montrez à fa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laiſſé mon frère,
Enflammé contre moi de haine & de colère,
Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétens pour dot la moitié de l'empire...?

FLAVIE.

Ce ſerait d'un malheur vous jetter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous juſques-là ;
Il eſt d'autres moyens de braver Attila.
Épouſez Valamir.

HONORIE.

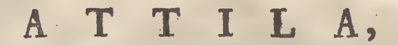
Eſt-ce comme on le brave,
Que d'épouſer un roi dont il fait ſon eſclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, ſi j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et ſi tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourrait être & ſa perte, & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour,
Endure telle inſulte au milieu de ſa cour.
Ildione par-là me verrait à ſa ſuite ;
A de honteux reſpects je m'y verrais réduite ;



Et le sang des Césars qu'on adora toujours,
Ferait hommage au sang d'un roi de quatre jours ?
Di-le moi toutefois, pencherait-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi, ce qu'à l'éviter il aporte de soins...

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre;
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, & toute sa fierté
Ménage pour choisir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même suplice.
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses apas.
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas,
Et... Mais Valamir entre, & sa vûe en mon ame

Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut ſur moi bien plus que je ne veux.
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Di-lui... Mais il vaut mieux faire effort ſur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE ſavez-vous, ſeigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puiſque juſqu'à moi vous portez vos ſouhaits,
Avez-vous ſû connaître à quel prix je me mets?
Je parle avec franchiſe, & ne veux point vous taire
Que vos ſoins me plairaient s'il ne falait que plaire:
Mais quand cent & cent fois ils ſeraient mieux reçûs,
Il faut pour m'obtenir quelque choſe de plus.
Attila m'eſt promis j'en ai ſa foi pour gage;
La princeſſe des Francs prétend même avantage;
Et bien que ſur le choix il me ſemble héſiter,
Étant ce que je ſuis, j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'un & l'autre.
J'ai du cœur, on m'offenſe, examinez le vôtre.
Pourez-vous m'en venger? pourez-vous l'en punir?

VALAMIR.

N'eſt-ce que par le ſang qu'on peut vous obtenir?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde



Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux ?
Ne saurait-on sans crime être digne de vous ?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, & payiez ma conquète.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

VALAMIR.

Il n'en est pas besoin, madame, il vous respecte ;
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneraient à vous.

HONORIE.



Que j'estime assez peu le sang de Théodose,
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose!
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori !
Pour peu que vous m'aimiez, seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'apui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez si vous l'êtes ;
Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.

Voyez à quoi, ſeigneur, on connaît les monarques ;
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;
Et ſoyez ſatisfait qu'on vous daigne aſſurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

SCENE III.

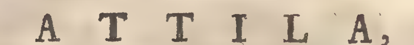
VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QUelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'eſpère
Un roi dont tous les vœux . . .

FLAVIE.

Seigneur, laiſſez la faire ;
L'amour ſera le maître, & la même hauteur,
Qui vous diſpute ici l'empire de ſon cœur,
Vous donne en même tems le ſecours de la haine,
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ſes feux,
Fait haïr Attila de ſe promettre à deux ;
Non que cette fierté n'en ſoit aſſez jalouſe,
Pour ne pouvoir ſouffrir qu'Ildione l'épouſe.
A ſon frère, à ſes Francs faites la renvoyer ;
Vous verrez tout ce cœur ſoudain ſe déployer,
Suivre ce qui lui plait, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement ;



Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorſque moins on y penſe;
Et je ne vous dis rien ſans beaucoup d'aparence.
Ardaric vous aporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le tems ſera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

QU'avez-vous obtenu, ſeigneur, de la princeſſe?

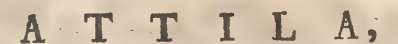
VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vû pour moi quelque tendreſſe;
Mais elle ſait d'ailleurs ſi bien ce qu'elle vaut,
Que ſi celle des Francs a le cœur auſſi haut,
Si c'eſt à même prix, ſeigneur, qu'elle ſe donne,
Vous lui pourez longtems offrir votre couronne.
Mon rival eſt haï, je n'en ſaurais douter;
Tout le cœur eſt à moi, j'ai lieu de m'en vanter;
Au reſte des mortels je ſais qu'on me préfère,
Et ne ſais toutefois ce qu'il faut que j'eſpère.
Voyez votre Ildione, & puiſſiez-vous, ſeigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans ſon cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un eſprit plus facile. Octar ſort de ſa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.
Pourai-je voir la princeſſe à mon tour ?
OCTAR.
Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;
Mais à ce que ſes gens, ſeigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.
ARDARIC.
Dites moi cependant: Vous futes priſonnier
Du roi des Francs ſon frère en ce combat dernier ?
OCTAR.
Le déſordre, ſeigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux diſgraces publiques.
Si j'y fus priſonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans ſa cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvai ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la princeſſe,
Que de retour ici je penſe lui devoir
Les plus ſacrés reſpects qu'un ſujet puiſſe avoir.
ARDARIC.
Qu'un monarque eſt heureux lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne !



OCTAR.

Vous ſavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur lui cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfère.
Mais vous vous louez fort auſſi du roi ſon frère;
Ne me déguiſez rien. A-t-il des qualités
A ſe faire admirer ainſi de tous côtés?
Eſt-ce une vérité que ce que j'entens dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'univers l'admire?

OCTAR.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous en a dit;
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ai vû ſuffit,
Je l'ai vû dans la paix, je l'ai vû dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vû plus d'une fois de fières nations
Déſarmer ſon couroux par leurs ſoumiſſions.
J'ai vû tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N'avoir rien que d'auguſte, & que de magnifique;
Et ſes illuſtres ſoins ouvrir à ſes ſujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes juſtes deſſeins faiſait l'heureux prélude;
Et ſi j'oſe le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vû tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute ſon armée,
Semer par ſes périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes têtes

De ſa courſe rapide entaſſer les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand roi,
Ce que j'en ai vû paſſe un homme tel que moi;
Mais je ne puis, ſeigneur, m'empêcher de vous dire
Combien ſon jeune prince eſt digne qu'on l'admire.
  Il montre un cœur ſi haut ſous un front délicat,
Que dans ſon premier luſtre il eſt déja ſoldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame eſt toute prête.
D'un gros de cavaliers il ſe met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'eſcadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher ſous ſon nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majeſté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite . . .
Mais la princeſſe vient, ſeigneur, & je vous quitte.



SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a consulté, seigneur, m'aprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choisir; il faut parler, madame;
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il penche, & si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublîrai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce serait ma pensée, aussi-bien que la vôtre;

Et

Et ſi je n'étais pas, ſeigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis;
Mais l'eſclavage fier d'une haute naiſſance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuiſſance;
Et victime d'état, je dois ſans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine?

ILDIONE.

Qu'un pareil ſacrifice aurait pour moi d'apas!
Et que je ſouffrirai s'il ne s'y réſout pas!

ARDARIC.

Qu'il ſerait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême!
J'entens celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'eſt à mon frère alors de venger & punir;
Mais ce n'eſt point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec ſa France,
Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle; & puiſſe être Honorie
La plus conſidérée, ou moi la moins chérie!
Puiſſe-t-il ſe réſoudre à me manquer de foi!
C'eſt tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des ſouhaits, je n'en ſuis point avare;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...



ARDARIC.

Que feront d'inutiles ſouhaits,
Que laiſſer à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous eſpérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE.

Rome eſt encor puiſſante, il ſe peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour apui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront ſur toutes vos grandeurs;
Je le ſens en moi-même, & ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard il ne puiſſe détruire.
Armez-les de rigueurs, madame, & par pitié,
D'un charme ſi funeſte ôtez leur la moitié;
C'en ſera trop encor, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'eſt aucun eſpoir dont nos deſirs ſe flattent;
Faites donc davantage, allez juſqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'eſpère plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que votre hyménée
A déja par vos mains tranché ſa deſtinée.

ILDIONE.

Ai-je ſi peu de part en de tels déplaiſirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos ſoupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes ſens allarmés,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot ſi rude,
C'eſt pour une belle ame un peu d'ingratitude.

De quelques traits pour vous que mon cœur ſoit frapé,
Ce grand mot juſqu'ici ne m'eſt point échapé ;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre eſpoir flottant donner tous mes ſouhaits,
A votre eſpoir déçû donner tous mes regrets,
N'eſt-ce point dire trop ce qui ſied mal à dire ?

ARDARIC.

Mais vous épouſerez Attila ?

ILDIONE.

J'en ſoupire,
Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuſer,
Si même en n'oſant rien il craint de trop oſer ?
Non, ſi vous en aviez, vous ſauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on eſt prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, & ma juſte douleur
Ne peut vous dire aſſez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique ?
Écoutez, & ſur-tout, ſeigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puiſqu'il vous plait tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous diſe encore,
Que ſi votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai ſa main d'un œil auſſi content,
Que ſi je me donnais ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage

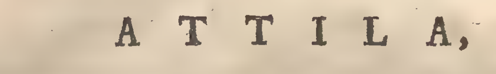
Pour le dernier ſuplice & le dernier outrage;
Et que le dur effort d'un ſi cruel moment,
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déférence,
Où même il ne ſoupçonne aucune répugnance.
Je l'épouſerai donc, & réſerve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme une autre à la haine publique
Qu'aime à ſemer partout ſon orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus, que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma nation;
Qu'en dépit des traités & de tout leur myſtère,
Un tyran qui déja s'eſt immolé ſon frère,
Si jamais ſa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triſte choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout ſaccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger!
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une;
Et comme j'aurai lors ſa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Aſſez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes;
Cette gloire aiſément touche les grandes ames;
Et de ce même coup qui briſera mes fers,
Il eſt beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je ſuis, voilà ce que je penſe,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offenſe.
Vous, faites moi juſtice; & ſongez mieux, ſeigneur,

S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC *ſeul.*

Vous préſerve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur ſi grand mettre une ame ſi belle !
Et puiſſe Attila prendre un eſprit aſſez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCTAR, as-tu pris ſoin de redoubler ma garde?

OCTAR.

Oui, ſeigneur, & déja chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, ſeigneur, juſqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inſpire à leurs pareils l'amour au deſeſpoir;
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante,
Qu'une haine ſans force, une rage impuiſſante,
Je m'aſſure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.

Qu'en disent nos deux rois ?

OCTAR.

Leurs ames allarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité....

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais seuls, & sans suite ; & quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.
N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude ;
Je les fais observer avec exactitude ;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas ;
On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, apren d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le seul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadême,
Et pressé des soupçons où j'ai sû l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles ;

Je me vois l'accès libre au pied de ſes murailles ;
Et ſi j'y fais paraître Honorie & ſes droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix ;
Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique,
Qu'attire ſur ſa tête une mort ſi tragique,
Sauront faire aiſément, ſans en venir aux mains,
De l'époux d'une ſœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainſi donc votre choix tombe ſur Honorie ?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie :
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je ſens combattre encor dans ce cœur qui ſoupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raiſon qui ſoutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui ſoutenir un coup d'œil ;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité ſuprême,
Si tu prens malgré moi l'empire de moi-même ;
Et ſi cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante ;
Du plus utile choix donne lui l'épouvante ;
Pour l'obliger à fuir, pein lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fai lui peur d'une priſon ſévère,

Qui

Qui me réponde ici du couroux de ſon frère,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foi
Pourrait en un moment ſoulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en ſerait pas ſéduite ?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite ;
Ses yeux, mes ſouverains à qui tout eſt ſoumis,
Me ſauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prens une autre manière.
Fai m'en haïr, pein moi d'une humeur noire & fière ;
Di lui que j'aime ailleurs, & fai lui prévenir
La gloire qu'Honorie eſt prête d'obtenir.
Fai qu'elle me dédaigne, & me préfère un autre,
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre :
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le poſſède !
Ah ! le mal eſt encor plus doux que le remède.
Di lui, fai lui ſavoir....

OCTAR.

Quoi, ſeigneur ?

ATTILA.

Je ne ſai :
Tout ce que j'imagine eſt d'un fâcheux eſſai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en réſoudre ?

ATTILA.

Octar, je l'aperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raiſon confondue, orgueil preſque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé ?



SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

VEnir juſqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages ;
Ne vous ſuffit-il point que le cœur ſoit à vous ?

ILDIONE.

C'eſt de quoi faire naître un eſpoir aſſez doux.
Ce n'eſt pas toutefois, ſeigneur, ce qui m'amène ;
Ce ſont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux rois obſervés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre ?

ILDIONE.

Mon intérêt, ſeigneur, c'eſt d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en ſouci ;
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi.
Vous ſerais-je ſuſpecte ? Et de quoi ?

ATTILA.

D'être aimée :
Madame, vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'aparence, ont bleſſé plus d'un roi ;
D'autres ont un cœur tendre, & des yeux comme moi ;
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'inſolence,
Qui pourrait ſur vous-même uſer de violence.



ILDIONE.

Il en eſt des moyens plus doux & plus aiſés,
Si je vous charme autant que vous m'en accuſez.

ATTILA.

Ah, vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière
Cherche à voir ſous mes pas trembler la terre entière;
Moi, qui veux pouvoir tout, ſi-tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien ſur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre ſuite:
Mes plus heureux ſuccès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévû leur fait une victoire;
Leur moindre ſouvenir l'emporte ſur ma gloire;
Il s'empare & du cœur, & des ſoins les plus doux;
Et j'oublie Attila dès que je penſe à vous.
Que pourai-je, madame, après que l'hyménée
Aura mis ſous vos loix toute ma deſtinée?
Quand je voudrai punir, vous ſaurez pardonner,
Vous refuſerez grace où j'en voudrai donner,
Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre,
Vous ſaurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins ſur ce pouvoir ſuprême,
Madame, & pour un jour ceſſez d'être vous-même,
Ceſſez d'être adorable, & laiſſez moi choiſir
Un objet qui m'en laiſſe aiſément reſſaiſir.
Défendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible:



Prêtez moi des refus, prêtez moi des mépris,
Et rendez moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE.

Je croyais qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceur & de galanterie ;
Et je n'attendais pas une civilité,
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ces honneurs près des miens ne ſont qu'honneurs frivoles;
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et ſi de ſon côté vous tournez tous vos ſoins,
C'eſt qu'elle a moins d'attraits, & ſe fait craindre moins.
L'aurait-on jamais crû qu'un Attila pût craindre
Qu'un ſi léger éclat eût de quoi l'y contraindre?
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi,
Il n'oſât hazarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages,
Que juſqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Aprenez moi, ſeigneur, pour ſuivre vos deſſeins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains ;
Dites moi quels mépris peuvent le ſatisfaire.
Ah, ſi je lui déplais à force de lui plaire,
Si de ſon trop d'amour ſa haine eſt tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où ſe voit-on réduit?
  Allez, ſeigneur, allez où tant d'orgueil aſpire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;
D'un mérite penchant c'eſt un ferme ſoutien ;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma perſonne.

ATTILA.

Et c'eſt plus que l'empire,
Plus qu'un droit ſouverain ſur tout ce qui reſpire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites moi l'accepter, & pour reconnaiſſance
Quels climats voulez-vous ſous vôtre obéiſſance?
Si la Gaule vous plait, vous la partagerez,
J'en offre la conquète à vos yeux adorés,
Et mon amour . . .

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'aprête,
La main du conquérant vaut mieux que ſa conquète.

ATTILA.

Quoi, vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je ſuis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare;
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matière;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foi,
Apréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'apas retiennent ma franchiſe,
Je puis l'ètre comme eux de qui me tyranniſe.
Souvenez vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller juſque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me réſoudre? Eh bien j'oſe.... De grace

Dispenſez moi du reſte, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, ſeigneur, oublier juſque-là.
J'obéis, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite;
Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interprète.
J'ai tous les ſentimens qu'il lui plait m'ordonner;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.
Je partage déja la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſavoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez, quand j'obéis ſi bien?

ATTILA.

Je n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble,
Si-tôt que je conçois tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre, & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez moi ſéparer mes douleurs.
Souffrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre:
Après mon hyménée on aura ſoin du vôtre.
Ce grand effort déja n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'oſe attendre.

ILDIONE.

J'oſerai plus que vous, ſeigneur, & ſans en prendre;
Et puiſque de ſon bien chacun peut ordonner,
Votre cœur eſt à moi, j'oſerai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il ſouhaite.
Vous, traitez moi, de grace, ainſi que je vous traite;
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE.

Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

Ce grand choix est donc fait, seigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas crû vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, & me faire observer?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre;
Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentimens
En commence déja les justes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame;
C'était moi qu'on craignait, & non pas vous, madame;
Et ce glorieux choix qui vous met en couroux,
Ne tombe pas sur moi, madame, c'est sur vous.

Il eſt vrai que ſans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en auroit ſû défendre ;
Il était tout à moi. Ne vous allarmez pas
D'aprendre qu'il était au peu que j'ai d'apas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;
Et forte déſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de votre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce préſent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris :
Souffrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reſte entière obéiſſance.
Je vous rens à vous-même, & ne puis rien de plus ;
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACcepter ſes refus ! Moi, ſeigneur !

ATTILA.

Vous, madame.

Peut-il être honteux de devenir ma femme ?
Et quand on vous aſſure un ſi glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive ?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon choix,
En marcherez-vous moins ſur la tête des rois ?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princeſſes,
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes ;
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux ;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre ;
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la vôtre ;
J'en étais idolâtre, & veux vous épouſer,
La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plait d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plait qu'on en uſe :
Je ceſſe d'eſtimer ce qu'une autre refuſe ;
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,

Le rebut d'Ildione eſt indigne de moi.
Oui, bien que l'univers, ou vous ſerve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, & m'offre par pitié ?
Je ſais ce que le ciel m'a fait au-deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il eſt égal au mien,
Madame; & nos fiertés ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de princeſſe, & la vôtre eſt d'eſclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
Votre orgueil a ſon faible, & le mien toujours fort
Ne peut ſouffrir d'amour dans ce peu de raport.
S'il vient de reſſemblance, & que d'illuſtres flammes
Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtrait cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me reſſemblent mieux ?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe;
Et cette noble ardeur de me déſobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'eſt qu'à moi, ſeigneur, que j'en dois rendre compte;

Quand je voudrai l'aimer, je le pourai ſans honte;
Il eſt roi comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi
Même ſplendeur de ſang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous ſépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que juſqu'à Valamir.
Chez ſes propres ſujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entr'eux & moi que remplir l'intervale;
Il reçoit ſous ce titre, & leur porte mes loix;
Et s'il eſt roi des Gots, je ſuis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-deſſus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait ſa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits uſurpés
Sur des peuples ſurpris, & des princes trompés:
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il ſous ta rage à tes pieds abattu,
Il eſt plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

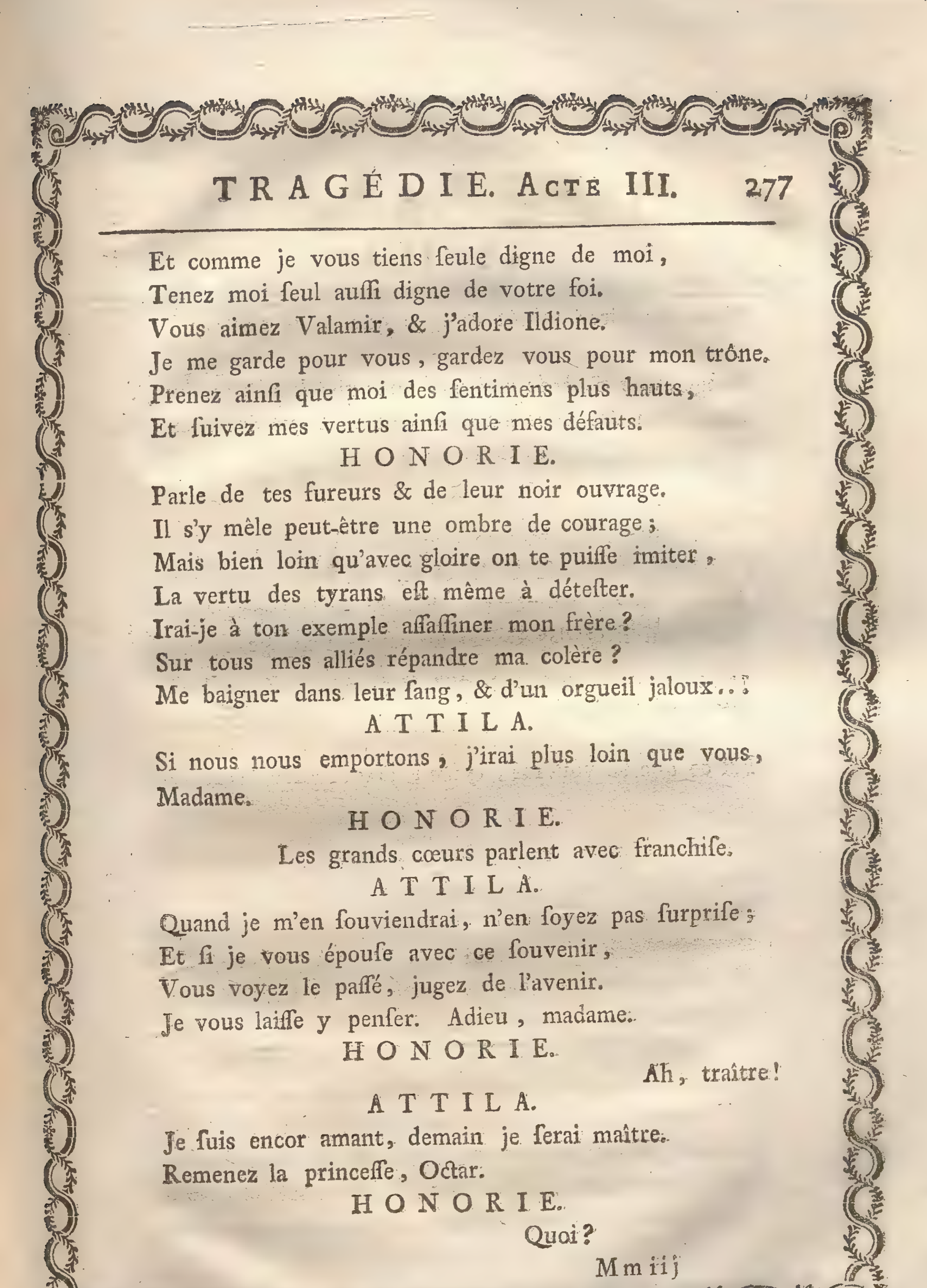
Sa vertu ni vos droits ne ſont pas de grands charmes,
A moins que pour apui je leur prête mes armes.
Ils ont beſoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus beſoin.
Aëtius eſt mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop ſans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius est mort ! Je n'ai plus de tyran ;
Je reverrai mon frère en Valentinian ;
Et mille vrais héros qu'oprimait ce faux maître,
Pour me faire justice à l'envi vont paraître.
Ils défendront l'empire, & soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres ;
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres ;
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux,
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trèpas tous ces grands cœurs revivent ;
Et pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place, & remplit son devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir :
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare ;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de si mal vous connaître,
Que d'avoir tant d'amour, & le faire paraître.
Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les ames communes,
Non sur celles qui font & défont les fortunes ;
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faiblesses ;
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses ;



Et comme je vous tiens ſeule digne de moi,
Tenez moi ſeul auſſi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione.
Je me garde pour vous, gardez vous pour mon trône.
Prenez ainſi que moi des ſentimens plus hauts,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter,
La vertu des tyrans eſt même à déteſter.
Irai-je à ton exemple aſſaſſiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendrai, n'en ſoyez pas ſurpriſe;
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,
Vous voyez le paſſé, jugez de l'avenir.
Je vous laiſſe y penſer. Adieu, madame.

HONORIE.

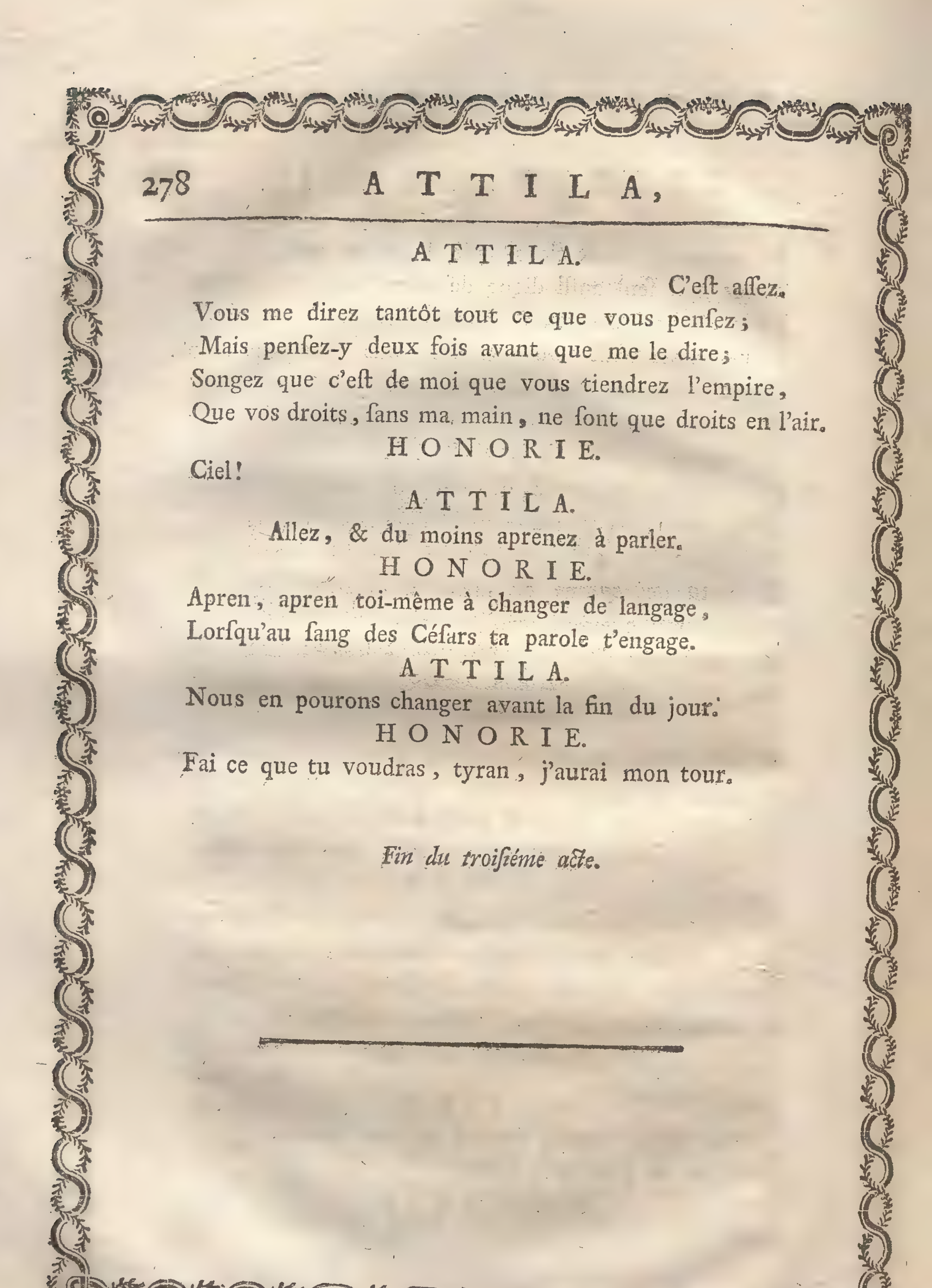
Ah, traître!

ATTILA.

Je ſuis encor amant, demain je ſerai maître.
Remenez la princeſſe, Octar.

HONORIE.

Quoi?



ATTILA.

C'eſt aſſez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous penſez ;
Mais penſez-y deux fois avant que me le dire ;
Songez que c'eſt de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, ſans ma main, ne ſont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel !

ATTILA.

Allez, & du moins aprenez à parler.

HONORIE.

Apren, apren toi-même à changer de langage,
Lorſqu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fai ce que tu voudras, tyran, j'aurai mon tour.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, servez moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie,
J'en donne ma parole, & sa main est à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrais le pouvoir, j'assurerais, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment:
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice:
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent;
Mais proposer de front, ou vouloir doucement,
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,



Combattre ſa penſée en faveur de la vôtre,
C'eſt ce que nous n'oſons, ni moi, ni pas un autre;
Et ſi je hazardais ce contretems fatal,
Je me perdrais; madame, & vous ſervirais mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il ſoupire?

OCTAR.

La mort d'Aëtius & vos droits ſur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins aplanis,
Et tous autres ſouhaits de ſon cœur ſont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles;
Il veut que ſon nom ſeul renverſe les murailles;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats ſentent l'avanturier.
Il veut que de ſes gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable;
Et prodigue de ſang, il épargne celui
Que tant de combattans expoſeraient pour lui.
Ainſi n'eſpérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche:
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attens,
Madame, aſſurez vous que je prendrai mon tems.

SCENE

SCÉNE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquaient vos discours,
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours?

HONORIE.

Je te l'avais bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendait même gêne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible;
Ildione a sû l'art de m'en faire un malheur;
La gloire en est pour elle, & pour moi la douleur;
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, & les soins qu'il se donne...

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en ſoupçonne;
Il eſt fier & colère, & s'il ſait une fois
Qu'Ildione en ſecret l'honore de ſon choix,
Qu'Ardaric ait ſur elle oſé jetter la vûe,
Et briguer cette foi qu'à lui ſeul il croit dûe,
Je crains qu'un tel eſpoir au lieu de s'affermir...

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimais Valamir!
Mais quand on eſt bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, eſt-on ſi-tôt maitreſſe de ſoi-même?
D'Attila, s'il ſe peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre ſon amant;
Accablons leur amour ſous ce que j'apréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faiſons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empèche d'être ici plus heureuſe que moi.
Renverſons leur triomphe. Etrange frénéſie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalouſie!
Mais je me venge, & ſuis en ce juſte projet
Jalouſe du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Hé bien, faiſons connaître
Que le ſang des Céſars ne ſouffre point de maître,
Et peut bien refuſer de pleine autorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'aprête, madame, & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais ſans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vû quel eſt votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir eſt, ſeigneur, de ſoutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illuſtre amour pour ſon premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir ſans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône?
Que. . .

ATTILA.

Toujours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, ſeigneur, puniſſez-la;
Prenez mes intérêts, & preſſez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez lui ſon prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'eſtime,
S'il eſt gloire pour elle, en moi devienne un crime?



Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien ſoit puniſſable où le ſien eſt flatté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous juſtifier mes ordres & mes vœux,
Je croyais qu'il ſuffit d'un ſimple, *Je le veux;*
Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'offenſe.
Quand ſon refus me ſert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander, quand le ſien m'obéit.
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace;
Le vôtre me fait honte, & le ſien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on ſe venger, à moins qu'on aſſaſſine?
Je ne veux point ſa mort, ni même ſa ruïne;
Il eſt des châtimens plus juſtes & plus doux,
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, ſeigneur, car l'offenſe eſt commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.
Ildione, pour prix de ſon manque de foi,
Diſpoſe arrogamment & de vous & de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle goûte l'apas
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel eſt-il cet amant?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui ſavez-vous. . .

HONORIE.

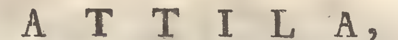
C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,
J'en ſuis mal éclaircie, & votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, & quand elle vous joue,
Même s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moi telle eſt la différence,
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi, s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir uſurpé ſur ſes propres ſoldats ?
Un véritable roi qu'oprime un ſort contraire,
Tout oprimé qu'il eſt, garde ſon caractère ;
Ce nom lui reſte entier ſous les plus dures loix ;
Il eſt dans les fers même égal aux plus grands rois,
Et la main d'Ardaric ſuffit à ma rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduiſez-la, ſeigneur, à l'hymen d'un ſujet ;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre femme être ſa ſouveraine ;
Et je pourai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en ſervir, & de lui commander.



ATTILA.

Madame, je ſaurai lui trouver un ſuplice;
Agréez cependant pour vous-même juſtice;
Et s'il faut un ſujet à qui dédaigne un roi,
Choiſiſſez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou. . .

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe,
C'eſt une vérité que vous m'avez apriſe :
Songez donc, ſans murmure, à cet illuſtre choix,
Et remerciez moi de ſuivre ainſi vos loix.

HONORIE.

Me propoſer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire?
S'il eſt né ſans couronne, & n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.
On a vû des Céſars, & même des plus braves,
Qui ſortaient d'artiſans, de bandoliers, d'eſclaves;
Le tems & leurs vertus les ont rendu fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourrait bien l'accepter ſans ſcrupule,
Tyran; & tu devrais du moins te ſouvenir
Que s'il n'en eſt pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau ſang il eſt de grands ſervices;
Il eſt des vœux ſoumis, il eſt des ſacrifices,

Il eſt des glorieux & ſurprenans effets,
Des vertus de héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Inſtruit par tes maximes,
Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature il doit te reſſembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;
Et rien n'eſt ſûr pour toi, ſi je veux qu'il eſpère.
Ton rival entre, adieu, délibère avec lui.
Si ce cher Octar m'aime, où ſera ton apui ?

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEigneur, ſur ce grand choix je ceſſe d'être en peine ;
J'épouſe dès ce ſoir la princeſſe Romaine ;
En n'ai plus qu'à prévoir à qui plus ſûrement
Je puis confier l'autre & ſon reſſentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambaſſade expreſſe,
Pour Sigiſmond ſon fils voulait cette princeſſe ;
Mais nos ambaſſadeurs furent mieux écoutés.
Pourrait-il nous donner toutes nos ſûretés ?

ARDARIC.

Son état ſert de borne à ceux de Mérouée ;
La partie entr'eux deux ſerait bientôt nouée ;

Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour ſa femme, un frère pour ſa ſœur.
L'union en ſerait trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Viſigoths faiſait même demande.
Comme de Mérouée il eſt plus écarté,
Leur union aurait moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs ſépare nos provinces,
Et ſervirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bientôt lui-même entr'eux deux écraſé,
Leur ferait à ſe joindre un chemin trop aiſé ;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendraient l'entrée,
Qu'ils auraient plus à perdre, & qu'un juſte couroux
N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princeſſe Ildione eſt orgueilleuſe & belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres ſoient ſoumis,
Et ne le pas choiſir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait juſqu'au bout à combattre ;
Et pour peu que la veuille écouter un époux. . .

ATTILA.

Il lui faut donc, ſeigneur, ou Valamir, ou vous ;
La pourriez-vous aimer ? parlez ſans flatterie.
J'aprens que Valamir eſt aimé d'Honorie ;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'aſſurerais ſur vous plus que ſur lui.

ARDARIC.



ARDARIC.

C'eſt m'honorer, ſeigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance ?

ARDARIC.

Vous ſavez que vous plaire eſt mon plus cher ſouci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princeſſe, & qu'on l'amène ici:
Je veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites moi, de grace, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſurer votre foi ?
Et que ſeriez-vous prêt d'entreprendre pour moi ?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torriſmond?
Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigiſmond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre trône?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce promt emportement, & ces ſubites haines,
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines:
Les ſoins de cet amour ſont ceux de ma grandeur;
Et ſi vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme ſa perte eſt juſte encor qu'il n'oſe rien;

Et ſans aller ſi loin, délivrez moi du mien.
Différez à punir une offenſe incertaine,
Et ſervez ma colère avant que votre haine.
Serait-il ſûr pour moi d'expoſer ma bonté
A tous les attentats d'un amant ſuplanté?
Vous-même pourriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maître de ſon ame?

ARDARIC.

S'il était trop à craindre, il faudrait l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres
Feraient accompagner ſon exil de trop d'autres,
Qu'on verrait s'opoſer aux ſoins que nous prendrons,
Et de nos ennemis groſſir les eſcadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour lui qu'une douce eſpérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre roi,
C'en eſt un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un eſprit dont la foi m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe;
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui..,
A des crimes pareils j'ai dû même juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſuplice;
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras,
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?



ARDARIC.

Mais c'eſt deshonorer, ſeigneur, votre hyménée,
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA.

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du ſacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux ſoit le miniſtre, & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par-là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouſer encor votre princeſſe,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendreſſe.



SCENE V.

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA *à Ildione.*

Vos refus obligeans ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agrérait-il la flamme?

ILDIONE.

C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez;
Mais, seigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés,
Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son âme irrésolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Où viennent ces ſoupirs? d'où nait cette triſteſſe?
Eſt-ce que la ſurpriſe étonne l'allégreſſe,
Qu'elle en ſuſpend l'effet pour le mieux ſignaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut diſſimuler?
Il eſt parti, ſeigneur, ſouffrez que votre joie,
Souffrez que ſon excès tout entier ſe déploie,
Qu'il faſſe voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez ſoupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous ſe prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choiſit pour vous, c'eſt un bonheur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourriez vous être prète,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?

ILDIONE.

Quoi, ſeigneur?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous ſachiez la main qui doit l'aſſaſſiner.
C'eſt à cet attentat la mienne qu'il deſtine,
Madame.



I L D I O N E.

C'eſt par vous, ſeigneur, qu'il l'aſſaſſine ?

A R D A R I C.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre roi,
A qui fait ſa fureur la même offre qu'à moi :
Aux dépens de ſa tête il veut qu'on vous obtienne :
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne ;
Sa cruelle faveur m'en a laiſſé le choix.

I L D I O N E.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux rois ?

A R D A R I C.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux princeſſes,
C'eſt d'avoir mieux que lui mérité leurs tendreſſes.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

I L D I O N E.

Eſt-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné !
Il vous offre ma main comme un bonheur inſigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr !

A R D A R I C.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour ſa gloire, on revit dans l'eſtime ;
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort.



ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée,
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée;
Et quant à notre amour, ce triomphe eſt fatal,
La gloire qui le ſuit nous en conſole mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie...

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'eſt pas rendre une vie:
Le tyran immolé me laiſſe mes malheurs,
Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour ſauver une vie, après tout, périſſable,
En rendrais-je le reſte infame & déteſtable?
Et ne vaut-il pas mieux aſſouvir ſa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez ſans doute après cette infamie,
Aſſez pour vous traiter en mortelle ennemie;
Mais ſouvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui préſident ſans nous aux grands événemens.
Le ciel n'eſt pas toujours aux méchans ſi propice;
Après tant d'indulgence il a de la juſtice.
Parlez à Valamir, & voyez avec lui
S'il n'eſt aucun remède à ce mortel ennui.



ARDARIC.

Madame. . .

ILDIONE.

Allez, ſeigneur, nos maux & le tems preſſent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéreſſent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien,
Nous nous plaindrons enſemble, & ne réſoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE *ſeule.*

ILDIONE *ſeule.*

TRêve, mes triſtes yeux, trêve aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez ſi de nouveau vous le pourez domter,
Et renverſer ſur lui ce qu'il oſe attenter.
Reprenez en ſon cœur votre place uſurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échapée,
Rapellez ce couroux que ſon choix incertain
En faveur de ma flamme allumait dans mon ſein.
Que tout ſemble facile en cette incertitude !
Mais qu'à l'exécuter tout eſt pénible & rude !
Et qu'aiſément le ſexe opoſe à ſa fierté
Sa douceur naturelle & ſa timidité !

Quoi,

Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou ren moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

[Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.]

ARDARIC.

SEIGNEUR, vos devins ſeuls ont cauſé notre perte.
Par eux à tous nos maux la porte s'eſt ouverte,
Et l'infidèle apas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à notre ambition.
C'eſt de-là qu'eſt venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur eſpoir d'un avenir ſi doux,
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.
 C'eſt par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs,
Que vous voyez paſſer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périſſe;
On vous fait même grace, ou pareille injuſtice;
Ainſi vos ſeuls devins nous forcent de périr,

Et ce ſont tous les droits qu'ils vous font aquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,
Ils aſſurent ma race encor du même empire.
Ils ſavent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ſes emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loi qu'il nous faſſe, ils ſont inébranlables;
Le ciel en a donné des arrêts immuables;
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit ſortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent ſa conquête?

VALAMIR.

Seigneur, c'eſt m'offenſer encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échaper que par-là?
Pouvez-vous que par-là poſſéder Honorie?
Et d'où naîtra ce fils ſi vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas;
Mais j'eſpère, après tout, ce que je n'entens pas.



SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ARDARIC.

HONORIE.

SAvez-vous d'Attila juſqu'où va la furie,
Princes, & quelle en eſt l'affreuſe barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'eſt qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, ſous cet eſpoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre ſang de ſa main, ou le ſien de la vôtre;
Mais qui le ſervirait ſerait bientôt livré
Aux troupes de celui qui l'aurait maſſacré;
Et par le déſaveu de cette obéiſſance,
Ce tigre aſſouvirait ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon lieutenant ne fait que de ſortir.
Le tyran ſoupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous déſarmer choiſi ce ſatellite;
Et comme avec juſtice il nous croit irrités,
Pour nous parler encor il prend ſes ſûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans ſa tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſait encor la liberté

D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble desespoir qu'il punit par avance,
Et qui se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr:
Car nous aurions péri par les mains de sa garde,
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

HÉ bien, mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense?
Quoi, l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!

Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival!
Pas un de son objet n'a l'ame assez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! & quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté;
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agisse;
Et si vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère & de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes loix;
Et nous méritons bien les plus cruels suplices,
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pû souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi.
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère aprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main eſt plus faite à verſer de tel ſang,
C'eſt lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire juſtice il s'en trouvera d'autres :
Mais ſi vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en poura coûter deux.
Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me faſſent deux victimes;
Et ces rares objets ſi peu dignes de moi.
Seront le digne prix de cet illuſtre emploi

[*à Ardaric.*]

De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.

[*à Honorie.*]

Et comme vous payerez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des boureaux à choiſir;
Et pour nouveau ſuplice à de ſi belles flammes,
Ce choix ne tombera que ſur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrais être lâche & cruel juſques-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours . . .

HONORIE.

Achève; & di que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde, & le fléau de Dieu.
Etale inſolemment l'épouvantable image

De ces fleuves de ſang où ſe baignait ta rage.
Fai voir . . .

ATTILA.

Que vous perdez des mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de tems en tems ſévère,
Ne s'arme pas toujours de toute ſa colère;
Mais quand à ſa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque tems des déluges divers.
Jadis de toutes parts faiſant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde:
Sa main tient en réſerve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui ſon tonnerre,
D'un déluge de ſang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorſque par les tyrans il punit les mortels,
Il réſerve ſa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour ſuplice à toute la nature,
Juſqu'à ce que leur rage ait comblé la meſure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de ſi noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'aprête,
Il tient le bras levé pour te briſer la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque déſormais t'oſera reſſembler.

ATTILA.

Hé bien, en attendant ce changement ſiniſtre,
J'oſerai juſqu'au bout lui ſervir de miniſtre,

Et

Et faire exécuter toutes ſes volontés
Sur vous, & ſur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton ſang, qui chaque jour à longs flots diſtillés,
S'échape vers ton frère & ſix rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'apellent?
Faut-il que ces avis par moi ſe renouvellent?
Voi, voi couler ce ſang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'eſt rien, & pour moi s'il n'eſt point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du tems à m'y réſoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin,
Mais j'en laiſſerai faire à votre grand deſtin;
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenſes.

SCENE IV.

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle?
Vous révolter comme eux? me foudroyer comme elle?
Ou mendier l'apui de mon juste couroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'estime,
S'il osait espérer m'aquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnaissance
Si hautement promise à mon obéissance?
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous;
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux;

Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre roi,
N'y voit pour lui qu'oprobre, & que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire ſuprême,
Qui ne vous laiſſait plus diſpoſer de vous-même:
Rendez toute votre ame à ſon premier ſouhait;
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celui de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſavez, un droit imaginaire;
Et pour vous apuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorſque . . .

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle impoſture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, que de vous obéir?
Et par où juſques-là m'aurais-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,

Que par cet ordre exprès que j'ai reçû de vous.
Vous aviez déja vû qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, madame;
Mais l'amour par vos yeux me fait si bien domter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire;
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi-bien que l'amour;
Et laissez moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime;
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force & domte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fière:
Et si vous avez vû la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant;

Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la prière, & céder à la crainte.
Avoir sû jusques-là réduire mon couroux,
Vous doit être, seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil domté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime?
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les apas?

ATTILA.

Non, princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, suivez mon exemple, & je suivrai le vôtre.

[*Il montre Ildione à Honorie.*]

Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet,
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déja dit, & mon respect fidelle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plait, sa vie est à ce prix.
Disposez à ce prix d'une main qui m'est dûe.
Octar, ne perdez pas la princesse de vûe.

[*à Ildione.*]

Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, & vous, rois, suivez moi.



SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

TU le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton tems? Tu commandes sa garde;
La nuit & le sommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR.

Ah, madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant;
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en son ame ont jetté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'aprocher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie;
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie . . .

HONORIE.

Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuser sans rougir

Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à ſa rage;
Et ta vertu qui craint de trop paraître au jour,
Attend les bras croiſés qu'il t'immole à ſon tour!
Fai périr, ou péri, prévien, lâche, ou ſuccombe;
Venge toute la terre, ou groſſi l'hécatombe.
Si la gloire ſur toi, ſi l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins ſers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE *à Valamir.*

MAis qui me rend, ſeigneur, le bien de votre vûe?

VALAMIR.

L'impatient tranſport d'une joie imprévûe.
Notre tyran n'eſt plus.

HONORIE.

Il eſt mort?

VALAMIR.

Écoutez
Comme enfin l'ont puni ſes propres cruautés,
Et comme heureuſement le ciel vient de ſouſcrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine ſortions-nous pleins de trouble & d'horreur,

Qu'Attila recommence à ſaigner de fureur,
Mais avec abondance, & le ſang qui bouillonne,
Forme un ſi gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout ſurpris qu'il en eſt, *S'il ne veut s'arrêter*
Dit-il, *on me payera ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots ſans parole, ſans force;
Tous ſes ſens d'avec lui font un ſoudain divorce;
Sa gorge enfle, & du ſang dont le cours s'épaiſſit,
Le paſſage ſe ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce ſang renfermé la vapeur en furie,
Semble avoir étouffé ſa colère & ſa vie;
Et déja de ſon front la funeſte pâleur
N'opoſait à la mort qu'un reſte de chaleur,
Lorſqu'une illuſion lui préſente ſon frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colère;
Il croit le voir ſuivi des ombres de ſix rois,
Qu'il ſe veut immoler une ſeconde fois:
Mais ce retour ſi promt de ſa plus noire audace
N'eſt qu'un dernier effort de la nature laſſe,
Qui prette à ſuccomber ſous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'eſt en vain qu'il fulmine à cette affreuſe vûe,
Sa rage qui renaît en même tems le tue;
L'impétueuſe ardeur de ces tranſports nouveaux
A ſon ſang priſonnier ouvre tous les canaux:
Son élancement perce ou romt toutes les veines;
Et ces canaux ouverts ſont autant de fontaines,
Par où l'ame & le ſang ſe preſſent de ſortir,
Pour terminer ſa rage & nous en garantir.

Sa

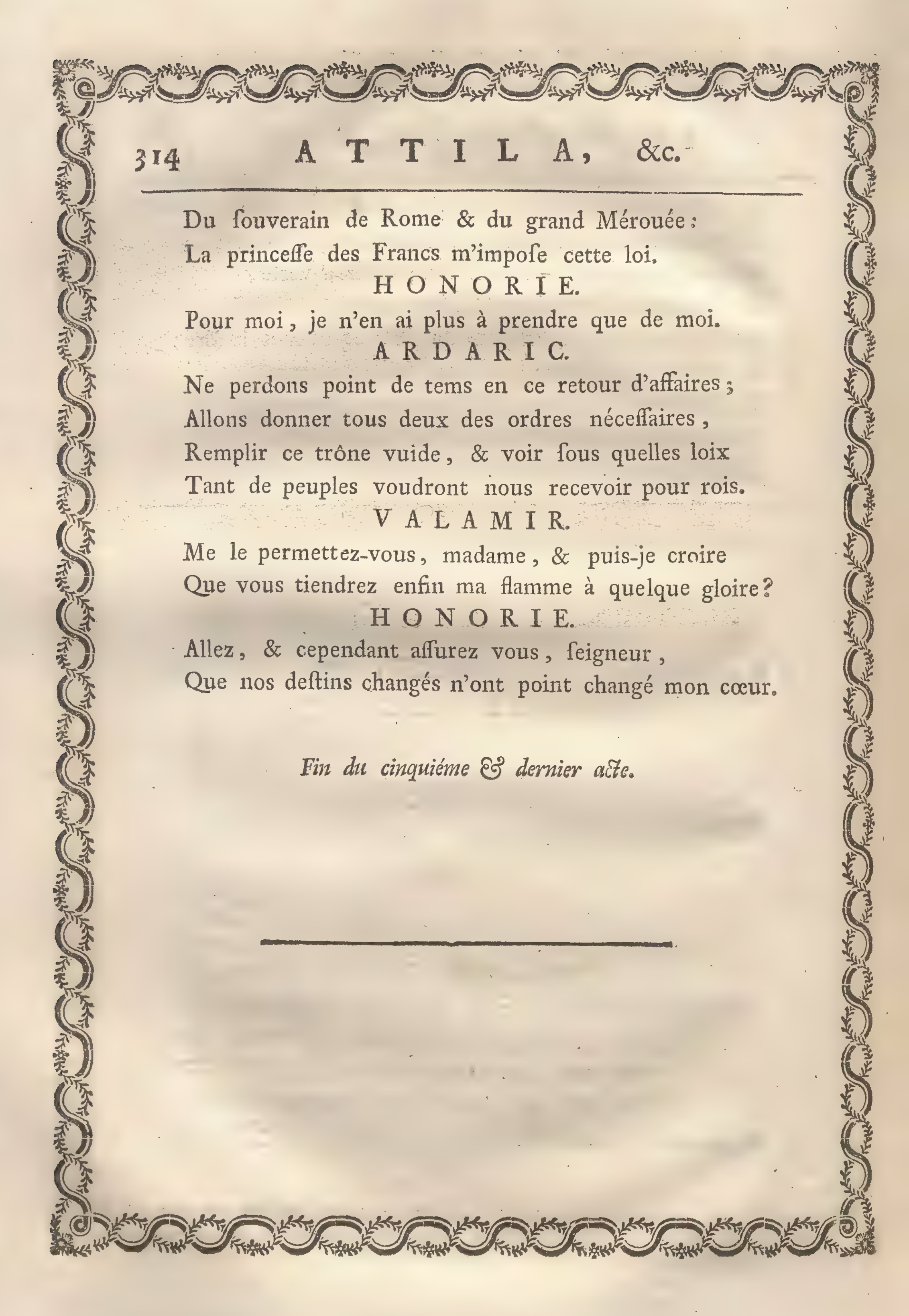
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable;
Chaque instant l'affaiblit, & chaque effort l'accable;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celui qu'il avait menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire;
Il frissonne, il chancèle, il trébuche, il expire;
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'est pas tout, seigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant, que le ciel nous renvoie,
De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux;
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée



Du ſouverain de Rome & du grand Mérouée:
La princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de tems en ce retour d'affaires;
Allons donner tous deux des ordres néceſſaires,
Remplir ce trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, & cependant aſſurez vous, ſeigneur,
Que nos deſtins changés n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

1670.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

UN amant & une maîtreſſe qui ſe quittent, ne ſont pas ſans doute un ſujet de tragédie. Si on avait propoſé un tel plan à *Sophocle* ou à *Euripide*, ils l'auraient renvoyé à *Ariſtophane*. L'amour qui n'eſt qu'amour, qui n'eſt point une paſſion terrible & funeſte, ne ſemble fait que pour la comédie, pour la paſtorale, ou pour l'églogue.

Cependant, *Henriette* d'Angleterre, belle-ſœur de *Louis XIV*, voulut que *Racine* & *Corneille* fiſſent chacun une tragédie des adieux de *Titus* & de *Bérénice*. Elle crut qu'une victoire obtenue ſur l'amour le plus vrai & le plus tendre, annobliſſait le ſujet: & en cela elle ne ſe trompait pas; mais elle avait encor un intérêt ſecret à voir cette victoire repréſentée ſur le théatre; elle ſe reſſouvenait des ſentimens qu'elle avait eu longtems pour *Louis XIV*, & du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette paſſion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère & de belle-ſœur, mirent un frein à leurs déſirs; mais il reſta toujours dans leurs cœurs une inclination ſecrette, toujours chère à l'un & à l'autre.

Ce ſont ces ſentimens qu'elle voulut voir dévelopés ſur la ſcène, autant pour ſa conſolation que pour ſon amuſement. Elle chargea le marquis de *Dangeau*, confident de ſes amours

avec le roi, d'engager ſecrettement *Corneille* & *Racine* à travailler l'un & l'autre ſur ce ſujet, qui paraiſſait ſi peu fait pour la ſcène. Les deux piéces furent compoſées dans l'année 1670, ſans qu'aucun des deux ſût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même tems ſur la fin de la même année; celle de *Racine* à l'hôtel de Bourgogne, & celle de *Corneille* au palais royal.

Il eſt étonnant que *Corneille* tombât dans ce piége; il devait bien ſentir que le ſujet était l'opoſé de ſon talent. *Entellus* ne terraſſa point *Dares* dans ce combat, il s'en faut bien. La piéce de *Corneille* tomba; celle de *Racine* eut trente repréſentations de ſuite; & toutes les fois qu'il s'eſt trouvé un acteur & une actrice capables d'intéreſſer dans les rôles de *Titus* & de *Bérénice*, cet ouvrage dramatique, qui n'eſt peut-être pas une tragédie, a toujours excité les aplaudiſſemens les plus vrais, ce ſont les larmes.

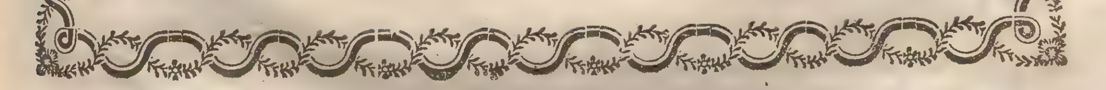
Racine fut bien vengé par le ſuccès de *Bérénice* de la chûte de *Britannicus*. Cette eſtimable piéce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide; le cinquiéme acte ſurtout avait ce défaut; & *Néron* qui revenait alors avec *Junie*, & qui ſe juſtifiait de la mort de *Britannicus*, faiſait un très-mauvais effet. *Néron* qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter, ne paraiſſait pas un empereur romain. On trouvait que deux amans, dont l'un eſt aux genoux de l'autre, & qui ſont ſurpris enſemble, formaient un coup de théatre plus comique que tragique; les intérêts d'*Agrippine*, qui veut ſeulement avoir le premier crédit, ne ſemblaient pas un objet aſſez important. *Narciſſe* n'était qu'odieux; *Britannicus* & *Junie* étaient regardés

comme des perſonnages faibles. Ce n'eſt qu'avec le tems que les connaiſſeurs firent revenir le public. On vit que cette piéce était la peinture fidèle de la cour de *Néron*. On admira enfin toute l'énergie de *Tacite* exprimée dans des vers dignes de *Virgile*. On comprit que *Britannicus* & *Junie* ne devaient pas avoir un autre caractère. On démèla dans *Agrippine* des beautés vraies, ſolides, qui ne ſont ni giganteſques, ni hors de la nature, & qui ne ſurprennent point le parterre par des déclamations ampoulées. Le dévelopement du caractère de *Néron* fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de *Burrus* eſt admirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. *Britannicus* fut la piéce des connaiſſeurs, qui conviennent des défauts, & qui aprécient les beautés.

Racine paſſa de l'imitation de *Tacite* à celle de *Tibulle*. Il ſe tira d'un très mauvais pas par un effort de l'art, & par la magie enchantereſſe de ce ſtile qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux ſenti quel eſt le mérite de la difficulté ſurmontée. Cette difficulté était extrême; le fonds ne ſemblait fournir que deux ou trois ſcènes, & il falait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire ſur la tragédie de *Corneille*; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera ſur celle de *Racine* que nous donnons avant la *Bérénice* de *Corneille*. Les lecteurs doivent ſentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile: ce n'eſt ni pour *Corneille*, ni pour *Racine* qu'on écrit, c'eſt pour leur art, & pour les amateurs de cet art ſi difficile.





On ne doit pas ſe paſſionner pour un nom. Qu'importe qui ſoit l'auteur de la *Bérénice* qu'on lit avec plaiſir, & celui de la *Bérénice* qu'on ne lit plus? C'eſt l'ouvrage, & non la perſonne qui intéreſſe la poſtérité. Tout eſprit de parti doit céder au deſir de s'inſtruire.

PRÉFACE

PRÉFACE

DE RACINE.

TITUS reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab urbe dimisit invitus invitam.

C'est-à-dire, " que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, & qui „ même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la ren- „ voya de Rome, malgré lui, & malgré elle, dès les premiers „ jours de son empire ". Cette action est très-fameuse dans l'histoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le théatre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Enée & de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroique, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avait avec Enée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la piéce: & j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs, l'émotion que le reste y avait pû exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang & des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en

soient héroiques, que les passions y soient excitées, & que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtems que je voulais essayer, si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. " Que ce que vous ferez, dit Horace, *soit toujours simple, & ne soit qu'un." Ils ont admiré l'*Ajax *de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il était tombé, après les refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le* Philoctète, *dont tout le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule.* L'Œdipe *même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élevent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction, & pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plûpart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse, qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encor plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte, pour en faire une des siennes?*

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il, qu'il

arrive en un jour une multitude de choſes qui pourraient à peine arriver en pluſieurs ſemaines? Il y en a qui penſent, que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention. Ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le réfuge des poëtes qui ne ſentaient dans leur génie ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force pour attacher durant cinq actes leurs ſpectateurs par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage. Mais auſſi, je ne puis croire que le public me ſache mauvais gré, de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentiéme repréſentation a été auſſi ſuivie que la première.

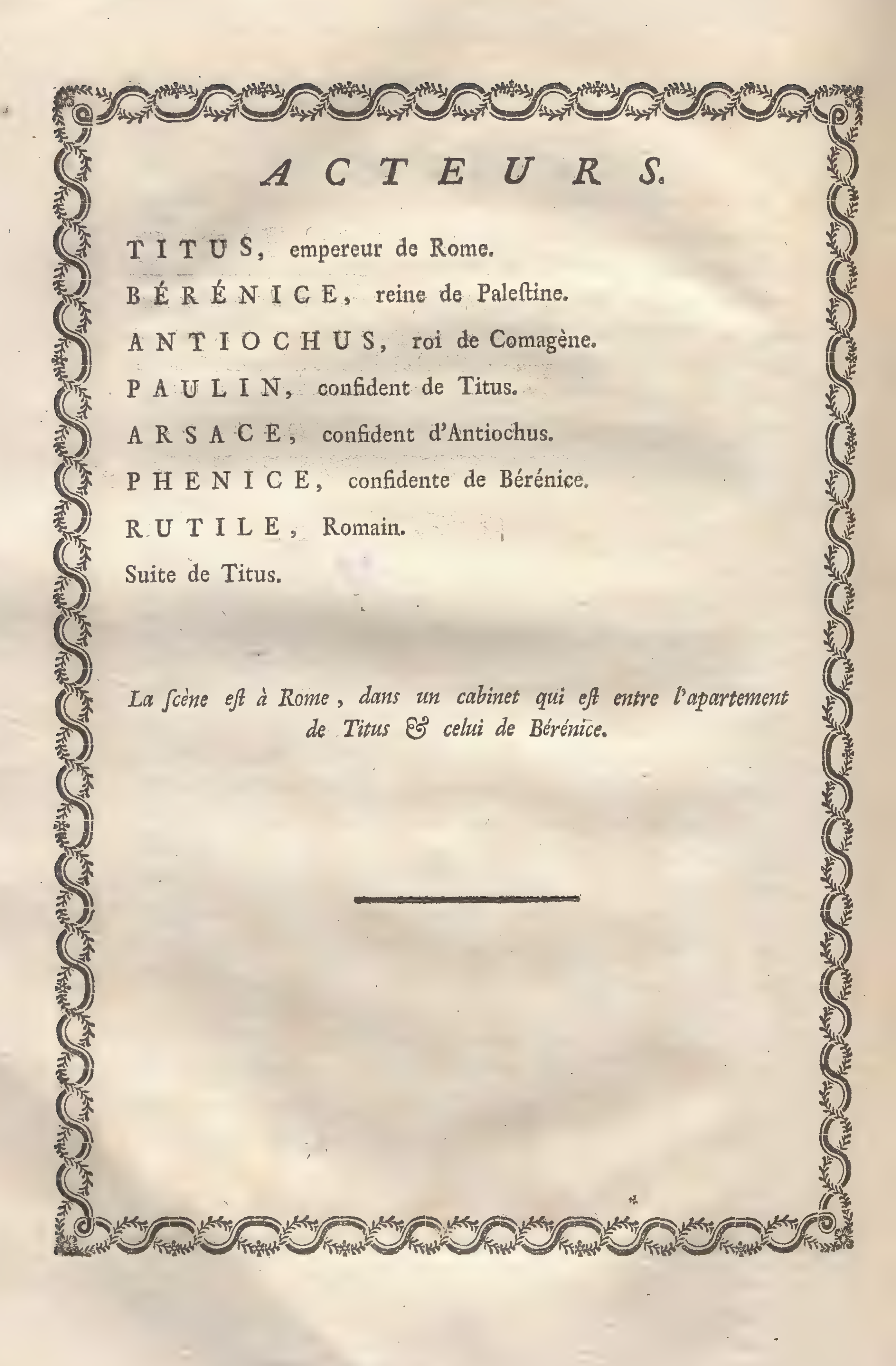
Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'ayent reproché cette même ſimplicité, que j'avais recherchée avec tant de ſoin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était ſi peu chargée d'intrigues, ne pouvait être ſelon les règles du théatre. Je m'informai s'ils ſe plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en pluſieurs endroits, & qu'ils la verraient encor avec plaiſir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une piéce qui les touche, & qui leur donne du plaiſir, puiſſe être abſolument contre les règles. La principale règle eſt de plaire & de toucher. Toutes les autres ne ſont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles ſont d'un long détail, dont je ne leur conſeille pas de s'embarraſſer. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les dif-

ficultés de la poëtique d'Ariſtote; qu'ils ſe réſervent le plaiſir de pleurer, & d'être attendris; & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un muſicien diſait à Philippe roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanſon n'était pas ſelon les régles: " A Dieu ne plaiſe, ,, ſeigneur, que vous ſoyez jamais ſi malheureux, que de ſavoir ces ,, choſes là mieux que moi!

*Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait *) contre moi, je crois que les lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſait pas même conſtruire ce qu'il penſe? Il parle de protaſe, comme s'il entendait ce mot; & veut que cette première des quatre parties de la tragédie, ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connaiſſance des règles l'empêche de ſe divertir à la comédie. Certainement, ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il parait bien qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loüe très-injuſtement* d'une grande multiplicité d'incidens; *& qu'il n'a même jamais rien lû de la poëtique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du théatre, puiſqu'heureuſement pour le public, il ne s'aplique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjouïr beaucoup les honnêtes gens par ces* Hélas de poche, *ces* Meſdemoiſelles mes règles, *& quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire.*

*) Ce libelle eſt d'un nommé *Subligni.*

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curioſité du public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe pour l'attaquer; non point par jalouſie, car ſur quel fondement ſeraient-ils jaloux? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auraient laiſſés toute leur vie.



ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

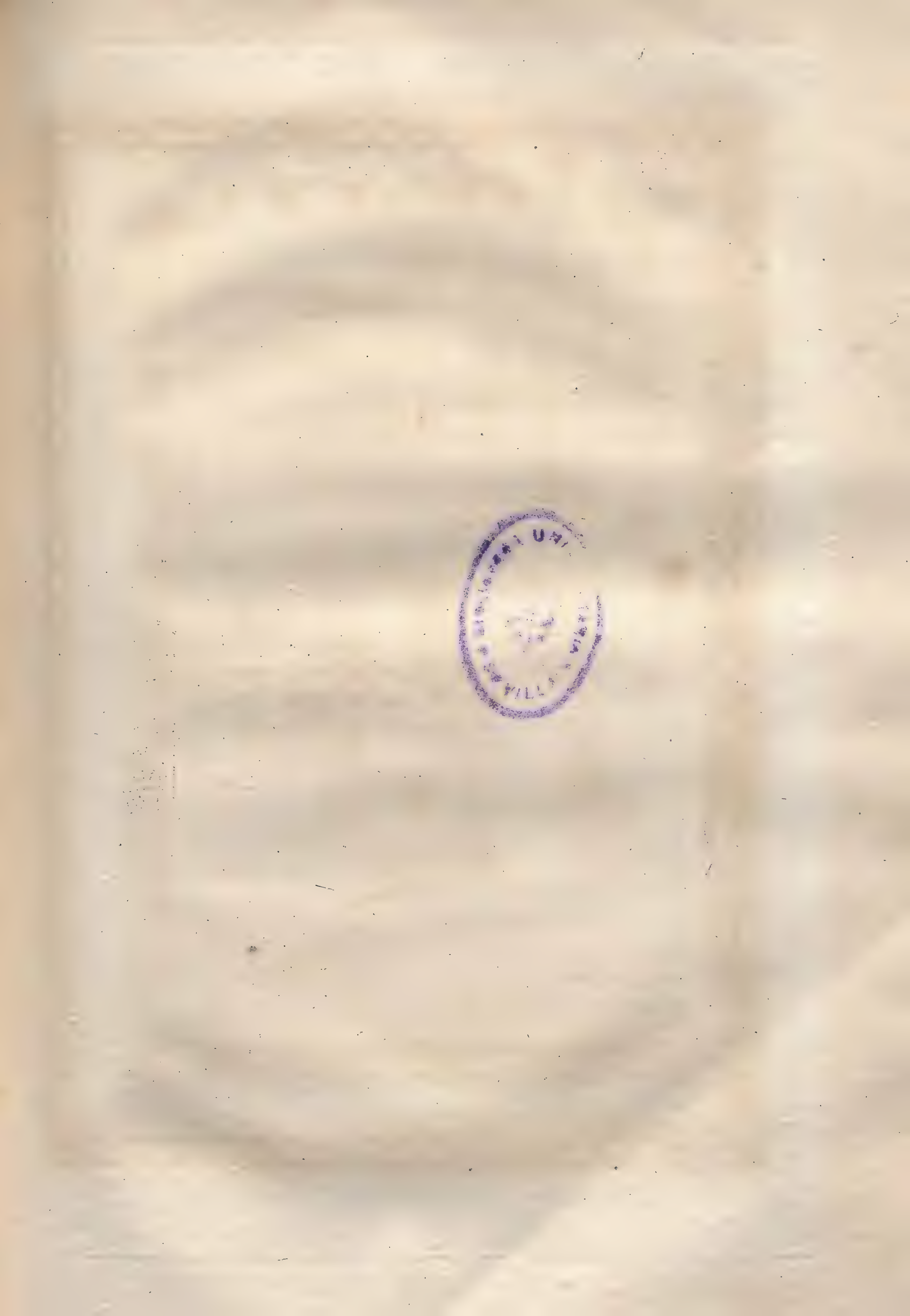
ARSACE, confident d'Antiochus.

PHENICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'apartement de Titus & celui de Bérénice.





Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix.
Sauvons lui, vous et moi, la gloire de ſes loix.



BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa cour.
Lorſqu'il vient à la reine expliquer ſon amour.
De ſon apartement cette porte eſt prochaine,
a) Et cette autre conduit dans celui de la reine.

---

a) *Et cet autre conduit dans celui de la reine.*] Ce détail n'eſt point inutile; il fait voir clairement combien l'unité de lieu eſt obſervée; il met le ſpec-



Va chez elle; di lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun? Vous, cet ami fidelle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands rois?
Quoi! déja de Titus *b*) épouse en espérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & *c*) sans vouloir te charger d'autres soins,
Voi si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCENE

---

tateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux*, & *ce cabinet superbe*, paraissent des expressions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir, & qui est occupé de toute autre chose que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

b) *Epouse en espérance.*] Expression heureuse & neuve, dont *Racine* enrichit la langue, & que par conséquent on critiqua d'abord. Remarquez encor

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul. d)*

HÉ bien, Antiochus, es-tu toujours le même?
Pourai-je ſans trembler lui dire, Je vous aime?
Mais quoi! déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai ſouhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute eſpérance;
Elle m'impoſa même un éternel ſilence.
Je me ſuis tû cinq ans; & juſques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la deſtine,
Elle m'écoute mieux que dans la Paleſtine?
Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer ſon amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire;
Retirons nous, ſortons, & ſans nous découvrir,

qu'*épouſe* ſupoſe, *étant épouſe*. C'eſt une ellipſe heureuſe en poëſie. Ces fineſſes font le charme de la diction.

c) *Sans vouloir te charger d'autres ſoins.*] Ce vers qui ne ſemble fait que pour la rime, annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice*.

d) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'eſt pas naturel qu'on faſſe ainſi tout ſeul l'hiſtoire de ſes amours, qu'on diſe, *Je me ſuis tû cinq ans; on m'a impoſé ſilence; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui eſt un combat du cœur, mais non une récapitulation hiſtorique.

Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! ſoufrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ! même en la perdant redouter ſon couroux ?
e) Belle reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,
Que vous m'aimiez ? hélas ! je ne viens que vous dire,
Qu'après m'être longtems flatté que mon rival
Trouverait à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour, & d'eſpoir ſuperflus,
f) Je pars, fidèle encor quand je n'eſpère plus.
Au lieu de s'offenſer, elle poura me plaindre.
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir ?

---

e) *Belle reine*] a paſſé pour une expreſſion fade.

f) *Je pars fidèle encor quand je n'eſpére plus.*] Ces amans fidèles, ſans ſuccès & ſans eſpoir, n'intéreſſent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on ſuporte *Antiochus*; c'eſt ſurtout dans ces faibles rôles que la belle verſification eſt néceſſaire.

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARſace, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vû la reine ;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
g) Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus après huit jours d'une retraite auſtère,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon père.
Cet amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour ;
Et ſi j'en crois, ſeigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuſe Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

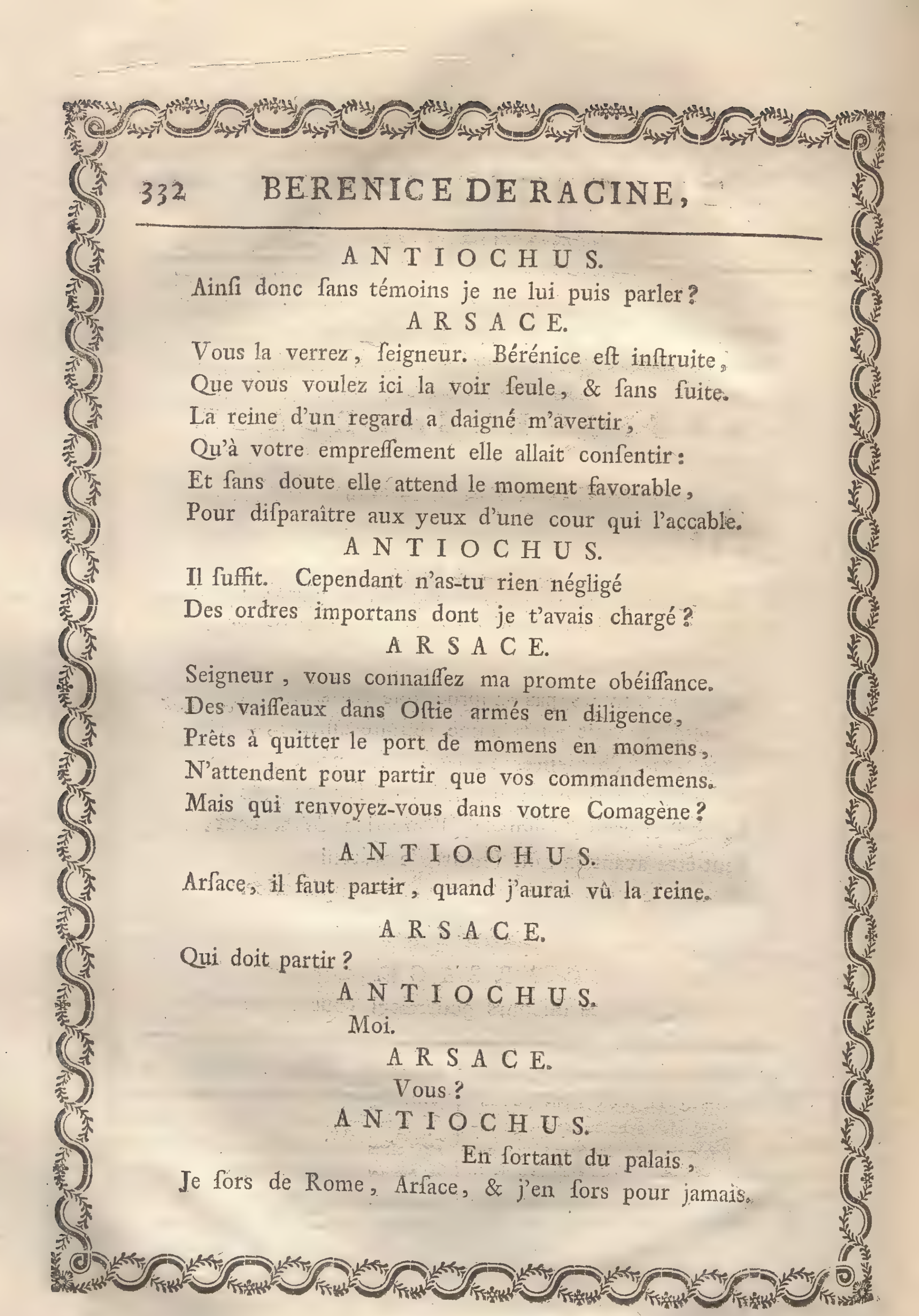
Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce diſcours pourrait-il vous troubler?

---

g) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.*] La proſe n'eût pû exprimer cette idée avec la même préciſion, ni ſe parer de la beauté de ces figures. C'eſt là le grand mérite de la poëſie. Cette ſcène eſt parfaitement écrite, & conduite de même ; car il doit y avoir une conduite dans chaque ſcène comme dans le total de la piéce ; elle eſt même intéreſſante, parce qu'*Antiochus* ne dit point ſon ſecret, & le fait entendre.



ANTIOCHUS.

Ainſi donc ſans témoins je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, ſeigneur. Bérénice eſt inſtruite,
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir,
Qu'à votre empreſſement elle allait conſentir:
Et ſans doute elle attend le moment favorable,
Pour diſparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il ſuffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avais chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connaiſſez ma promte obéiſſance.
Des vaiſſeaux dans Oſtie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?

ANTIOCHUS.

Arſace, il faut partir, quand j'aurai vû la reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En ſortant du palais,
Je ſors de Rome, Arſace, & j'en ſors pour jamais.

ARSACE.

Je ſuis ſurpris ſans doute, & c'eſt avec juſtice.
Quoi, depuis ſi longtems la reine Bérénice
Vous arrache, ſeigneur, du ſein de vos états?
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas?
Et lorſque cette reine aſſurant ſa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illuſtre fête,
Quand l'amoureux Titus devenant ſon époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit ſur vous...

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe la jouïr de ſa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entens, ſeigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! De ſa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque preſſentiment de ſon indifférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter ſa préſence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru ſe démentir;
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?

Le ciel met ſur le trône un prince qui vous aime ;
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas:
Et de qui la valeur, par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.
Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux,
Qui décida du ſort d'un long ſiége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquiles
Contemplaient ſans péril nos aſſauts inutiles.
Le bélier impuiſſant les menaçait en vain.
Vous ſeul, ſeigneur, vous ſeul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort juſques ſur leurs murailles.
Ce jour preſque éclaira vos propres funerailles.
Titus vous embraſſa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, ſeigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de ſang qu'ils vous ont vû répandre.
Si preſſé du déſir de revoir vos états,
Vous vous laſſez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que Céſar vous renvoie
Triomphant & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encor aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, ſeigneur, changer votre entrepriſe
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe?
J'attens de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, ſeigneur?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attens qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'élève au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte ?

ANTIOCHUS.

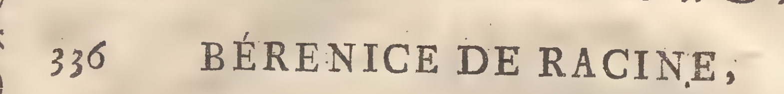
Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, ſeigneur, jettez-vous mon eſprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fai tout ce que j'ai dit.



SCENE IV.

BÉRENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BÉRÉNICE.

ENfin je me dérobe à la joye importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune:
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſait déja de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, diſais-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes;
Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétens partager;
Ce même Antiochus ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, madame? & ſelon ce diſcours,

L'hymen

h) *Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu.* Perſonne avant *Racine* n'avait ainſi exprimé ces ſentimens, qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres

L'hymen va ſuccéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus impoſait à ſa cour,
Avait même en ſecret ſuſpendu ſon amour.
Il n'avait plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſait les jours attaché ſur ma vue.
Muët, chargé de ſoins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laiſſait plus que de triſtes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs dont il eſt revêtu,
h) Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu !

ANTIOCHUS.

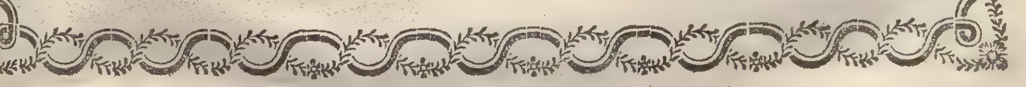
Il a repris pour vous ſa tendreſſe première ?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes ſpectateur de cette nuit dernière,
Lorſque, pour ſeconder ſes ſoins religieux,
Le ſénat a placé ſon père entre les dieux.
De ce juſte devoir ſa piété contente
A fait place, ſeigneur, au ſoin de ſon amante;
Et même en ce moment, ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le ſénat par ſon ordre aſſemblé.
Là de la Paleſtine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, & la Syrie entière;

---

d'amour, & dont le ſeul mérite conſiſte dans le choix des mots. Sans cette élégance ſi fine & ſi naturelle tout ſerait languiſſant.





Et ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſermens redoublés mille fois,
Il va ſur tant d'états couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même aſſurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu?

BÉRÉNICE.

Que dites-vous? Ah ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez, & changez de viſage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! ne puis-je ſavoir
Quel ſujet...

ANTIOCHUS.

Il falait partir ſans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'eſt trop longtems ſe taire.
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le miſtère?

ANTIOCHUS.

Au moins, ſouvenez vous que je cède à vos loix,

i) *Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivaient en tous lieux &c.*] Ce vers, & les ſuivans, n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi, dont *les pleurs & les ſoupirs ſuivent en tous lieux* une reine amoureuſe d'un autre, eſt là un fade perſonnage, qui exprime en vers faibles & lâches un amour un peu ridicule. Si la piéce était écrite de ce ton, elle ne ferait qu'une très faible idée en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler eſt dans une poſition déſagréable & indigne d'un héros, plus il faut s'étu-

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
Il vous parla pour moi : peut-être sans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut :
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtems, je fis parler mes yeux ;
i) Mes pleurs & mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil, ou le silence :
Il falut le promettre, & même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,

dier à relever par la beauté du stile la faiblesse du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique ; mettez y donc plus de noblesse, plus de chaleur & plus d'intérêt, s'il est possible.

En général les déclarations d'amour, les maximes d'amour sont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares*, d'*Hippolite*, d'*Antiochus*, sont de la galanterie, & rien de plus : ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors.



Lorſque vous m'arrachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſait ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus longtems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes,
Ou qu'au moins juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel ſembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle était mon erreur!
k) La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.
Il faut qu'à ſa vertu mon eſtime réponde.
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il ſemblait à lui ſeul appeller tous les coups:
Tandis que ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſemblait que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'aplaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;

k) *La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.*] Voilà à peu près ce qu'un lecteur éclairé demande. *Antiochus* ſe relève, & c'eſt un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans ſa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* eſt parfaite en ſon genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de ſon amour, il ennuierait; il affadirait; mais tous les acceſſoires, toutes les circonſtances qu'il emploie ſont nobles & intéreſſantes; c'eſt la gloire de *Titus*, c'eſt

Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
  Enfin après un siége aussi cruel que lent,
Il domta les mutins, reste pâle & sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruïnes.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai longtems errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes états;
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas:
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon desespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs.
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, & Titus est le maître.

---

un siége fameux dans l'histoire, c'est, sans le vouloir, l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous sentez alors attaché malgré vous, & malgré la petitesse du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*, ni le stile de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* sont une faible copie de *Bérénice*. Vous sentirez combien il est difficile d'aprocher de cette élégance continue & de ce stile toujours naturel.

Que ne fuyais-je alors! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours;
Mon ſort eſt accompli; votre gloire s'aprête.
Aſſez d'autres ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pû ſans crime
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais!

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
l) J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel ſait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.
Titus vous chériſſait, vous admiriez Titus.

---

l) *J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage &c.*] Voilà le modèle d'une réponſe noble & décente; ce n'eſt point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une déclaration reſpectueuſe tranſporte d'une colère impertinente. *Bérénice* ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*; elle intéreſſe par la vérité de ſa tendreſſe pour l'empereur. Il ſemble qu'on entende *Henriette* d'Angleterre elle-même parlant au marquis de *Vardes*; la po-

Cent fois je me suis fait une douceur extrême,
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiète;
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

---

litesse de la cour de *Louis XIV.*, l'agrément de la langue française, la douceur de la versification la plus naturelle, le sentiment le plus tendre, tout se trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le sentiment réprouve. Rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quelque chose de plus mince.



SCENE V.

BÉRENICE, PHENICE.

PHÉNICE.

Que je le plains! *m*) Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE.

Cette promte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrète.

PHÉNICE.

n) Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE.

Qui moi le retenir?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée?

PHÉNICE.

Titus n'a point encor expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.

L'hymen

---

m) *Tant de fidélité méritait plus de proſpérité &c.*] La faibleſſe du ſujet ſe montre ici dans toute ſa miſère ; ce n'eſt plus ce goût ſi fin, ſi délicat ; *Phénice* parle un peu en ſoubrette.

n) *Je l'aurais retenu*,] eſt encor plus

L'hymen chez les romains n'admet qu'une romaine.
Rome hait tous les rois, & Bérénice eſt reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le ſénat m'aporter ſes hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ſes images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vû la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſait ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire:
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards:
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuraient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,

mauvais; cela eſt d'un froid comique: il importe bien ce qu'aurait fait *Phénice!* Mais ce défaut eſt bientôt réparé par le diſcours paſſionné de *Bérénice*,

Cette foule de rois, ce conſul, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat &c.



o) Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, & par des sacrifices,
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.
p) Aussi-tôt sans l'attendre, & sans être attendue,
Je reviens le chercher, & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inspirent des transports retenus si longtems.

Fin du premier acte.

---

o) *Le monde en le voyant eût reconnu son maître.*] Un homme sans goût a traité cet éloge de flaterie ; il n'a pas songé que c'est une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaisir qu'on l'apliquait à *Louis XIV.* alors couvert de gloire, & dont la figure très supérieure à celle d'*Auguste*, semblait faite pour commander aux autres hommes ; car *Auguste* était petit & ramassé, & *Louis XIV.* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que Madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaisir que ces allusions secrettes ; mais il faut que les vers qui les font naître soient beaux par eux-mêmes.

p) *Aussi-tôt sans l'attendre &c.*] Ces vers ne sont que des vers d'églogue. La sortie de *Bérénice* qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que disent *les cœurs contens*, est sans intérêt, sans art, sans dignité. Rien ne res-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

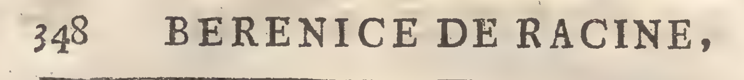
A-T-ON vû de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attens ?

PAULIN.

a) J'ai couru chez la reine :
Dans ſon apartement ce prince avait paru,
Il en était ſorti lorſque j'y ſuis couru.

ſemble moins à une tragédie. Il eſt vrai que l'idée qu'elle a de ſon bonheur, fait déja un contraſte avec l'infortune qu'on ſait bien qu'elle va eſſuier ; mais la fin de cet acte n'en eſt pas moins faible.

a) Je crois que le ſecond acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine*, comme s'il falait courir bien loin pour aller d'un apartement dans un autre : *J'y ſuis couru*, qui eſt un ſolécisme : cet *il ſuffit*, *Et que fait la reine Bérénice ?* & le, *trop aimable princeſſe* : tout cela eſt *trop petit*, & d'une naïveté qu'il eſt trop aiſé de tourner en ridicule. Les ſimples propos d'amour ſont des objets de raillerie quand ils ne ſont point relevés ou par la force de la paſſion, ou par l'élégance du diſcours. Auſſi, ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée Comédie Italienne.



De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN.

La reine en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

---

b) *Publier vos vertus, seigneur, & ses beautés.*] On ne publie point des beautés, cela n'est pas exact.

c) *Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère &c.*] Rarement *Racine* tombe-t-il longtems; & quand il se relève, c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple, toujours avec le mot

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

HÉ bien, de mes desseins Rome encor incertaine,
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin; & les secrets de son cœur & du mien,
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine & de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entens de tous côtés
b) Publier vos vertus, seigneur, & ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

c) Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,

propre, ou avec des figures justes & naturelles, sans lesquelles le mot propre ne ferait que de l'exactitude. La réponse de *Paulin* est un chef-d'œuvre de raison & d'habileté; elle est fortifiée par des faits, par des exemples; tout y est vrai, rien n'est exagéré; point de cette enflure qui aime à représenter

A ſes maîtres toujours trop ſoigneuſe de plaire ;
Des crimes de Néron aprouver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prens point pour juge une cour idolâtre,
Paulin ; je me propoſe un plus noble théatre.
Et ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrète ;
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprète,
Qu'au travers des flateurs votre ſincérité
Fit toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpère ?
Rome lui ſera-t-elle indulgente, ou ſévère ?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle reine offenſât ſes regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, ſeigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon impératrice.
On ſait qu'elle eſt charmante ; & *d*) de ſi belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une romaine ;

les plus grands rois avilis en préſence d'un bourgeois de Rome. Le diſcours de *Paulin* n'en a que plus de force ; il annonce la diſgrace de *Bérénice*.

Racine & *Corneille* ont évité tous deux de faire trop ſentir combien les romains mépriſaient une juive. Ils pouvaient s'étendre ſur l'averſion que cette miſé-

Elle a mille vertus; mais, ſeigneur, elle eſt reine.
Rome, par une loi, qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger,
Et ne reconnait point les fruits illégitimes,
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes rois,
Rome à ce nom ſi noble, & ſi ſaint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puiſſante;
Et quoiqu'à ſes Céſars fidèle, obéiſſante,
Cette haine, ſeigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brula pour Cléopatre, & ſans ſe déclarer,
Seule dans l'orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine qui l'aima juſqu'à l'idolatrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux,
Et ne deſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce tems, ſeigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,

rable nation inſpirait à tous les peuples; mais l'un & l'autre ont bien vu que cette vérité trop dévelopée jetterait ſur *Bérénice* un aviliſſement qui détruirait tout intérêt.

d) *De ſi belles mains*,] ne paraît pas digne de la tragédie. Mais il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade.

Foulèrent à leurs piés toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſurtout d'être ſincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
Des deux reines, ſeigneur, devenir le mari;
Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux reines étaient du ſang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, ſans bleſſer nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Céſars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ſes reines
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaînes?
C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour;
Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
Que le ſénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, ſeigneur, votre réponſe.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

e) *Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.*] Il y a dans preſque toutes les piéces de *Racine* de ces naïvetés puériles; & ce ſont preſque toujours les confidens qui les diſent. Les critiques en prirent occaſion de donner du ridicule au ſeul nom de *Paulin*, qui fut longtems un terme de mépris. *Racine* eût mieux fait d'ailleurs, de choiſir un autre confident, & de ne point le nommer d'un nom français, tandis qu'il laiſſe à *Titus* ſon nom latin. Ce qui eſt

PAULIN.

e) Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire,
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux dieux,
D'avoir choiſi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée,
Et ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui cent fois, ſi le ſort moins ſévère
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les ſiens.
Tout cela (qu'un amant ſait mal ce qu'il deſire!)
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes piés tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,
Après mille ſermens apuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,

---

bien plus digne de remarque, c'eſt que les railleurs ſont toujours injuſtes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échapent à *Paulin*, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuiſérent ſur la *Bérénice* de *Racine*, dont ils ſentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne diſaient rien de celle de *Corneille* qui était déja oubliée; mais ils opoſaient l'ancien mérite de *Corneille* au mérite préſent de *Racine*.



Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorſqu'un heureux hymen joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années ;
Je vais, Paulin... O ciel! puis-je le déclarer ?

PAULIN.

Quoi, ſeigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe tait à regret.
Bérénice a longtems balancé la victoire ;
Et ſi je panche enfin du côté de ma gloire,
Croi qu'il m'en a couté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimais, je ſoupirais dans une paix profonde.
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le ciel eut rapellé mon père,
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupière,
De mon aimable erreur je fus deſabuſé ;
Je ſentis le fardeau qui m'était impoſé ;
Je connus que bientôt, loin d'ètre à ce que j'aime,
Il falait, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reſte de mes jours.
Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.

Qurlle honte pour moi! quel préſage pour elle,
Si dès le premier pas renverſant tous ſes droits,
Je fondais mon bonheur ſur le débris des loix!
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais par où commencer? Vingt fois depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours;
Et dès le premier mot ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'eſpérais que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feraient preſſentir notre commun malheur:
Mais ſans me ſoupçonner ſenſible à mes allarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rapellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire,
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,

Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne falait encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ses apas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas; toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la cour de Néron
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.
Heureux! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.

f) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.]

Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai, Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, ſeigneur! hé quoi! cette magnificence,
Qui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le ſénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amuſemens d'une douleur ſi grande!
Je connais Bérénice, & ne ſais que trop bien,
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeſte, hélas! ou fortunée?)
Sans avoir en aimant d'objet que ſon amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor ſi quelquefois un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les ſécher eſt longtems occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans,
Soins de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
f) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,

Ces vers ſont connus de preſque tout le monde; on en a fait mille aplications; ils ſont naturels & pleins de ſentiment: mais ce qui les rend encor



Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe,
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer!
g) Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connais mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
h) Je n'examine point ſi j'y pourai ſurvivre.

S C E N E III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉrénice, ſeigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déja vous ſemblez reculer?
De vos nobles projets, ſeigneur, qu'il vous ſouvienne.

---

meilleurs, c'eſt qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'eſt pas une beauté ſans doute de l'*Electre* & de l'*Oedipe* de *Sophocle*; mais, qu'on ſe mette à la place de l'auteur, qu'on eſſaye de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, & qu'on voie s'il eſt poſſible de le faire mieux parler. Le grand mérite conſiſte à repréſenter les hommes, & les choſes, comme elles ſont dans la nature, & dans la belle nature. *Raphael* réuſſit auſſi-bien à peindre les graces que les furies.

g) *Encor un coup*,] eſt une façon de parler trop familiére, & preſque baſſe, dont *Racine* fait trop ſouvent uſage.

h) *Je n'examine point ſi j'y pourai ſurvivre.*] Cette réſolution de l'empereur ne fait attendre qu'une ſeule ſcène. Il peut renvoyer *Bérénice* avec *Antiochus*,

Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons la! qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BÉRÉNICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interromt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Eſt-il juſte, ſeigneur, que ſeule, en ce moment,
Je demeure *i*) ſans voix & ſans reſſentiment?
Mais, ſeigneur, (car je ſais que cet ami ſincère

& la piéce ſera bientôt finie. On conçoit très-difficilement comment le ſujet poura fournir encor quatre actes; il n'y a point de nœud, point d'obſtacle, point d'intrigue. L'empereur eſt le maître; il a pris ſon parti, il veut, & il doit vouloir que *Bérénice* parte. Ce n'eſt que dans les ſentimens inépuiſables du cœur, dans le paſſage d'un mouvement à l'autre, dans le dévelopement des plus ſecrets reſſorts de l'ame, que l'auteur a pû trouver de quoi remplir la carriére. C'eſt un mérite prodigieux, & dont je crois que lui ſeul était capable.

i) *Sans voix & ſans reſſentiment.*] Ce mot eſt le ſeul employé par *Racine* qui ait été hors d'uſage depuis lui. *Reſſentiment* n'eſt plus employé que pour exprimer le ſouvenir des outrages, & non celui des bienfaits.

Du ſecret de nos cœurs connait tout le miſtère)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrête vos pas;
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, ſeigneur, & moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au ſénat?
Ah Titus! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que ſuit le reſpect & la crainte.
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puiſſe donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens ſont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris?
Dans vos ſecrets diſcours étais-je intéreſſée?
Seigneur, étais-je au moins préſente à la penſée?

TITUS.

k) N'en doutez point, madame; & j'atteſte les dieux,
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence,

---

k) *N'en doutez point, madame.*] Ces mots de *madame* & de *ſeigneur*, ne ſont que des complimens français. On n'employa jamais chez les grecs, ni chez les romains, la valeur de ces termes. C'eſt une remarque qu'on peut faire ſur toutes nos tragédies. Nous ne nous ſervons point des mots *monſieur*, *mada-*

L'abſence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel atteſter la puiſſance?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, ſeigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

TITUS.

Madame.....

BÉRÉNICE.

Hé bien, ſeigneur? Mais quoi, ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre eſprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût au ciel que mon père, hélas, vécût encore!
Que je vivrais heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à vôtre gloire.

---

me, dans les comédies tirées du grec; l'uſage a permis que nous apellions les romains & les grecs *ſeigneur*, & les romaines *madame*; uſage vicieux en ſoi, mais qui ceſſe de l'être, puiſque le tems l'a autoriſé.



De mon propre intérêt je n'ofe vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous confoler.
Avec plus de plaifirs vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perfécutée,
Vous ai-je pour un mot facrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un père. Hélas, faibles douleurs !
Et moi (ce fouvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore!
Moi, dont vous connaiffez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment!
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel tems choififfez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'eft trop pour un ingrat prodiguer vos bontés!

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, feigneur! & le pouvez-vous être?
Ainfi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame. Jamais, puifqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne fe fentit bruler.
Mais.....

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... l'empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BÉRÉNICE.

Quoi! me quitter si-tôt, & ne me dire rien!
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? que veut-il? & que dit ce silence?

PHÉNICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire.
Plus je veux du passé rapeller la mémoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.

Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sais-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?
l) Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas! s'il était vrai.... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois.... Ah! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, & je pourrais penser,
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser !
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura su tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'allarmer ;
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus. Ah! plût au ciel, que sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes piés plus d'empires que toi,

l) *Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.... Mais non.*] Sans ce *mais non*, sans les assurances que *Titus* lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce scrupule, elle devrait s'attacher à cette idée ; elle devrait dire, Pourquoi *Titus* embarrassé vient-il de prononcer en soupirant les mots de *Rome* & d'*empire* ? Elle se rassure sur les promesses qu'on lui a faites ; elle cherche de vaines raisons. Il est pardonnable, ce me semble, qu'elle

Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot poura le satisfaire.
Rassurons nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Fin du second acte.

---

craigne que *Titus* ne soit instruit de l'amour d'*Antiochus*. Les amans & les conjurés peuvent, je crois, sur le théatre se livrer à des craintes un peu chimériques, & se méprendre. Ils sont toujours troublés, & le trouble ne raisonne pas. *Bérénice*, en raisonnant juste, aurait plutôt craint Rome que la jalousie de *Titus*. Elle aurait dit, Si *Titus* m'aime, il forcera les romains à souffrir qu'il m'épouse; & non pas, *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux*.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, prince! vous partiez? Quelle raifon fubite
Preffe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jufques à vos adieux?
Eft-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire?
De quoi m'accufez-vous? Vous avais-je fans choix
Confondu jufqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.
C'était le feul préfent que je pouvais vous faire;
Et lorfqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Penfez-vous qu'oubliant ma fortune paffée,

a) On n'a d'autre remarque à faire fur cette fcène, finon qu'elle eft écrite avec la même élégance que le refte, & avec le même art. *Antiochus* chargé par

Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, ſeigneur?

TITUS.

Vous.

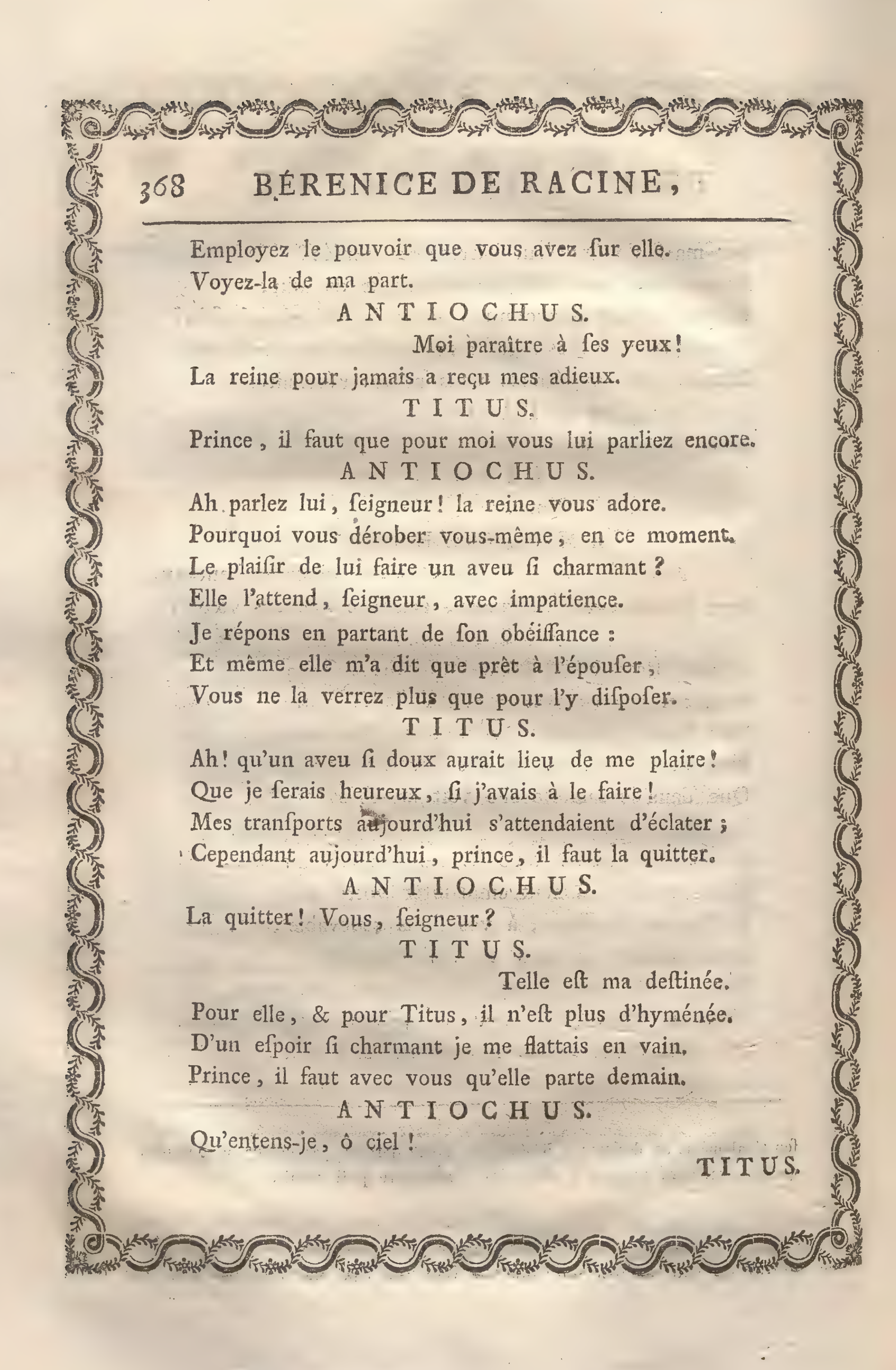
ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, ſeigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de ſa gloire:
Que Rome vit paſſer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus:
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces ſanglans exploits,
Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,

ſon rival même de déclarer à *Bérénice*, que ce rival aimé renonce à elle, devient alors un perſonnage un peu plus néceſſaire qu'il n'était.



Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi paraître à ſes yeux!
La reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah parlez lui, ſeigneur! la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment.
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant?
Elle l'attend, ſeigneur, avec impatience.
Je répons en partant de ſon obéiſſance:
Et même elle m'a dit que prèt à l'épouſer,
Vous ne la verrez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu ſi doux aurait lieu de me plaire!
Que je ſerais heureux, ſi j'avais à le faire!
Mes tranſports aujourd'hui s'attendaient d'éclater;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, ſeigneur?

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle, & pour Titus, il n'eſt plus d'hyménée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flattais en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je, ô ciel!

TITUS.

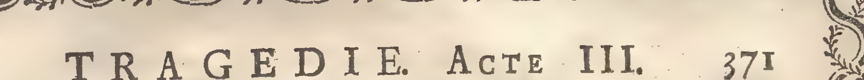
TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle ſa fortune.
Je puis faire les rois, je puis les dépoſer.
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome contre les rois de tout tems ſoulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée:
L'éclat du diadême, & cent rois pour ayeux,
Deshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures,
Peut bruler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome avec plaiſir recevrait de ma main
La moins digne beauté, qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraine.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux,
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche, & mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours;
Et même, en ce moment, inquiéte, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez lui mon trouble & mon ſilence;
Surtout qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez lui mes adieux, & recevez les ſiens.

Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accablerait le reſte,
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur.
Ah prince! jurez lui que toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon régne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voye arriver à ſa ſuite;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite;
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon empire & le vôtre.
Je ſais que le ſénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

---

b) C'eſt ici qu'on voit plus qu'ailleurs, la néceſſité abſolue de faire de beaux vers, c'eſt-à-dire, d'être éloquent de cette éloquence propre au caractère du perſonnage, & à ſa ſituation, de n'avoir que des idées juſtes & naturelles, de ne ſe pas permettre un mot vicieux, une conſtruction obſcure, une ſillabe rude, de charmer l'oreille & l'eſprit par une élégance continue. Les rôles qui ne ſont ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont ſurtout beſoin



SCENE II. (b

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainſi le ciel s'aprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, ſeigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe moi le tems de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouïr?

ARSACE.

Mais moi-même, ſeigneur, que faut-il que je croie?
Quel obſtacle nouveau s'opoſe à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait ſon audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſait trembler.
Cet hymen eſt rompu: quel ſoin peut vous troubler?

---

de cette élégance, & du charme d'une diction pure. *Bérénice*, *Atalide*, *Eriphile*, *Aricie* étaient perdues ſans ce prodige de l'art; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plait par la ſimplicité, & que chacun croit que s'il avait eu à faire parler ces perſonnages, il n'aurait pû les faire parler autrement.

Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret.



Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouïrai longtems de ſes chers entretiens;
Ses yeux même pouront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur.
Tout diſparait dans Rome auprès de ſa ſplendeur.
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, ſeigneur, tout ſuccède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS.

Quoi! je lui pourrais plaire?
Bérénice à mes vœux ne ſerait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs?
Penſes-tu ſeulement que parmi ſes malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ſes charmes,
L'ingrate me permit de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaiſſât juſques à recevoir
Des ſoins, qu'à mon amour elle croirait devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous conſoler ſa diſgrace?
Sa fortune, ſeigneur, va prendre une autre face.

Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment,
D'aprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faibleſſe?
Ouvrez les yeux, ſeigneur, & ſongeons entre nous
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

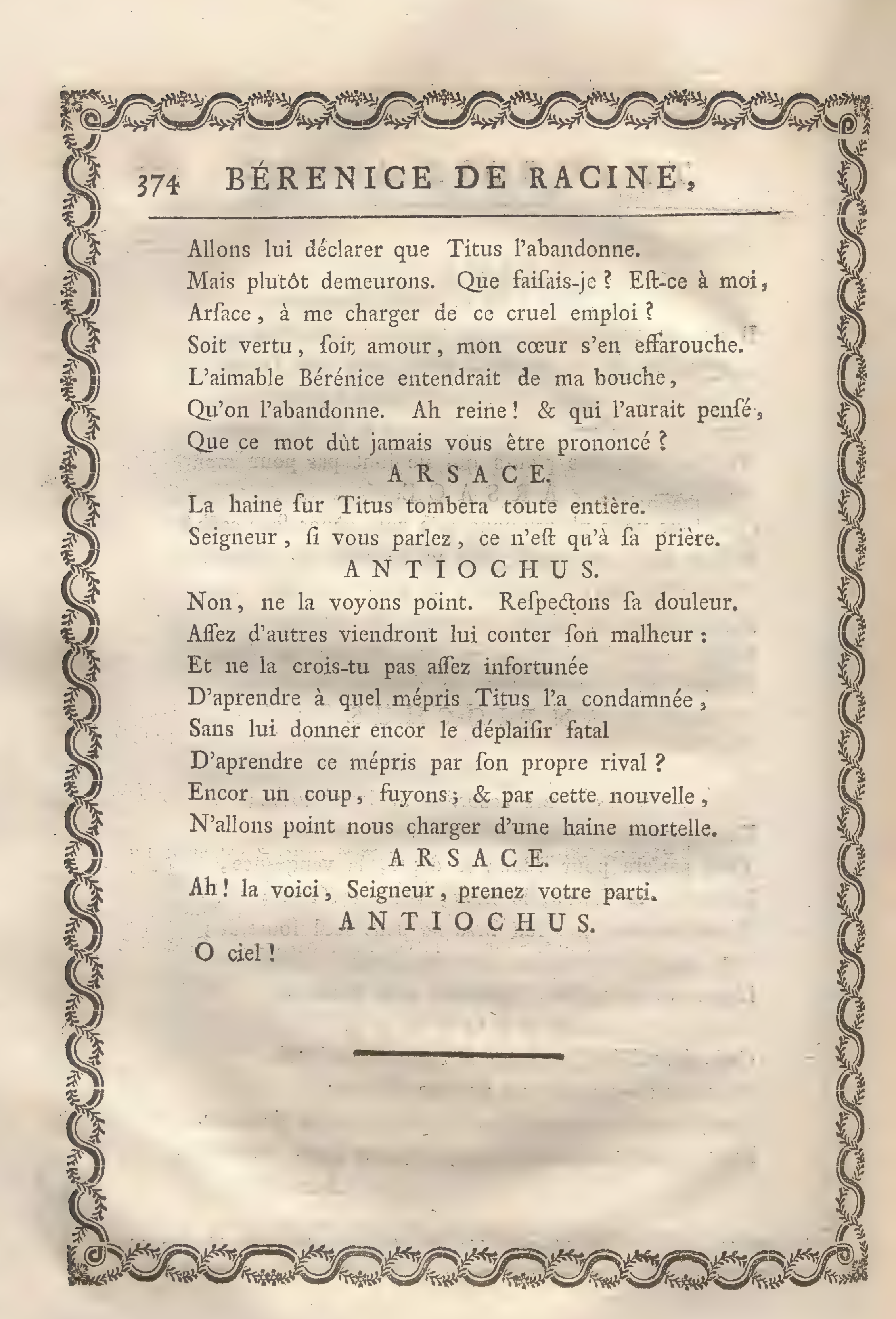
Néceſſaire!

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours;
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous; le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le tems, votre préſence;
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir;
Vos deux états voiſins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je reſpire, Arſace, & tu me rens la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous? faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puiſqu'on nous l'ordonne,



Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faiſais-je ? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,
Qu'on l'abandonne. Ah reine ! & qui l'aurait penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.
Aſſez d'autres viendront lui conter ſon malheur :
Et ne la crois-tu pas aſſez infortunée
D'aprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaiſir fatal
D'aprendre ce mépris par ſon propre rival ?
Encor un coup, fuyons ; & par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BÉRENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, ſeigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçuë,
Et que c'était Céſar que cherchait votre vuë.
Mais n'accuſez que lui, ſi malgré mes adieux,
De ma préſence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je ſerais dans Oſtie,
S'il ne m'eût de ſa cour défendu la ſortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous ſeul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu, que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince!

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire?

ANTIOCHUS.



Mille autres, mieux que moi, pouront vous en inſtruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, ſeigneur. . . .

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.
c) D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, & pleins de confiance
Céderaient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me juſtifirez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

O ciel! quel diſcours! Demeurez,
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vuë.
Vous voyez devant vous une reine éperduë,
d) Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,

Eclairciſſez

---

c) *D'autres loin de ſe taire en ce même moment.*] Concevez l'excès de la tirannie de la rime, puiſque l'auteur qui lui commande le plus eſt gêné par elle au point de remplir un hémiſtiche de ces mots inutiles & lâches, *en ce même moment.*

d) *Qui la mort dans le ſein vous de-*



Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame....

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez ſi peu de me déſobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encor un coup, vous loûrez mon ſilence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes ſouhaits,
Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

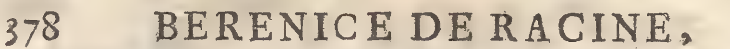
Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'oſez penſer.
Je connais votre cœur. Vous devez vous attendre,
Que je le vais fraper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé. . . . .

BÉRÉNICE.

Quoi ?

---

mande deux mots.] *Deux mots* ailleurs ſeraient une expreſſion triviale ; elle eſt ici très touchante ; tout intéreſſe, la ſituation, la paſſion, le diſcours de *Bérénice*, l'embarras même d'*Antiochus*.



ANTIOCHUS.

De vous déclarer,
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut féparer.

BÉRÉNICE.

Nous féparer ? Qui ? moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende juftice.
Tout ce que dans un cœur fenfible & généreux,
L'amour au defefpoir peut raffembler d'affreux,
Je l'ai vû dans le fien. Il pleure, il vous adore :
Mais enfin que lui fert de vous aimer encore
Une reine eft fufpecte à l'empire romain.
Il faut vous féparer, & vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous féparer ? Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup fans doute eft rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de fermens Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait.... Non, je ne le puis croire ;
Il ne me quitte point, il y va de fa gloire.

---

c) *Pour jamais à mes yeux gardez vous de paraître.*] Voilà le caractère de la paffion. *Bérénice* vient de flatter tout-à-l'heure *Antiochus* pour favoir fon fecret ; elle lui a dit : Si jamais je vous fus chère, parlez ; elle l'a menacé de fa haine s'il garde le filence ; & dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries, ces emportemens font un effet très-intéreffant dans la bouche d'une femme ; ils ne toucheraient pas ainfi

Contre ſon innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'eſt tendu que pour nous déſunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder.... ?

BÉRÉNICE.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puiſſe être,
e) Pour jamais à mes yeux gardez vous de paraître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonnez pas dans l'état où je ſuis.
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

---

dans un homme. Tous ces ſymptomes de l'amour ſont le partage des amantes. Preſque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces ſentimens de tendreſſe, de jalouſie, de colère, de fureur ; tantôt ſoumiſes, tantôt deſeſpérées. C'eſt avec raiſon qu'on a nommé *Racine* le poëte des femmes. Ce n'eſt pas là du vrai tragique ; mais c'eſt la beauté que le ſujet comportait.



SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paraître à ſa vûe ?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'affliger ; ſa haine me fait grace.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré :
Je partais amoureux, jaloux, deſeſpéré :
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, ſeigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable ?
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable ?
Avec quelle injuſtice, & quelle indignité,
Elle doute à mes yeux de ma ſincérité !
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.

---

f) *Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie.*] Tous les actes de cette piéce finiſſent par des vers faibles, & un peu langoureux. Le public aime aſſez que chaque acte ſe termine par quelque morceau brillant qui enlève

L'ingrate ! m'accuſer de cette perfidie ?
Et dans quel tems encor ! Dans le moment fatal,
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la conſoler je le faiſais paraître.
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, ſeigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace !
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrais compatir.
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons, & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de longtems, Arſace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reſte encor aſſez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
f) Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie ;
Cours ; & partons du moins aſſurés de ſa vie.

Fin du troiſiéme acte.

---

les aplaudiſſemens. Mais *Bérénice* réuſſit ſans ce ſecours. Les tendreſſes de l'amour ne comportent guères ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des ſituations vraiment tragiques.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRENICE *seule.*

PHÉNICE *a*) ne vient point. Momens trop rigoureux,
Que vous paraiſſez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languiſſante, abattue;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah que cette longueur
D'un préſage funeſte épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponſe à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il ſe dérobe à ma juſte fureur.

a) *Phénice ne vient point*, *momens trop rigoureux &c.*] Je me ſouviens d'avoir vû autrefois une tragédie de *St. Jean Baptiſte*, ſupoſée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inſéré toute cette tirade, pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette ſupoſition mal-adroite, était aſſez confondue par le ſtile barbare du reſté de la piéce. Maís ce trait ſuffit pour faire voir à quels excès ſe porte la jalouſie, ſurtout quand il s'agit des ſuccès du théatre, qui étant les plus éclatans dans la littérature, ſont auſſi ceux qui aveuglent le plus

SCENE II.

BÉRENICE, PHENICE.

BÉRÉNICE.

CHère Phénice, hé bien! as-tu vû l'empereur?
Qu'a-t-il dit? viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vû, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vû couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce desordre extrême?
Remettez vous, madame, & rentrez en vous-même.
Laissez moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
b) Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

---

les yeux de l'envie. *Corneille & Racine* en ressentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.

b) *Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage &c.*] On peut apliquer à ces vers ce précepte de *Boileau*:

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses.

En effet, rien n'est plus petit que de faire paraître sur le théatre tragique une suivante qui propose à sa maîtresse de rajuster son voile & ses cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira.



BÉRÉNICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornemens,
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſemens,
Mais que dis-je, mes pleurs! ſi ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène?
Di moi, que produiront tes ſecours ſuperflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuſte reproche?
J'entens du bruit, madame, & l'empereur s'aproche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promtement,
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre apartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN.

O ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, ſauvez ſa gloire, & l'honneur de l'état!
Voyons la reine. *c*)

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire?

c) Ou le théatre reſte vuide, ou *Titus* voit *Bérénice*; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler.

Tes adieux ſont-ils prêts ? T'es-tu bien conſulté ?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourai-je dire enfin, Je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe tait, & moi ſeul trop promt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſait ſi ſenſible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour romaine ?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encor un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ſes loix mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance,
Rome ſera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux,

d) Ce monologue eſt long, & il contient pour le fond les mêmes choſes à peu près que *Titus* a dites à *Paulin*. Mais remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances ſont beaucoup dans la peinture des paſſions ; & c'eſt là le grand art ſi caché & ſi difficile, dont *Racine* s'eſt ſervi pour aller juſ-

Où la haine des rois avec le lait ſucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine, en condamnant ſes rois.
N'as-tu pas en naiſſant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encor oui la renommée,
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah lâche! fui l'amour, & renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fai place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devaient dans les cœurs conſacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne; & juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems ſi précieux quel compte puis-je rendre?
Où ſont ces heureux jours que je faiſais attendre?
Quels pleurs ai-je ſéchés? Dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vû changer ſes deſtinées?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours ſi longtems attendu,
Ah malheureux! combien j'en ai déja perdu!
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien.... *d*)

---

qu'au cinquiéme acte ſans rebuter le ſpectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un ſeul mot hors de ſa place.

d) *Ah lâche! fai l'amour, & renonce à l'empire.* Ce vers, & tout ce qui ſuit, me paraiſſent admirables.



SCENE V.

BÉRENICE, TITUS.

BÉRÉNICE (*en ſortant.*)

Non, laiſſez moi, vous dis-je.
En vain tous vos conſeils me retiennent ici.
Il faut que je le voye. Ah ſeigneur ! vous voici.
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous ſéparer, & c'eſt lui qui l'ordonne ?

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux ;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble aſſez cruel m'agite, & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encore.
Rapellez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en eſt tems. Forcez votre amour à ſe taire ;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez moi, s'il ſe peut, à vaincre ma faibleſſe,
A retenir des pleurs qui m'échapent ſans ceſſe :
Ou ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins ſoutienne nos douleurs :

Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.

BÉRÉNICE.

Ah cruel! eſt-il tems de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me diſiez-vous, Princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos ſeules mains ce cœur voudrait dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conſpiré contre nous.
Il était tems encor, que ne me quittiez-vous?
Mille raiſons alors conſolaient ma miſère.
Je pouvais de ma mort accuſer votre père,
Le peuple, le ſénat, tout l'empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une ſi chère main.
Leur haine dès longtems contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtems préparée.
Je n'aurais pas, ſeigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le tems que j'eſpère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il deſire,
Lorſque Rome ſe tait, quand votre père expire,
Lorſque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous déſunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible.
Je n'examinais rien, j'eſpérais l'impoſſible.
Que fais-je! j'eſpérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſemblaient renouveller ma flamme.
Tout l'empire parlait; mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je fais tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que ſans vous je ne ſaurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien régnez, cruel! contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devait unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah ſeigneur! ſongez-vous en vous-même,
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous?

Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puiſſe voir Titus?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus!
L'ingrat de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence?
Ces jours ſi longs pour moi lui ſembleront trop courts.]

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.
J'eſpère que bientôt la triſte renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pû ſans expirer...

BÉRÉNICE.

Ah ſeigneur! s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, madame, demeurez,
Je n'y réſiſte point; mais je ſens ma faibleſſe.
Il faudra vous combattre & vous craindre ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos apas.
Que dis-je! En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, ſeigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſait de quel œil ils prendront cette injure?



S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, madame, & me vendent leurs loix,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des loix, que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injustes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

e) Vous êtes empereur, seigneur, & vous pleurez?

TITUS.

e) *Vous êtes empereur, seigneur, & vous pleurez.*] Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de mademoiselle *Mancini* à *Louis XIV*. *Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, & je pars!* Cette réponse est bien plus remplie de sentiment, est bien plus énergique que le vers de *Bérénice*. Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu ironique. Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour, vous êtes empereur, & vous pleurez!

f) *Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire.*] Cela est trop faible; il ne faut pas dire, *je pleure*, il faut que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré. Je m'étonne comment *Ra-*

TITUS.

f) Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire,
Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits,
Il les faut maintenir. Déja plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez jusques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi va chez les ennemis,
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils par ſon ordre expirans.
Malheureux! mais toujours la patrie & la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je ſais qu'en vous quittant le malheureux Titus
g) Paſſe l'auſtérité de toutes les vertus,
Qu'elle n'aproche point de cet effort inſigne.
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne

cine a cette fois manqué à une règle qu'il connaiſſait ſi bien.

g) *Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus.*] Cela me paraît encor plus faible, parce que rien ne l'eſt tant que l'exagération outrée. Il eſt ridicule qu'un empereur diſe qu'il y a plus de vertu, plus d'auſtérité à quitter ſa maîtreſſe, qu'à immoler à ſa patrie ſes deux enfans coupables. Il falait peut-être dire en parlant des *Brutus* & des *Manlius*, *Titus en vous quittant les égale peut-être:* ou plutôt, il ne falait point comparer une victoire remportée ſur l'amour à ces exemples étonnans, & preſque ſurnaturels, de la rigidité des anciens romains. Les vers ſont bien faits, je l'avoue; mais encor une fois, cette ſcène élégante n'eſt pas ce qu'elle devrait être.

De laiſſer un exemple à la poſtérité,
Qui ſans de grands efforts ne puiſſe être imité?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat! de m'arracher la vie.
De tous vos ſentimens mon cœur eſt éclairci.
Je ne vous parle plus de me laiſſer ici.
Qui moi? j'aurais voulu, honteuſe & mépriſée,
D'un peuple qui me hait ſoutenir la riſée?
J'ai voulu vous pouſſer juſques à ſon refus.
C'en eſt fait, & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteſte le ciel ennemi des parjures:
Non, ſi le ciel encor eſt touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injuſtice,
Si devant que mourir la triſte Bérénice
Vous veut de ſon trépas laiſſer quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur.
Je ſais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur préſente, & ma bonté paſſée,
Mon ſang, qu'en ce palais je veux même verſer,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laiſſer;

---

h) Peut-être cette ſcène pouvait-elle être plus vive, & porter dans les cœurs plus de trouble & d'attendriſſement; peut-être eſt-elle plus élégante & meſurée que déchirante.

Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.
Eh bien, ſeigneur, eh bien, qu'en

Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu. *b*)

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourai survivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups.
Seigneur, continuez, la victoire est à vous.

peut-il arriver?
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Je les compte pour rien! ah ciel, quelle injustice!
Tout cela me paraît petit, je le dis hardiment; & je suis en cela seul de l'opinion de *St. Evremont*, qui dit en plusieurs endroits, que les sentimens dans nos tragédies ne sont pas assez profonds, que le désespoir n'y est qu'une simple douleur, la fureur un peu de colère.



Je fais que fans pitié vous n'avez pû l'entendre;
Moi-même en la voyant je n'ai pû m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va fuivre un moment de douleur,
Quels aplaudiffemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je fuis un barbare.
Moi-même je me hais. *i)* Néron tant détefté
N'a point à cet excès pouffé fa cruauté.
Je ne fouffrirai point que Bérénice expire.
Allons, *k)* Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, feigneur!

TITUS.

Je ne fais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes efprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déja de vos adieux la nouvelle eft femée.
Rome, qui gémiffait, triomphe avec raifon:
Tous les temples ouverts fument en votre nom;

---

i) Néron tant détefté.] Autre exagération puérile. Quelle comparaifon y a-t-il à faire d'un homme qui n'époufe point fa maîtreffe à un monftre qui fait affaffiner fa mère?

k) Rome en dira ce qu'elle voudra dire.

Je ne fais, Paulin, ce que je dis.] *Dire*, & *dis* font un mauvais effet. *Je ne fais ce que je dis*, eft du ftile comique, & c'était quand il fe croyait plus auftère que *Brutus*, & plus cruel que *Néron* qu'il pouvait s'écrier, *Je ne fais ce que je dis.*

l) Vos vertus jufqu'aux nues.] Ni cette expreffion, ni cette cacofonie, ne femblent dignes de *Racine*.

Et le peuple élevant *l*) vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah Rome? Ah Bérénice! Ah prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? *m*) pourquoi suis-je amoureux?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
n) Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison;
Elle implore à grands cris le fer & le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rapelle à la vie.

m) *Pourquoi suis-je amoureux?* Tous ces actes finissent froidement, & par des vers qui apartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il est empereur? *Amoureux* est d'une idile; *amoureux* est trop général. Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer? Pourquoi suis-je forcé à rendre malheureuse celle qui mérite le moins de l'être? C'est là (du moins je le crois) le sentiment qu'il devait exprimer.

n) *Elle n'entend ni pleurs.*] Ce mot *pleurs* joint avec *conseil & raison*, sauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point de pleurs; mais ici, *n'entend* signifie *ne donne point attention*.



Ses yeux toujours tournés vers votre apartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire? *o*]

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre apartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entens, grands dieux! Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

---

o) Cette scène, & la suivante, qui semblent être peu de chose, me paraissent parfaites. *Antiochus* joue le rôle d'un homme qui est supérieur à sa passion. *Titus* est attendri & ébranlé comme il doit l'être; & dans le moment le sénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter sur lui-même. Ce sont des ressorts presque imperceptibles qui agissent puissamment sur l'a-

PAULIN.

Venez, ſeigneur, paſſons dans la chambre prochaine.
Allons voir le ſénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pouriez, ſeigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos piés fouler la majeſté?
Rome....

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez, j'eſpère à mon retour,
Qu'elle ne poura plus douter de mon amour.

Fin du quatriéme acte.

---

me. Il y a mille fois plus d'art dans cette belle ſimplicité, que dans cette foule d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. *Corneille* a auſſi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuſe & ſtérile fécondité qui entaſſe événemens ſur événemens; mais il n'a pas l'art de *Racine*, de trouver dans l'incident le plus ſimple, le développement du cœur humain.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *seul.*

OU pourai-je trouver ce prince trop fidèle?
Ciel! conduisez mes pas & secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'aporte quelque joie,

Arſace, rens-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La reine part, ſeigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce ſoir.

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée,
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi longtems laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon deſordre, & jouïr de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'aurait cru?
Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec tranſport l'arrête & l'environne,
Aplaudiſſant aux noms que le ſénat lui donne:
Et ces noms, ces reſpects, ces aplaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, ſeigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les ſoupirs & les pleurs de la reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune ſe joue:



J'ai vû tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis:
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS (*en entrant.*)

Demeurez, qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe, & m'afflige sans cesse.
Je viens le cœur percé de vos pleurs & des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

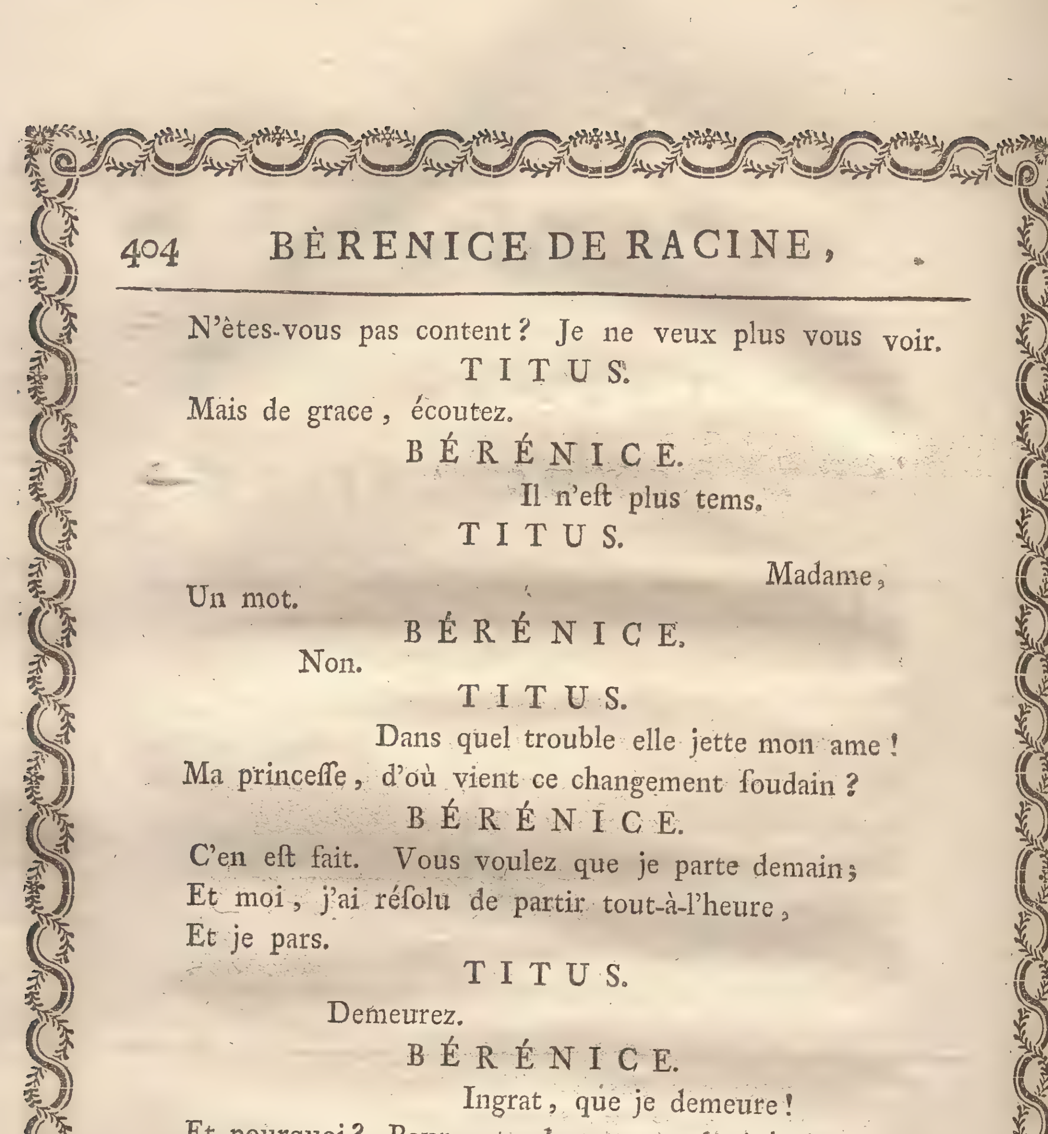
HÉ bien! voilà l'eſpoir que tu m'avais rendu;
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.
Bérénice partait juſtement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné!
Tous mes momens ne ſont qu'un éternel paſſage.
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage!
Et je reſpire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BÉRÉNICE.

NOn, je n'écoute rien; me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encor aigrir mon déſeſpoir?



N'ètes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BÉRÉNICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie?
Quel crime, quelle offenſe a pû les animer?
Hélas! & qu'ai-je fait, que de vous trop aimer?

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule inſenſée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.

Tout cet apartement préparé par vos ſoins,
Ces lieux de mon amour ſi longtems les témoins,
Qui ſemblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel! que vous êtes injuſte!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce ſénat auguſte,
Qui vient vous aplaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaiſir l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours,
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe!
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice!
Ah dieux! dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur!
Connaiſſez moi, madame; & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs.
Ce jour ſurpaſſe tout: jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe;
Et jamais....

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez.
Quoi! dans mon deſeſpoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour?
Ah cruel! par pitié montrez moi moins d'amour.
Ne me rapellez point une trop chère idée;
Et laiſſez moi du moins partir perſuadée,
Que déja de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.

(Il lit une lettre.) a)

Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat! liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi! ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême?
Vous cherchez à mourir? & de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.

(Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.)

---

a) *Titus* liſait tout haut cette lettre à la première repréſentation. Un mauvais plaiſant dit que c'était le teſtament de *Bérénice*: *Racine* en fit ſuprimer la

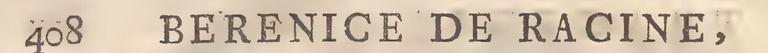
SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

MAdame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il falait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triſte adieu je prévis les aproches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs.
Mais quoi que je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins prête à ſuccomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vû devant mes yeux Rome entière aſſemblée.
Le ſénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Écoutait ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encor incertaine.
Moi-même à tous momens je me ſouviens à peine,
Si je ſuis empereur, & ſi je ſuis Romain.

lecture. On a cru que la vraie raiſon était que la lettre ne contenait que les mêmes choſes que *Bérénice* dit dans le cours de la piéce.



Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînait, & je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé? je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit, qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame; & je dois moins encore vous dire,
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre suite,
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens, dont mon ame est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vû, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.

Lorsque

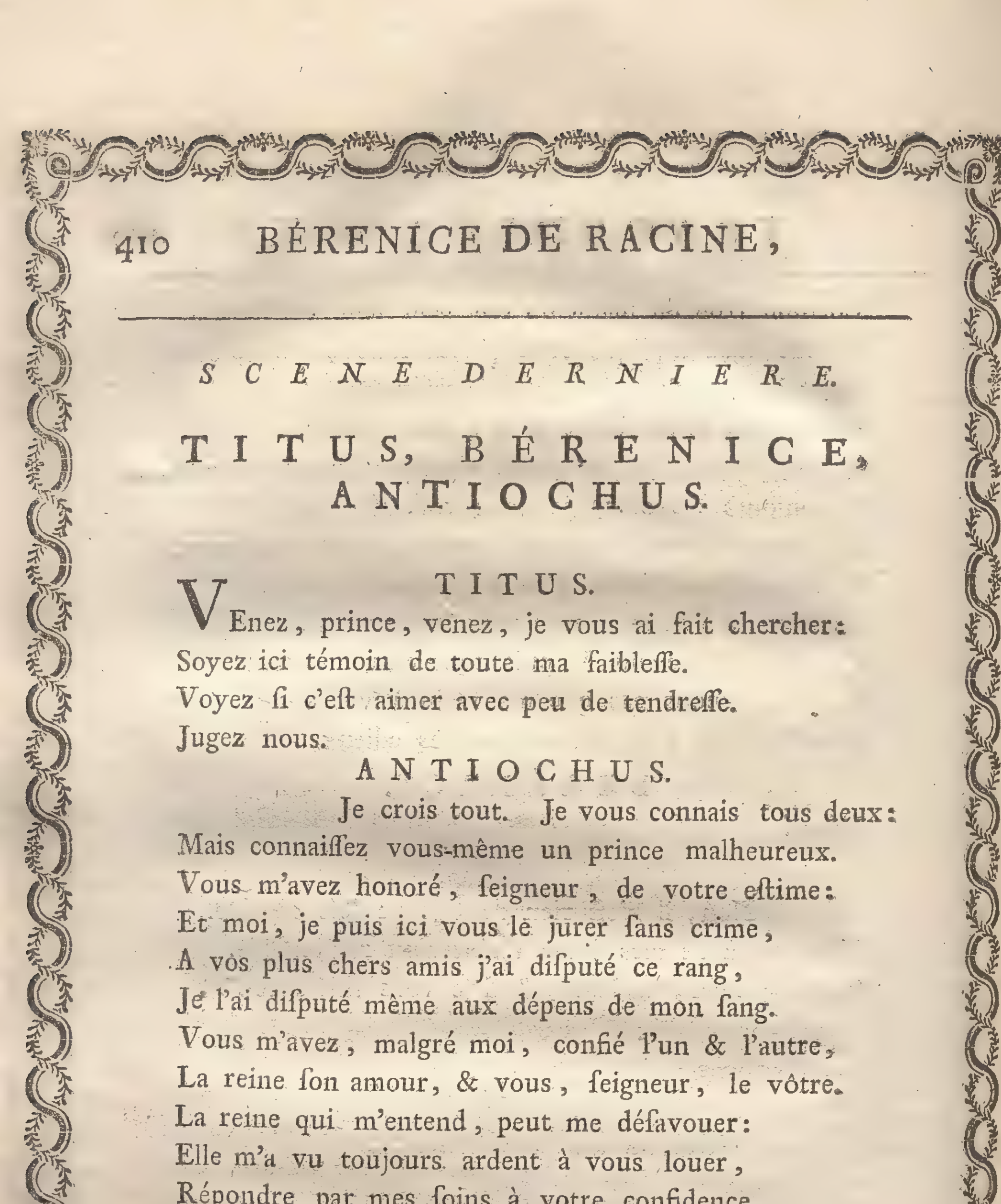
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'attachait à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus longtems viennent fraper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre:
Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, madame; & ſi je vous ſuis cher . . .



SCENE DERNIERE.

TITUS, BÉRENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher:
Soyez ici témoin de toute ma faibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connais tous deux:
Mais connaiſſez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, ſeigneur, de votre eſtime:
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus chers amis j'ai diſputé ce rang,
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un & l'autre,
La reine ſon amour, & vous, ſeigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend, peut me déſavouer:
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaiſſance:
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami ſi fidèle était votre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il eſt tems que je vous éclairciſſe.

Oui, feigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pû l'oublier, au moins je me fuis tû.
De votre changement la flatteufe aparence
M'avait rendu tantôt quelque faible efpérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet efpoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir.
Je fuis venu, feigneur, vous apeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me fuis confulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rapeller ma raifon toute entière.
Jamais je ne me fuis fenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds:
Ce n'eft qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inftruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rapellé fes pas.
Mes foins ont réuffi, je ne m'en repens pas.
Puiffe le ciel verfer, fur toutes vos années,
Mille profpérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou s'il vous garde encor un refte de couroux,
Je conjure les dieux d'épuifer tous les coups,
Qui pourraient menacer une fi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous facrifie.

BÉRÉNICE (*fe levant.*)

Arrêtez, arrêtez! Princes trop généreux:
En quelle extrémité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'envifage,
Par-tout du defefpoir je rencontre l'image.

Je ne vois que des pleurs; & je n'entens parler
Que de trouble, d'horreur, de sang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, & je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vû soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis allarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vû couler vos larmes.
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voye en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout: je veux, en ce moment funeste,

b) Je n'ai rien à dire de ce cinquiéme acte, sinon que c'est en son genre un chef-d'œuvre, & qu'en le relisant avec des yeux sévères, je suis encor étonné qu'on ait pu tirer des choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même; qu'on ait trouvé encor de quoi attendrir, quand on paraît avoir tout dit; que même tout paraisse neuf dans ce dernier acte, qui n'est que le résumé des quatre précédens: le mérite est égal à la difficulté, & cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une piéce finisse par un *hélas!* il falait être sûr de s'être rendu maître du cœur des spectateurs pour oser finir ainsi.

Voilà sans contredit la plus faible des tragédies de *Racine* qui sont restées au théatre. Ce n'est pas même une tragédie. Mais que de beautés de détail, & quel charme inexprimable régne presque toujours dans la diction! Pardonnons à *Corneille* de n'avoir jamais

Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même,
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites vous un effort généreux.
Sur Titus, & sur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs, & vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la dernière fois adieu, seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas! *b*)

connu ni cette pureté, ni cette élégance. Mais comment se peut-il faire que personne depuis *Racine* n'ait aproché de ce stile enchanteur? Est-ce un don de la nature? est-ce le fruit d'un travail assidu? C'est l'effet de l'un & de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection; mais il l'est que le public ait depuis aplaudi avec transport à des piéces qui à peine étaient écrites en français, dans lesquelles il n'y avait ni connaissance du cœur humain, ni bon sens, ni poësie; c'est que des situations séduisent, c'est que le goût est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphael*, des *Titien*, des *Paul Veronese*; des peintres médiocres usurpent après eux de la réputation, & il n'y a que les connaisseurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROÏQUE

DE CORNEILLE.

1670.



XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO Interprete.

VESPASIANUS à Senatu abſens, Imperator creatur; Tituſque & Domitianus Cæſares deſignantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Æmiliano viro ejus, abductam ſecum habebat in numero amicarum, eamdemque poſtea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam cum Agrippa fratre Romam venit. Is Prætoriis honoribus auctus eſt, ipſa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus cùm intelligeret populum Romanum id moleſtè ferre, eam repudiavit, præſertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS ex quo tempore principatum ſolus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inſervivit, ſed comis, quamvis inſidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reverſa, fuit.

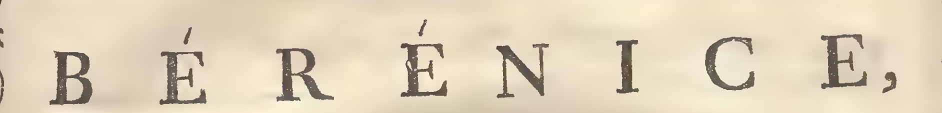
Titus moriens ſe unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid eſſet non aperuit, nec quiſquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Conſtans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem

fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pàti maluisset, & quod traderet imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.
DOMITIAN, frère de Tite, & amant de Domitie.
BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.
DOMITIE, fille de Corbulon.
PLAUTINE, confidente de Domitie.
FLAVIAN, confident de Tite.
ALBIN, confident de Domitian.
PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.



BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROÏQUE DE CORNEILLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

LAISSE MOI mon chagrin, tout injuste qu'il est,
Je le chasse, il revient ; je l'étouffe, il renait ;
Et plus nous aprochons *a*) de ce grand hyménée,
Plus en dépit de moi je m'en trouve génée :
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs,

---

a) *De ce grand hyménée.*] On saura bientôt de quel hyménée on parle ; mais on ne saura point que c'est *Domitie* qui parle ; & le lieu où elle est n'est point annoncé.

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, est amoureuse de *Domitian*, qui l'est aussi d'elle. Il est vrai que cet amour est froid ; mais il est vrai aussi que quand *Domitian* & sa maîtresse *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéresseraient pas davantage. Il y a des personnages qu'il ne faut jamais représenter amou-



b) Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs?
Depuis plus de ſix mois la pompe s'en aprête;
Rome s'en fait d'avance *c*) en l'eſprit une fête;
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire eſt le ſeul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude?
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtreſſe,
Du moins à l'empereur cachez cette triſteſſe.
Le dangereux ſoupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé:
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice;
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A préſent il eſt maître; & ſon père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu ſi beau.

DOMITIE.

C'eſt là ce qui me gêne, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne, & crains l'hymen d'un empereur,

---

reux; les grands hommes, comme *Alexandre*, *Céſar*, *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, parce que c'eſt les avilir; & les méchans hommes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une paſſion groſſière, qui révolte au lieu de toucher; à moins qu'un tel caractère ne ſoit attendri & changé par un amour qui le ſubjugue. *Domitian*, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que *Domitian* eſt l'amoureux de la piéce, la piéce eſt tombée.

b) *Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs?* Il ſemble par ce vers, & par

Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux apareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoute.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'atta chement;
Et ce qu'il en étale agit d'une maniére
Qui ne m'assure point d'une ame toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout-à-coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce, ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet, & l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourrait le contraindre?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE.

d) J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main;

tant d'autres dans ce goût, que *Corneille* ait voulu imiter la mollesse du stile de son rival, qui seul alors était en possession des aplaudissemens au théatre; mais il l'imite comme un homme robuste, sans grace & sans souplesse, qui voudrait se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile & élégant.

c) *En l'esprit une fête.*] Cette expression, & l'*amer* & le *rude*, *tout-à-fait la maîtresse*, *un nœud reculé qui dégoute*; font bien voir que *Corneille* n'était pas fait pour combattre *Racine* dans la carrière de l'élégance & du sentiment.

d) *J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain.*] Où sont donc ces droits



e) Mon père avant le ſien élû pour cet empire
Préféra . . . tu le ſais, & c'eſt aſſez t'en dire:
C'eſt par cet intérêt qu'il m'aporte ſa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'eſt pas tout à moi.

PLAUTINE.

f) La choſe eſt bien égale, il n'a pas tout le vôtre:
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre;
Et comme ſa raiſon vous donne tous ſes vœux,
Votre ardeur pour ſon rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne di point qu'entre nous la choſe ſoit égale:
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.
Sans avilir ſon ſort il me renvoye au mien,
Et du rang qui lui reſte il ne me reſte rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez moi ce mot, vous fait un dur ſuplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,

à l'empire, qu'elle *peut mettre en bonne main?* Quoi! parce qu'elle eſt fille d'un *Corbulon*, que quelques troupes voulurent déclarer Céſar, elle a des droits à l'empire? C'eſt heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des romains.

e) *Mon père avant le ſien élû pour cet empire.*] On n'eſt point élu pour l'empire; cela n'eſt pas françaıs. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points....? On peut laiſſer une phraſe ſuſpendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choſes à dire, quand on fait entendre par ce qui ſuit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que ſi on s'expliquait: comme dans *Britannicus*:

Et ce même Sénèque, & ce même Burrus,
Qui depuis . . . Rome alors eſtimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne ſignifie autre choſe ſinon que *Corbulon* préféra ſon devoir; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'eſt un peu étendu ſur

Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

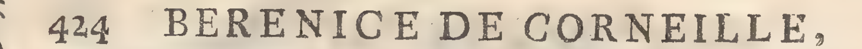
Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
g) Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave ennemi de sa chaîne,
La secoue à toute heure, & la porte avec gêne;
Et maître de nos sens qu'il appelle au secours,
Il échape souvent, & murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère;
Et malgré cet amour je ne puis m'arrèter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.

---

cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, & que ces réticences inutiles & déplacées ne sont que trop communes.

f) *La chose est bien égale: Il n'a pas tout le vôtre: Vous en aimez un autre: Et comme sa raison: Une ardeur pour un rang: Qu'entre nous la chose soit égale: Un divorce qui ravale: Un sort à qui l'on renvoye: Ce que Plautine a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur suplice: En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.*] Est-il possible qu'avec un tel stile on ait voulu joûter contre *Racine* dans un ouvrage où tout dépend du stile!

g) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.*] Je passe tous les vers ou faibles ou durs, ou qui offensent la langue; & je remarquerai seulement que voilà des dissertations sur l'amour, des sentences générales. Ce n'est pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une passion douce & tendre. Ce n'est pas là *Horatii curiosa felicitas*, & le *molle* de *Virgile*.



Laiſſe moi retracer ma vie en ta mémoire ;
b) Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire,
Mais tu n'as pû connaître en chaque événement
De mon illuſtre orgueil quel fut le ſentiment.
En naiſſant, je trouvai l'empire en ma famille ;
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille ;
Et le bruit qu'en tous lieux fit ſa haute valeur,
Autant que ma naiſſance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée ;
Et Néron, des mortels & l'horreur & l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert ſa foi.
Après tant de forfaits, & de morts entaſſées,
Les troupes du Levant d'un tel monſtre laſſées,
Pour Céſar en ſa place élurent Corbulon :
Son auſtère vertu rejetta ce grand nom ;
Un lâche aſſaſſinat en fut le promt ſalaire ;
Mais mon orgueil ſenſible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une aſſez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de ſuite
Virent de leur fortune une aſſez promte fuite.

L'Orient

---

b) *Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire.*] Pourquoi donc répète-t-elle cette hiſtoire à une perſonne qui la ſait ſi bien ? Le ſentiment de ſon *illuſtre orgueil* n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs eſt trop long & trop peu intéreſſant.

Cette *Domitie* partagée entre l'ambition & l'amour, n'eſt véritablement ni ambitieuſe, ni ſenſible. Ces caractères indécis & mitoyens ne peuvent jamais réuſſir, à moins que leur incertitude ne naiſſe d'une paſſion violente, & qu'on ne voye juſques dans

L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vefpafian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite fon aîné fit affiéger Solyme;
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint difpenfer fes loix.
Je le vis, & l'aimai : ne blâme point ma flamme.
Rien de plus grand que lui n'éblouïffait mon ame.
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtait.
Mille foupirs aidaient au rang qui me flattait.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père:
Il vint, mais d'un efprit à nos vœux fi contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put arracher
Ce qu'attendait un feu qui nous était fi cher.
On n'en fut point la caufe, & divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent;
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avait fait divorce;
Et cette belle reine eut fur lui tant de force,
Que pour montrer à tous fa flamme, & hautement,
Il lui fit au palais prendre un apartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévit quelle haine

cette indécifion l'effet du fentiment dominant qui les emporte. Tel eft *Pyrrhus* dans *Andromaque*, caractère vraiment théatral & tragique, excepté dans la fcène imitée de *Térence : Crois-tu, fi je l'époufe, qu'Andromaque en fon cœur n'en fera pas jaloufe ?* & dans la fcène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première fcène de *Domitie* annonce que la piéce fera fans intérêt; c'eft le plus grand des défauts.

Concevrait tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laiffer un cours libre aux flots de ce torrent;
Mais fous les vains dehors de cette complaifance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de fon cœur, que charmaient tant d'apas,
Il l'obligea lui-même à revoir fes états.
A peine je le vis fans maîtreffe, & fans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame;
Et s'étant emparé du plus doux de mes foins,
Son frère commença de me plaire un peu moins.
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendreffe;
Mais je la regardais ainfi qu'une faibleffe,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me volait un rang que je me croyais dû.
Tite à peine fur moi jettait alors la vûe;
Cent fois avec douleur je m'en fuis aperçûe;
Mais ce qui confolait ce jufte & long ennui,
C'eft que Vefpafian me regardait pour lui.
Je commençais pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en fes yeux quelque chofe de tendre.
Il me rendit vifite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du myftère,
Qu'il ne me difait rien que par l'ordre d'un père;

---

i) *Faut-il mourir, madame, & fi proche du terme &c.*] Cette feconde fcène tient au-delà de ce que la première a promis. Un *Domitian* qui veut mourir d'amour! c'eft mettre un hochet entre les mains de *Polyphème*: & qu'eft-ce qu'une *illuftre inconftance proche du terme, fi ferme, que les reftes d'un feu fi*

Mais qui ne pencherait à s'en désabuser,
Lorsque ce père mort il songe à m'épouser ?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de son martyre ;
L'ambition l'entraine, & l'amour le déchire.
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurais voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, si Domitian devenait empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !
Que bientôt.... Mais il vient ; ce grand cœur en soupire !

DOMITIE.

Hélas ! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCENE II.

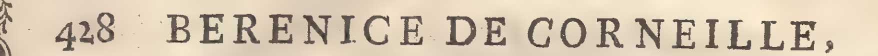
DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

i) FAut-il mourir, madame ? & si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,

fort se promettent la mort de Domitian dans quatre jours ? Ces paroles, ces tours inintelligibles qui sont comme jettés au hazard, forment un étrange discours ! La princesse *Henriette* joua un tour bien sanglant à *Corneille*, quand elle le fit travailler à *Bérénice*.

On ne voit que trop combien la suite



Que les reſtes d'un feu, que j'avais crû ſi fort,
Puiſſent dans quatre jours ſe promettre ma mort?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, ſeigneur, me ferait peu d'envie,
S'il en coûtait à Rome une ſi belle vie;
Et ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer,
Que de faire une perte aiſée à réparer.

DOMITIAN.

Aiſée à réparer! Un choix qui m'a ſû plaire,
Et qui ne plait pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un & l'autre avec ſi peu d'apas,
Que vous ſachiez leur prix, & le mettiez ſi bas?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour ſoi-même ou d'amour, ou d'eſtime,
Ne s'en croire pas trop n'eſt pas faire un grand crime:
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas! ſi je n'ai pû vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux & jaloux?

---

eſt digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci! & que de barbariſmes! *Ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer; un choix qui charme avec peu d'apas qu'on met ſi bas*; & tous ces complimens ironiques que ſe font *Domitian* & *Domitie*; & *cette beauté qui n'a écouté aucun des ſoupirans qui l'accablaient de leurs regards mourans*; & *ſon cœur qui va tout à Domitian quand on le laiſſe aller*.

On eſt étonné qu'on ait pû jouer une piéce ainſi écrite, ainſi dialoguée & raiſonnée.

Tous ces raiſonnemens de *Domitie* ne peuvent être écoutés. Comme la paſſion du trône eſt la première, elle eſt la

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, & pourrais tout, madame,
Si je pouvais encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long & si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirans,
Qui m'accablaient par-tout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite....

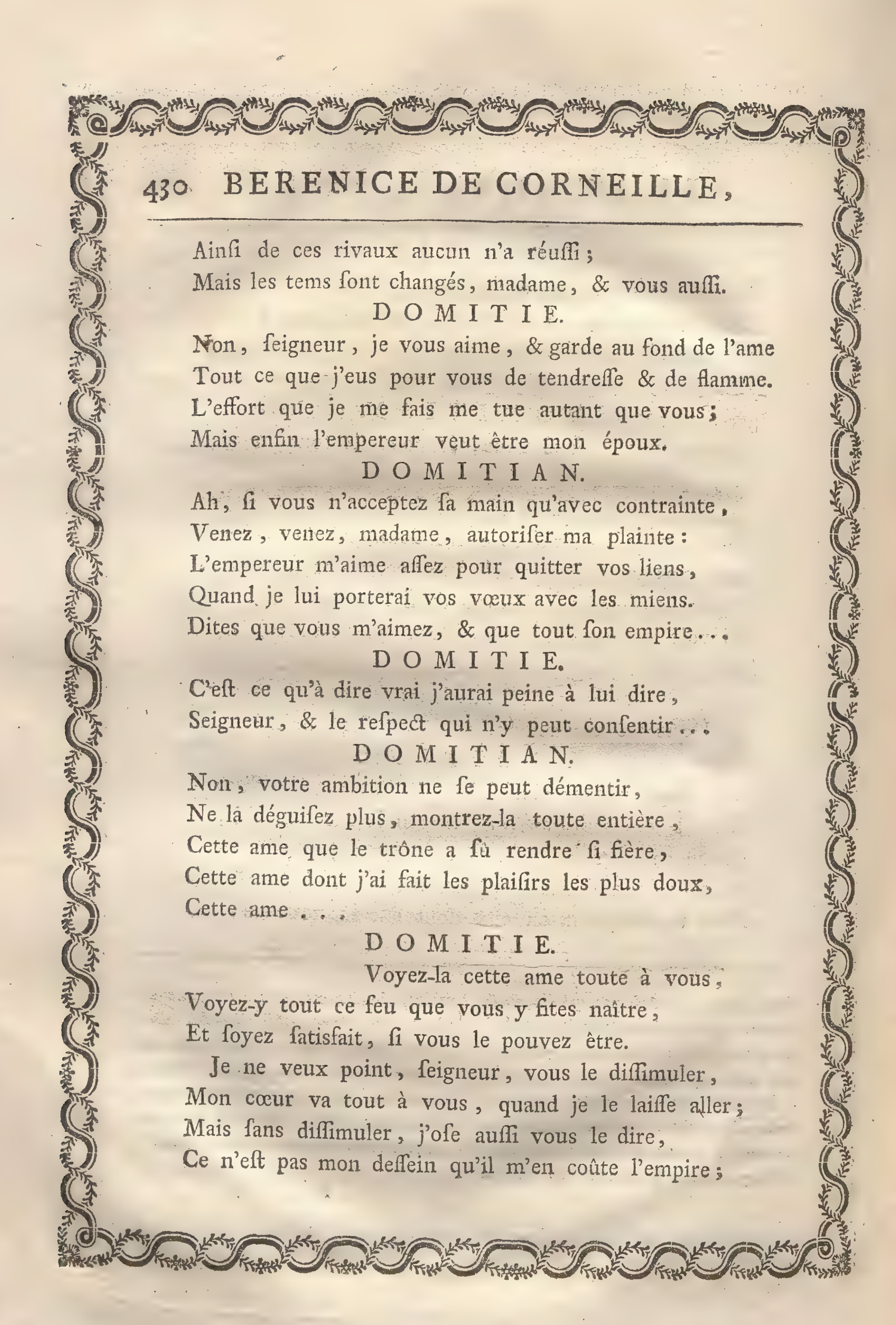
DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé, jusqu'à l'amour de Tite;
Mais de ces soupirans qui vous offraient leur foi,
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi.
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée,
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée;

---

dominante: ce n'est pas qu'elle ne *se violente à trahir l'amour*; mais il est juste que *des soupirs secrets la punissent d'aimer contre ses intérêts*.

Il semble que dans cette piéce *Corneille* ait voulu en quelque sorte imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, & qu'il ait tenté de plier la roideur de son caractère à ce genre de tragédie si délicat & si difficile. *Domitian* aime *Domitie*; *Titus* aime aussi *Domitie* un peu. On propose *Bérénice* à *Domitian*, & *Bérénice* est aimée véritablement de *Titus*. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.



Ainſi de ces rivaux aucun n'a réuſſi ;
Mais les tems ſont changés, madame, & vous auſſi.

DOMITIE.

Non, ſeigneur, je vous aime, & garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendreſſe & de flamme.
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah, ſi vous n'acceptez ſa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriſer ma plainte :
L'empereur m'aime aſſez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout ſon empire...

DOMITIE.

C'eſt ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le reſpect qui n'y peut conſentir...

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne ſe peut démentir,
Ne la déguiſez plus, montrez-la toute entière,
Cette ame que le trône a ſû rendre ſi fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaiſirs les plus doux,
Cette ame . . .

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fites naître,
Et ſoyez ſatisfait, ſi vous le pouvez être.
Je ne veux point, ſeigneur, vous le diſſimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laiſſe aller ;
Mais ſans diſſimuler, j'oſe auſſi vous le dire,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'il m'en coûte l'empire ;

Et je n'ai point une ame à ſe laiſſer charmer
Du ridicule honneur de ſavoir bien aimer.
La paſſion du trône eſt ſeule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorais de l'amour quel eſt le doux poiſon,
Quand elle s'empara de toute ma raiſon.
Comme elle eſt la première, elle eſt la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente;
Mais il eſt juſte enfin que des ſoupirs ſecrets
Me puniſſent d'aimer contre mes intérêts.
  Daignez donc voir, ſeigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'impoſer la honte de deſcendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival;
Pour m'avoir toute à vous, devenez ſon égal.
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois ſur vous un rayon de ſa gloire.
On vous a vu tous deux ſortir d'un même flanc;
Ayez mêmes honneurs ainſi que même ſang:
Dites lui que le droit qu'a ce ſang à l'empire...

DOMITIAN.

C'eſt là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir....

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achète aſſez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſuplice.

DOMITIAN.

Hé bien dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'aplaudirai moi-même à votre peu de foi.



Je dirai que le ciel doit à votre mérite ... ?

DOMITIE.

Non, ſeigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte:
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;
Mais dans toute la terre il n'eſt qu'un empereur.
Si mon père avait eu les ſentimens du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'attens d'un autre;
Et ma flamme en vos mains eût mis, ſans balancer,
Le ſceptre qu'en la mienne il aurait dû laiſſer.
Laiſſez à ſon défaut ſupléer la fortune;
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour s'opoſer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages;
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, ſeigneur,
Laiſſez moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourrait rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

SCENE

k) Elle ſe défend bien, & dans la cour ... aucun n'a plus d'eſprit & moins d'amour !] Il s'agit bien là d'eſprit; & *cette adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe; & la*

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

k) ELle ſe défend bien, ſeigneur, & dans la cour…

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'eſprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire, ainſi que toi, dans ce qu'elle m'opoſe,
Son adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe;
Et ſi pour m'aſſurer que ſon cœur n'eſt qu'à moi,
Tant d'eſprit agiſſait en faveur de ſa foi;
Si ſa flamme au ſecours apliquait cette adreſſe,
L'empereur convaincu me rendrait ma maîtreſſe.

ALBIN.

Cependant n'eſt-ce rien que ce cœur ſoit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur ſi mal ſûr je ne ſuis point jaloux;
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde & n'aime que ſoi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'eſt permis de parler librement,

flamme qui aplique cette adreſſe au ſecours. Quels vains & malheureux propos! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choſes plus indignes du théatre tragique?

1) Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les autres;
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les nôtres;
Lui ſeul allume, éteint, ou change nos deſirs.
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs.
Vous-même, qui brûlez d'une flamme ſi belle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaiſirs en elle?
Et quand vous aſpirez à des liens ſi doux,
Eſt-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous?
De ſa poſſeſſion l'aimable & chère idée
Tient vos ſens enchantés, & votre ame obſédée;
Mais ſi vous conceviez quelques deſtins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête eſt pour vous le comble des délices.
Vous ne vous figurez ailleurs que des ſuplices:
C'eſt par-là qu'elle ſeule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis les maux dont je ſoupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire:
Cherchons-en le remède, au lieu d'en raiſonner,
Sur l'amour où le ciel ſe plait à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret? n'eſt-il point d'artifice...

---

1) *Dans toute la nature aime-t-on autrement?*] Quoi! dans une tragédie une diſſertation ſur l'amour propre? Finiſſons. Il a bien falu faire quelques remarques ſur ce premier acte, pour montrer que c'eſt une peine perdue d'en faire ſur les autres. Un commentaire peut être utile quand on a des beautés & des défauts à examiner. Mais ce ſerait vouloir outrager la mémoire de *Cor-*

ALBIN.

Oui, ſeigneur, il en eſt, rapellons Bérénice;
Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour;
Qu'il retarde l'hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

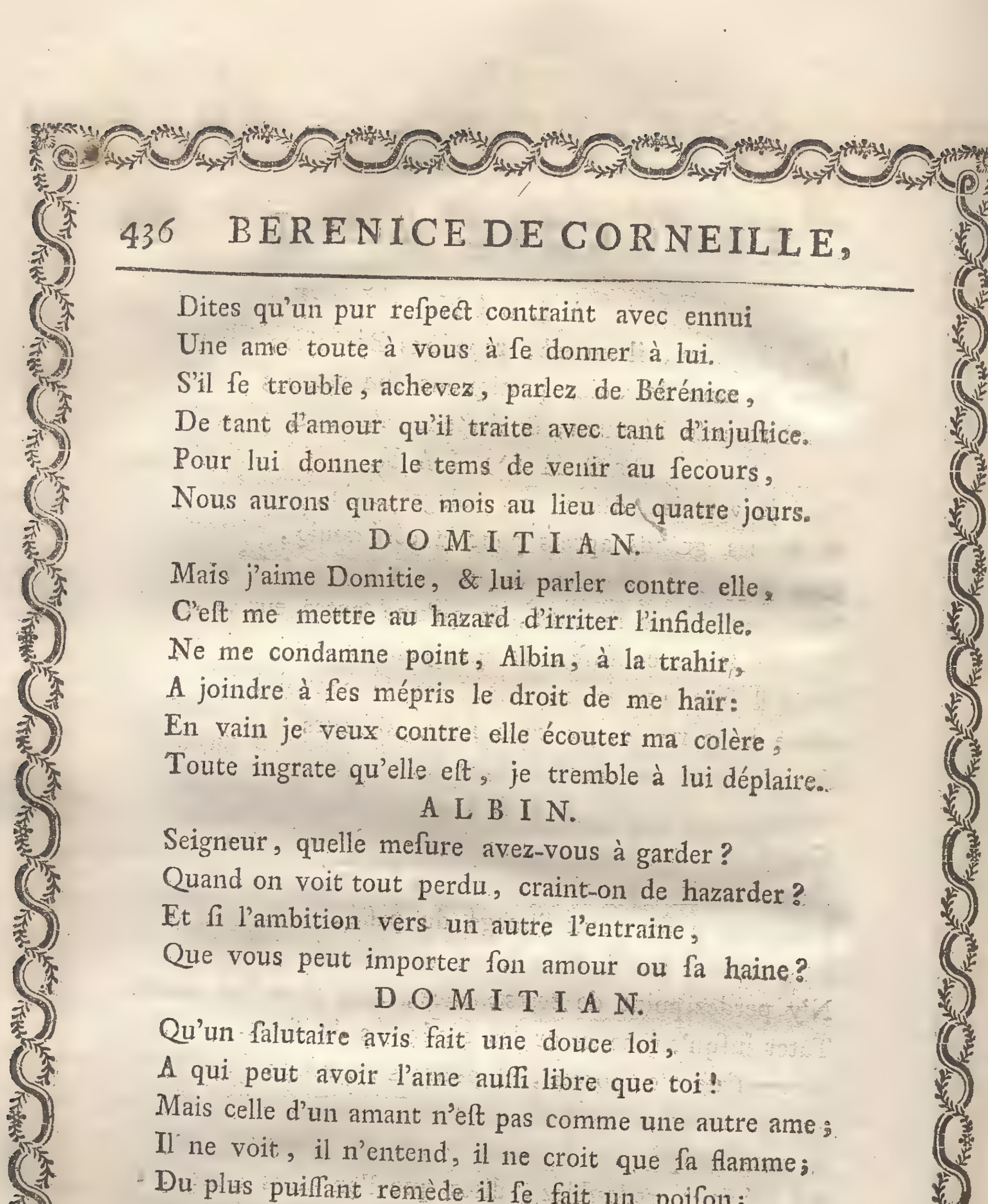
Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands aprêts pour la cérémonie,
Que depuis ſi longtems on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avait que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle ſerait confuſe, & que j'aurais de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale, & tout notre diſcours
Ne la ſaurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons ſa victoire;
Dans l'eſprit d'un rival ranimons ſa mémoire,
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par-là d'un cœur embarraſſé.
N'y perdez point de tems, allez, ſans plus rien taire,
Tâter juſqu'en ce cœur les tendreſſes de frère.
Si vous ne l'emportez, il poura s'ébranler;
S'il ne romt cet hymen, il poura reculer.
Je me trompe, ou ſon ame y panche d'elle-même:
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,

---

neille, de s'apeſantir ſur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guères que des fautes. Finiſſons nos remarques par reſpect pour lui: rendons lui juſtice; convenons que c'eſt un grand homme qui fut trop ſouvent différent de lui-même, ſans que ſes piéces malheureuſes fiſſent tort aux beaux morceaux qui ſont dans les autres.



Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à se donner à lui.
S'il se trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le tems de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,
C'est me mettre au hazard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ses mépris le droit de me haïr:
En vain je veux contre elle écouter ma colère,
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hazarder?
Et si l'ambition vers un autre l'entraine,
Que vous peut importer son amour ou sa haine?

DOMITIAN.

Qu'un salutaire avis fait une douce loi,
A qui peut avoir l'ame aussi libre que toi!
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre ame;
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme;
Du plus puissant remède il se fait un poison;
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

ALBIN.

Et si je vous disais que déja Bérénice
Est dans Rome inconnue; & par mon artifice,
Qu'elle surprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverser les aprêts?

DOMITIAN.

Albin, ſerait-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte;
Peut-être eſt-elle fauſſe, attendez qu'elle éclatte;
Sur-tout à l'empereur déguiſez la ſi bien...

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai comme n'en ſachant rien.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi! des ambaſſadeurs, que Bérénice envoie,
Viennent ici, dis-tu, me témoigner ſa joie,
M'aporter ſon hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils ſont au port d'Oſtie.

TITE.

Ainſi, graces aux dieux, ſa flamme eſt amortie;
Et de pareils devoirs ſont pour moi des froideurs,
Puiſqu'elle s'en raporte à ſes ambaſſadeurs.
Juſqu'après mon hymen remettons leur venue;
J'aurais trop à rougir ſi j'y ſouffrais leur vûe,
Et recevais les yeux de ſes propres ſujets,
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut ſon bien, à cette belle reine,
Et pourrait l'être encor malgré Rome & ſa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon deſir,

Par quelques doux regards s'en venait reſſaiſir.
Mais du haut de ſon trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être en ce moment que toute ma raiſon
Ne ſaurait ſans déſordre entendre ſon beau nom.
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre ;
Elle ſuit mon exemple, & ſe plait à le ſuivre ;
Et ne m'envoye ici traiter de ſouverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmait en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrais Domitie.

TITE.

Contre tous ſes attraits ma raiſon endurcie
Ferait de Domitie encor la ſûreté ;
Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.
N'aurais-tu point apris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les rois qui ſoupirent pour elle ?
Di moi que Polémon règne dans ſon eſprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame atteinte ;
Mais j'épouſerai l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle eſt belle & digne de ma foi ;
Elle aurait tout mon cœur, s'il était tout à moi.
La nobleſſe du ſang, la grandeur de courage,
Font avec ſon mérite un illuſtre aſſemblage ;
C'eſt le choix de mon père, & je connais trop bien
Qu'à choiſir en Céſar ce doit être le mien :
Mais tout mon cœur renonce à lui faire juſtice,
Dès que mon ſouvenir lui rend ſa Bérénice.



FLAVIAN.

Si de tels fouvenirs vous font encor fi doux,
L'hyménée a, feigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels fouvenirs ne me faifaient la guerre,
Serait-il potentat plus heureux fur la terre?
Mon nom par la victoire eft fi bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi:
Mon réveil incertain du monde fait l'étude:
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loifirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaifirs,
Pour envoyer l'effroi fous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hauffer la parole.
Que de félicité, fi mes vœux imprudens
N'étaient de mon pouvoir les feuls indépendans!
Maître de l'univers, fans l'être de moi-même,
Je fuis le feul rebelle à ce pouvoir fuprême;
D'un feu que je combats je me laiffe charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome preffe la pompe,
Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ofe réfifter aux dangereux fouhaits
De préparer toujours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, feigneur, va jufqu'à la rupture,
Domitie aura peine à fouffrir cette injure.
Ce jeune efprit qu'entête, & le fang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,

Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque ſurprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il unit à quelque ame aſſez fière & hautaine,
Pour ſervir ſon orgueil, & ſeconder ſa haine,
Un vif reſſentiment lui fera tout oſer;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouſer.

TITE.

J'en fais la politique, & cette loi cruelle
A preſque fait l'amour qu'il m'a falu pour elle.
Réduit au triſte choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goute de ſang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis ſouffrir les plus juſtes ſuplices,
Pourrais-je autoriſer une injuſte rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur?
Non, malgré les attraits de ſa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & ſa ſeule beauté
Pouvait me conſoler de ce que j'ai quitté;
Elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon ame, & forcer mes douleurs
A ſouhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en ſois encor maître.
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître;



Et mon cœur malgré moi rapelle un ſouvenir
Que je n'oſe écouter, & ne ſaurais bannir.
Ma raiſon s'en veut faire en vain un ſacrifice;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice;
Et même je ne ſais par quel preſſentiment
Je n'ai ſouffert perſonne en ſon apartement;
Mais depuis cet adieu ſi cruel, & ſi tendre,
Il eſt demeuré vuide, & ſemble encor l'attendre.
Va, fai porter mon ordre à ſes ambaſſadeurs;
C'eſt trop entretenir d'inutiles ardeurs;
Il eſt tems de chercher qui m'en puiſſe diſtraire;
Et le ciel à propos envoye ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au ſénat?

TITE.

Non, il peut s'aſſembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir ſous mon ordre aux affreuſes ruines
Dont ſes feux ont couvert les campagnes voiſines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

PUis-je parler, ſeigneur, & de votre amitié
Eſpérer une grace à force de pitié?
Je me ſuis juſqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon ſilence.
Ce que je vais vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourrai ſi je ne le dis pas.
Aprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Juſtice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.
J'ai vû ce que j'aimais choiſi pour être à vous,
Et je l'ai vû longtems ſans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte;
Vous vous faiſiez effort, j'imitais votre feinte;
Et comme aux loix d'un père il falait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance,
Ne met-il point de borne à cette obéiſſance?
La faut-il à ſon ombre, & que ce même effort
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort?

TITE.

Souffrez ſur cet effort que je vous déſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,
Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pus;



Mais ce qui fut effort, à préſent ne l'eſt plus.
Sachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre ſi ſévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ai pris ſes ſentimens, lorſque j'ai pris ſa place.
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me diſait.
J'ai des yeux d'empereur, & n'ai plus ceux de Tite.
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en goûte les conſeils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vû maître,
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pû me combattre, & me vaincre pour vous;
Mais ſi près d'un hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſurée,
Que le jour en eſt pris, la fête préparée,
Je l'aime, & lui dois trop, pour jetter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel affront.
Rome entière, & ma foi l'apellent à l'empire:
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontés laiſſez un libre cours.
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toujours:

Ce n'eſt pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſait bien ce qu'il en coûte:
L'effort eſt aſſez grand pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah! ſi votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,
Réduite au même effort, ſeigneur, que fera-t-elle?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas!

Ce qui vous eſt aiſé, ſeigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De votre changement ſon départ fut complice;
Vous l'avez éloignée, & j'ai devant les yeux,
Je vois preſque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un reſpect auſſi grand que le mien?

TITE.

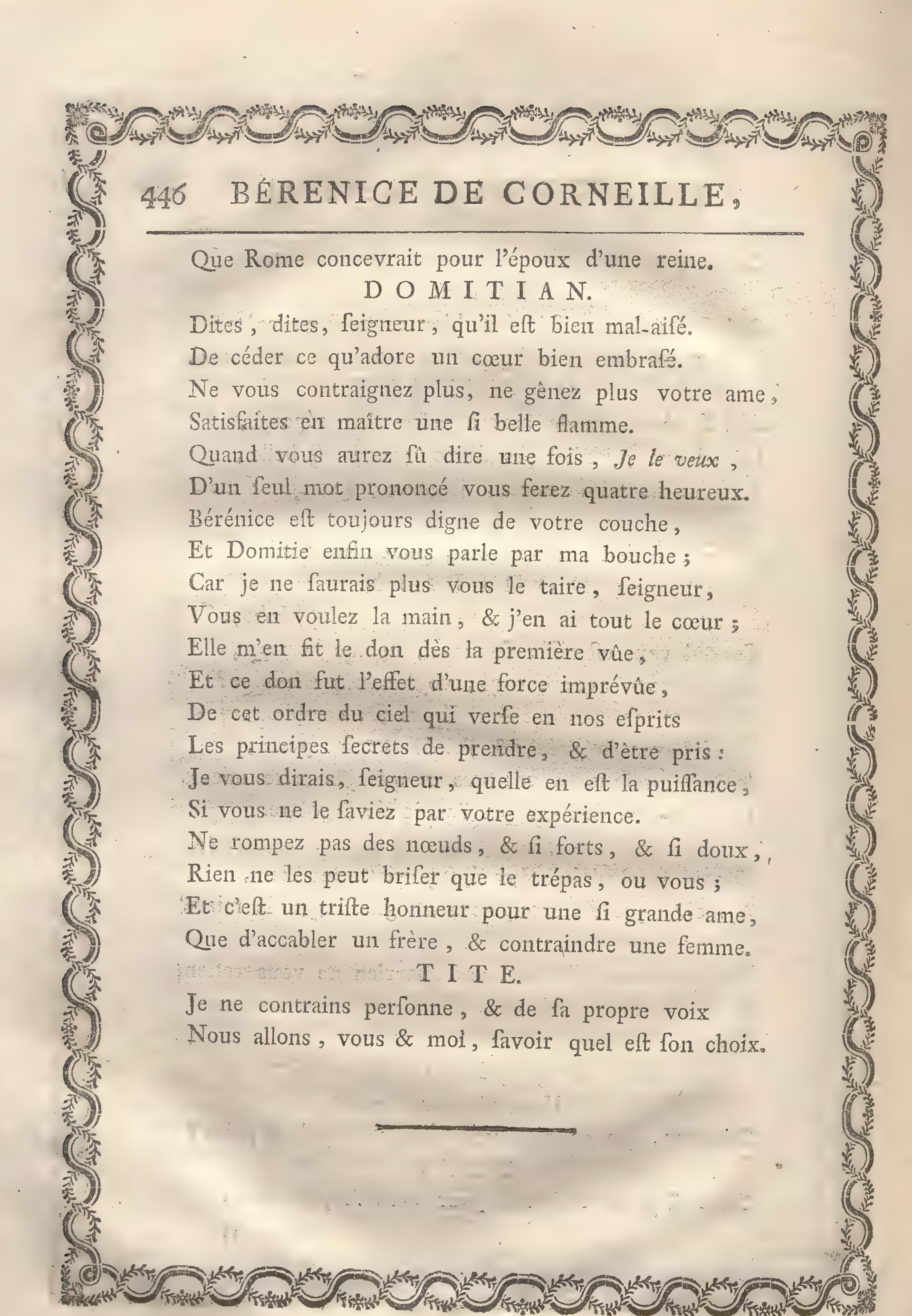
Vengez vous, j'y conſens, que rien ne vous retienne.
Je prens votre maîtreſſe, allez, prenez la mienne.
Epouſez Bérénice, &...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer juſqu'à ce point?

TITE.

Oui, ſi je ne craignais pour vous l'injuſte haine



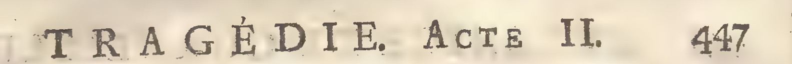
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, seigneur, qu'il est bien mal-aisé.
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une si belle flamme.
Quand vous aurez sû dire une fois, *Je le veux*,
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne saurais plus vous le taire, seigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur;
Elle m'en fit le don dès la première vûe,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévûe,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre, & d'être pris:
Je vous dirais, seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds, & si forts, & si doux,
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous;
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame,
Que d'accabler un frère, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains personne, & de sa propre voix
Nous allons, vous & moi, savoir quel est son choix.



SCENE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, madame, & daignez nous aprendre,
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre,
Qui le poſſède entier de mon frère, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, ſeigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reſte ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en conſultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du ſang que mon rang ſollicite;
De tout ce que je ſuis, ne regardez que Tite;
Et pour mieux écouter vos deſirs les plus doux,
Entre le prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, prince?

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laiſſez vivre encor notre première flamme;



Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie;
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne ſais de vous deux, ſeigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer, ou me plaindre.
C'eſt aimer aſſez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes deſirs le ſuccès de vos vœux;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent ſouffrir ma perte,
Et que tout leur amour eſt prêt à conſentir
Que mon cœur ou ma foi veuille ſe démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort diſcret;
S'il ne m'impoſe rien, il trahit mon ſecret:
Tout ce qu'il vous en dit m'offenſe, ou vous abuſe;
Mais ce que fait l'amour, l'amour auſſi l'excuſe.

[*à Titus.*]

Vous, ſeigneur, je croyais que vous m'aimiez aſſez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarraſſez,
Et laiſſer pour couleur à mon peu de conſtance
La gloire d'obéir à la toute-puiſſance:
Vous m'ôtez cette excuſe, & me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,

C'eſt

C'eſt manquer de reſpect que vous le dire en face;
Et ſi mon choix pour vous n'eſt point violenté,
C'eſt trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainſi des deux côtés tout ſert à me confondre.
J'ai cent choſes à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainſi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entière aſſurance,
C'eſt que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on ſait ſon devoir,
Et que de vos pareils les hautes deſtinées
Ne le conſultent point ſur ces grands hyménées.

TITE.

Si le votre, madame, était de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en ſerez ſurpris,
Seigneur, je vous aporte une grande nouvelle.
La reine Bérénice....



TITE.

Hé bien ? eſt infidelle ?
Et ſon eſprit charmé par un plus doux ſouci. . .

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce palais, ſeigneur, & la voici.

SCENE V.

BÉRENICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux ! eſt-ce, madame, aux reines de ſurprendre ?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir,
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BÉRÉNICE.

Pardonnez-le, ſeigneur, à mon impatience.
J'ai fait ſous d'autres noms demander audience :
Vous la donniez trop tard à mes ambaſſadeurs ;
Je n'ai pû tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rapellée,
Pour être la premiére à mettre à vos genoux
Le ſceptre qu'à préſent je ne tiens que de vous,
Et prendre ſur les rois cet illuſtre avantage,

De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs.
Vous savez trop...

TITE.

Je sais votre zèle, & l'admire,
Madame; & pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritais pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos états,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long doit vous avoir lassée.
Conduisez-la, mon frère, en son apartement.
(à Flavian & Albin.)
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat, qu'elle s'y vit servie,
Alors qu'elle faisait le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine, & moi;
Parlez sans vous contraindre, & me daignez aprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire, & vous quitter, c'est tout ce que je puis.



SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Se taire, & me quitter ! Après cette retraite
Crois-tu qu'un tel arrêt ait befoin d'interprête ?

PLAUTINE.

Oui, madame, & ce n'eft que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinffe
Défavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Voi la honte qu'ainfi je me fuis attirée.
Quand la reine a paru, m'a-t-il confidérée ?
A-t-il jetté les yeux fur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Penfez-vous que fa reine ait l'efprit plus content ?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec refpect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettaient affez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chofe eft égale,
Que s'il m'ofe quitter, il chaffe ma rivale ;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'aurait dit

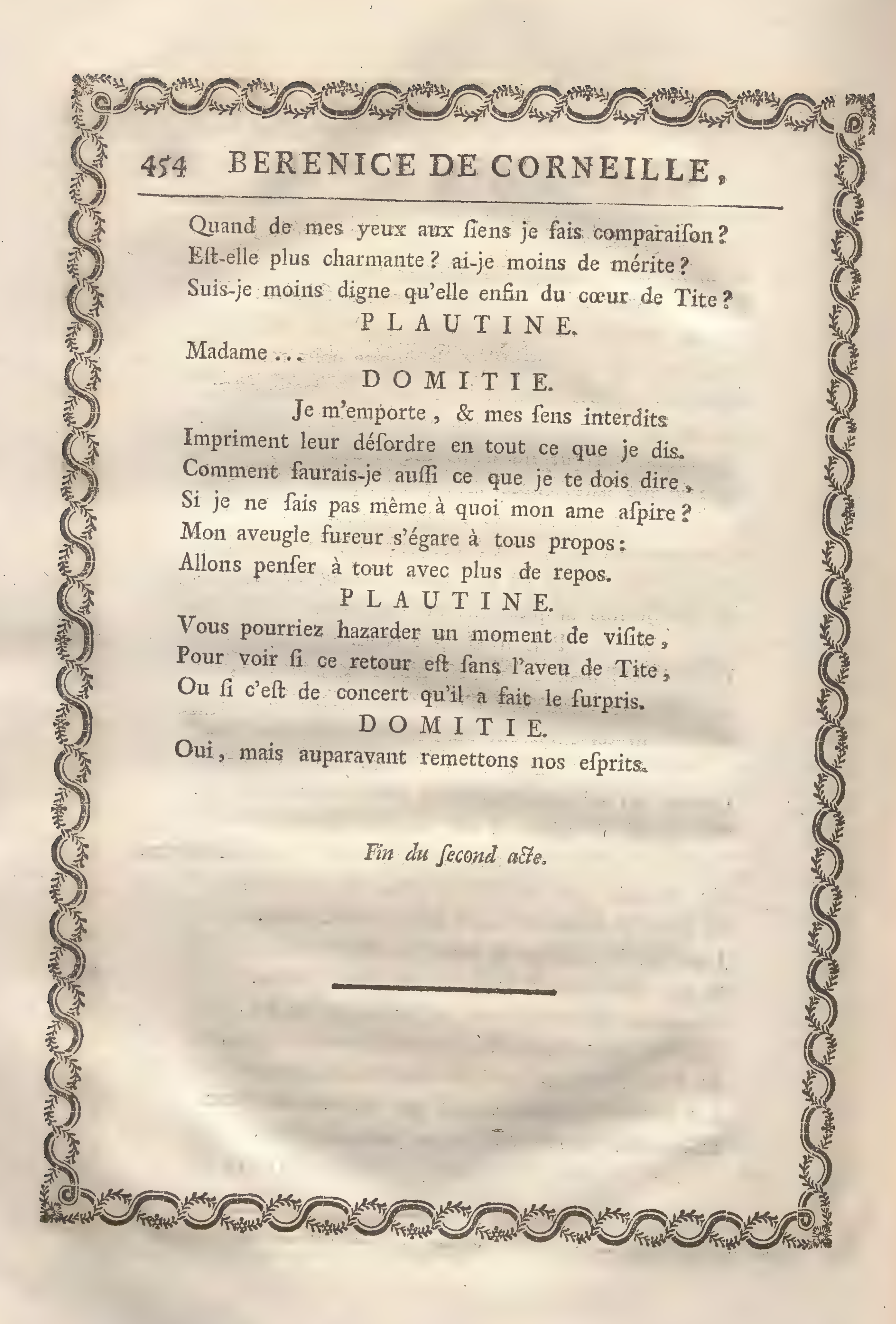
Que je garde en ſon ame encor même crédit;
Il m'en aurait donné des ſûretés nouvelles,
Il m'en aurait laiſſé quelques marques fidelles:
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaiſe excuſe était bonne pour moi:
Mais pour toute réponſe il ſe tait, & me quitte;
Et tu ne peux ſouffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorſque lui-même oſe ſe déclarer,
Que je me flatte encor aſſez pour eſpérer!
C'eſt avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance;
Faiſons voir ce qu'en moi peut le ſang de Néron,
Et que je ſuis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE,

Vous l'êtes, mais enfin c'eſt n'être qu'une fille,
Que le reſte impuiſſant d'une illuſtre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouſe ſa reine, il eſt l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au ſang de mes ayeux;
Et pour le révolter, laiſſe faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire juſtice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi;
Ceux-ci feront briſer le joug d'un nouveau roi;
Et ſi de l'univers les ſiens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Di-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raiſon,



Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon ?
Eſt-elle plus charmante ? ai-je moins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame . . .

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur déſordre en tout ce que je dis.
Comment ſaurais-je auſſi ce que je te dois dire,
Si je ne ſais pas même à quoi mon ame aſpire ?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos :
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hazarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remettons nos eſprits.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BÉRENICE, PHILON.

DOMITIAN.

JE vous l'ai dit, madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un empereur aſpire
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoupirs mérite votre aveu!
Serait-ce un crime à moi? ſerait-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir ſon frère?
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourrait valoir un roi?

BÉRÉNICE.

Si votre ame, ſeigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux,
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre,



Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré ſa flamme & vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous deſcende au rang que je remplis,
Ce me doit être aſſez d'un de vos affranchis ;
Et ſi votre empereur ſuit les traces des autres,
Il ſuffit d'un tel ſort pour relever les nôtres.
Mais changeons de diſcours, & me dites, ſeigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Eſt-ce pour obliger ou Domitie ou Tite ?
N'oſe-t-il me quitter à moins que je le quitte ?
Et peut-il à ſon rang ſi peu ſe confier,
Qu'il veuille mon exemple à ſe juſtifier ?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous reſpecte trop, c'eſt à vous qu'il me donne,
Et me fait la juſtice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du ſien ;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'eſt à vous de juger d'où part ce ſentiment :
En vain par politique il fait ailleurs l'amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :
A ces fauſſes clartés opoſez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous panchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE.

Peut-être ; mais, ſeigneur, croyez-vous Bérénice

D'un

D'un cœur à s'abaiſſer juſqu'à cet artifice,
Juſques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand ſervice a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, ſur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous ſavez ce que vaut l'empereur, & l'empire ;
Et ſi vous conſentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder ſi je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, & lui cède la place.

SCENE II.

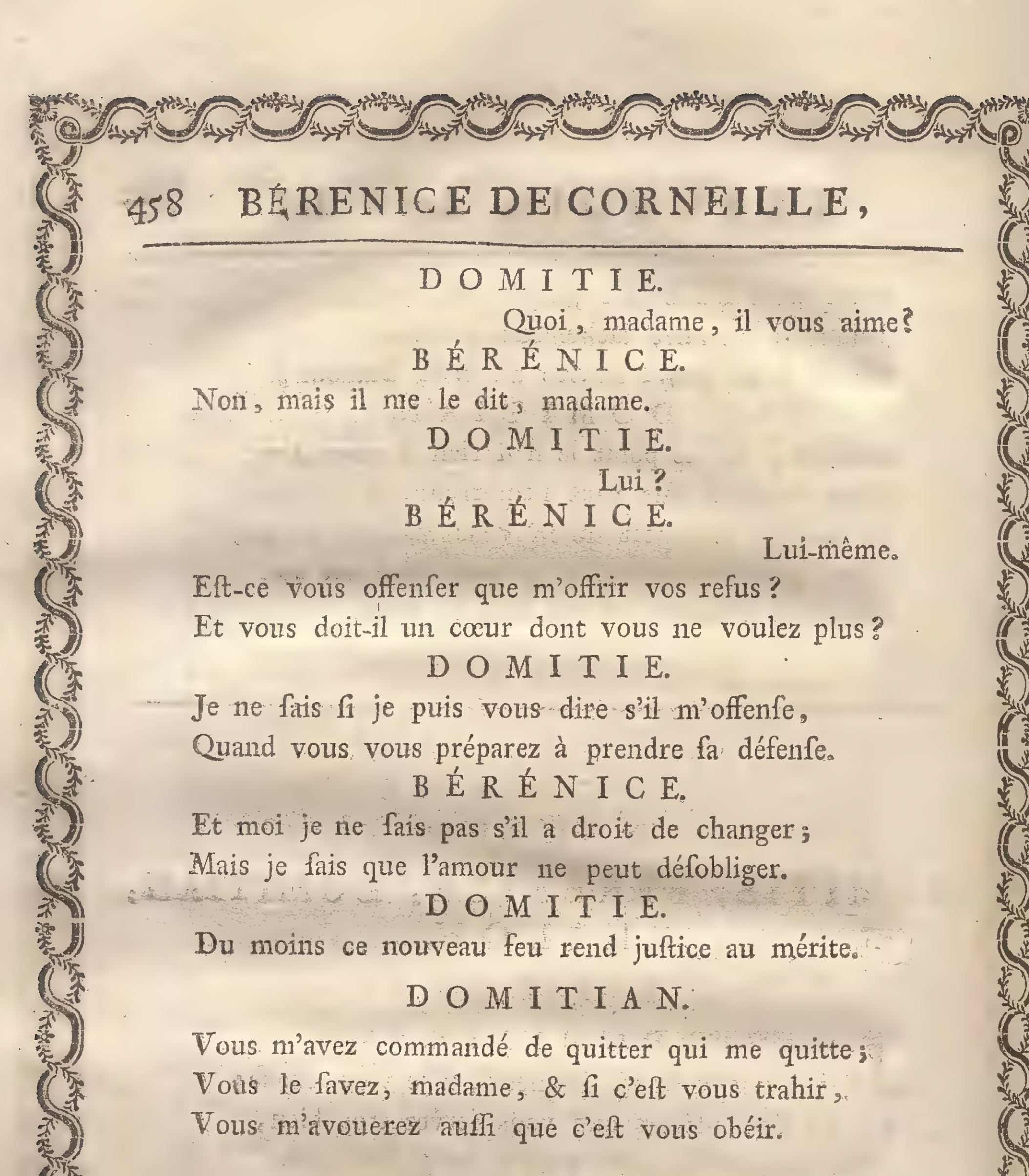
DOMITIE, BÉRENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vais me retirer, ſeigneur, ſi je vous chaſſe ;
Et j'ai des intérêts que vous ſervez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un ſi long entretien.

DOMITIAN.

Je faiſais à la reine une offre de ſervice,
Qui peut vous aſſurer le rang d'impératrice ;
Madame, & ſi j'en ſuis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Eſt-ce vous mal ſervir ?



DOMITIE.

Quoi, madame, il vous aime?

BÉRÉNICE.

Non, mais il me le dit, madame.

DOMITIE.

Lui?

BÉRÉNICE.

Lui-même.

Eſt-ce vous offenſer que m'offrir vos refus?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne ſais ſi je puis vous dire s'il m'offenſe,
Quand vous vous préparez à prendre ſa défenſe.

BÉRÉNICE.

Et moi je ne ſais pas s'il a droit de changer;
Mais je ſais que l'amour ne peut déſobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend juſtice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte;
Vous le ſavez, madame, & ſi c'eſt vous trahir,
Vous m'avouerez auſſi que c'eſt vous obéir.

DOMITIE.

S'il échape à l'amour un mot qui le trahiſſe,
A l'effort qu'il ſe fait veut-il qu'on obéiſſe?
Il cherche une révolte, & s'en laiſſe charmer.
Vous le ſauriez, ingrat, ſi vous ſaviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma préſence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;
La preuve eſt convaincante, & l'exemple ſuffit.

BÉRÉNICE.

Il ſuffit pour vous croire, & non pas pour le ſuivre.

DOMITIE.

Allez, ſous quelques loix qu'il vous plaiſe de vivre,
Vivez-y, j'y conſens; mais vous pouviez, ſeigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez paſſer pour véritable amant,
Il falait eſpérer juſqu'au dernier moment;
Il vous falait . . .

DOMITIAN.

Hé bien, puiſqu'il faut que j'eſpère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même, enfin, ſi vous m'aimez
Autant qu'il le parait à vos yeux alarmés.
Les ſcrupules d'état qu'il falait mieux combattre,
Aſſez & trop longtems nous ont gênés tous quatre.
Réuniſſez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes,
Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos apas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns ſoins pour vous plaire?



Eſt-ce un crime pour moi que l'aîneſſe d'un frère ?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vû le jour deux luſtres après lui,
Comme ſi de mon choix il dépendait de naître
Dans le tems qu'il falait pour devenir ſon maître ?

(*à Bérénice.*)

Au nom de votre amour, & de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor ſi chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable,
Faites-la partager à cette inexorable ;
Diſſipez la fierté d'une injuſte rigueur.
Pour juge entr'elle & moi je ne veux que mon cœur.
Je vous laiſſe avec elle arbitre de ma vie.

(*à Domitie.*)

Adieu, madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BÉRENICE, DOMITIE, PHILON.

BÉRÉNICE.

Les intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oſer, madame, importuner de rien ;
Et l'incivilité de la moindre prière
Semblerait vous preſſer de me rendre ſon frère.
Tout ce qu'en ſa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'eſt remis,
C'eſt de vous faire voir ce que hazarde une ame

Qui ſacrifie au rang les douceurs de ſa flamme,
Et quel long repentir ſuit ces nobles ardeurs,
Qui ſoumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choſes, madame, auront changé de face,
Je reviendrai ſavoir ce qu'il faut que je faſſe,
Et demander votre ordre avec empreſſement,
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.
Agréez cependant un reſpect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma ſouveraine;
Car je n'oſe douter que déja l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en ſon cœur.
Vous avez ſur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la première à rendre un juſte hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être auſſi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il eſt nouveau, plus j'ai lieu d'eſpérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BÉRÉNICE.

A vous dire le vrai, ſa nouveauté m'étonne:
J'aurais eu quelque peine à vous croire ſi bonne;
Et je recevrais l'offre avec confuſion,
Si je n'y ſoupçonnais un peu d'illuſion.
Quoi qu'il en ſoit, madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'eſt de vous demander pour moi mêmes bontés;



Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vû Tite se rendre au peu que j'ai d'apas ;
Je ne l'espère plus, & n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hazardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, & mes peuples leur sang ;
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnaissance.

DOMITIE.

Ce sont là de grands droits; & si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chûte à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée, & détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du Dieu que j'ai servi.
C'est par-là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelqu'autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours,
J'en suis au desespoir, & vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuse.

SCENE IV.

BÉRENICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

QUel caprice, Philon, l'amène juſqu'ici
M'expliquer elle-même un ſi cuiſant ſouci?
Tite après mon départ l'aurait-il maltraitée?

PHILON.

Après votre départ il l'a ſoudain quittée,
Madame, & s'eſt défait de cet eſprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE.

Ainſi tout eſt égal; s'il me chaſſe, il la quitte;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite:
Il marque trop pour moi ſon infidélité.
Voi de ſes derniers mots quelle eſt la dureté:
Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie,*
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faiſait contraint.
Cet ordre de ſortir ſi promt & ſi ſévère,
N'a plus pour s'excuſer l'autorité d'un père;
Il eſt libre, il eſt maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attens un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale



Voulait pour ſe remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu ſi-tôt vos entretiens,
Je liſais dans ſes yeux qu'il évitait les ſiens,
Qu'il fuyait l'embarras d'une telle préſence.
Mais il vient à ſon tour prendre ſon audience,
Madame, & vous voyez ſi j'en ſais bien juger.
Songez de quelle ſorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BÉRÉNICE.

Me cherchez-vous, ſeigneur, après m'avoir chaſſée?

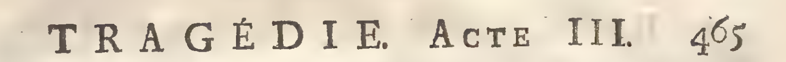
TITE.

Vous avez ſû mieux lire au fond de ma penſée,
Madame, & votre cœur connait aſſez le mien,
Pour me juſtifier, ſans que j'explique rien.

BÉRÉNICE.

Mais juſtifiera-t-il le don qu'il vous plait faire
De ma propre perſonne au prince votre frère?
Et n'eſt-ce point aſſez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de diſpoſer de moi?
Pouvez-vous juſques-là me bannir de votre ame?
Le pouvez-vous, ſeigneur?

TITE.



TITE.

Le croyez-vous, madame?

BÉRÉNICE.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai ſû ce don;
Mais à de tels couroux l'ame en vain ſe confie:
A peine je vous vois, que je vous juſtifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chaſſez.
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, ſeigneur, faut-il que je ne vous accuſe,
Que pour dire auſſi-tôt que c'eſt moi qui m'abuſe,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux;
Sauvez moi du déſordre où ma bonté m'expoſe;
Et du moins par pitié dites moi quelque choſe:
Accuſez moi plutôt, ſeigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes ſcrupules,
Ne pouront-ils jamais paſſer pour ridicules?
Et ſouffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor ſur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame ſi ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublierais Domitie:
Pourez-vous l'épouſer dans quatre jours? O cieux!
Dans quatre jours, ſeigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je ſerve de victime à ce grand hyménée?
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel?



M'y verrez-vous mourir ſans verſer une larme?
Vous y préparez-vous ſans trouble & ſans alarme?
Et ſi vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en réjaillit-il rien juſques dans votre cœur?

TITE.

Hélas, madame, hélas! pourquoi vous ai-je vûe?
Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue?
Ce qu'on fit d'injuſtice à de ſi chers apas
M'avait aſſez coûté pour ne l'envier pas.
Votre abſence & le tems m'avaient fait quelque grace;
J'en craignais un peu moins les malheurs où je paſſe;
Je ſouffrais Domitie, & d'aſſidus efforts
M'avaient malgré l'amour fait maître du déhors.
La contrainte ſemblait tourner en habitude,
Le joug que je prenais m'en paraiſſait moins rude;
Et j'allais être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous:
J'allais . . .

BÉRÉNICE.

N'achevez point, c'eſt là ce qui me tue;
Et je pourrais ſouffrir votre hymen à ma vûe,
Si vous aviez choiſi quelque objet ſans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raiſon d'état,
Qui de ſes grands ayeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût conſidérable.
Il s'eſt aſſez puni de ſon manque de foi,
Me dirais-je, *& ſon cœur n'en eſt pas moins à moi.*
Mais Domitie eſt belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du viſage,
Et pour vous épargner les diſcours ſuperflus,

Elle eſt digne de vous, ſi vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère;
Elle a gagné ſur vous de ne vous plus déplaire.
L'hymen achévera de me faire oublier;
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites moi grace, épouſez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie;
Choiſiſſez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laiſſe le cœur.

TITE.

Domitie aiſément ſouffrirait ce partage;
Ma main ſatisferait l'orgueil de ſon courage;
Et pour le cœur, à peine il vous fait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE.

N'importe, ayez pitié, ſeigneur, de ma faibleſſe.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtreſſe;
Vous ne ſavez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie eſt le choix de Rome, & de mon père;
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune & préſomptueux
Ne rendit téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui ſuis infidelle,
Rome qui l'a choiſie y conſentira-t-elle?

BÉRÉNICE.

Quoi, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, ſeigneur, du pouvoir abſolu?



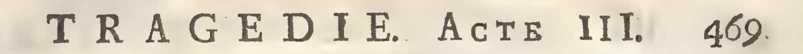
N'ètes-vous dans ce trône, où tant de monde aſpire,
Que pour aſſujettir l'empereur à l'empire?
Sur ſes plus hauts degrés Rome vous fait la loi!
Elle affermit, ou romt le don de votre foi!
Ah! ſi j'en puis juger ſur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'eſclave, encor plus que le maître.

TITE.

Tel eſt le triſte ſort de ce rang ſouverain,
Qui ne diſpenſe pas d'avoir un cœur romain;
Ou plutôt des Romains tel eſt le dur caprice
A ſuivre obſtinément une aveugle injuſtice,
Qui rejettant d'un roi le nom plus que les loix,
Accepte un empereur plus puiſſant que cent rois.
C'eſt ce nom ſeul qui donne à leurs farouches haines,
Cette invincible horreur qui paſſe juſqu'aux reines,
Juſques à leurs époux; & vos yeux adorés
Verraient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falait hazarder que ma vie,
Si ma perte auſſi-tôt de la vôtre ſuivie . . .

BÉRÉNICE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt pas aux reines comme moi
A hazarder leurs jours pour ſignaler leur foi.
La plus illuſtre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur;
Et ces vertus d'amant ne ſont pas d'empereur.
Mes ſecours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avait des légions ébauché le ſuffrage:
Il m'eſt trop précieux pour le mettre au hazard;
Et j'y pourrais, ſeigneur, mériter quelque part,



N'était qu'affermissant votre heureuse fortune ;
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle, ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi ;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui m'a charmée ;
Et je posséderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux ;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra ;
Et soit de Rome esclave, & maître qui voudra.

BÉRÉNICE.

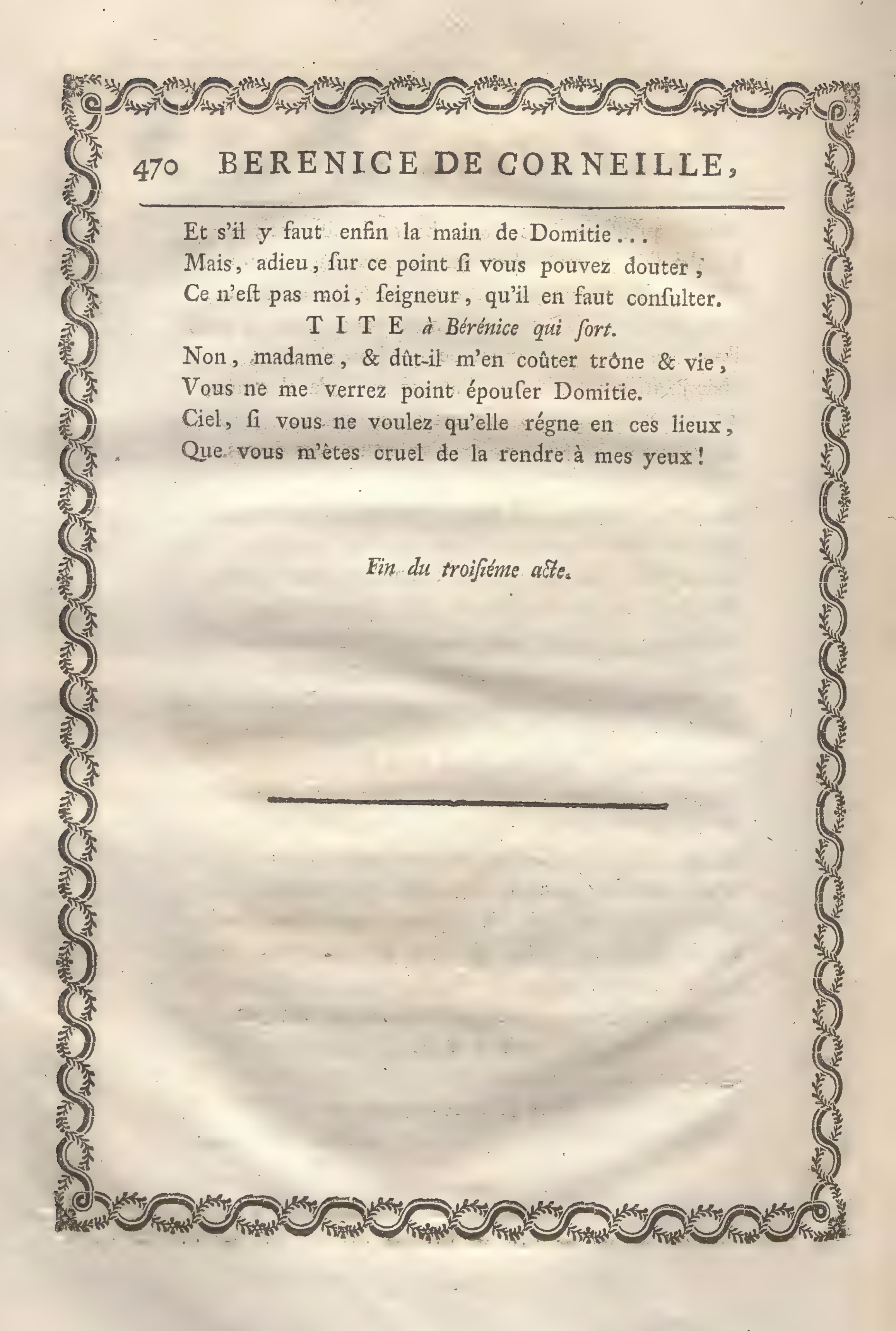
Il n'est plus tems, ce nom si sujet à l'envie
Ne se quitte jamais, seigneur, qu'avec la vie ;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.
Ce fut par-là qu'Othon se traita de coupable,
Par-là Vitellius mérita le trépas ;
Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame ?

BÉRÉNICE.

Assurer votre vie ;

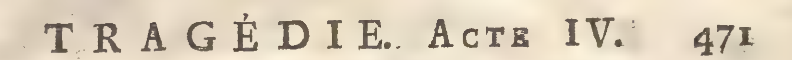


Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais, adieu, ſur ce point ſi vous pouvez douter,
Ce n'eſt pas moi, ſeigneur, qu'il en faut conſulter.

TITE *à Bérénice qui ſort.*

Non, madame, & dût-il m'en coûter trône & vie,
Vous ne me verrez point épouſer Domitie.
Ciel, ſi vous ne voulez qu'elle régne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.

BÉRÉNICE.

AVEZ-VOUS ſû, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui, madame, j'ai vû preſque tous vos amis,
Et ſû d'eux quel eſpoir vous peut être permis.
Il eſt peu de Romains qui panchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence;
La plûpart d'eux embraſſe un avis modéré,
Par qui votre retour n'eſt pas déshonoré;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte;
La fière Domitie eſt partout la plus forte:
La vertu de ſon père, & ſon illuſtre ſang,
A ſon ambition aſſurent ce haut rang.
Il eſt peu ſur ce point de voix qui ſe diviſent,
Madame, & quant à vous, voici ce qu'ils en diſent:
Elle a bien ſervi Rome, il le faut avouer;

L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer;
On lui doit des honneurs, des titres ſans exemples;
Mais enfin elle eſt reine, elle abhorre nos temples,
Et ſert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que lui ſe faſſe révérer;
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes:
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes:
Il eſt des rois pour elle, & déja Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le ſeul nom;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte;
Qu'elle règne avec lui ſans nous faire d'inſulte:
Si ce trône & le ſien ne lui ſuffiſent pas,
Rome eſt prête d'y joindre encor d'autres états,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juſte & plein effet de ſa munificence.

BÉRÉNICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans;
Et ne m'enlève point le ſeul où je prétens.
Elle n'a point de part en ce que je mérite;
Elle ne me doit rien, je n'ai ſervi que Tite:
Si j'ai vû ſans douleur mon pays déſolé,
C'eſt à Tite, à lui ſeul, que j'ai tout immolé.
Sans lui, ſans l'eſpérance à mon amour offerte,
J'aurai ſervi Solyme, ou péri dans ſa perte;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher ſon cœur,
Elle ſert le couroux d'un Dieu juſte & vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre choſe?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expoſe.

De

De cet hymen, dit-on, les nœuds si desirés
Serviront de prétexte à mille conjurés;
Ils pouront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner contre un père;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il se faisait le chef de la rébellion,
Avouait Civilis, apuyait ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevait les plus braves;
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur.
Il aime Domitie, & régne dans son ame;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme;
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah, madame, je tremble
A vous dire encor...

BÉRÉNICE.

Quoi?

PHILON.

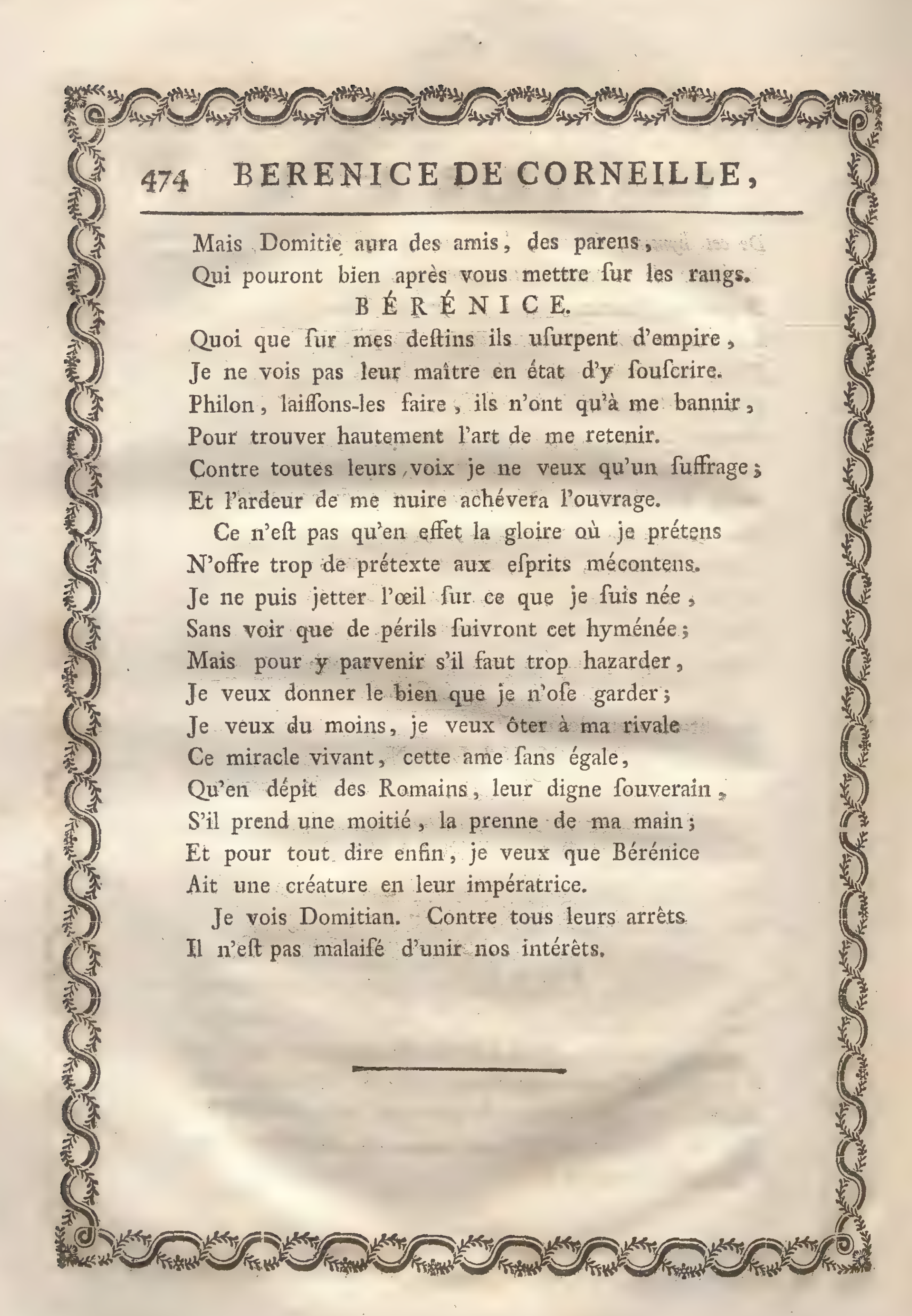
Que le sénat s'assemble.

BÉRÉNICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causé les ravages;



Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pouront bien après vous mettre ſur les rangs.

BÉRÉNICE.

Quoi que ſur mes deſtins ils uſurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y ſouſcrire.
Philon, laiſſons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un ſuffrage;
Et l'ardeur de me nuire achévera l'ouvrage.
Ce n'eſt pas qu'en effet la gloire où je prétens
N'offre trop de prétexte aux eſprits mécontens.
Je ne puis jetter l'œil ſur ce que je ſuis née,
Sans voir que de périls ſuivront cet hyménée;
Mais pour y parvenir s'il faut trop hazarder,
Je veux donner le bien que je n'oſe garder;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame ſans égale,
Qu'en dépit des Romains, leur digne ſouverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'eſt pas malaiſé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

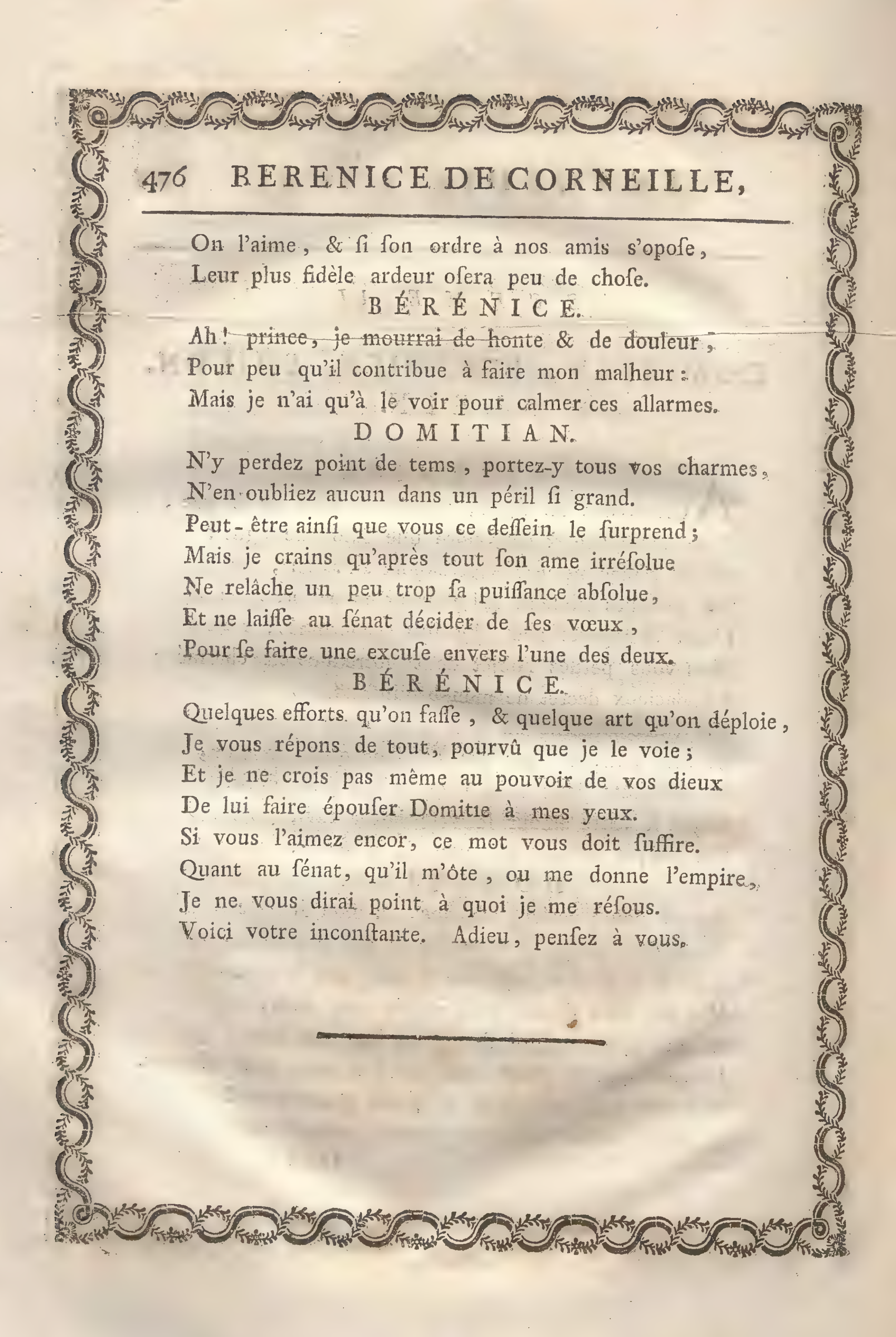
DOMITIAN, BERENICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE.

AUriez-vous au ſénat, ſeigneur, aſſez de brigue,
Pour combattre & confondre une inſolente ligue?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pouront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y ſuis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame eſt charmée:
L'audacieux decret de mon banniſſement
Met votre Domitie au bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en eſt pas plus facile.
Voyez ſi votre amour ſe veut laiſſer ravir
Cet unique ſecours qui pourrait le ſervir.

DOMITIAN.

On en poura parler, madame, & mon ingrate
En a déja conçû quelque eſpoir qui la flatte;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour opoſer aux ſiens;
Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cet eſpoir ne coure grand hazard,
Si votre amant volage y prend la moindre part;



On l'aime, & si son ordre à nos amis s'opose,
Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE.

Ah! prince, je mourrai de honte & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur:
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces allarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être ainsi que vous ce dessein le surprend;
Mais je crains qu'après tout son ame irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'on fasse, & quelque art qu'on déploie,
Je vous répons de tout, pourvû que je le voie;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte, ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

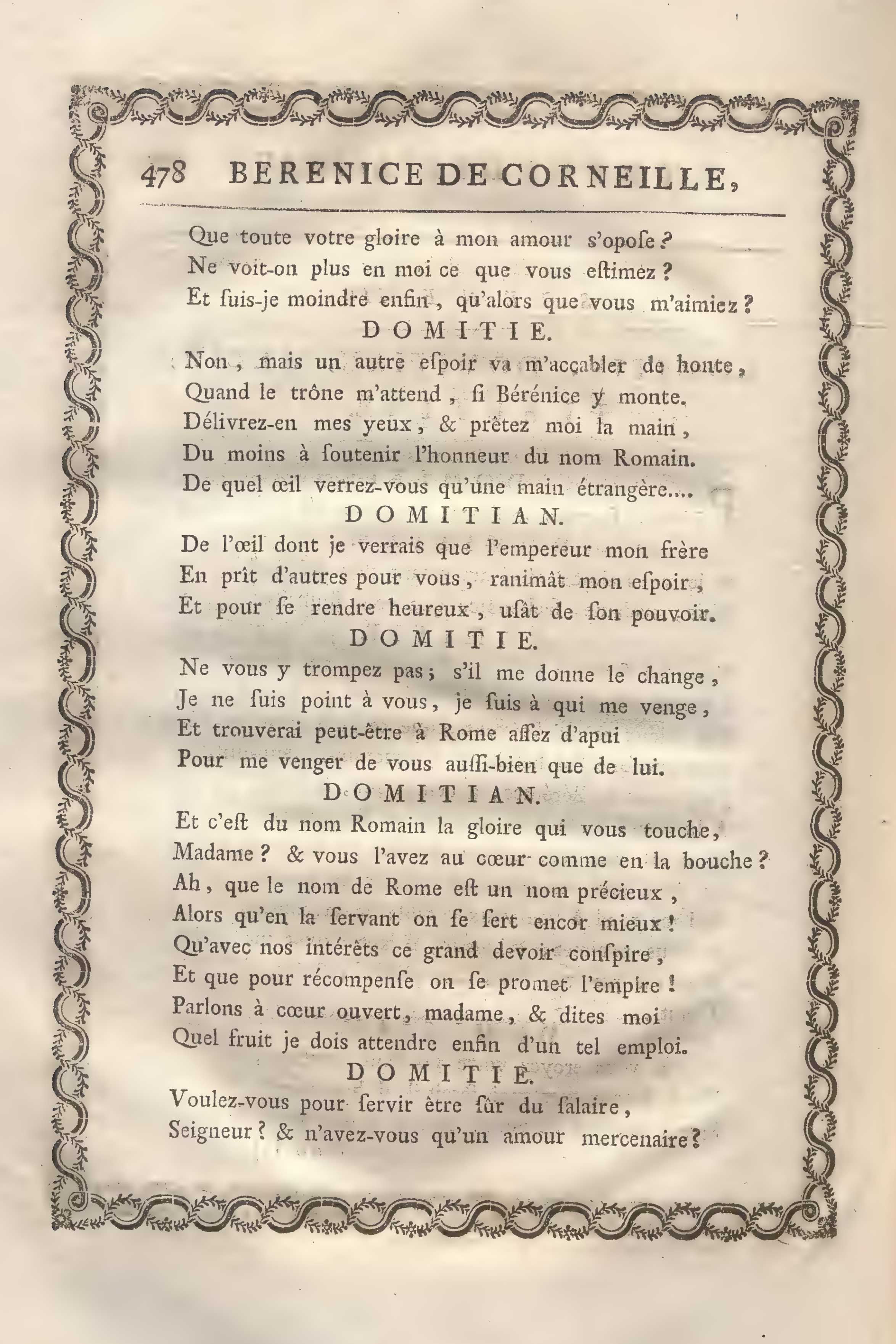
Si je vous aime? est-il un amant plus fidelle?
Mais, madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même;
Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon couroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous;
A lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour,
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire.
Il faut....

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi serait-il si honteux?
Suis-je indigne de vous? suis-je si peu de chose,



Que toute votre gloire à mon amour s'opose?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimez?
Et suis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez?

DOMITIE.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez moi la main,
Du moins à soutenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère....

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas; s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'apui
Pour me venger de vous aussi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom Romain la gloire qui vous touche,
Madame? & vous l'avez au cœur comme en la bouche?
Ah, que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux!
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, madame, & dites moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur? & n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connais point d'autre, & ne connais pas bien
Qu'un amant puiſſe plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions rendent les ames baſſes!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les ſert font eſpérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'apliquent mal ſur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une ſtérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos deſtins aux ſiens preſſez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de paſſion?

DOMITIE.

Peut-être en ce deſſein ne ſuis-je intéreſſée
Que par l'intérêt ſeul de ma gloire bleſſée:
Croyez moi généreuſe, & ſoyez généreux:
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je fais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler ſon intérêt au mien,
Peut ſe promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je ſuis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur ſuprême



Ne vous déguiſent point, ſeigneur, que je vous aime ;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur ſans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?
Lui pourez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, ſeigneur, je le confeſſe.
De tout ce qu'il attend rendez moi la maîtreſſe,
Et laiſſez à mon choix l'effet de votre eſpoir ;
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir ;
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injuſtice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne ſaurais douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous eſpérez.
Epouſez, j'y conſens, le rang de ſouveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Diſpoſez de ſa main, & pour première loi,
Madame, ordonnez lui d'abaiſſer l'œil ſur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme !

DOMITIAN.

Son nom ſeul prononcé vous a miſe en allarme !
Me puis-je mieux venger, ſi vous me trahiſſez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïſſez ?

DOMITIE.

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice.

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un ſuplice.

DOMITIE.

Ce ſera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, ſeigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une aſſez rude gêne,
J'y puis joindre au beſoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand couroux,
J'épouſerai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi! La choſe eſt donc égale;
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!...

DOMITIE.

C'en eſt aſſez:
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant ſi la reine auſſi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me raportez point l'objet de ſon dédain,
Qu'elle n'ait repaſſé les rives du Jourdain.



SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

ADmire ainſi que moi de quelle jalouſie
Au ſeul nom de la reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importait à ſes heureux apas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle eſt l'humeur de la plûpart des femmes.
L'amour ſous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſouffrir qu'il leur échape rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie;
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie;
Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuſer:
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſoupire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens,
Que les fières beautés ont pour tous les amans;
Et craint, ſi votre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, & de l'autre l'amour,
Feront à cet hymen un empire à ſa cour.
Voila ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le ſénat, n'en ſoyez point en doute;

Il aime l'empereur, & l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flamme, ou n'en parlera point.
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la niece;
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déja, seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

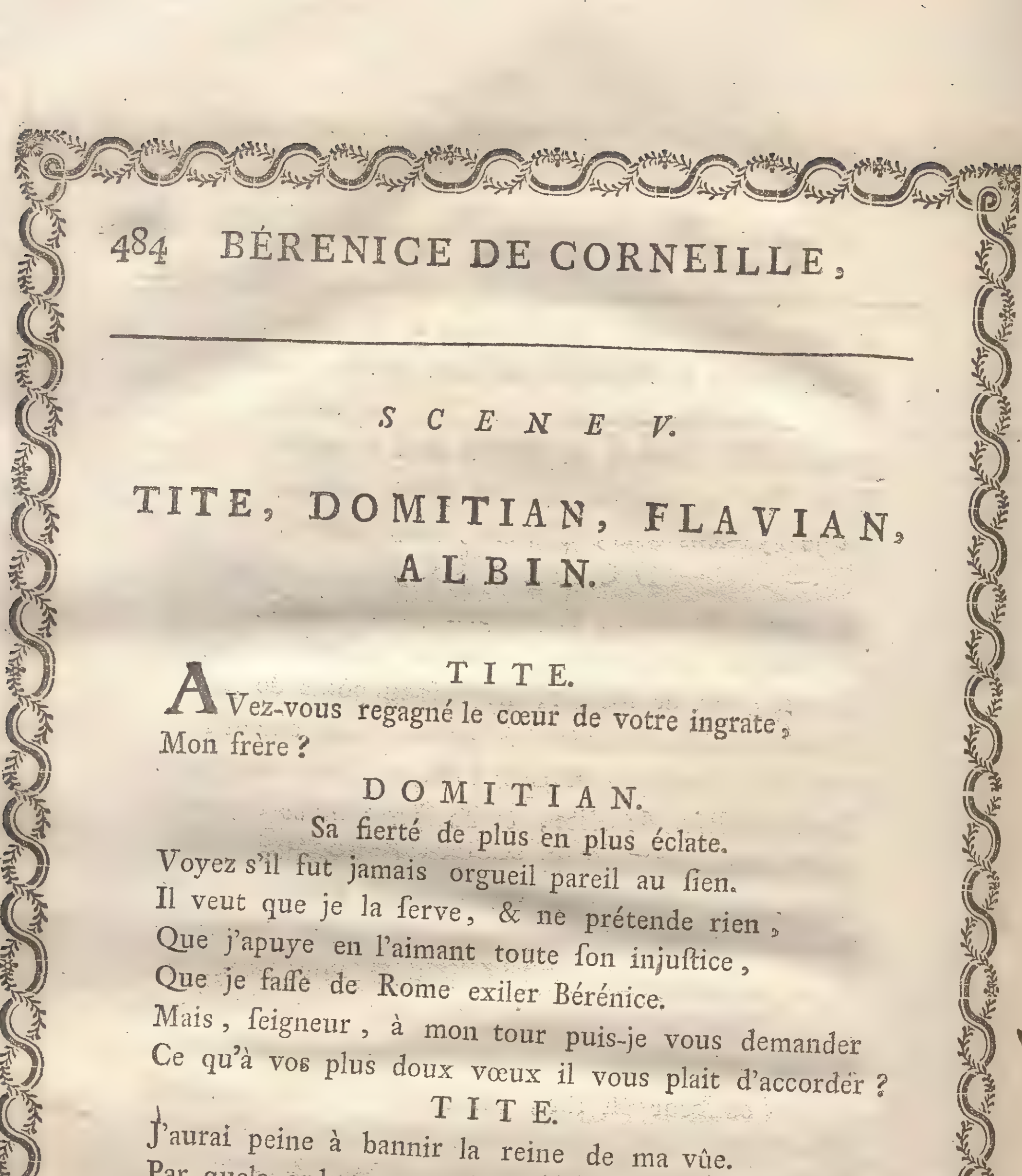
Tu parles du sénat, & je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidelle.
N'est-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord sa gloire & son amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée, ou pour, ou contre vous;
Et si sa politique à vos amis s'opose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pouront peu de chose.
Sondez ses sentimens, & réglez vous sur eux:
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déja vû sensible à de tels coups;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice, & reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.



SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au ſien.
Il veut que je la ſerve, & ne prétende rien,
Que j'apuye en l'aimant toute ſon injuſtice,
Que je faſſe de Rome exiler Bérénice.
Mais, ſeigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plait d'accorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vûe.
Par quels ordres, grands dieux, eſt-elle revenue?
Je ſouffrais, mais enfin je vivais ſans la voir;
J'allais . . .

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un abſolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en ſuis comptable à tout le monde;

Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des loix à s'imposer;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux desirs de votre ame,
Si le sénat aprouve une si belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, & ne se mêle pas
De jetter dans mon ame un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude,
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la reine, y pourai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourez-vous l'en dédire?
Ah, que je vous plaindrais d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agissait que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader;
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,
Ne serait pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, seigneur?



TITE.

De tout.
Il y va d'époufer fa haine jufqu'au bout,
D'en fuivre la furie, & d'ètre le miniftre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus finiftre:
Et peut-ètre l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut fuivre un fi doux hyménée.
Vous voyéz dans l'orgueil Domitie obftinée:
Quand pour moi cet orgueil ofe vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas; elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière:
Tout plairait à ce prix à fon humeur altière;
Tout ferait digne d'elle, & le nom d'empereur
A mon affaffin même attacherait fon cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choifir un frein à fa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus fûres mains;
Mais plus vous m'ètes cher, prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le fang plus douces font les chaînes,
Plus leur défunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offenfe en eft plus rude, & le couroux plus grand,
La fuite plus barbare, & l'effet plus fanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire;
Et cinquante ennemis font moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des foupçons affoupis,
Et veux bien oublier le tems de Civilis.
Vous étiez encor jeune, & fans vous bien connaître,

Vous penfiez n'être né que pour vivre fans maître;
Mais les occafions renaiffent aifément.
Une femme eft flatteufe, un empire eft charmant;
Et comme avec plaifir on s'en laiffe furprendre,
On néglige bientôt les foins de s'en défendre.
Croyez moi, féparez vos intérêts des fiens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briferai les dangereux liens.
Pour votre fûreté, j'accepte ce fuplice:
Mais pour m'en confoler donnez moi Bérénice;
Dût le fénat, dût Rome en frémir de couroux,
Vous n'ofez l'époufer, j'oferai plus que vous;
Je l'aime & l'aimerai, fi votre ame y renonce.
Quoi, n'ofez-vous, feigneur, me faire de réponfe?

TITE.

Se donne-t-elle à vous? & ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que fon amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

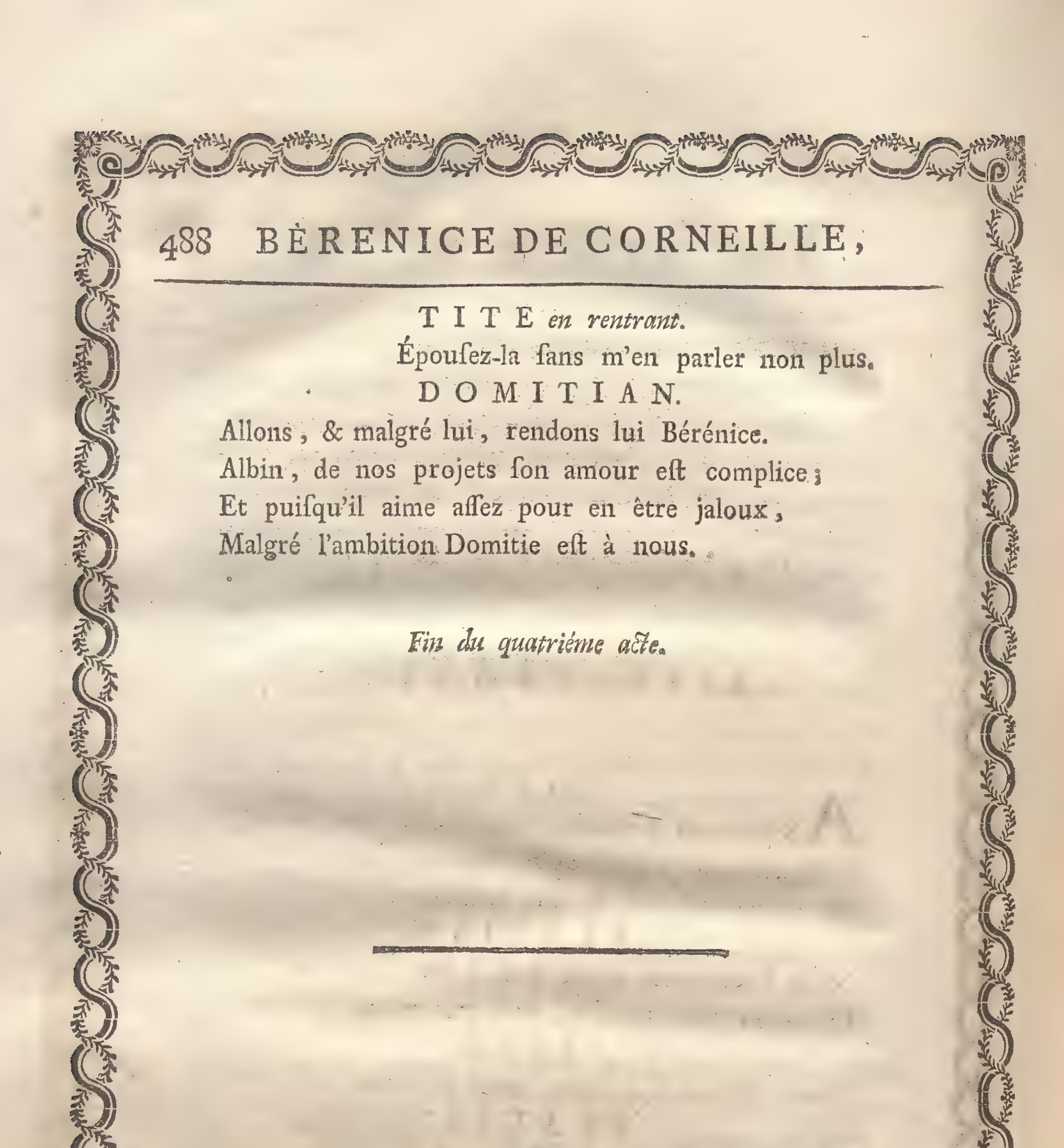
Mais fi pour fe venger elle répond au mien?

TITE.

Époufez-la, mon frère, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et fi je regagnais l'efprit de Domitie?
Si pour moi fa fierté fe montrait adoucie?
Si mes vœux, fi mes foins en étaient mieux reçus,
Seigneur?



TITE *en rentrant.*

Épousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice;
Et puisqu'il aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

AS-TU vû Bérénice? aime-t-elle mon frère?
Et se plait-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir, non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vû dans son cœur encor la même atteinte?

FLAVIAN.

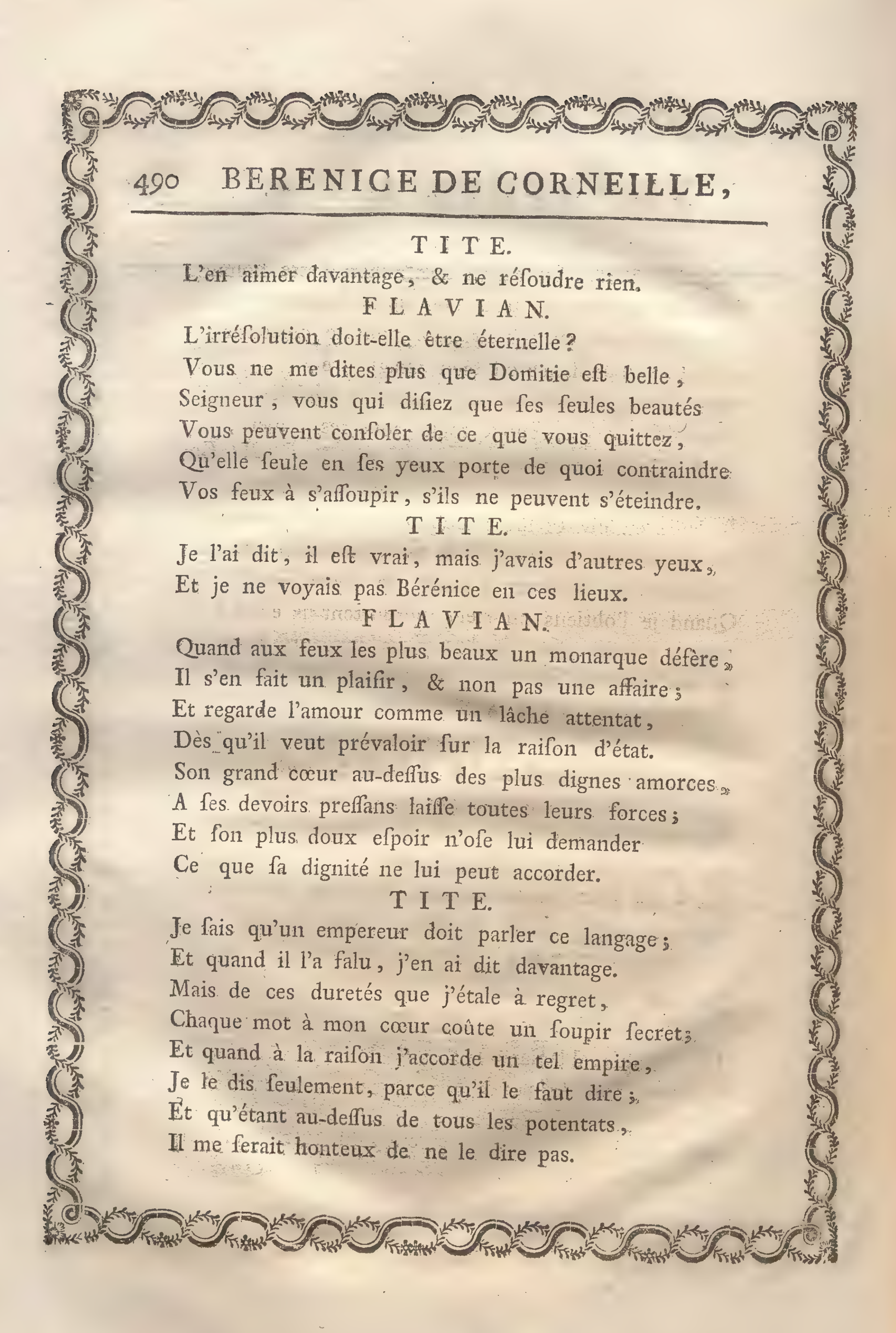
Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, seigneur? évitez sa présence,
Ou mettez vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?



TITE.

L'en aimer davantage, & ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle ?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez,
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il est vrai, mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, & non pas une affaire;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.
Son grand cœur au-dessus des plus dignes amorces,
A ses devoirs pressans laisse toutes leurs forces;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je sais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a falu, j'en ai dit davantage.
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement, parce qu'il le faut dire;
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,
Il me serait honteux de ne le dire pas.

De quoi s'enorgueillit un ſouverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'être homme,
Eteindre un feu qui plait, ou ne le reſſentir
Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute-puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoi-même à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au goût public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ſes ſujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames;
Je laiſſe en liberté leurs ſoupirs & leurs flammes;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'aplaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt . . .

FLAVIAN.

Ils perdraient tout en vous.
Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'univers de qui vous êtes l'ame . . .

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combattre ma flamme:
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis,
Qui perſuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

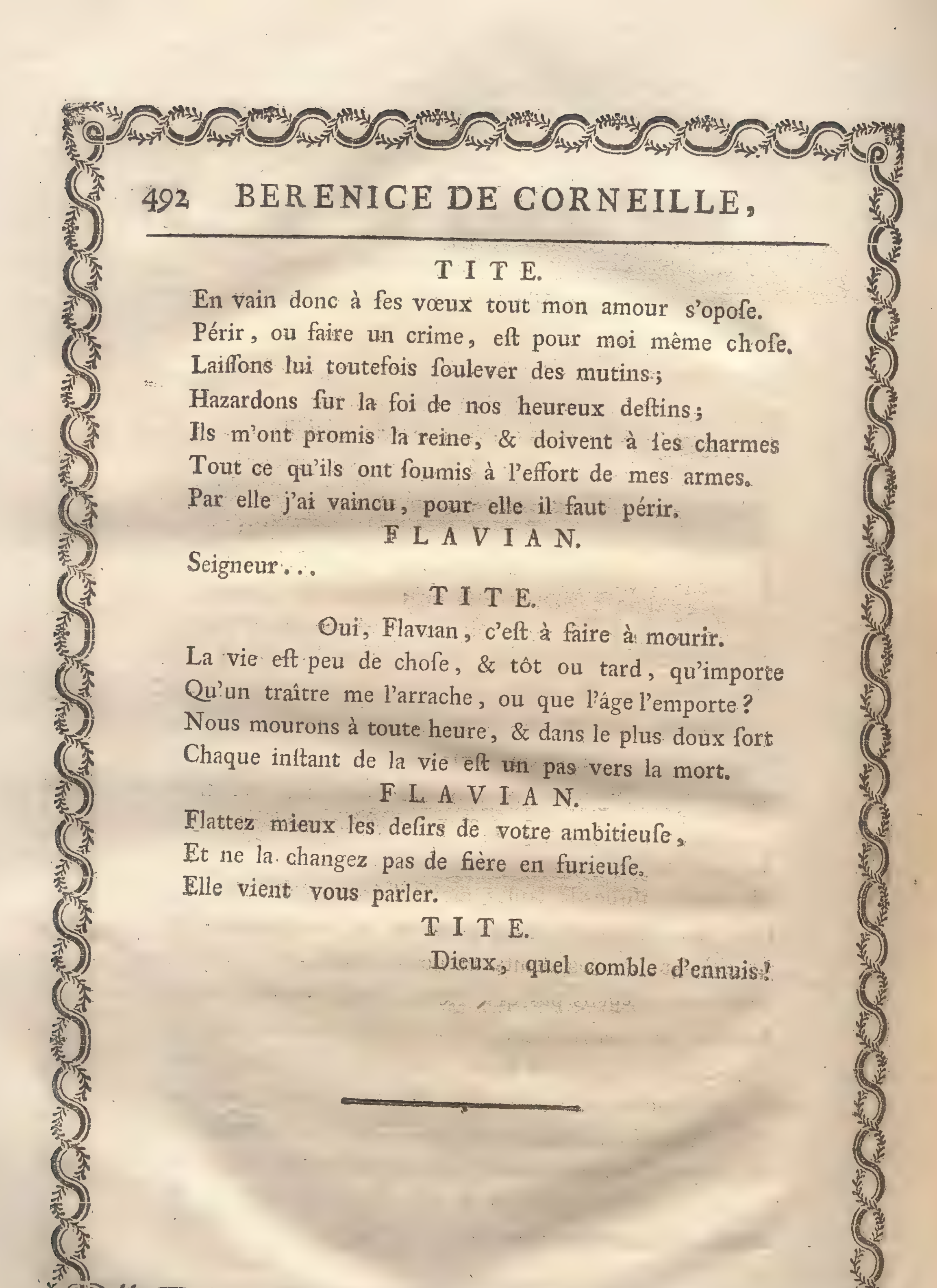
Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prens-tu plaiſir à les tyranniſer?

FLAVIAN.

Mais vous ſavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer?



TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'opose.
Périr, ou faire un crime, est pour moi même chose.
Laissons lui toutefois soulever des mutins;
Hazardons sur la foi de nos heureux destins;
Ils m'ont promis la reine, & doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur . . .

TITE.

Oui, Flavian, c'est à faire à mourir.
La vie est peu de chose, & tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les desirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

JE viens ſavoir de vous, ſeigneur, ce que je ſuis.
J'ai votre foi pour gage, & mes ayeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice eſt belle, & des yeux ſi puiſſans
Renverſent aiſément des droits ſi languiſſans.
Ce grand jour qui devait unir mon ſort au vôtre,
Servira-t-il, ſeigneur, au triomple d'une autre?

TITE.

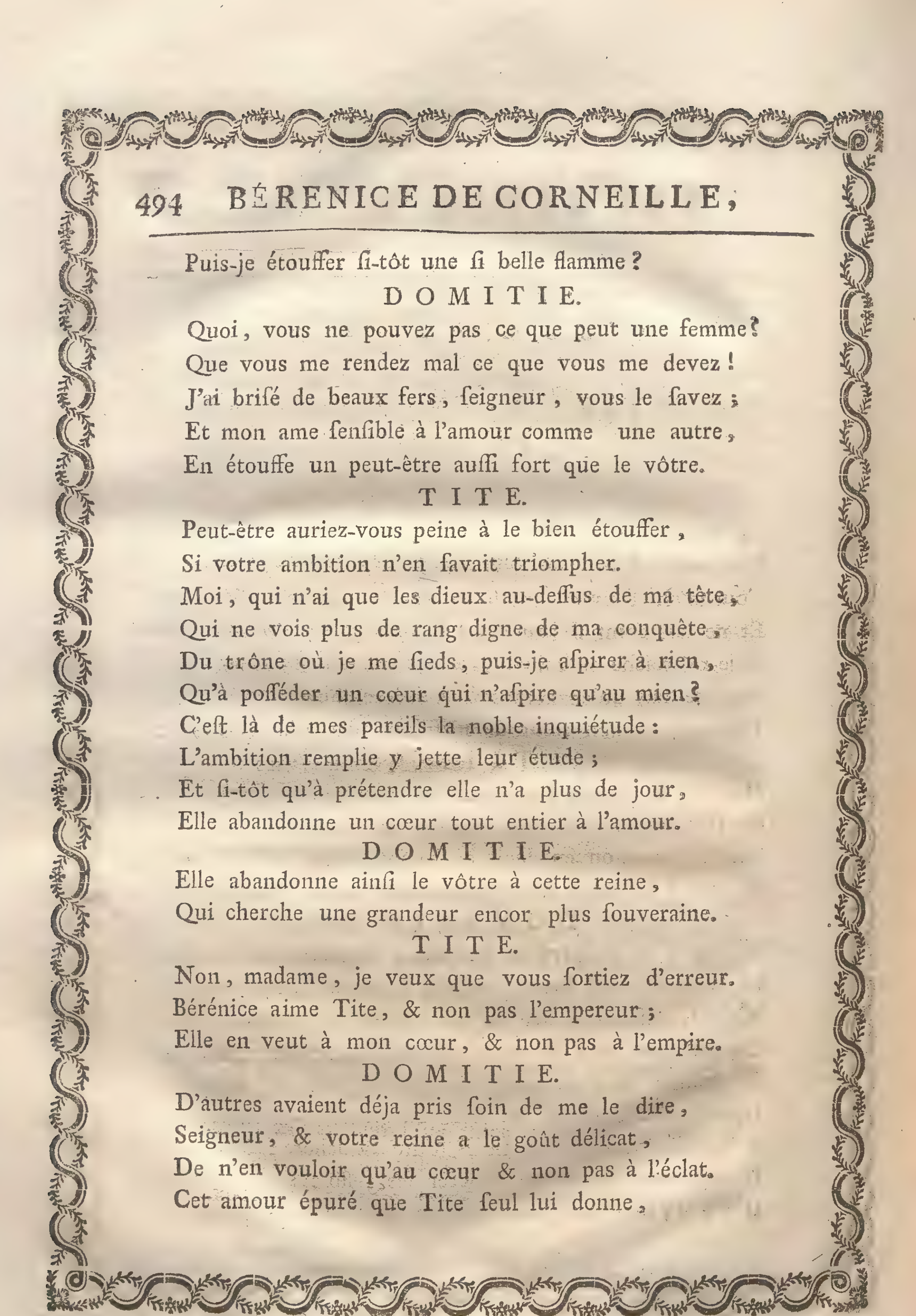
J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, juſques-là laiſſez moi reſpirer.
C'eſt peu de quatre jours pour un tel ſacrifice;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous répons pas que Rome, & tous vos droits,
Puiſſent en quatre jours m'en impoſer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudrait pas tant, ſeigneur, pour vous réſoudre
A lancer ſur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillit ſur vous.

TITE.

Suſpendez quelque tems encor ce grand couroux.



Puis-je étouffer si-tôt une si belle flamme?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, seigneur, vous le savez;
Et mon ame sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savait triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude:
L'ambition remplie y jette leur étude;
Et si-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, madame, je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'empereur;
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avaient déja pris soin de me le dire,
Seigneur, & votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne,

Renoncerait au rang pour être à la perſonne:
Mais on a beau, ſeigneur, rafiner ſur ce point,
La perſonne & le rang ne ſe ſéparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce,
L'ambition cachée attaque, preſſe, force;
Par-là de ſes projets elle vient mieux à bout;
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.
L'art eſt grand, mais enfin je ne ſais s'il mérite
La bouche d'une reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en eſt précieux, ſeigneur, tout m'en eſt doux;
Et ne ſais point ſi j'aime ou l'empereur, ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite;
Mais je ſais qu'en l'état où je ſuis aujourd'hui,
J'aplaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la fuit-il ſans eſpoir de retour?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiéte,
Le cœur ſe rend bientôt quand l'ame eſt ſatisfaite:
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux;
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un tréſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſuffit du dehors;
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts:
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vûe,



Tout le reste est pour eux une terre inconnue ;
Et sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la votre, & disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste ;
Il n'apartient qu'aux dieux ; & comme c'est leur choix,
Je ne veux point, seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pouront un jour vous rendre ce service.
Cependant pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat ;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'attendrai son arrêt, & le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de cœurs,
C'est le même sénat, & d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolatrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine,
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attens le coup fatal que je ne puis parer.

Adieu,

Adieu, ſi vous l'oſez, contentez votre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux eſprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourraient ſes fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance eſt pour moi l'hyménée
Où par tous mes deſirs je la ſens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déja dit, ſeigneur, penſez-y bien,
Et ſur-tout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, & ſa moindre tendreſſe
De toutes nos raiſons va montrer la faibleſſe.



SCENE IV.

BÉRENICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Hé bien, madame, hé bien, faut-il tout hazarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BÉRÉNICE.

De ce qui m'eſt permis je ſais mieux la meſure,
Seigneur, & j'ai pour vous une flamme trop pure,
Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours ſi précieux.
Quelque pouvoir ſur moi que notre amour obtienne,
J'ai ſoin de votre gloire, ayez-en de la mienne;
Je ne demande plus que pour de ſi beaux feux
Votre abſolu pouvoir hazarde un, *Je le veux.*
Cet amour le voudrait, mais comme je ſuis reine,
Je ſais des ſouverains la raiſon ſouveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,
Si mon indigne exil s'eſt permis d'eſpérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venue, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie

De ne vous avoir vû, que pour me voir bannie?
Laiſſez moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y ſoupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en ſera bientôt fait, ma douleur eſt trop vive,
Pour y tenir longtems votre attente captive;
Et ſi je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laiſſez m'en choiſir la funeſte journée,
Et du moins juſques-là, ſeigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuſe avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puiſſiez différer d'un ſeul jour?
Pouvez-vous refuſer à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je réſoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vûe;
Mais, ô dieux! ſongez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de ſi ſenſibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous.
De ceux qui m'ont percé ſouffrez que je ſoupire.
Pourquoi partir, madame, & pourquoi me le dire?
Ah, ſi vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'aſſaſſinez point de vos cruels adieux.
Je vous ſuivrais, madame, & flatté de l'idée
D'oſer mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterais l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE.

Daigne me préſerver le ciel...



TITE.

De quoi, madame?

BÉRÉNICE.

De voir tant de faibleſſe en une ſi grande ame.
Si j'avais droit par-là de vous moins eſtimer,
Je ceſſerais peut-être auſſi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je faſſe.

BÉRÉNICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce ſoit vous, ſeigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre ſénat qui m'en faſſe la loi:
Faites lui ſouvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa ſujette,
Que d'un tel attentat notre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, madame...

BÉRÉNICE.

Il n'eſt point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide, il ſe fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choiſi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au ſénat, Flavian, qu'il ſe lève;
Quoi qu'il ait commencé, je défens qu'il achève.
Soit qu'il parle à préſent, de Véſuve ou de moi,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoi.
Ainſi le veut la reine, & comme amant fidelle

Je veux qu'il obéiſſe aux loix que je prens d'elle,
Qu'il laiſſe à notre amour régler notre intérêt.

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BÉRENICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.

IL n'eſt plus tems, ſeigneur, j'en aporte l'arrêt.

TITE.

Qu'oſe-t-il m'ordonner ?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'eſpoir d'une flamme ſi pure.
Des ſervices rendus à vous, à tout l'état,
C'eſt le prix qu'a jugé lui devoir le ſénat :
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine ;
Et le peuple à grands cris montre ſa paſſion
De voir un plein effet de cette adoption.

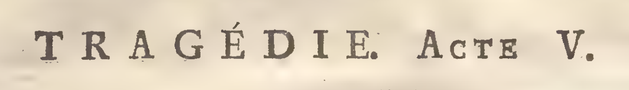
TITE.

Madame...

BÉRÉNICE.

Permettez, ſeigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Graces au juſte ciel, ma gloire en ſûreté

N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du sénat l'amour & la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect,
Qui semble un peu bien promt pour n'être point suspect.
Souvent on se dédit de tant de complaisance;
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance.
Si nous avons trop vû ses flux & ses reflux,
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices;
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.
Aux zèles indiscrets tout paraît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons lui, vous & moi, la gloire de ses loix;
Rendons lui, vous & moi, cette reconnaissance,
D'en avoir pour vous plaire affaibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime, faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseraient des reines,
Qui n'auraient pas, seigneur, des ames si Romaines,
Et lui feraient peut-être, avec trop de raison,
Haïr votre mémoire, & détester mon nom.



Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en aſſurance.

TITE.

Le ciel de ces périls ſaura trop nous garder.

BÉRÉNICE.

Je les vois de trop près, pour vous y hazarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur ſuprême...

BÉRÉNICE.

Jamais un tendre amour n'expoſe ce qu'il aime.

TITE.

Mais, madame, tout cède, & nos vœux exaucés...

BÉRÉNICE.

Votre cœur eſt à moi, j'y régne, c'eſt aſſez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuſer d'être heureuſe,
C'eſt plus craindre qu'aimer.

BÉRÉNICE.

La crainte eſt amoureuſe.
Ne me renvoyez pas, mais laiſſez moi partir.
Ma gloire ne peut croitre, & peut ſe démentir.
Elle paſſe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puiſqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome:
J'y vois à mes genoux le peuple & le ſénat;
Plus j'y craignais de honte, & plus j'y prens d'éclat;
J'y tremblais ſous ſa haine, & la laiſſe impuiſſante;
J'y rentrais exilée, & j'en ſors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il ſe faire une ſi dure loi?



BÉRÉNICE.

La raison me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyais, si je voulais m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Épousez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au votre;
Et je serais à vous, si j'aimais comme une autre.
Adieu, seigneur, je pars.

TITE.

Ah, madame, arrètez.

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, est-ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, & vous m'ôtez la vie!

TITE.

Ne vous allarmez point, quoi que la reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux;
Tout est à vous, madame, & ne sera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du votre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BÉRÉNICE.

Le mien vous aurait fait déja ces beaux ſermens,
S'il n'eût craint d'inſpirer de pareils ſentimens;
Vous vous devez des fils, & des Céſars à Rome,
Qui faſſent à jamais revivre un ſi grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-deſſus de ces ſoins.
Du levant au couchant, du More juſqu'au Scythe,
Les peuples vanteront & Bérénice & Tite;
Et l'hiſtoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illuſtre ſouvenir.
Prince, après mon trépas ſoyez ſûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome eſt pour elle aſſez doux;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périſſe,
Elle ſeule y tiendra celui d'impératrice.
Eſt-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

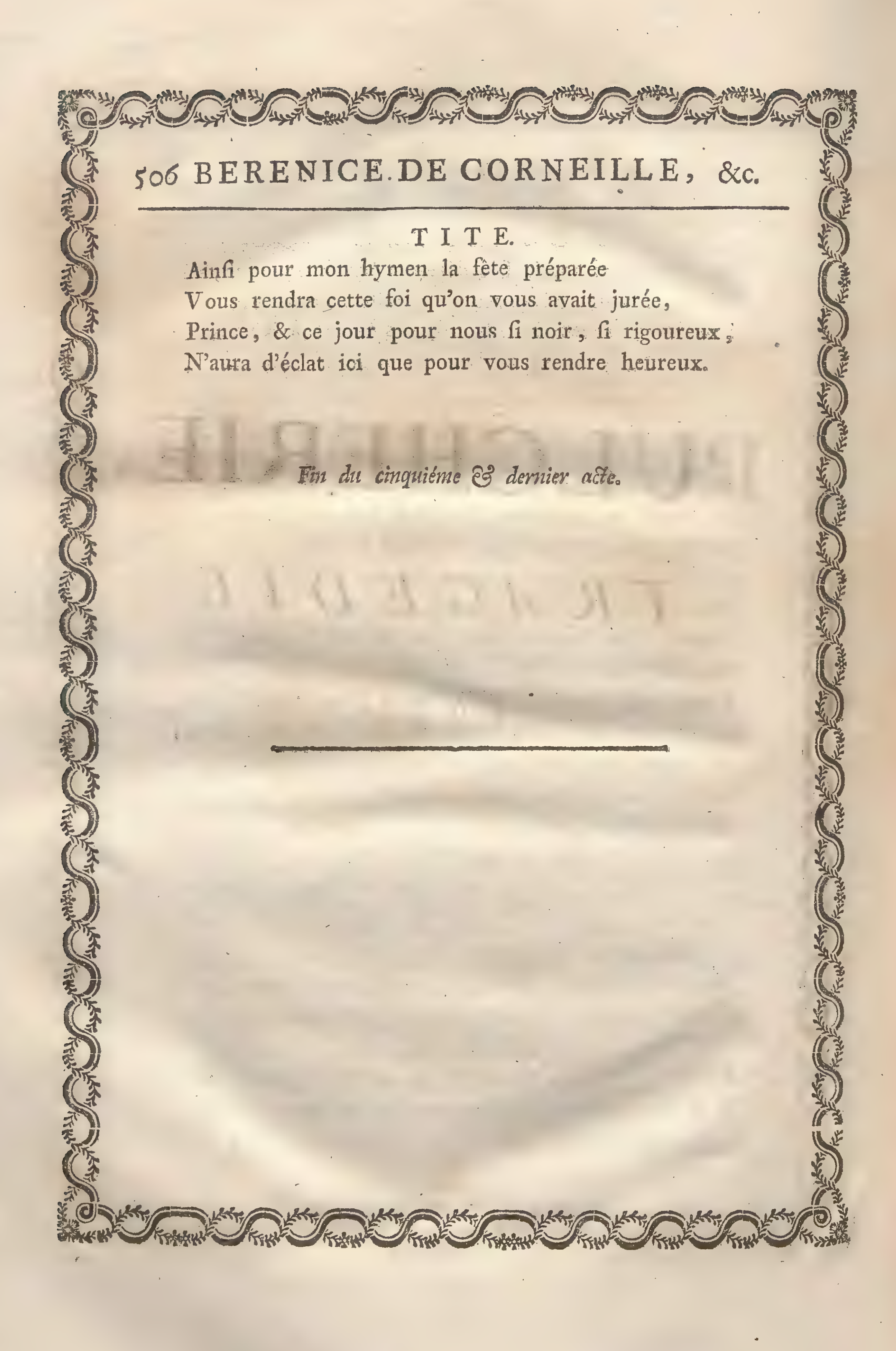
Ah, c'en eſt trop, ſeigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire ſon bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec ſa flamme.

BÉRÉNICE.

Allons, ſeigneur, ma gloire en croitra de moitié,
Si je puis remporter chez moi ſon amitié.



TITE.

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince, & ce jour pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE

1672.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

PULCHÉRIE était une fille de l'empereur *Arcadius* & de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de ſa mère. *Corneille* dit dans ſon avis au lecteur, que ſes talens étaient merveilleux, & que dès l'âge de quinze ans *elle empiéta l'empire ſur ſon frère*. Il eſt vrai que ce frère, *Théodoſe ſecond*, était un homme très-faible, qui fut longtems gouverné par cette ſœur impérieuſe, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de ſoutenir ſon crédit que de défendre l'empire, & n'ayant pour miniſtres que des eſclaves ſans courage.

Auſſi, ce fut de ſon tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire Romain. Cette princeſſe, après la mort de *Théodoſe le jeune*, épouſa un vieux militaire, auſſi peu fait pour gouverner que *Théodoſe*; elle en fit ſon premier domeſtique, ſous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait ſû ſe conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. Il avait été longtems priſonnier de *Genſeric*; & quand il fut ſur le trône, il ne ſe mêla que des querelles des Eutichéens & des Neſtoriens. On ſent un mouvement d'indignation quand on lit dans la continuation de l'hiſtoire romaine de *Laurent Echard*, le puérile & honteux éloge de *Pulchérie* & de *Martian*. „ *Pulchérie*, dit l'auteur, dont „ les vertus avaient mérité la confiance de tout l'empire, offrit „ la couronne à *Martian*, pourvû qu'il voulut l'épouſer, & „ qu'il la laiſſât fidèle à ſon vœu de virginité.

Quelle pitié! il falait dire, pourvû qu'il la laiſſât demeurer fidèle à ſon vœu d'ambition & d'avarice: elle avait cinquante ans, & *Martian* ſoixante & dix.

Il eſt permis à un poëte d'annoblir ſes perſonnages, & de changer l'hiſtoire, ſurtout l'hiſtoire de ces tems de confuſion & de faibleſſe. *Corneille* intitula d'abord cette piéce, *tragédie*; il la préſenta aux comédiens, qui refuſérent de la jouer. Ils étaient plus frapés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille*; il fut obligé de la donner à une mauvaiſe troupe qui jouait au Marais, & qui ne put ſe ſoutenir ; & malheureuſement pour *Pulchérie*, on joua Mithridate à peu près dans le même tems; car *Pulchérie* fut repréſentée les derniers jours de 1672, & *Mithridate* les premiers de 1673.

Fontenelle prétend que ſon oncle *Corneille* ſe peignit lui-même avec bien de la force dans le perſonnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première ſcène du ſecond acte :

J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère :
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire;
Je pouvais aſpirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas! j'étais jeune, & ce tems eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpèce de rage.
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu que de honte on s'obſtine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

Si ces vers d'un vieux berger, plutôt que d'un vieux capitaine, ont paru *forts* à *Fontenelle*, ils n'en ſont pas moins faibles. Enfin *Pulchérie* épouſe *Martian*. Un *Aſpar* en eſt tout étonné: *Quoi*, dit-il, *tout vieil & tout caſſé qu'il eſt?* *Pulchérie* répond, *Tout vieil & tout caſſé, je l'épouſe; il me plait; J'ai mes raiſons.*

Cette Pulchérie qui dit à Léon, j'ai de la fierté, s'exprime trop ſouvent en ſoubrette de comédie.

Je vois entrer Irène; Aſpar la trouve belle.
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.
Et comme en ce deſſein rien n'eſt à négliger,
Voyez ce qu'une ſœur vous poura ménager.
. . . .
Vous aimez; vous plaiſez; c'eſt tout auprès des femmes.
C'eſt par la qu'on ſurprend, qu'on enlève leurs ames.
. . . .
Aſpar vous aura vue, & ſon ame eſt chagrine,
Il m'a vue, & j'ai vu quel chagrin le domine.
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel ſera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine.
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine.
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

C'eſt ainſi que la piéce eſt écrite. La matière y eſt digne de la forme. C'eſt un mariage ridicule traverſé ridiculement & conclu de même.

L'intrigue de la piéce, le ſtile & le mauvais ſuccès, déterminèrent *Corneille* à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque*; mais comme il n'y a ni comique, ni héroïſme dans la piéce, il ſerait difficile de lui donner un nom qui lui convint.

Il ſemble pourtant que ſi Corneille avait voulu choiſir des ſujets plus dignes du théatre tragique, il les aurait peut-être traittés convenablement; il aurait pu rappeler ſon génie qui fuiait de lui. On en peut juger par le début de Pulchérie.

Je vous aime, Léon, & n'en fais point myſtère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.

Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur,
Que les yeux éblouïs font maîtresse du cœur;
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame aplaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.

Ces premiers vers en effet sont imposans; ils sont bien faits; il n'y a pas une faute contre la langue; & ils prouvent que *Corneille* aurait pû écrire encor avec force & avec pureté, s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages. Cependant les connaisseurs d'un goût exercé sentiront bien que ce début annonce une piéce froide. Si *Pulchérie* aime ainsi, son amour ne doit guères toucher. On s'aperçoit encor que c'est le poëte qui parle, & non la princesse. C'est un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs? Quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître? De plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius.*

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte,
Il hait des passions l'impétueux tumulte.

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de sentiment, qui sont les véritables. Cette piéce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon.* Trois personnes se disputent la main de la niece d'*Othon*; & ici on voit trois prétendans à *Pulchérie*; nulle grande intrigue, nul événement considérable, pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon*, & ce mérite manque à *Pulchérie.* On y parle d'amour de manière à dégouter de cette passion,

passion, s'il était possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour ? Sa comédie héroïque de *Tite* & *Bérénice* devait lui aprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans, ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théatre: *solve senescentem.* Il veut de l'amour dans toutes ses piéces ; & depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contracts de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alembiqués sur le devoir des *vrais amans.* A l'égard du stile, tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est dès la premiére sçène l'*habitude à régner*, & *l'horreur d'en déchoir* ; c'est *un penchant flatteur qui fait des assurances :* ce sont *des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire.*

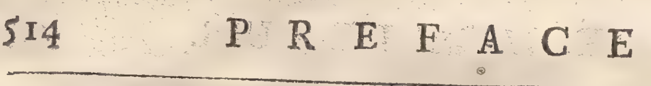
C'est un vieux Martian qui conte ses amours à sa fille Justine, & qui lui dit, allons parle aussi des tiens. *C'est mon tour d'écouter.* La bonne Justine lui dit comment elle est tombée amoureuse, & *comment son imprudente ardeur prete à s'évaporer respecte sa pudeur.*

On parle toujours d'amour à la Pulchérie âgée de cinquante ans. Elle aime un prince nommé Léon, & elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce Léon, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

> Qu'il est fort cet amour ! sauve m'en si tu peux.
> Voi Léon, parle lui, dérobe moi ses vœux.
> M'en faire un promt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers sont d'une mauvaise comédie, & de tels sentiments ne sont pas d'une tragédie.

Mais que dirons nous de ce vieux Martian amoureux de



la vieille Pulchérie ? Cette impératrice entame avec lui une plaisante conversation au cinquiéme acte.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour.
Seigneur, serait-il vrai ?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit madame ?

PULCHÉRIE.

Vos services, mes yeux....

A quoi le bonhomme répond, *qu'il s'est tu, après s'être rendu, qu'en effet il languit, il soupire, mais qu'enfin la langueur qu'on voit sur son visage est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.*

J'aime encor mieux je ne sçais quelle farce dans la quelle un vieillard est saisi d'une toux violente devant sa maîtresse, & lui dit *mademoiselle c'est d'amour que je tousse.*

J'avoue sans balancer que les Pradons, les Bonnecorse les Corras, les Danchet n'ont rien fait de si plat & de si ridicule que toutes ces dernieres piéces de Corneille. Mais je n'ai du le dire qu'après l'avoir prouvé.

Corneille se plaint dans une de ses épitres, des succès de son rival ; il finit par dire :

Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Oui, la seule tendresse de *Racine*, la tendresse vraie, touchante, exprimée dans un stile égal à celui du quatriéme livre de *Virgile*, & non pas la tendresse fausse & froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'est que *Racine*, en traitant toujours l'amour, a parfaitement observé ce précepte de *Despréaux* :

Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philéne,
Et que l'amour ſouvent de remors combattu,
Paraiſſe une faibleſſe, & non une vertu.

Le rôle de *Mithridate* eſt au fonds par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ſes deux enfans, eſt un vrai perſonnage de comédie; & la manière dont il arrache à *Monime* ſon ſecret eſt petite & ignoble; on l'a déja dit ailleurs, & rien n'eſt plus vrai. Mais que ce fonds eſt enrichi & annobli! que *Mithridate* ſent bien ſes fautes, & qu'il ſe reproche dignement ſa faibleſſe!

Quoi? des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſû par une longue & peinible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!

Quand un homme ſe reproche ſes fautes avec tant de force & de nobleſſe, avec un langage ſi ſublime & ſi naturel, on les lui pardonne.

C'eſt ainſi que *Roxane* ſe dit à elle-même:

Tu pleures, malheureuſe! ah! tu devais pleurer,
Lorſque d'un vain deſir à ta perte pouſſée,
Tu conçus de le voir la première penſée.

On ne voit point, dans ces excellens ouvrages, de *héros qui porte un beau feu dans ſon ſein*, de *princeſſe aimant ſa renommée, qui quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée*. On n'y fait point *un compliment, plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant*;

l'abſence aux vrais amans n'y eſt pas pire que la peſte. Un héros n'y dit point, comme dans *Alcibiade*, que *quand il a troublé la paix d'un jeune cœur, il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Phèdre*, dans ſon admirable rôle, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & le modéle éternel, mais inimitable, de quiconque voudra jamais écrire en vers; *Phèdre* ſe fait plus de reproches que le mari le plus auſtère ne pourrait lui en faire. C'eſt ainſi, encor une fois, qu'il faut parler d'amour, ou n'en point parler du tout.

C'eſt ſurtout en liſant ce rôle de *Phèdre*, qu'on s'écrie avec *Deſpréaux*:

> Eh! qui voyant un jour la douleur vertueuſe
> De Phèdre, malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
> D'un ſi juſte travail noblement étonné,
> Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné,
> Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
> Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles!

Ces merveilles étaient plus touchantes que pompeuſes. Que ceux-là ſe ſont trompés, qui ont dit & répété que *Racine* avait gâté le théatre par la tendreſſe, tandis que c'eſt lui ſeul qui a épuré ce théatre, infecté toujours avant lui, & preſque toujours après lui, d'amours poſtiches, froids & ridicules, qui deshonorent les ſujets les plus graves de l'antiquité! Il vaudrait autant ſe plaindre du quatriéme livre de *Virgile*, que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque choſe, c'eſt de n'avoir pas toujours mis dans cette paſſion toutes les fureurs tragiques dont elle eſt ſuſceptible, de ne lui avoir pas donné toute ſa violence, de s'être quelquefois contenté de l'élégance, de n'avoir que touché le cœur, quand il pouvait le déchirer; d'avoir été faible dans

presque tous ses derniers actes. Mais tel qu'il est, je le crois le plus parfait de tous nos poëtes. Son art est si difficile, que depuis lui nous n'avons pas vû une seule bonne tragédie. Il y en a eu seulement quelques-unes en très-petit nombre, dans lesquelles les connaisseurs trouvent des beautés; & avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement jusqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire est d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité, que lui-même s'étant exercé dans le genre tragique, n'en a connu que les difficultés, & n'est jamais parvenu à faire un seul ouvrage qu'il ne regardât comme très médiocre.

Non-seulement *Racine* a presque toujours traité l'amour comme une passion funeste & tragique, dont ceux qui en sont atteints rougissent; mais *Quinault* même sentit dans ses opéra que c'est ainsi qu'il faut représenter l'amour.

Armide commence par vouloir perdre *Renaud* l'ennemi de sa secte:

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

Elle ne l'aime que malgré elle; sa fierté en gémit; elle veut cacher sa faiblesse à toute la terre; elle apelle la haine à son secours:

Venez, haine implacable!
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.
Sauvez moi de l'amour, rien n'est si redoutable;
Rendez moi mon couroux, rendez moi ma fureur,
Contre un ennemi trop aimable.

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Ar-*

mide a invoquée, lui dit :

> Je ne puis te punir d'une plus rude peine,
> Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Si-tôt que *Renaud* s'eſt regardé dans le miroir ſymbolique qu'on lui préſente, il a honte de lui-même ; il s'écrie :

> Ciel, quelle honte de paraître
> Dans l'indigne état où je ſuis !

Il abandonne ſa maîtreſſe pour ſon devoir ſans balancer. Ces lieux communs de *morale lubrique* que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne ſont que dans la bouche des génies ſéducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piége.

Si on examine les admirables opéra de Quinault, *Armide*, *Roland*, *Atis*, *Théſée*, *Amadis*, l'amour y eſt tragique & funeſte. C'eſt une vérité que peu de critiques ont reconnue, parce que rien n'eſt ſi rare que d'examiner. Y a-t-il rien, par exemple, de plus noble & de plus beau que ces vers d'*Amadis* ?

> J'ai choiſi la gloire pour guide ;
> J'ai prétendu marcher ſur les traces d'Alcide.
> Heureux, ſi j'avais évité
> Le charme trop fatal dont il fut enchanté !
> Son cœur n'eut que trop de tendreſſe.
> Je ſuis tombé dans ſon malheur ;
> J'ai mal imité ſa valeur,
> J'imite trop bien ſa faibleſſe.

Enfin, *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers ſi connus ?

> *Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle ;*
> *Mais ſon cœur était né pour aimer la vertu.*

Voyez ſur *Quinault*, & ſur les règles de la tragédie, la poé-



tique de M. *Marmontel*, ouvrage rempli de goût, de raiſon, & de ſcience.

On aurait pû placer ces réflexions au-devant de toute autre piéce que *Pulchérie*; mais elles ſe ſont préſentées ici, & elles ont diſtrait un moment l'auteur des remarques du triſte ſoin de faire réimprimer des piéces que *Corneille* aurait dû oublier, qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ſes ouvrages, mais qu'enfin il eſt difficile de pouvoir lire.

PRÉFACE
DE CORNEILLE
AU LECTEUR.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, & ſœur du jeune Théodoſe, a été une princeſſe très illuſtre, & dont les talens étaient merveilleux. Tous les hiſtoriens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement ſur ſon frère, dont elle avait reconnu la faibleſſe, & s'y conſerva tant qu'il vécut, à la réſerve d'environ une année de diſgrace, qu'elle paſſa loin de la cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité ſouveraine en ſa perſonne, ni ſe réſoudre à la quitter, elle propoſa ſon mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettrait de garder ſa virginité, qu'elle avait vouée, & conſacrée à Dieu. Comme il était déja aſſez avancé dans la vieilleſſe, il accepta la condition aiſément, & elle le nomma pour empereur au ſénat, qui ne voulut, ou n'oſa l'en dédire. Elle paſſait alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna ſept, & eut pour ſucceſſeur Léon, que ſes excellentes

---

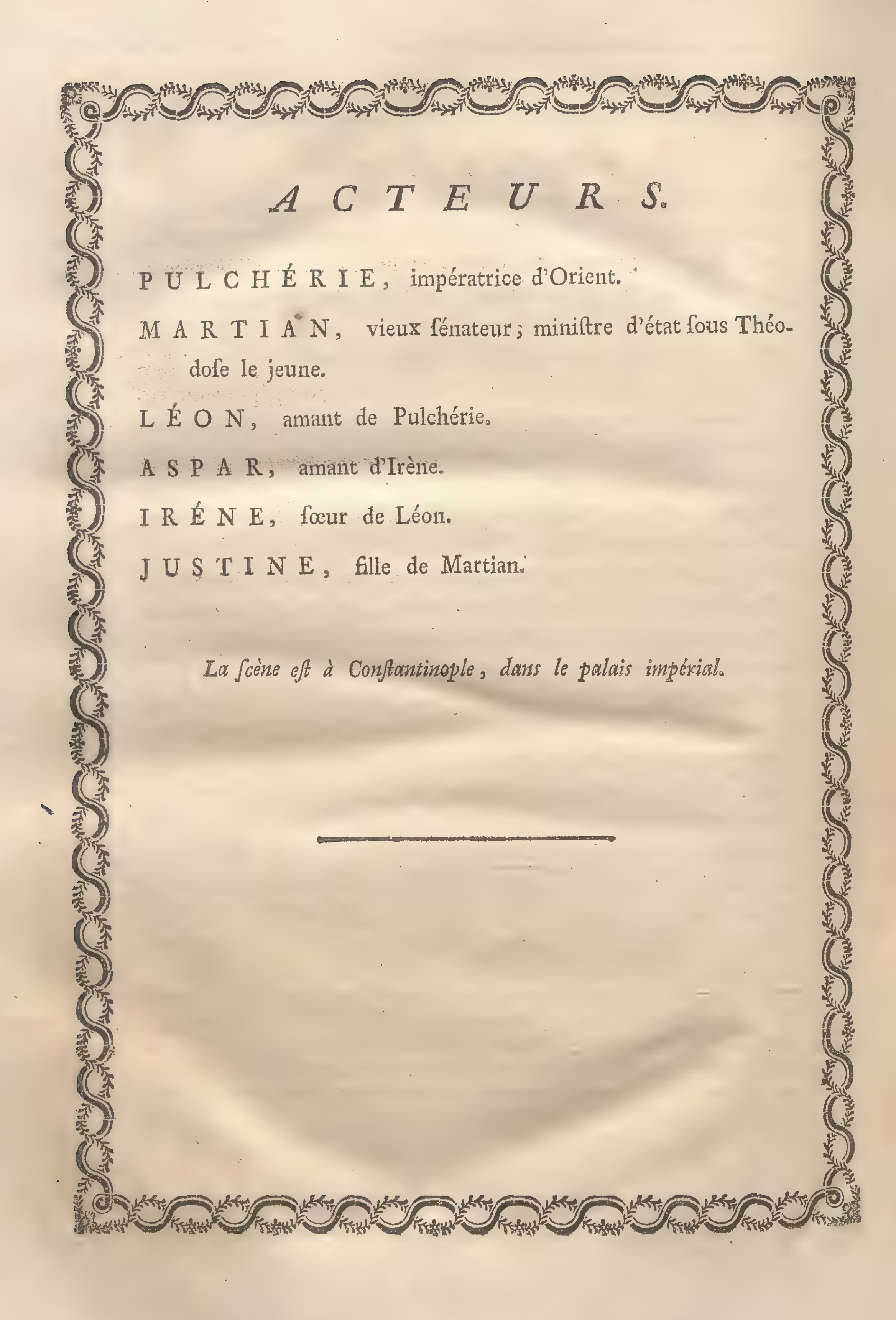
*) Il ſe flate beaucoup trop. Cet ouvrage ne fut point heureux à la repréſentation, & ne le ſera jamais à la lecture; puiſqu'il n'eſt ni intéreſſant, ni conduit théâtralement, ni bien écrit. Il s'en faut beaucoup.

On a prétendu que ce grand homme tombé ſi bas n'était pas capable d'ap-

excellentes qualités firent surnommer le grand. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, & lui demanda pour récompense l'association à cet empire, qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'était choisi; la conspiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé, ou ajouté, & me contenterai de dire que bien que cette piéce ait été reléguée dans un lieu où on ne voulait plus se souvenir qu'il y eût un théatre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractères soient contre le goût du tems, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs, dont on ne connaissait pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtemens du siécle, pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il l'a été à la représentation, & si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer.

---

prétier ses ouvrages, qu'il ne savait pas distinguer les admirables scènes de Cinna, de Polyeucte, de celles d'Agésilas & d'Attila. J'ai peine à le croire. Je pense plutôt qu'appesanti par l'âge & par la derniere manière qu'il s'était faite insensiblement, il cherchait à se tromper lui-même.



ACTEURS.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux ſénateur; miniſtre d'état ſous Théodoſe le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Irène.

IRÉNE, ſœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

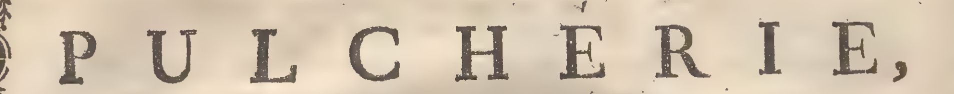
La ſcène eſt à Conſtantinople, dans le palais impérial.




H Gravelot inven. N le Mire Sculp.

PULCHERIE. MARTIAN. PULCHERIE.

il faut encor plus faire, il faut..... Quoi!.... M'epouser.



PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHÉRIE.

JE vous aime, Léon, & n'en fais point myſtère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouïs font maîtreſſe du cœur,
Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame aplaudit ſans qu'elle ſe conſulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles deſirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaiſirs.
Ma paſſion pour vous généreuſe & ſolide
A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide,
La gloire pour objet, & veut ſous votre loi
Mettre en ce jour illuſtre, & l'univers, & moi.
Mon ayeul Théodoſe, Arcadius mon père,

Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,
L'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir,
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai crû digne, & dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire :
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire ;
Il vous y donnait part, & j'étais toute à vous ;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, & le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse, & déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis & des ligues :
Chacun s'entre-mesure, & forme ses intrigues ;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César ;
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure,
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous aquit sur la Perse un avantage entier ;
Et rassurant par-là nos aigles allarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous ;
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'époux :
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,
Le trône, ou la retraite au sang de Théodose ;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,

Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LÉON.

Je vous suivrais, madame, & du moins sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage.
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous;
J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes:
Peut-être essuieriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-être ce grand cœur, qui n'ose s'attendrir,
S'y défendrait si mal de mon dernier soupir,
Qu'un éclat imprévû de douleur & de flamme
Malgré vous à son tour voudrait suivre mon ame.
La mort qui finirait à vos yeux mes ennuis
Aurait plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimez; mais, hélas! quel amour est le vôtre,
Qui s'aprête peut-être à pencher vers un autre?
Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,
Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un titre qui l'allume & l'éteint à son gré?
Ah! ce n'est point par-là que je vous considére:
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chère.
Là, mes yeux sans relâche attachés à vous voir,
Feraient de mon amour mon unique devoir;
Et mes soins réunis à ce noble esclavage,
Sauraient de chaque instant vous rendre un plein hommage.

Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes ſoins d'une flamme ſi pure
Deviennent partagés à toute la nature ?
Ah, que mon cœur, madame, a lieu d'être allarmé,
Si ſans être empereur je ne ſuis plus aimé !

PULCHÉRIE.

Vous le ſerez toujours, mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour & l'hyménée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir;
L'hyménée a de plus leur gloire à ſoutenir;
Et je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naiſſance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux deſirs n'y ſervent qu'à gêner:
Ce qu'on ſe doit combat ce qu'on ſe veut donner:
L'amour gémit en vain ſous ce devoir ſévère.
Ah, ſi je n'avais eu qu'un ſénateur pour père !
Mais mon ſang dans mon ſexe a mis les plus grands cœurs.
Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs.
Je n'oſe leur céder en grandeur de courage;
Et malgré mon amour je veux même partage:
Je penſe en être ſûre, & tremble toutefois,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LÉON.

Qu'avez-vous à trembler ? Quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom adoré du peuple, & de la cour,
Soutiendra votre gloire, & vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aſpar & leurs ſemblables,
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables;

Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHÉRIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste,
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'auguste!
Quoi que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joie, & ma félicité.
De tout autre empereur la grandeur odieuse . . .

LÉON.

Mais vous l'épouserez, heureuse, ou malheureuse?

PULCHÉRIE.

Ne me pressez point tant, & croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON.

Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux . . .

PULCHÉRIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LÉON.

Le trône met une ame au-dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pû faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a crû ce cœur trop prévenu pour moi:
Mais se voyant au trône, & moi dans la poussière,

Il se promettra tout de votre humeur altière;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHÉRIE.

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur, j'ai l'ame fière, & tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vû jusqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire;
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis;
De ceux de Martian vous aurez le suffrage;
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertu que d'âge;
Et s'il briguait pour lui, ses glorieux travaux
Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LÉON.

Notre empire, il est vrai, n'a point de plus grand homme.
Séparez vous du rang, madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celui de souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main;
Ses vertus le pourraient, mais je vois sa vieillesse.

PULCHÉRIE.

Quoi qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse;
Il s'est plû sous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encor assurer de sa foi.
Je vois entrer Irène, Aspar la trouve belle;
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;

Et

Et comme en ce dessein n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous poura ménager.

SCENE II.

PULCHÉRIE, LEON, IRÉNE.

PULCHÉRIE.

M'Aiderez-vous, Irène, à couronner un frère?

IRÉNE.

Un si faible secours vous est peu nécessaire,
Madame, & le sénat ....

PULCHÉRIE.

N'en agissez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, & vos soins à mes soins;
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

LÉON, IRÉNE.

IRÉNE.

Vous ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LÉON.

A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est là ce qui me force à garder le silence:
Je me répons pour vous à tout ce que je pense;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRÉNE.

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre;
Sur vous; & sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.

Il m'aime en aparence, en effet il m'amuse :
Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que si vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux, que vous ne le soyez.
Non que votre bonheur fortement l'intéresse ;
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère :
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses loix ;
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête au péril à toute heure exposée,
M'a pour vous & pour moi presque désabusée.
La gloire d'un ami, la haine d'un rival ;
La hazardaient peut-être avec un soin égal.
Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare ;
Et de son amitié l'effort sera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoi qu'il vous promette,
N'en ayons pas, seigneur, l'ame moins inquiète :
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'apui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui ;
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour opose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose ;
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la princesse au rang de ses ayeux.
Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille ;

Si Martian l'obtient, il aimera sa fille;
Et l'amitié du frère, & l'amour de la sœur,
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse:
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuse;
Et je n'ai plus d'amant, non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voye affermi.

LÉON.

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRÉNE.

Je pense le connaître à l'égal de moi-même;
Mais croyez moi, seigneur, & l'empire est à vous.

LÉON.

Ma sœur!

IRÉNE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LÉON.

N'y perdons aucun tems. Hâtez vous de m'instruire,
Hâtez vous de m'ouvrir la route à m'y conduire;
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

IRÉNE.

Aprenez le secret de ne hazarder rien.
N'agissez point pour vous, il s'en offre trop d'autres,
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'état.
Vous les passez peut-être en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occasion, & l'âge;
Vous n'avez commandé que sous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.

Proposez la princesse, elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages;
Tant qu'a vécu son frère, elle a régné pour lui;
Ses ordres de l'empire ont été tout l'apui.
On vit depuis quinze ans sous son obéissance;
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudrait-elle de vous une action plus belle,
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant;
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LÉON.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vû sœur qui servît mieux un frère?
Martian avec joie embrassera l'avis;
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur, qu'en faveur d'un amant.

IRÉNE.

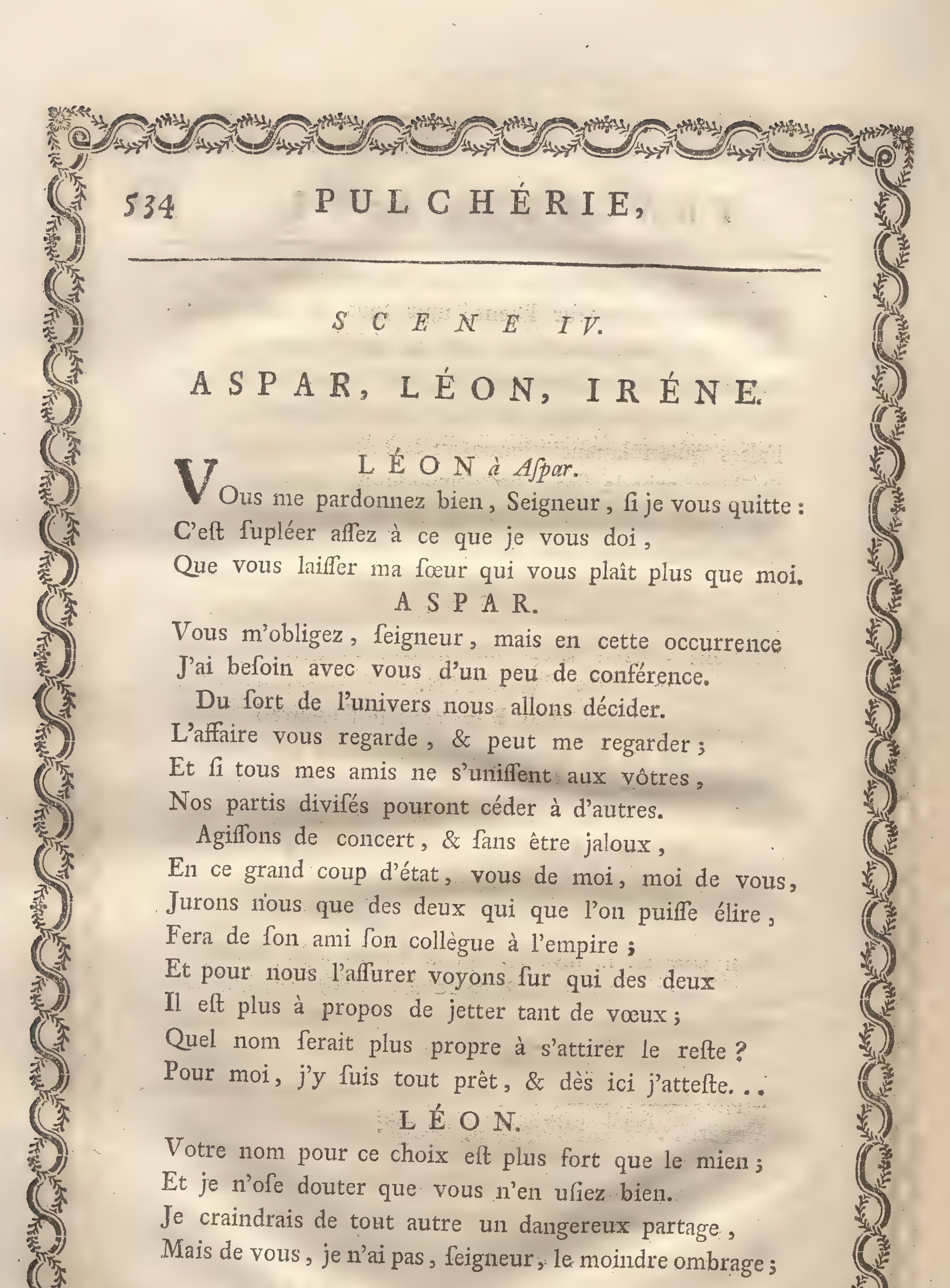
Pour peu qu'il vous apuie, allez, l'affaire est sûre.

LÉON.

Aspar vient, faites lui, ma sœur, quelque ouverture,
Voyez...

IRÉNE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager:
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger:
Il est ambitieux, adroit, & d'un mérite...



SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRÉNE.

LÉON *à Aſpar.*

VOus me pardonnez bien, Seigneur, ſi je vous quitte :
C'eſt ſupléer aſſez à ce que je vous doi,
Que vous laiſſer ma ſœur qui vous plaît plus que moi.

ASPAR.

Vous m'obligez, ſeigneur, mais en cette occurrence
J'ai beſoin avec vous d'un peu de conférence.
Du ſort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde, & peut me regarder ;
Et ſi tous mes amis ne s'uniſſent aux vôtres,
Nos partis diviſés pouront céder à d'autres.
Agiſſons de concert, & ſans être jaloux,
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous,
Jurons nous que des deux qui que l'on puiſſe élire,
Fera de ſon ami ſon collègue à l'empire ;
Et pour nous l'aſſurer voyons ſur qui des deux
Il eſt plus à propos de jetter tant de vœux ;
Quel nom ſerait plus propre à s'attirer le reſte ?
Pour moi, j'y ſuis tout prêt, & dès ici j'atteſte...

LÉON.

Votre nom pour ce choix eſt plus fort que le mien ;
Et je n'oſe douter que vous n'en uſiez bien.
Je craindrais de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, ſeigneur, le moindre ombrage ;

Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi;
Mais c'eſt à la princeſſe à diſpoſer de moi;
Je ne puis que par elle, & n'oſe rien ſans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choiſir l'amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter ſur tous ſans contredit;
Mais ce n'eſt pas, ſeigneur, le point dont il s'agit;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut. . .

LÉON.

Que voulez-vous? J'adore Pulchérie;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'eſpère en ce doux titre, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trône, & non d'une maîtreſſe.

LÉON.

Je vais faire, ſeigneur, votre offre à la princeſſe;
Elle ſait mieux que moi les beſoins de l'état.
Adieu, je vous dirai ſa réponſe au ſénat.



SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRÉNE.

IL a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, madame, & j'avoue
Qu'avec quelque raiſon la princeſſe s'en loue :
Mais j'aurais ſouhaité qu'en cette occaſion
L'amour concertât mieux avec l'ambition ;
Et que ſon amitié s'en laiſſant moins ſéduire,
Ne nous expoſât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder :
M'aimeriez-vous encor ſi j'oſais lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes ſoins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRÉNE.

Seigneur, lorſque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :
Vous pouviez être heureux ſans m'aporter ce titre :
Mais du ſort de Léon Pulchérie eſt l'arbitre ;
Et l'orgueil de ſon ſang avec quelque raiſon
Ne peut ſouffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouſe la princeſſe,

Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse ;
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite, & l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous, qui dans votre amour avez pû sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connaître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être ?

ASPAR.

C'est aller un peu vite, & bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, & jamais une ardeur plus sincère. . .

IRÉNE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère ?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur ?
Est-ce m'aimer, que mettre à ce prix mon bonheur ?
Moi, qu'on a vû forcer trois camps, & vingt murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept batailles,
N'ai-je aquis tant de nom, que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour m'en faire un maître, & m'attacher moi-même
Un joug honteux au front au lieu d'un diadème ?

IRÉNE.

Je suis plus raisonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste aurait fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage ;

Un grand cœur les dédaigne, & le siécle a changé;
A s'aimer de plus près on se croit obligé;
Et des vertus du tems l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, & les siécles passés...

IRÉNE.

Elle n'est pas, seigneur, peut-ètre où vous pensez.
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hazarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous:
Vous vous attirerez sa haine & son couroux.
Son amour l'intéresse, & son ame hautaine...

ASPAR.

Qu'on me fasse empereur, & je crains peu sa haine.

IRÉNE.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! quel trouble! & quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie!
Non, seigneur, croyez moi, n'allez point au sénat;
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne
Ils fassent à vos pieds aporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte;
Et vous désavouerez tous ceux de vos amis,
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

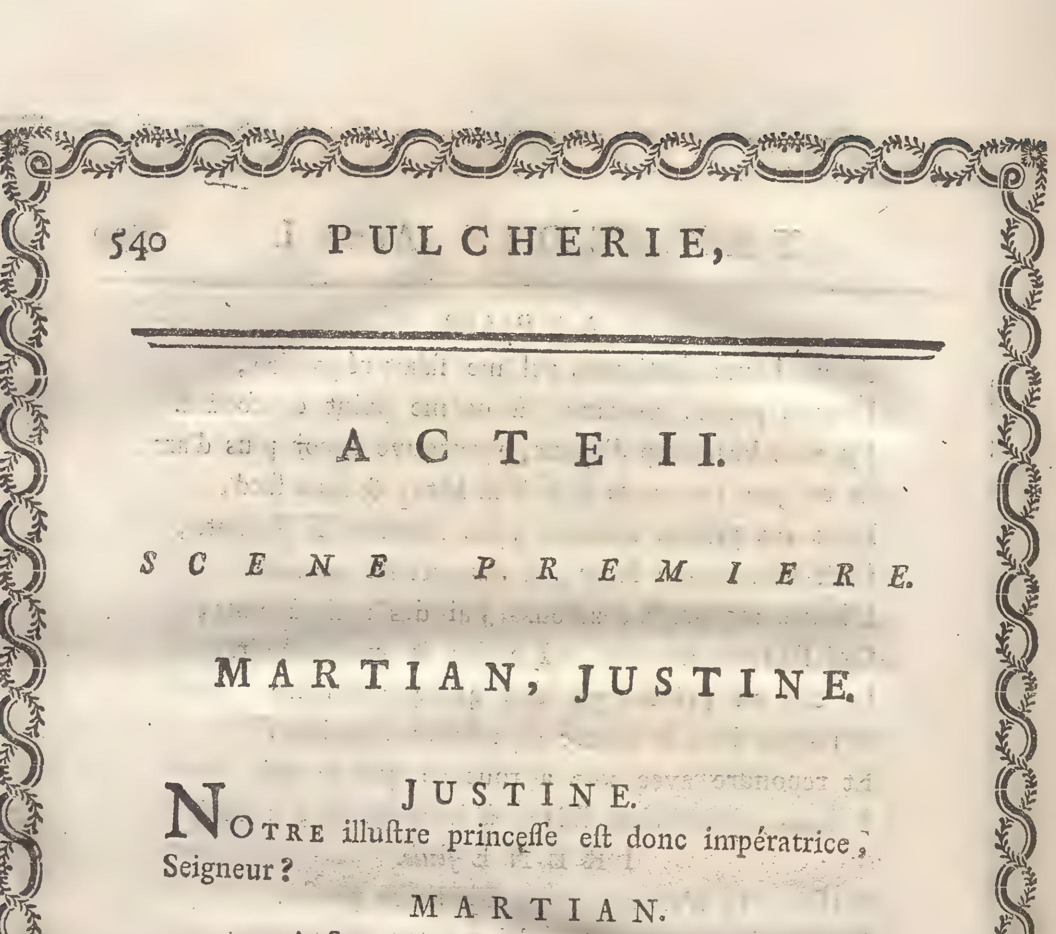
ASPAR.

A ces hauts ſentimens s'il me falait répondre,
J'aurais peine, madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'eſprit, j'y trouve encor plus d'art ;
Et ce que j'en puis dire à la hâte, & ſans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer ſi ſavante,
C'eſt être bonne ſœur, & dangereuſe amante.
L'heure me preſſe, adieu. J'ai des amis à voir,
Qui ſauront accorder ma gloire & mon devoir.
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un & l'autre en aſſurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princeſſe, à moi.

IRÉNE *ſeule.*

Perfide, tu n'es pas encor où tu te penſes.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vû tes eſpérances ;
De ton amour pour moi je vois l'illuſion ;
Mais tu n'en ſortiras qu'à ta confuſion.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

NOTRE illuſtre princeſſe eſt donc impératrice,
Seigneur?

MARTIAN.

A ſes vertus on a rendu juſtice.
Léon l'a propoſée, & quand je l'ai ſuivi,
J'en ai vû le ſénat au dernier point ravi.
Il a réduit ſoudain toutes ſes voix en une,
Et s'eſt débarraſſé de la foule importune,
Du turbulent eſpoir de tant de concurrens,
Que la ſoif de régner avait mis ſur les rangs.

JUSTINE.

Ainſi voilà Léon aſſuré de l'empire.

MARTIAN.

Le ſénat, je l'avoue, avait peine à l'élire;
Et contre les grands noms de ſes compétiteurs
Sa jeuneſſe eût trouvé d'aſſez froids protecteurs:
Non qu'il n'ait du mérite, & que ſon grand courage

Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vû si-tôt tant de rares exploits :
Mais, & l'expérience, & les premiers emplois,
Le titre éblouïssant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée,
Tout cela veut du tems, & l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour son nom ferait pour lui.

JUSTINE.

Hélas, seigneur!

MARTIAN.

Hélas, ma fille ! quel mystère
T'oblige à soupirer de ce que dit un père?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on soupire,
Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre :
L'un se cache sous l'autre, & fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'état.

JUSTINE.

A mon âge un soupir semble dire qu'on aime;
Cependant vous avez soupiré tout de même,
Seigneur, & si j'osais vous le dire à mon tour...?

MARTIAN.

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour,
Je le sais, mais enfin chacun a sa faiblesse.
Aimerais-tu Léon ?

JUSTINE.

Aimez-vous la princesse ?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un ſoupçon qu'un ſoupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'eſt jamais excuſable;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient mépriſable,
On s'en hait, & ce mal qu'on n'oſe découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher, qu'à ſouffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'eſt n'en faire à perſonne;
La part que le reſpect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le ſang en attire ſur toi,
T'impoſent de le taire une éternelle loi.
J'aime, & depuis dix ans ma flamme & mon ſilence
Font à mon triſte cœur égale violence:
J'écoute la raiſon, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutés ſont les plus mal ſuivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris & retombe,
Cent fois je me révolte, & cent fois je ſuccombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un ſi rare objet s'évanouït ſoudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne?
Quant à ſon cher Léon c'eſt donner ſa perſonne.

MARTIAN.

Apren que dans un âge uſé comme le mien,
Qui n'oſe ſouhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'oſant rien pour ſoi, le ſert contre ſoi-même.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, de quoi ſoupirez-vous?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'eſt pas moins jaloux;
Et ces deſirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empèchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on eſt d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gènées !
Que n'ai-je vû le jour quelques luſtres plus tard,
Diſais-je, en ſes bontés peut-être aurais-je part,
Si le ciel n'opoſait auprès de la princeſſe
A l'excès de l'amour le manque de jeuneſſe.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devais-je être le ſeul qui ne pût eſpérer?
J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère :
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire;
Je pouvais aſpirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas ! j'étais jeune, & ce tems eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpèce de rage.
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu que de honte on s'obſtine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Inſtruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, ſeigneur, empècher le retour,
Contre toute ſa ruſe être mieux ſur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé, comme tu le regardes,

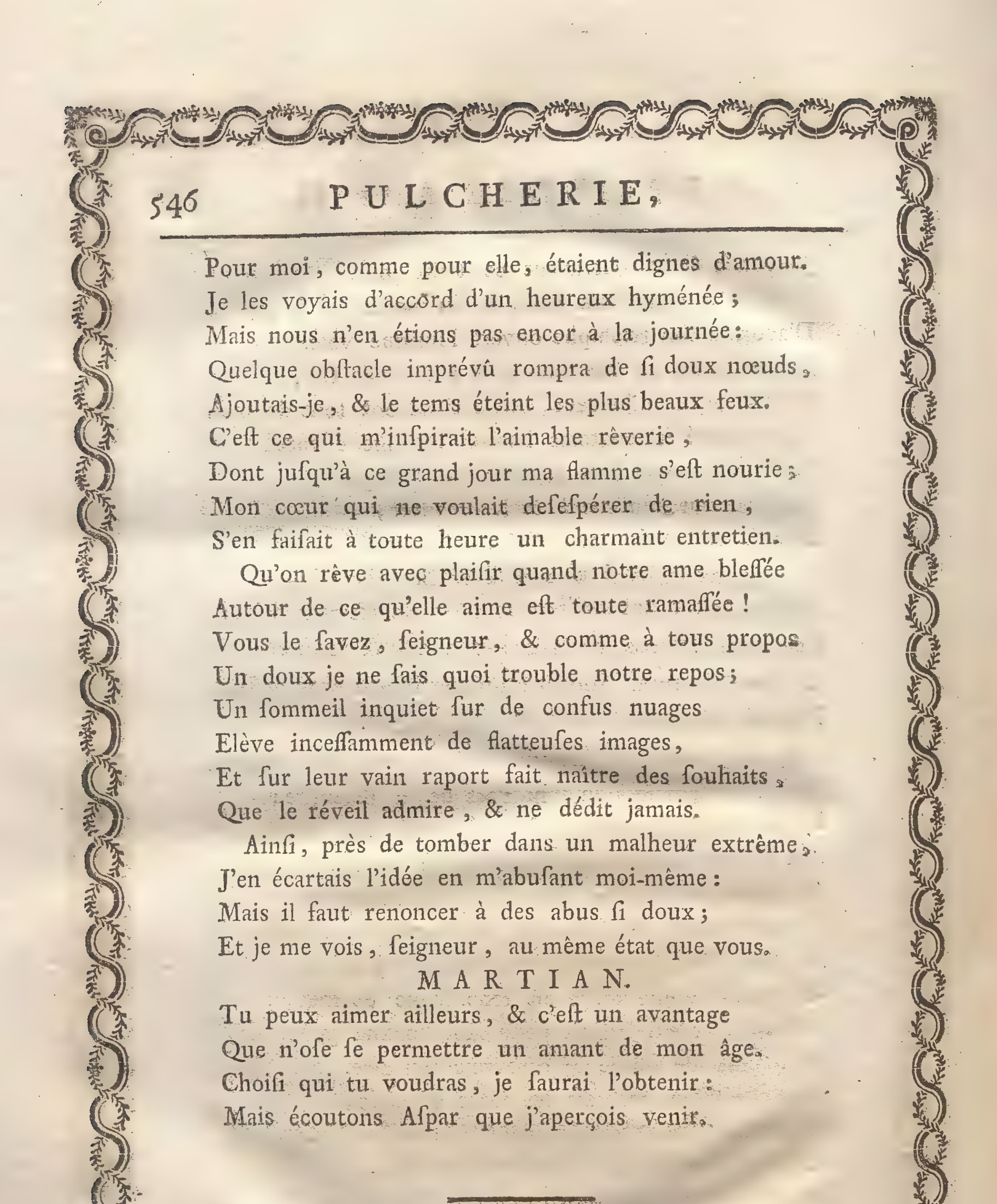
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en sûreté ?
Je m'attachais sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma faiblesse;
Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir,
Je devenais amant sans m'en apercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :
Tout ce qui l'aprochait voulait me l'enlever,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle;
Je les haïssais tous comme plus dignes d'elle ;
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichit d'un bien,
Que j'enviais à tous, sans y prétendre rien.
Quel suplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable !
D'aimer plus qu'eux ensemble, & n'oser de ses feux,
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux !
On aurait deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de gêne ;
L'auguste Pulchérie avait beau me ravir,
J'attendais à la voir qu'il la falût servir.
Je fis plus, de Léon j'apuyai l'espérance ;
La princesse l'aima, j'en eus la confiance ;
Et la dissuadai de se donner à lui,
Qu'il ne fût de l'empire, ou le maître, ou l'apui.
Ainsi pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisais le reste ;
Et mettant un long terme au succès de l'amour,

J'espérais

J'espérais de mourir avant ce triste jour.
Nous y voilà, ma fille, & du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi.
J'ai caché si longtems l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aye enfin il s'évapore;
L'aigreur en diminue à te le raconter;
Fais-en autant du tien, c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire:
Le même astre a vû naître & la fille & le père;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prète à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, & l'amour trouvait une ame tendre,
Qui n'avait ni le soin, ni l'art de se défendre:
La princesse qui m'aime, & m'ouvrait ses secrets,
Lui prètait contre moi d'inévitables traits;
Et toutes les raisons dont s'apuyait sa flamme
Etaient autant de dards qui me traversaient l'ame.
Je pris, sans y penser, son exemple pour loi.
Un amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disais-je, & s'il brûlait pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrais son zèle.
Plus elle m'en peignait les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes sens étaient flattés.
D'un illustre avenir l'infaillible présage,
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyais croitre de jour en jour,



Pour moi, comme pour elle, étaient dignes d'amour.
Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée ;
Mais nous n'en étions pas encor à la journée :
Quelque obstacle imprévû rompra de si doux nœuds,
Ajoutais-je, & le tems éteint les plus beaux feux.
C'est ce qui m'inspirait l'aimable rêverie,
Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourie ;
Mon cœur qui ne voulait desespérer de rien,
S'en faisait à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée !
Vous le savez, seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne sais quoi trouble notre repos ;
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain raport fait naître des souhaits,
Que le réveil admire, & ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même :
Mais il faut renoncer à des abus si doux ;
Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisi qui tu voudras, je saurai l'obtenir :
Mais écoutons Aspar que j'aperçois venir.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE.

ASPAR.

SEigneur, votre ſuffrage a réuni les nôtres;
Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres;
Mais j'aprens qu'on murmure, & doute ſi le choix
Que fera la princeſſe, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait préſumer de ſon incertitude
Qu'il aura quelque choſe ou d'amer, ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait ſon époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, & quelle défiance . . .

ASPAR.

Il eſt jeune, & l'on craint ſon peu d'expérience.
Conſidérez, ſeigneur, combien c'eſt hazarder.
Qui n'a fait qu'obéir, ſaura mal commander;
On n'a point vû ſous lui d'armée, ou de province . . .

MARTIAN.

Jamais un bon ſujet ne devint mauvais prince;

Et ſi le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguſte Pulchérie en ſait aſſez pour deux.
Rien ne nous ſurprendra de voir la même choſe
Où nos yeux ſe ſont faits quinze ans ſous Théodoſe;
C'était un prince faible, un eſprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons ſix généraux d'armée,
Dont au commandement l'ame eſt accoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre ſouverain
De qui l'a juſqu'ici toujours pris de leur main?
Seigneur, il eſt bien dur de ſe voir ſous un maître
Dont on le fut toujours, & dont on devrait l'être.

MARTIAN.

Et qui m'aſſurera que ces ſix généraux
Se réuniront mieux ſous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous apelle,
Et plus la jalouſie aux grands eſt naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, ſeigneur, ſi vous voulez;
Il eſt, il eſt encor des noms plus ſignalés;
J'en ſais qui leur plairaient, & s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle; & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, ſeigneur, dans un age où la tombe m'attend!
Un maître pour deux jours n'eſt pas ce qu'on prétend.
Je ſais le poids d'un ſceptre, & connais trop mes forces,
Pour être encor ſenſible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont uſé l'eſprit comme le corps,
Abattraient tous les deux ſous les moindres efforts;

Et ma mort que par-là vous verriez avancée
Rendrait à tant d'égaux leur première penſée,
Et ferait une triſte & promte occaſion
De rejetter l'état dans la diviſion.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre,
Vous pourriez partager vos ſoins avec un gendre,
L'inſtaller dans le trône, & le nommer Céſar.

MARTIAN.

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Aſpar;
Mais vous aimez ailleurs, & ce ſerait un crime
Que de rendre infidèle un cœur ſi magnanime.

ASPAR.

J'aime, & ne me ſens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diraient que pour vous ſoulager,
Quand leur amour irait juſqu'à l'idolatrie,
Ils le ſacrifieraient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimerait pour le bien de l'état,
Ne me trouverait pas, ſeigneur, un cœur ingrat;
Et je lui rendrais grace au nom de tout l'empire;
Mais vous êtes conſtant, & s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puiſſe exiger,
Ce ne ſera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mari de ſa ſœur,
S'il ne le craint aſſez, craindra ſon défenſeur;



Et si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'est à faire à périr pour le meilleur parti;
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ses chagrins m'auront bientôt ravie.
  Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre, & plus à ménager;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire;
La vérité lui plait, & vous pourez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de sentimens,
Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

ASPAR.

Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle;
M'en ouvrant avec vous je m'acquitte envers elle;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laisse maître, & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

LE dangereux esprit! & qu'avec peu de peine
Il manquerait d'amour, & de foi pour Irène!
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, seigneur, que le but de l'empire.
Détrônez la princesse, & faites vous élire;
C'est un amant pour moi que je n'attendais pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.

C'est un homme, & je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter son bonheur.
Arme toi de constance, & prépare un grand cœur;
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermi ton visage.

SCENE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LÉON.

L'Auriez-vous crû jamais, seigneur? je suis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous, ai-je bien entendu?

LÉON.

Je le suis sans ressource, & rien plus ne me flatte.
J'ai revû Pulchérie, & n'ai vû qu'une ingrate;
Quand je crois l'aquérir, c'est lors que je la pers,
Et me détruis moi-même alors que je la sers.

MARTIAN.

Expliquez vous, seigneur, parlez en confiance;
Fait-elle un autre choix?

LÉON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor desespérer,
Mais elle prend du tems pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le diffère.
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère;
Et je ne saurais plus me promettre sa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah! madame . . .

JUSTINE.

JUSTINE.

Seigneur.

LÉON.

Auriez-vous pû le croire?

JUSTINE.

L'amour qui délibère eſt ſûr de ſa victoire;
Et quand d'un vrai mérite il s'eſt fait un apui,
Il n'eſt point de raiſons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lorſque plus il avance;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez, & laiſſez faire une ame toute à vous.

LÉON.

Toute à moi! mon malheur n'eſt que trop véritable;
J'en ai prévû le coup, je le ſens qui m'accable.
Plus elle m'aſſurait de ſon affection,
Plus je me faiſais peur de ſon ambition;
Je ne ſavais des deux quelle était la plus forte;
Mais il n'eſt que trop vrai, l'ambition l'emporte;
Et ſi ſon cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne, en dépit de ſon cœur.
Seigneur, parlez pour moi, parlez pour moi, madame,
Vous pouvez tout ſur elle, & liſez dans ſon ame.
Peignez lui bien mes feux, retracez lui les ſiens,
Rapellez dans ſon cœur leurs plus doux entretiens;
Et ſi vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites lui ſouvenir qu'elle m'aimait de même.
Elle-même a brigué pour me voir ſouverain;
J'étais ſans ce grand titre indigne de ſa main;



Mais si je ne l'ai pas, ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône, elle n'a qu'à vouloir?
Le sénat n'a pour elle apuyé mon suffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
Il sait depuis quel tems il lui plait de m'aimer;
Et quand il l'a nommée, il a crû me nommer.
Allez, seigneur, allez empêcher son parjure;
Faites qu'un empereur soit votre créature.
Que je vous céderais ce grand titre aisément,
Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

LÉON.

D'Irène? & ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvait-elle prévoir cette supercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'esprit plus traitable & plus doux,
Et vous raporterons son cœur, & ce grand titre.
Allez.

LÉON.

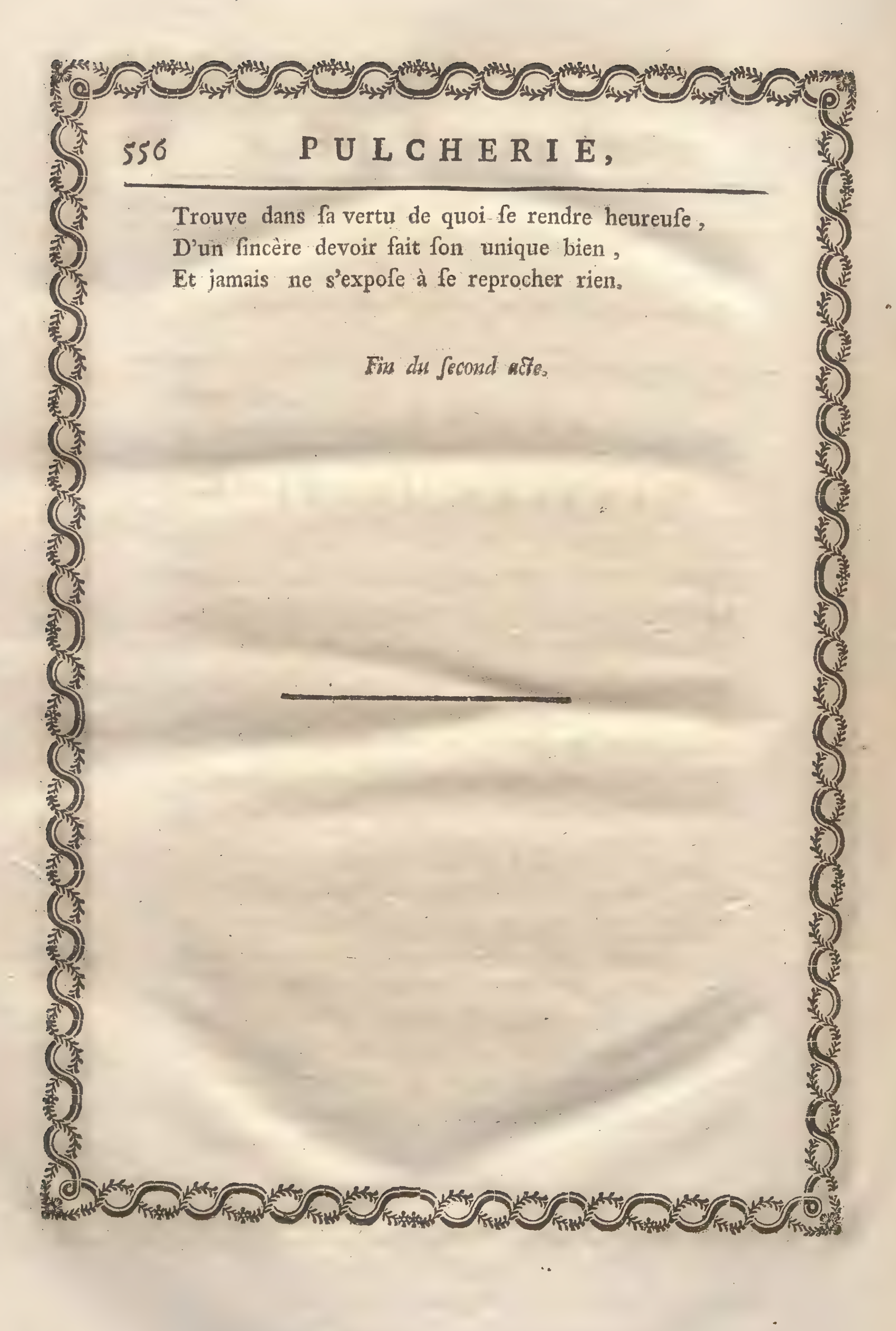
Entre elle & moi que n'êtes-vous l'arbitre ?
Adieu, c'eſt de vous ſeuls que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reſte d'eſpoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

JUſtine, tu le vois, ce bienheureux obſtacle,
Dont ton amour ſemblait preſſentir le miracle.
Je ne te défens point, en cette occaſion,
De prendre un peu d'eſpoir ſur leur diviſion;
Mais garde toi d'avoir une ame aſſez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'aplique tant de part,
Que j'eſpère en mourir quelques momens plus tard:
Mais de quel front enfin leur donner à connaître
Les périls d'un amour que nous avons vû naître,
Dont nous avons été tous deux les confidens,
Et peut-être formé les vœux les plus ardens?
De tous leurs déplaiſirs c'eſt nous rendre coupables:
Servons-les en amis, en amans véritables;
Le véritable amour n'eſt point intéreſſé.
Allons, j'achéverai comme j'ai commencé;
Sui l'exemple, & fai voir qu'une ame généreuſe



Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincère devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

JE vous ai dit mon ordre. Allez, ſeigneur, de grace,
Sauvez mon triſte cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le ſénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN.

Madame, il ſait aſſez combien Léon vous plait,
Et le nomme aſſez haut, alors qu'il vous défere
Un choix que votre amour vous a déja fait faire.

PULCHÉRIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi?
Ce n'eſt pas le choiſir que s'en remettre à moi,
C'eſt attendre l'iſſue à couvert de l'orage:
Si l'on m'en aplaudit, ce ſera ſon ouvrage;
Et ſi j'en ſuis blâmée, il n'y veut point de part;
En doute du ſuccès, il en fuit le hazard;
Et lorſque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi ſeule j'en réponde.



Ainſi m'abandonnant au choix de mes ſouhaits,
S'il eſt des mécontens, moi ſeule je les fais;
Et je devrai moi ſeule apaiſer le murmure
De ceux à qui ce choix ſemblera faire injure,
Prévenir leur révolte, & calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux deſtins.

MARTIAN.

Aſpar vous aura vûe, & cette ame chagrine. . .

PULCHÉRIE.

Il m'a vûe, & j'ai vû quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel ſera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foi qui vous lie. . .

PULCHÉRIE.

Je ſuis impératrice, & j'étais Pulchérie.
De ce trône ennemi de mes plus doux ſouhaits,
Je regarde l'amour comme un de mes ſujets:
Je veux que le reſpect qu'il doit à ma couronne,
Repouſſe l'attentat qu'il fait ſur ma perſonne;
Je veux qu'il m'obéiſſe au lieu de me trahir;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et jalouſe déja de mon pouvoir ſuprême,
Pour l'affermir ſur tous je le prens ſur moi-même.

MARTIAN.

Ainſi donc ce Léon qui vous était ſi cher. . .

PULCHÉRIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire,
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire ?

PULCHÉRIE.

Il falait qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout son mérite on convînt avec moi,
Et que par une estime éclatante & publique,
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurais déja rempli l'espoir d'un si beau feu,
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu;
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'était glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHÉRIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vôtres;
Non, seigneur, c'est Léon, c'est son juste couroux,
Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous;
Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHÉRIE.

Non;
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom;
Et si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,

Je commence à régner par un trait de faiblesse.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
Pardonnez moi ce mot, s'il a trop de franchise ;
Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHÉRIE.

Je vous ai déja dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, & j'étais Pulchérie.
J'ose vous dire plus. Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge ;
Il est jeune ; & chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paraîtrai le faire,
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
Vous-même qu'ils ont vû sous lui dans un emploi,
Où vos conseils régnaient autant, & plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire ?
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN.

Ce n'est pas mon dessein, madame ; & s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,

J'abandonne Byzance, & prens congé de vous,
Pour aller dans le calme & dans la ſolitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuſe étude.
Voilà comme j'aſpire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'aſſembler le ſénat;
J'y vais, madame.

PULCHÉRIE.

Quoi, Martian m'abandonne,
Quand il faut ſur ma tête affermir la couronne!
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi. . .

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'eſt de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

QUe me dit-il, Juſtine, & de quelle retraite
Oſe-t-il menacer l'hymen qu'il me ſouhaite?
De Léon près de moi ne ſe fait-il l'apui,
Que pour mieux dédaigner de me ſervir ſous lui?
Le hait-il? le craint-il? & par quelle autre cauſe. . .?

JUSTINE.

Qui que vous épouſiez, il vaudra même choſe.



PULCHÉRIE.

S'il était dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il ſerait de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penſer aurait quelque aparence :
Mais les ans l'ont dû mettre en entière aſſurance.

JUSTINE.

Que ſavons-nous, madame ? eſt-il deſſous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux ?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes,
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes ;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :
Non que ſur Martian j'en ſache les effets ;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'enverra loin d'ici finir ſa deſtinée ;
Et ſi j'oſe former quelques ſoupçons confus,
Je parle en général, & ne ſais rien de plus.
  Mais pour votre Léon, êtes-vous réſolue
A le perdre aujourd'hui de puiſſance abſolue ?
Car ne l'épouſer pas, c'eſt le perdre en effet.

PULCHÉRIE.

Pour te montrer la gêne où ſon nom ſeul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de ſa flamme
La tendreſſe du cœur après la grandeur d'ame.
  Léon ſeul eſt ma joie, il eſt mon ſeul deſir ;
Je n'en puis choiſir d'autre, & n'oſe le choiſir :
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obſédée ;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encor après ma mort n'en répondrais-je pas ;
Et ſi dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,

Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouïs, titres qui me flattez,
Pourez-vous me valoir ce que vous me coûtez ?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte ?

JUSTINE.

Et vous pouvez penſer à prendre un autre époux ?

PULCHÉRIE.

Ce n'eſt pas, tu le ſais, à quoi je me réſous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour ſait me défendre.
Qu'il eſt fort cet amour ! Sauve-m'en, ſi tu peux :
Voi Léon, parle lui, dérobe moi ſes vœux :
M'en faire un promt larcin, c'eſt me rendre ſervice,
Qui ſaura m'arracher des bords du précipice :
Je le crains, je me crains, s'il n'engage ſa foi,
Et je ſuis trop à lui, tant qu'il eſt tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paraiſſe aimable ?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.
Parle, que réſous-tu de faire ?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je ſors d'un ſang, madame, à me rendre aſſez vaine,
Pour attendre un époux d'une main ſouveraine ;
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre ſûreté,
J'oſerai... Mais voici ce cher Léon, madame,
Voulez-vous...

PULCHÉRIE.

Laiſſe moi conſulter mieux mon ame.
Je ne ſais pas encor trop bien ce que je veux.
Attens un nouvel ordre, & ſuſpen tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

SEigneur, qui vous ramène? Eſt-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre préſence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats?
Et ſouffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas?

LÉON.

Je viens ſavoir mon ſort.

PULCHÉRIE.

N'en ſoyez point en doute:
Je vous aime, & vous plains, c'eſt là me peindre toute,
C'eſt tout ce que je ſens; & ſi votre amitié
Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargnerait cette fatale vûe,
Qui me perd, m'aſſaſſine, & vous-même vous tue.

LÉON.

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHÉRIE.

Plus que jamais.

LÉON.

Hélas!
Je fouffrirais bien moins fi vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor feulement pour me plaindre?

PULCHÉRIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LÉON.

Vous l'étouffez du moins fous l'orgueil fcrupuleux
Qui fait feul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre eft volontaire;
Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire;
Et ce n'eft pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHÉRIE.

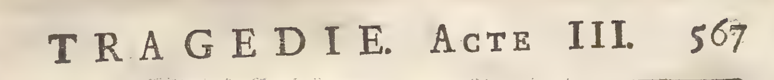
Moi feule je me fais les maux dont je foupire!
A-ce été fous fon nom que j'ai brigué l'empire?
Ai-je employé mes foins, mes amis que pour vous?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux?
Quoi, votre déférence à mes efforts s'opofe!
Elle romt mes projets, & feule j'en fuis caufe!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû,
C'eft ce qui m'a perdue, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, feigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéreffer mon devoir & ma gloire;
Ce font deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'apaifera jamais.
Vous m'accablez en vain de foupirs, de tendreffe;
En vain mon trifte cœur en vos maux s'intéreffe,
Et vous rend, en faveur de nos communs defirs,



Tendreſſe pour tendreſſe, & ſoupirs pour ſoupirs :
Lorſqu'à des feux ſi beaux je rens cette juſtice,
C'eſt l'amante qui parle, oyez l'impératrice.
Ce titre eſt votre ouvrage, & vous me l'avez dit;
D'un ſervice ſi grand votre eſpoir s'aplaudit,
Et s'eſt fait en aveugle un obſtacle invincible,
Quand il a crû ſe faire un ſuccès infaillible.
Apuyé de mes ſoins, aſſuré de mon cœur,
Il falait m'aporter la main d'un empereur,
M'élever juſqu'à vous en heureuſe ſujette ;
Ma joie était entière, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même choſe pour vous?
Il faut nommer un maître, & choiſir un époux,
C'eſt la loi qu'on m'impoſe, ou plutôt c'eſt la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir ſouveraine.
Je ſais que le ſénat d'une commune voix
Me laiſſe avec reſpect la liberté du choix;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui reſpire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.
Vous l'êtes, j'en ſuis ſûre, & toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais. . .

LÉON.

On ne le croit pas,
Madame, il faut encor du tems, & des ſervices;
Il y faut du deſtin quelques heureux caprices,
Et que la renommée inſtruite en ma faveur,
Séduiſant l'univers, impoſe à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant ſe flatte.
J'avais crû votre gloire un peu moins délicate;
J'avais crû mieux répondre à ce que je vous doi,



En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,
Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

PULCHÉRIE.

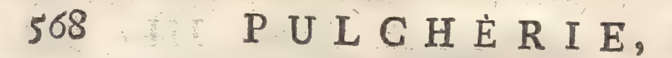
Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,
Et si je m'y hazarde, osera m'en dédire;
Peut-être qu'il s'aprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable;
Et plus ce rang m'élève, & plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LÉON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'opose,
Madame, & pour tous deux hazardez quelque chose:
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien;
Et c'est ne point aimer, que ne hazarder rien.

PULCHÉRIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire;
Mais c'est trop hazarder qu'y hazarder ma gloire;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop, qu'y hazarder vos jours.
Ah, si la voix publique enflait votre espérance,
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisait le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne, & l'empire!



Mais l'empire vous fait trop d'illuſtres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;
Vous paſſez les plus grands, mais ils ſont plus en vûe:
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'oſe eſpérer de vous ce qu'il préſume d'eux.
Vous aimez, vous plaiſez, c'eſt tout auprès des femmes ;
C'eſt par-là qu'on ſurprend, qu'on enlève leurs ames ;
Mais pour remplir un trône, & s'y faire eſtimer,
Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, que de plaire, & d'aimer:
La plus ferme couronne eſt bientôt ébranlée,
Quand un effort d'amour ſemble l'avoir volée ;
Et pour garder un rang ſi cher à nos deſirs,
Il faut un plus grand art que celui des ſoupirs.
Ne vous abaiſſez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir ſi fort ce ſont de faibles armes ;
Et ſi de tels ſecours vous couronnaient ailleurs,
J'aurais pitié d'un ſceptre acheté par des pleurs.

LÉON.

Ah, madame, aviez-vous de ſi fières penſées,
Quand vos bontés pour moi ſe ſont intéreſſées ?
Me diſiez-vous alors que le gouvernement
Demandait un autre art que celui d'un amant ?
Si le ſénat eût joint ſes ſuffrages au vôtre,
J'en aurais paru digne, autant, ou plus qu'un autre.
Ce grand art de régner eût ſuivi tant de voix,
Et vous-même...

PULCHÉRIE.

Oui, ſeigneur, j'aurais ſuivi ce choix,

Sûre

Sûre que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendrait son ouvrage.
Tel contre vous & moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindrait de s'emporter;
Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecterait en lui le démon de l'empire.

LÉON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux..

PULCHÉRIE.

N'est qu'un refus moins rude, & plus respectueux.

LÉON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable, & le moins estimé?

PULCHÉRIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur digne de mes ayeux;
Et si tout le sénat avait les mêmes yeux...

LÉON.

Laissons là le sénat, & m'aprenez de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHÉRIE.

J'aurai peine à choisir, choisissez-le vous-même,
Cet heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime;
Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.



J'aime, & si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne:
Je le jure en vos mains, & j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur;
Mais j'entens, empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître,
Qui d'un état si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais rassembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, seigneur, je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de faiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

SCENE IV.

LÉON, JUSTINE.

LÉON.

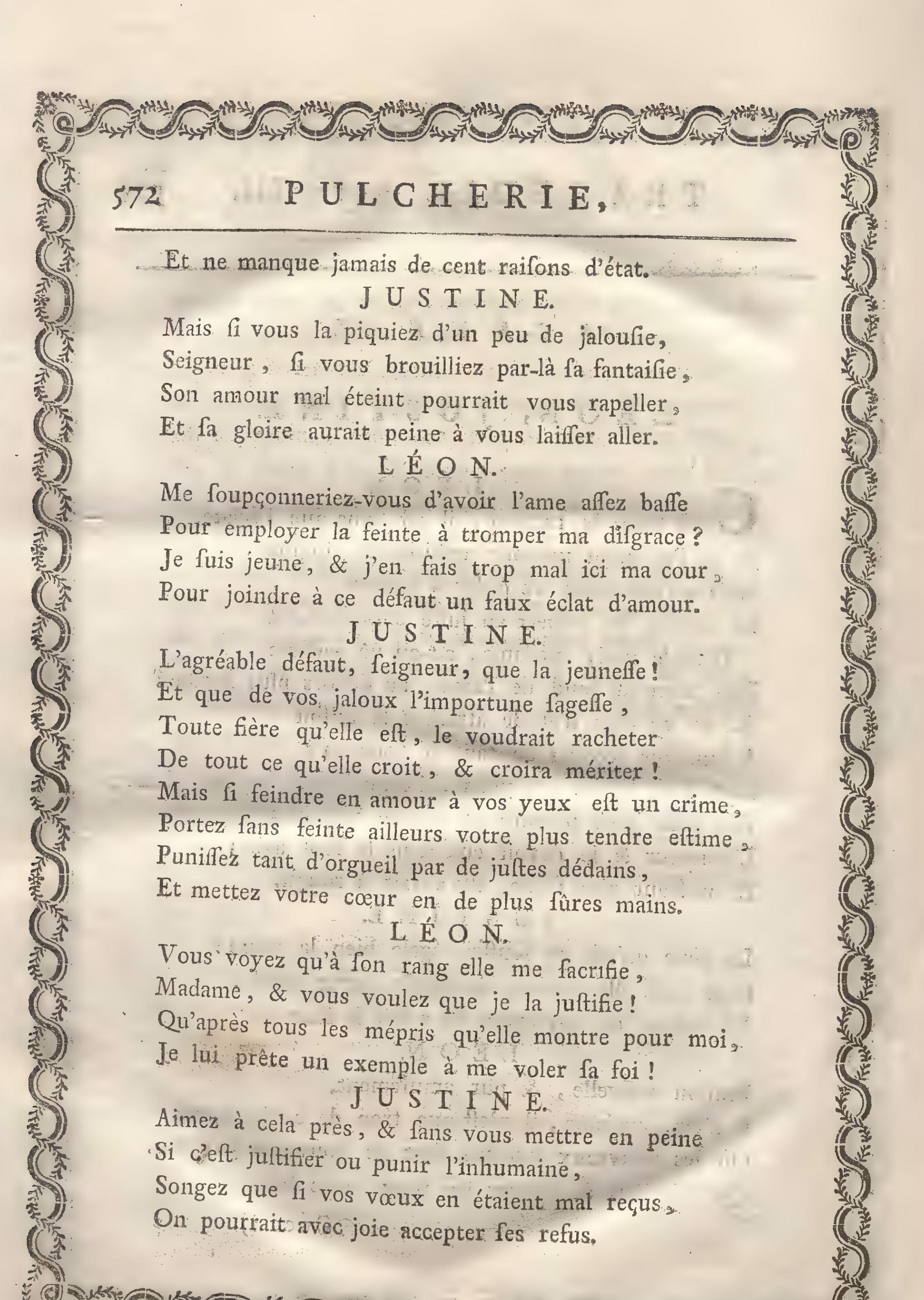
C'Eſt trop de retenue, il eſt tems que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuſe, ingrate,
Mais le ſujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du reſpect au juſte emportement.
Dites-le moi, madame, a-t-on vû perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vû plus d'étude attacher la raiſon
A l'indigne ſecours de tant de trahiſon?
Loin d'en baiſſer les yeux, l'orgueilleuſe en fait gloire;
Elle nous l'oſe peindre en illuſtre victoire;
L'honneur & le devoir eux ſeuls la font agir;
Et m'étant plus fidèle, elle aurait à rougir.

JUSTINE.

La gêne qu'elle en ſouffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choiſir aucun autre,
Elle-même en vos mains en a fait le ſerment.

LÉON.

Illuſion nouvelle, & pur amuſement.
Il n'eſt, madame, il n'eſt que trop de conjonctures
Où les nouveaux ſermens ſont de nouveaux parjures.
Qui ſait l'art de régner les rompt avec éclat,



Et ne manque jamais de cent raiſons d'état.

JUSTINE.

Mais ſi vous la piquiez d'un peu de jalouſie,
Seigneur, ſi vous brouilliez par-là ſa fantaiſie,
Son amour mal éteint pourrait vous rapeller,
Et ſa gloire aurait peine à vous laiſſer aller.

LÉON.

Me ſoupçonneriez-vous d'avoir l'ame aſſez baſſe
Pour employer la feinte à tromper ma diſgrace?
Je ſuis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, ſeigneur, que la jeuneſſe!
Et que de vos jaloux l'importune ſageſſe,
Toute fière qu'elle eſt, le voudrait racheter
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais ſi feindre en amour à vos yeux eſt un crime,
Portez ſans feinte ailleurs votre plus tendre eſtime,
Puniſſez tant d'orgueil par de juſtes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus ſûres mains.

LÉON.

Vous voyez qu'à ſon rang elle me ſacrifie,
Madame, & vous voulez que je la juſtifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler ſa foi!

JUSTINE.

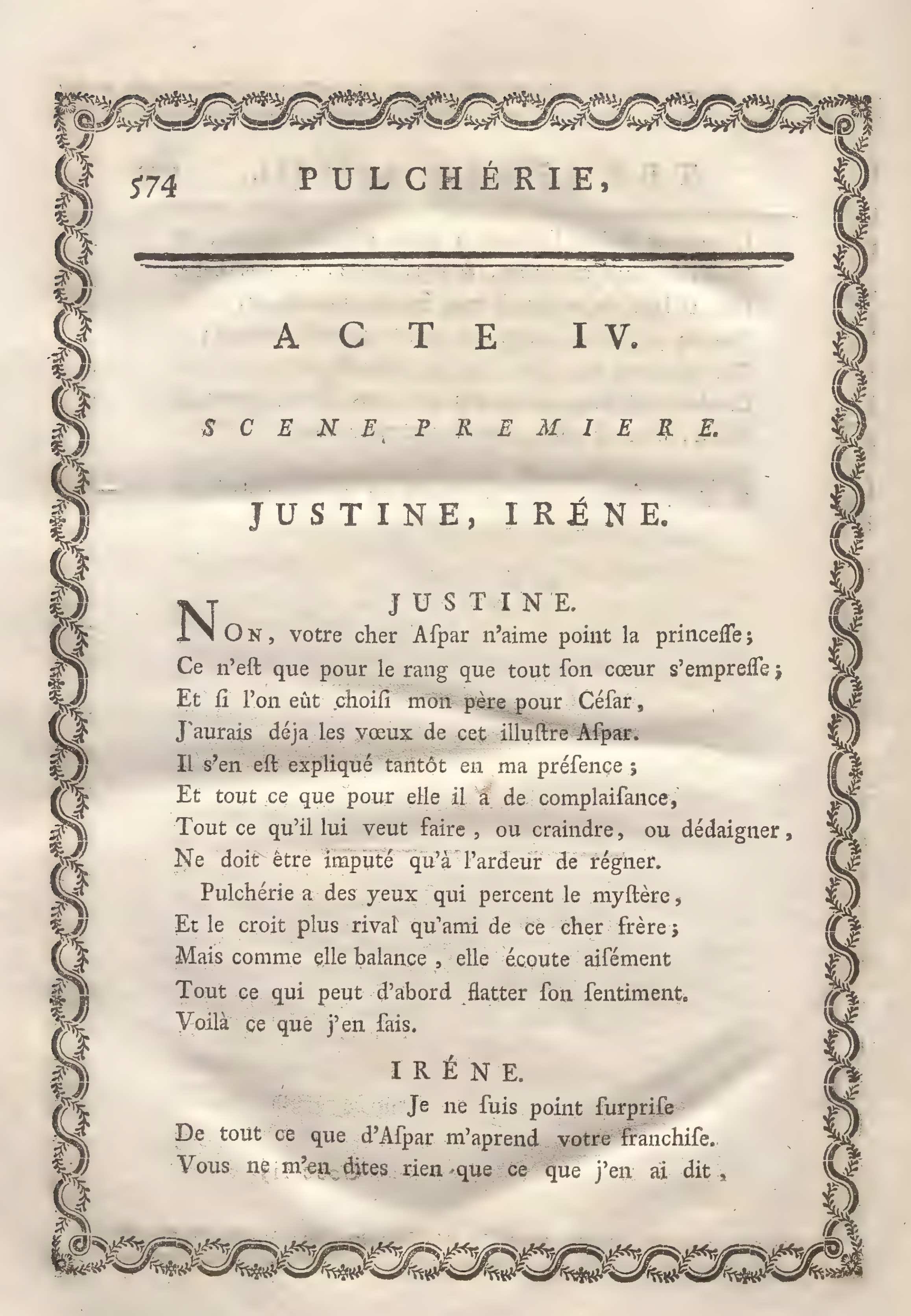
Aimez à cela près, & ſans vous mettre en peine
Si c'eſt juſtifier ou punir l'inhumaine,
Songez que ſi vos vœux en étaient mal reçus,
On pourrait avec joie accepter ſes refus.

L'honneur qu'on ſe ferait à vous détacher d'elle,
Rendrait cette conquête, & plus noble, & plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconſtant,
Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend;
Car peut-être en eſt-il, que la princeſſe même
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en eſt aſſez pour la première fois.

LÉON.

O ciel! délivre moi du trouble où tu me vois.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRÉNE.

JUSTINE.

NON, votre cher Aſpar n'aime point la princeſſe;
Ce n'eſt que pour le rang que tout ſon cœur s'empreſſe;
Et ſi l'on eût choiſi mon père pour Céſar,
J'aurais déja les vœux de cet illuſtre Aſpar.
Il s'en eſt expliqué tantôt en ma préſence;
Et tout ce que pour elle il a de complaiſance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le myſtère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère;
Mais comme elle balance, elle écoute aiſément
Tout ce qui peut d'abord flatter ſon ſentiment.
Voilà ce que j'en ſais.

IRÉNE.

Je ne ſuis point ſurpriſe
De tout ce que d'Aſpar m'aprend votre franchiſe.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,

Lorſqu'à Léon tantôt j'ai dépeint ſon eſprit;
Et j'en ai pénétré l'ambition ſecrette,
Juſques à preſſentir l'offre qu'il vous a faite.
Puiſqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas;
Il faut à ſon exemple avoir ma politique,
Trouver à ma diſgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illuſtre couleur,
Et ſous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites moi cependant, que deviendra mon frère?
D'un ſi parfait amour que faut-il qu'il eſpère?

JUSTINE.

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé même
D'eſſayer contre lui l'art & le ſtratagême.
On me devra beaucoup, ſi je puis l'ébranler;
On me donne ſon cœur ſi je le puis voler;
Et déja, pour eſſai de mon obéiſſance,
J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidèle amant qu'il eſt, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût apuyer l'artifice,
Cet apui tiendrait lieu d'un ſignalé ſervice.

IRÉNE.

Ce n'eſt point un ſervice à prétendre de moi,
Que de porter mon frère à garder mal ſa foi;
Et quand à vous aimer j'aurais ſû le réduire,
Quel fruit ſon changement pourrait-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourez-vous l'accepter?



JUSTINE.

Léon ne ſaurait être un homme à rejetter ;
Et l'on voit ſi ſouvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée :
Que ſi de ſon côté j'y voyais quelque jour,
J'eſpérerais bien-tôt de l'aimer à mon tour.

IRÉNE.

C'eſt trop, & trop peu dire. Eſt-il encor à naître
Cet amour ? eſt-il né ?

JUSTINE.

Cela pourrait bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en ſoit tems ;
L'occaſion viendra peut-être, & je l'attens.

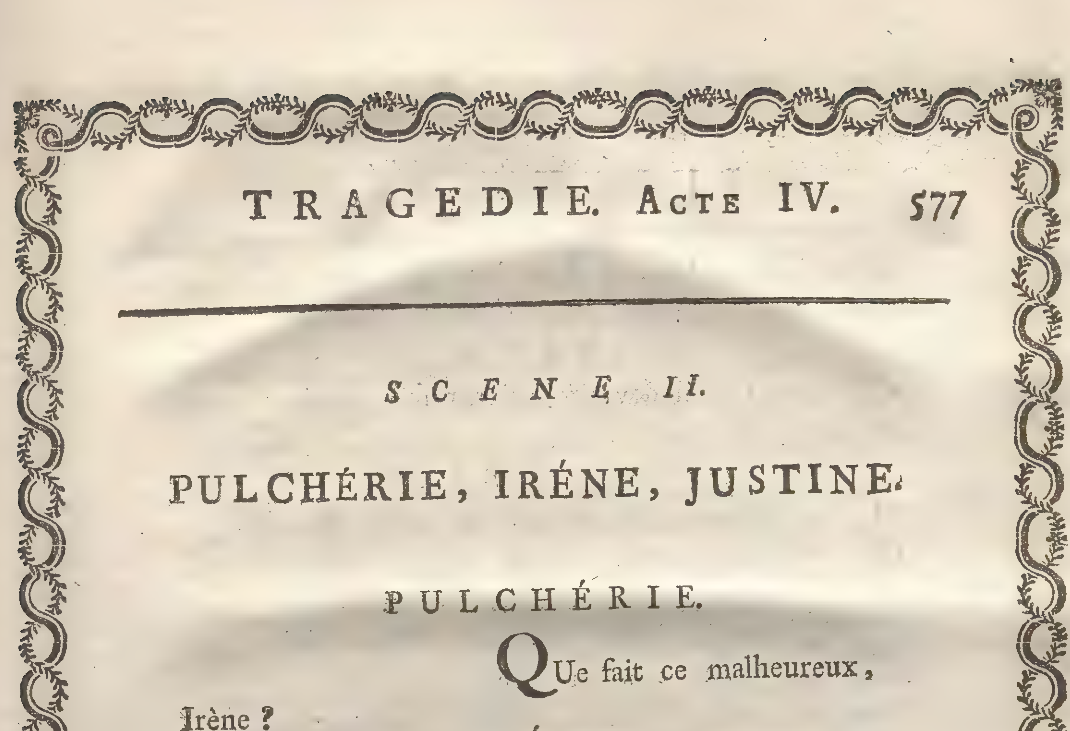
IRÉNE.

Et vous ſervez Léon auprès de la princeſſe ?

JUSTINE.

Avec ſincérité pour lui je m'intéreſſe ;
Et ſi j'en étais crûe, il aurait le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et ſouffrirais ſes vœux, s'il perdait la couronne.
Mais la princeſſe vient.

SCENE



SCENE II.

PULCHÉRIE, IRÉNE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que fait ce malheureux,
Irène ?

IRÉNE.

Ce qu'on fait dans un ſort rigoureux.
Il ſoupire, il ſe plaint.

PULCHÉRIE.

De moi ?

IRÉNE.

De ſa fortune.

PULCHÉRIE.

Eſt-il bien convaincu qu'elle nous eſt commune,
Qu'ainſi que lui du ſort j'accuſe la rigueur ?

IRÉNE.

Je ne pénètre point juſqu'au fond de ſon cœur ;
Mais je ſais qu'au dehors ſa douleur vous reſpecte ;
Elle ſe tait de vous.

PULCHÉRIE.

Ah, qu'elle m'eſt ſuſpecte !
Un modeſte reproche à ſes maux ſiérait bien :
C'eſt me trop accuſer, que de n'en dire rien.



M'aurait-il oubliée, & déja dans ſon ame
Effacé tous les traits d'une ſi belle flamme?

IRÉNE.

C'eſt par-là qu'il devrait ſoulager ſes ennuis,
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHÉRIE.

Ah, ma flamme n'eſt point à tel point affaiblie,
Que je puiſſe endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fai-lui, fai-lui plutôt ſoulager ſon ennui,
A croire que je ſouffre autant & plus que lui.
C'eſt une vérité que j'ai beſoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triſte douceur,
Qu'un digne amour conſerve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a ſentie en eſt toujours charmée;
Et même en n'aimant plus il eſt doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous ſouvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? & ce doux ſoin dont votre eſprit gêné...

PULCHÉRIE.

Souffre un reſte d'amour qui me trouble, & m'accable;
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe moi ſes vœux;
Sédui, enlève moi ſon cœur, ſi tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire, & mon ſuplice;
C'en eſt un, & bien rude, à moins que le ſénat
Mette d'accord ma flamme, & le bien de l'état.

IRÉNE.

N'eſt-ce point avilir votre pouvoir ſuprême,

Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHÉRIE.

Irène, il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hazarderait l'empire:
Je l'ai déja tant dit, que mon esprit lassé
N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour apui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRÉNE.

Quel ordre a pû du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaine la faiblesse?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'était le respect qu'imprime votre sang,
Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

PULCHÉRIE.

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.
Faible qu'était ce prince à régir tant d'états,
Il avait des apuis que ton frère n'a pas:
L'empire en sa personne était héréditaire;
Sa naissance le tint d'un ayeul, & d'un père;
Il régna dès l'enfance, & régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
Tant ce trône où l'amour par ma main l'aurait mis,

Dans mes premiers ſujets lui ferait d'ennemis.
Tout ce qu'ont vû d'illuſtre & la paix, & la guerre,
Aſpire à ce grand nom de maître de la terre :
Tous regardent l'empire ainſi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour ſoi, tant qu'il n'eſt à pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs ſervices,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injuſtices,
Si ma flamme obſtinée, & ſes odieux ſoins
L'arrètent ſur celui qu'ils eſtiment le moins ?
Léon eſt d'un mérite à devenir leur maître ;
Mais comme c'eſt l'amour qui m'aide à le connaître,
Tout ce qui contre nous s'oſera mutiner
Dira que je ſuis ſeule à me l'imaginer.

IRÉNE.

C'eſt donc en vain pour lui qu'on prie, & qu'on eſpère ?

PULCHÉRIE.

Je l'aime, & ſa perſonne à mes yeux eſt bien chère ;
Mais ſi le ciel pour lui n'inſpire le ſénat,
Je ſacrifierai tout au bonheur de l'état.

IRÉNE.

Que pour vous imiter j'aurais l'ame ravie,
D'immoler à l'état le bonheur de ma vie !
Madame, ou de Léon faites nous un Céſar,
Ou portez ce grand choix ſur le fameux Aſpar.
Je l'aime & ferais gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame ;
Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en conſolerais à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères
Elevez l'une ou l'autre au trône de vos pères,

Daignez....

PULCHÉRIE.

Aſpar ſerait digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins ſur ſon cœur.
J'aurais trop à rougir, ſi ſous le nom de femme
Je le faiſais régner ſans régner dans ſon ame,
Si j'en avais le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât ſon devoir.

IRÉNE.

Ne l'apréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il eſt plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

PULCHÉRIE.

Je le crois comme vous, & que ſa paſſion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'eſt vous entendre, Irène, & vous parler ſans feindre:
Je vois ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRÉNE.

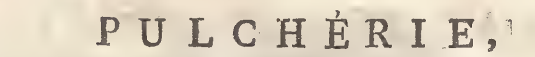
Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimait;
Je voyais ſur ſon front un air qui me charmait;
Mais depuis que le tems m'a fait mieux voir ſa flamme,
J'ai preſque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

PULCHÉRIE.

Achevez; tel qu'il eſt, voulez-vous l'épouſer?

IRÉNE.

Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuſer.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire:
L'affront ſerait trop grand, & la tache trop noire,
Si, dans la conjoncture où l'on eſt aujourd'hui,



Il m'osait regarder comme indigne de lui:
Ses desseins vont plus haut, & voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-être moins que votre diadème,
Je n'ai vû rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrais, que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ai crû me mettre en assurance,
Par l'éclat généreux d'une fausse aparence.
Je vous cédais un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE.

Reposez vous sur moi, votre Aspar vient.

SCENE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRÉNE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déja sur vos desseins j'ai lû dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espère pour Léon, & j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infaillible,
Qui poura se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHÉRIE.

Vous en ſavez l'auteur; parlez, qu'on le puniſſe,
Que moi-même au ſénat j'en demande juſtice.

ASPAR.

Peut-être eſt-ce quelqu'un que vous pouriez choiſir,
S'il vous falait ailleurs tourner votre deſir,
Et dont le choix illuſtre à tel point ſaurait plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce ſerait fait de lui,
Ce ſerait à l'empire ôter un ferme apui,
Et livrer un grand cœur à ſa perte certaine,
Quand il n'eſt pas encor digne de votre haine.

PULCHÉRIE.

On me fait mal ſa cour avec de tels avis,
Qui ſans nommer perſonne, en nomment plus de dix.
Je hais l'empreſſement de ces devoirs ſincères,
Qui ne jette en l'eſprit que de vagues chimères;
Et ne me préſentant qu'un obſcur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le beſoin de l'état eſt ſouvent un myſtère,
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.

PULCHÉRIE.

Il n'eſt ſouvent auſſi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de ſecrets reſſorts font agir & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ſes intérêts le forme, & le remue.
Des beſoins de l'état ſi vous êtes jaloux,
Fiez vous en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler ſans feindre,



Dans le choix de Léon voit quelque choſe à craindre;
Mais il m'aprend de qui je dois me défier ;
Et je puis, ſi je veux, me le ſacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Aſpar, c'eſt un myſtère
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduiſez vous
A faire qu'on m'admette à régner ſans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la choſe eſt ſans exemple.

PULCHÉRIE.

La matière au vrai zèle en eſt d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le ſénat vous donne,
Madame, ſi Léon...

PULCHÉRIE.

Ou Léon, ou perſonne.
A l'un de ces deux points amenez les eſprits.
Vous adorez Irène, Irène eſt votre prix.
Je la laiſſe avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Juſtine, ſuivez moi.

SCENE

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRÉNE.

Ce prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, ſeigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute aquiſe à votre ardeur ſincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de ſalaire;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'eſt ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, madame, & du moins j'oſe dire,
Que me donner un cœur au-deſſous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuſe loi,
C'eſt ne me donner rien qui ſoit digne de moi.

IRÉNE.

Indigne que je ſuis d'une foi ſi douteuſe,
Vous fais-je quelque loi qui puiſſe être honteuſe?
Et ſi Léon devait l'empire à votre apui,
Lui qui vous y ferait le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez vous, j'y conſens, au-deſſus de l'amour,
Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,

Qu'à ce glorieux titre un amant ſoit volage,
Je puis l'en eſtimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaiſir la belle ambition
Triompher d'une ardente & longue paſſion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
Régnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en ſoupire.
Vous ne m'en croyez pas, ſeigneur, & toutefois
Vous régneriez bientôt, ſi l'on ſuivait ma voix.
Aprenez à quel point pour vous je m'intéreſſe.
Je viens de vous offrir moi-même à la princeſſe;
Et je ſacrifiais mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs.
Vous ſavez ſa réponſe, *ou Léon ou perſonne.*

ASPAR.

C'eſt agir en amante, & généreuſe, & bonne:
Mais ſûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La généroſité ne coûte pas beaucoup.

IRÉNE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expoſe,
Et ne me voulez pas devoir la moindre choſe!
Ah, ſi j'oſais, ſeigneur, vous apeller ingrat!

ASPAR.

L'offre ſans doute eſt rare, & ferait grand éclat,
Si pour mieux éblouïr vous aviez eu l'adreſſe
D'ébranler tant ſoit peu l'eſprit de la princeſſe:
Elle eſt impératrice, & d'un ſeul, *Je le veux*,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux:
Qu'a-t-il beſoin de moi, lui qui peut tout ſur elle?

IRÉNE.

N'inſultez point, ſeigneur, une flamme ſi belle;

L'amour las de gémir ſous les raiſons d'état,
Pourrait n'en croire pas tout-à-fait le ſénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le ſénat, quoi qu'on penſe,
N'aura que du reſpect, & de la déférence;
Et de l'air dont la choſe a déja pris ſon cours,
Léon poura ſe voir empereur pour trois jours.

IRÉNE.

Trois jours peuvent ſuffire à faire bien des choſes;
La cour en moins de tems voit cent métamorphoſes:
En moins de tems un prince, à qui tout eſt permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais, & faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainſi ne parait pas fort tendre;
Mais je vous aime aſſez, pour ne vous pas entendre;
Et dirai toutefois, ſans m'en embarraſſer,
Qu'il eſt un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRÉNE.

Je ne menace point, ſeigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre eſt timide, & craint pour ſon objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le crois, du moins cela peut être;
Mais de quelle façon le faites-vous connaître?
L'amour inſpire-t-il ce rare empreſſement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant?

IRÉNE.

Il m'inſpire à regret la peur de votre perte.

Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte.
Vous avez du mérite, & je manque d'apas;
Dédaignez, quittez moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le ſalut d'un frère ai-je ſi peu d'allarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres ſujets de larmes?
C'eſt aſſez que pour vous j'oſe en vain ſoupirer:
Ne me réduiſez point, ſeigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui ſont à plaindre:
Puiſque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma ſûreté;
Et contre le couroux le plus inexorable
Elle me ſervira d'aſyle inviolable.

IRÉNE.

Vous la voudrez peut-être, & la voudrez trop tard.
Ne vous expoſez point, ſeigneur, à ce hazard;
Je doute ſi j'aurais toujours même tendreſſe,
Et pourrais de ma main n'être pas la maîtreſſe.
Je vous parle ſans feindre, & ne ſais point railler,
Lorſqu'au ſalut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien auſſi vous répondre ſans feindre.
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, & dans l'orgueil que vous-même aprouvez,
L'amitié de Léon a ſes droits conſervés:
Mais ni cette amitié, ni cet amour ſi tendre,
Quelques ſoins, quelque effort qu'il vous en plaiſe attendre,
Ne me verront jamais l'eſprit perſuadé;

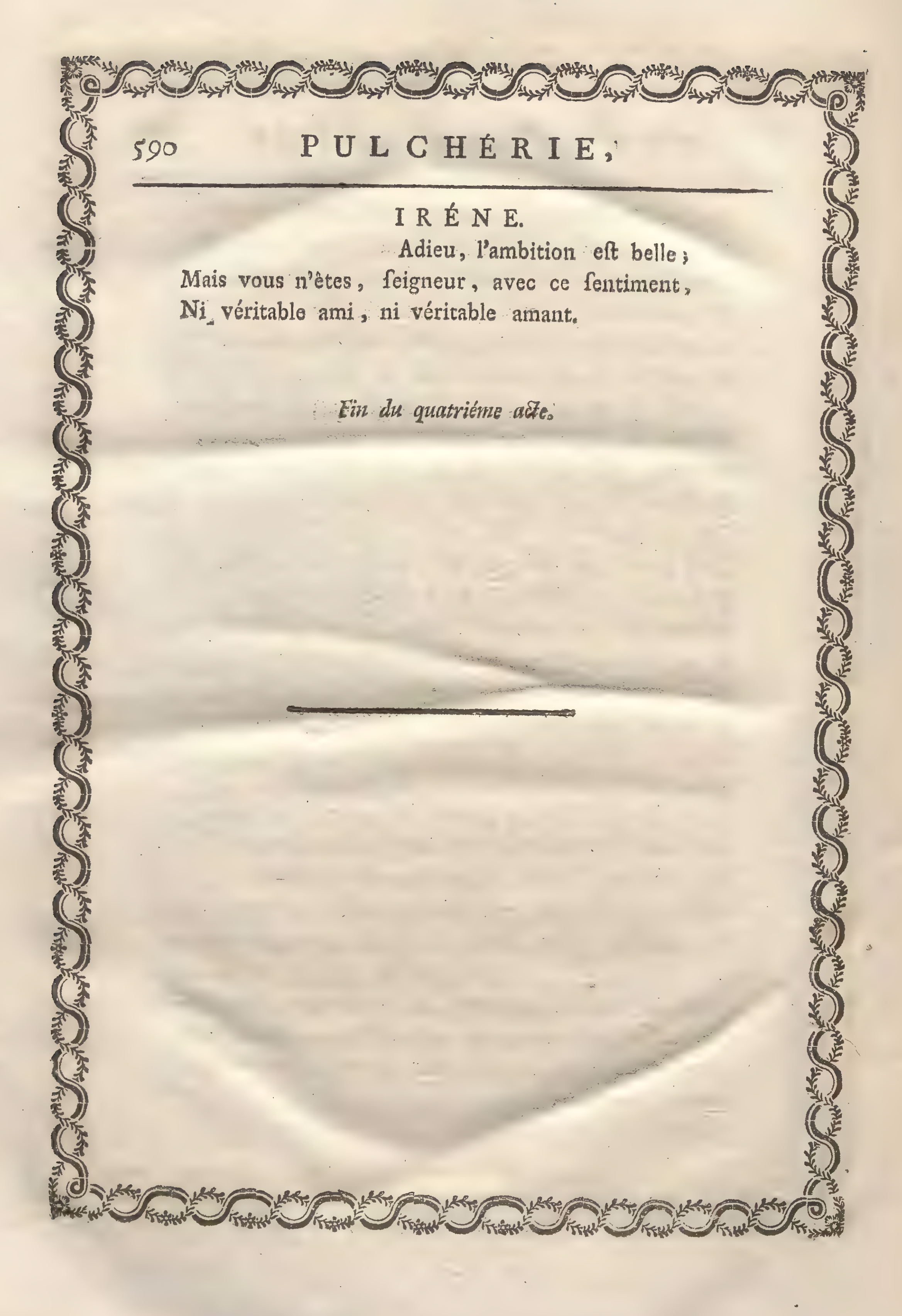
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, & longtems, de commander encore.
Ma gloire qui s'opose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne répons pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle; & je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance, & si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice;
Vous avez du pouvoir, madame, usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez vous au mien.

IRÉNE.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier & grand; le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plûtôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le tems nous pourons davantage:
Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

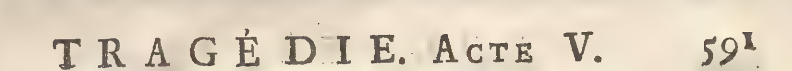
Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard;
Ne laissez point longtems nos destins au hazard;
J'attens de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, madame.



IRÉNE.

Adieu, l'ambition eſt belle ;
Mais vous n'êtes, ſeigneur, avec ce ſentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

JUSTINE, plus j'y penſe, & plus je m'inquiète:
Je crains de n'avoir plus une amour ſi parfaite;
Et que ſi de Léon on me fait un époux,
Un bien ſi déſiré ne me ſoit plus ſi doux.
Je ne ſais ſi le rang m'aurait fait changer d'ame;
Mais je tremble à penſer que je ſerais ſa femme,
Et qu'on n'épouſe point l'amant le plus chéri,
Qu'on ne ſe faſſe un maître auſſi-tôt qu'un mari.
J'aimerais à régner avec l'indépendance
Que des vrais ſouverains s'aſſure la prudence;
Je voudrais que le ciel inſpirât au ſénat
De me laiſſer moi ſeule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître; & vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, & toujours Zénobie.
On triompha de l'une, & pour Sémiramis,
Elle uſurpa le nom, & l'habit de ſon fils;
Et ſous l'obſcurité d'une longue tutelle,



Cet habit & ce nom régnaient tous deux plus qu'elle :
Mais mon cœur de leur ſort n'en eſt pas moins jaloux ;
C'était régner enfin, & régner ſans époux.
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire ;
Et le déguiſement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choſes bientôt prendraient un autre tour,
Si le ſénat prenait le parti de l'amour :
Que bientôt... Mais je vois Aſpar avec mon père.

PULCHÉRIE.

Sachons d'eux quel deſtin le ciel vient de me faire.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, PULCHERIE, JUSTINE.

MARTIAN.

MAdame, le ſénat nous députe tous deux,
Pour vous jurer encor qu'il ſuivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'eſt faire un attentat que de vous rien preſcrire ;
Et ſon reſpect vous prie une ſeconde fois
De lui donner vous ſeule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE.

Il pouvait le choiſir.

MARTIAN.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, & ſur ce point il vous demande grace.

PULCHÉRIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une néceſſité?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHÉRIE.

Son zèle eſt grand pour elle, il faut le ſatisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton ſort en moi ne peut ſe démentir,
Pour être ſouveraine, il faut m'aſſujettir;
En montant ſur le trône entrer dans l'eſclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous ferai ſavoir
Le choix que par ſon ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendrait à faveur, & bien haute, & bien rare,
De le ſavoir, madame, avant qu'il ſe ſépare.

PULCHÉRIE.

Quoi, pas un ſeul moment pour en délibérer!
Mais je ferais un crime à le plus différer;
Il vaut mieux, pour eſſai de ma toute-puiſſance,
Montrer un digne effet de pleine obéiſſance.
Retirez vous, Aſpar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

ON m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour;
Seigneur, ferait-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, madame?

PULCHÉRIE.

Vos services, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devait imposer,
Sont-ce là des témoins, seigneur, à récuser?

MARTIAN.

C'est donc à moi, madame, à confesser mon crime
L'amour naît aisément du zèle, & de l'estime;
Et l'assiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer; il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déja consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.
Mon cœur qu'un si long âge en mettait hors d'allarmes,
S'est vû livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, madame, en vain je m'en suis défendu;
En vain j'ai sû me taire, après m'être rendu.

On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soupire,
Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir
Vous ayez pû surprendre une larme, un soupir;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage,
Est encor plus l'effet de l'amour, que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin;
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, & ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur remède, & sa peine.
Adieu, vivez heureuse, & si tant de jaloux...

PULCHÉRIE.

Ne partez pas, seigneur, je les tromperai tous;
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, & de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN.

Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHÉRIE.

Encor un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servie;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie;
La vôtre s'est usée à me favoriser.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoi?

PULCHÉRIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moi, madame!



PULCHÉRIE.

Oui, ſeigneur, c'eſt le plus grand ſervice
Que vos ſoins puiſſent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux;
Juſques à ſouhaiter des fils, & des neveux.
Mon ayeul dont partout les hauts faits retentiſſent,
Voudra bien qu'avec moi ſes deſcendans finiſſent,
Que j'en ſois la dernière, & ferme dignement
D'un ſi grand empereur l'auguſte monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expoſe
A laiſſer des Céſars du ſang de Théodoſe.
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vû ce ſang dégénérer,
Et qui, s'il eſt fécond en illuſtres princeſſes,
Dans les princes qu'il forme ne montre que faibleſſes.
Ce n'eſt pas que Léon choiſi pour ſouverain,
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix ſe fût rendu juſtice;
Mais puiſqu'on m'a ſans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'aſſez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes ſujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Céſars pour moi puiſſe groſſir le nombre;
Un mari, qui content d'être au-deſſus des rois,
Me donne ſes clartés, & diſpenſe mes loix;
Qui n'étant en effet que mon premier miniſtre,
Pare ce que ſous moi l'on craindrait de ſiniſtre,
Et pour tenir en bride un peuple ſans raiſon,
Paraiſſe mon époux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, ſeigneur, & c'eſt aſſez vous dire;

Prètez moi votre main, je vous donne l'empire.
Eblouïssons le peuple, & vivons entre nous,
Comme s'il n'était point d'épouse, ni d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de votre flamme,
C'est vous rendre du moins le maître de son ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-dessus d'eux,
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHÉRIE.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire;
Et j'aquitte envers vous, & l'état, & mon frère.

MARTIAN.

Aurait-on jamais crû, madame...

PULCHÉRIE.

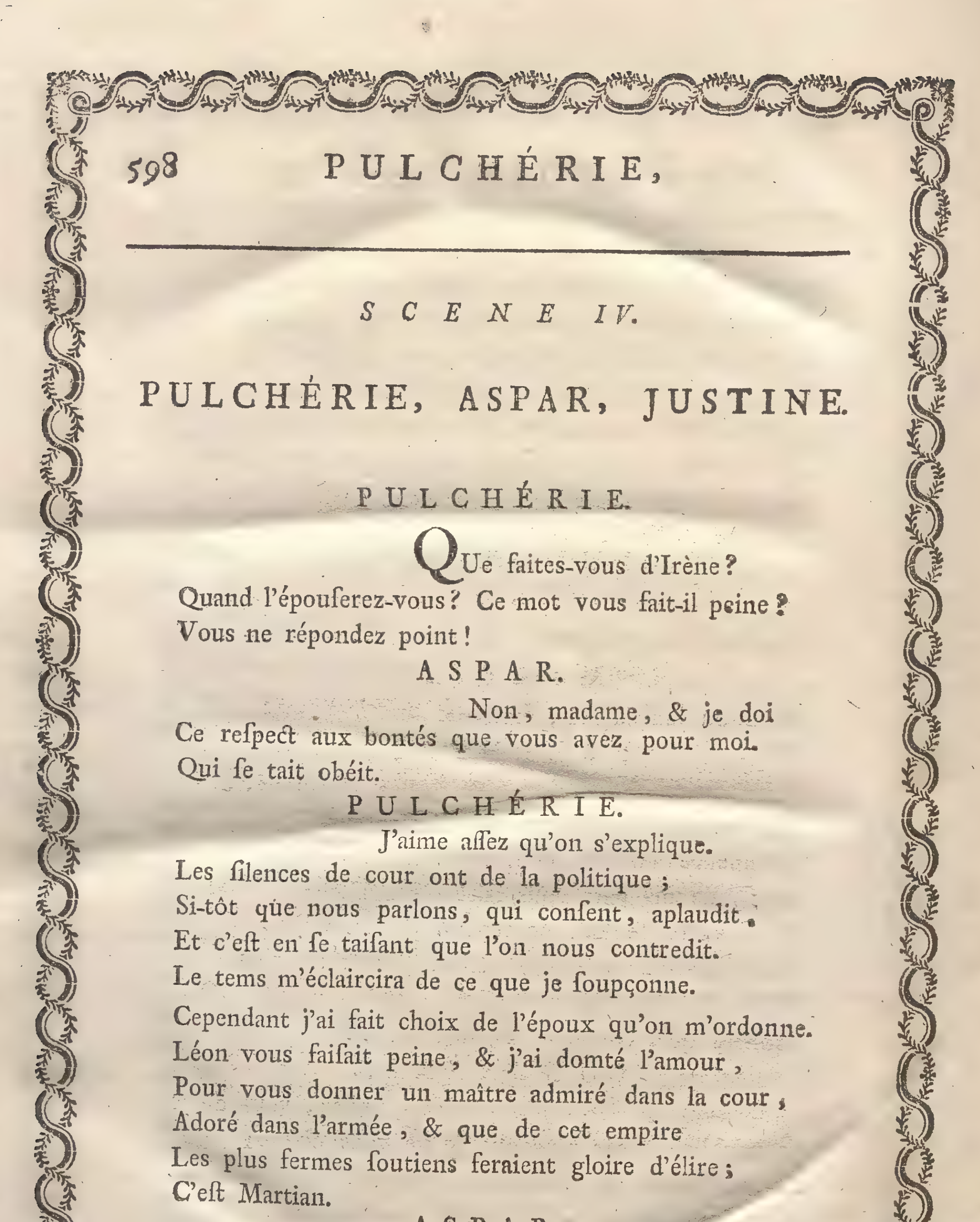
Allez, seigneur,
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître;
Allez-y de ma part vous faire reconnaître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, madame...

PULCHÉRIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,
N'en veut, ni de refus, ni de remercimens.
Faites entrer Aspar.



SCENE IV.

PULCHÉRIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que faites-vous d'Irène?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point!

ASPAR.

Non, madame, & je doi
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHÉRIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique;
Si-tôt que nous parlons, qui consent, aplaudit.
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisait peine, & j'ai domté l'amour,
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, & que de cet empire
Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire;
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil, & tout cassé qu'il est!

PULCHÉRIE.

Tout vieil & tout caſſé je l'épouſe, il me plait.
J'ai mes raiſons. Au reſte, il a beſoin d'un gendre,
Qui partage avec lui les ſoins qu'il lui faut prendre,
Qui ſoutienne des ans panchés dans le tombeau,
Et qui porte ſous lui la moitié d'un fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place ?
Une ſeconde fois vous paraiſſez de glace !

ASPAR.

Madame, Aréobinde, & Procope, tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d'autres vœux.
Sans cela je dirais. . .

PULCHÉRIE.

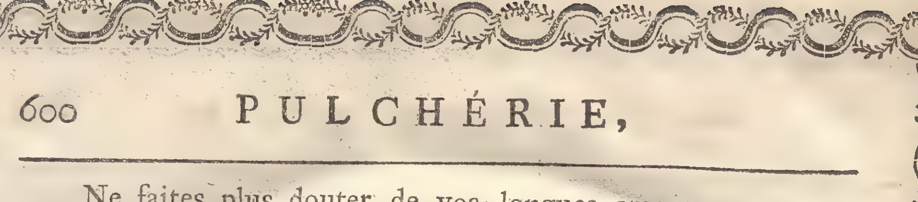
Et ſans cela moi-même
J'éléverais Aſpar à cet honneur ſuprême;
Mais quand il ſerait homme à pouvoir aiſément
Renoncer aux douceurs de ſon attachement,
Juſtine n'aurait pas une ame aſſez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderait comme un volage eſprit,
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en ſavez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle. . .

ASPAR.

Madame, vos bontés choiſiront mieux pour elle;
Comme pour Martian elles nous ont ſurpris,
Elles ſauront encor ſurprendre nos eſprits.
Je vous laiſſe en réſoudre.

PULCHÉRIE.

Allez, & pour Irène,
Si vous ne ſentez rien en l'ame qui vous gêne,



Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je diſpoſe d'elle avant qu'il ſoit deux jours.

S C E N E V.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Ce n'eſt pas encor tout, Juſtine, je veux faire
Le malheureux Léon ſucceſſeur de ton père.
Y contribueras-tu ? prêteras-tu la main
Au glorieux ſuccès d'un ſi noble deſſein ?

JUSTINE.

Et la main, & le cœur ſont en votre puiſſance.
Madame, doutez-vous de mon obéiſſance,
Après que par votre ordre il m'a déja coûté
Un conſeil contre vous qui doit l'avoir flatté ?

PULCHÉRIE.

Achevons, le voici. Je répons de ton père ;
Son cœur eſt trop à moi pour nous être contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LÉON, JUSTINE.

LÉON.

Je me le disais bien que vos nouveaux sermens,
Madame, ne seraient que des amusemens.

PULCHÉRIE.

Vous commencez d'un air. . .

LÉON.

J'achéverai de même,
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus. . .

PULCHÉRIE.

Sachez. . .

LÉON.

Je ne veux rien savoir,
Et je n'aporte ici ni respect, ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète,
N'y vient que mériter la mort que je souhaite;
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.
Si vos fausses bontés ont sû me décevoir,
Vos sermens m'ont réduit au dernier desespoir.

PULCHÉRIE.

Ah, Léon !

LÉON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un ſoupir ma fureur à ſe rendre?
Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous voi,
Il ne me ſouvient plus de vos manques de foi !
Ma bouche ſe refuſe à vous nommer parjure,
Ma douleur ſe défend juſqu'au moindre murmure ;
Et l'affreux deſeſpoir qui m'amène en ces lieux,
Cède au plaiſir ſecret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, madame, & d'amour, non de rage ;
De mon dernier ſoupir recevez l'humble hommage ;
Et ſi de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidèle ardeur n'aprocha de ma flamme,
Jamais frivole eſpoir ne flatta mieux une ame ;
Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour ſi pur ſe vît mieux ſatisfait ;
Mais quand vous m'avez dit: *Quelque ordre qu'on me donne,*
Nul autre ne ſera maître de ma perſonne,
J'ai dû me le promettre, & toutefois, hélas !
Vous paſſez dès demain, madame, en d'autres bras ;
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandaient de croire.

PULCHÉRIE.

Non, je ne la pers pas, & fais ce que je doi.
Prenez des ſentimens qui ſoient dignes de moi ;
Et ne m'accuſez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LÉON.

Quoi, vous n'épousez pas Martian dès demain ?

PULCHÉRIE.

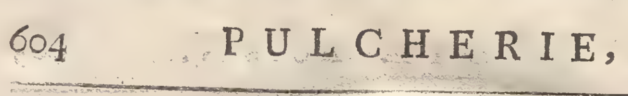
Savez-vous à quel prix je lui donne la main ?

LÉON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achette ?

PULCHÉRIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette ;
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilège à vous rendre jaloux ;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née ;
Que Martian reçoit & ma main, & ma foi,
Pour me conserver tout, & tout l'empire à moi ;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, & reconnaissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon époux ?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire ;
C'est pour vous le garder qu'il me plait de l'élire.
Rendez vous, comme lui, digne de ce dépôt,
Que son âge penchant vous remettra bientôt ;
Suivez-le pas à pas ; & marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner ;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez vous au trône, & faites vous son gendre ;
Je vous donne Justine.



LÉON.

A moi, madame ?

PULCHÉRIE.

A vous,
Que je m'étais promis moi-même pour époux.

LÉON.

Ce n'eſt donc pas aſſez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'était dûe,
Il faut aimer ailleurs ?

PULCHÉRIE.

Il faut être empereur,
Et le ſceptre à la main juſtifier mon cœur,
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadême ;
Vous mettre à mon exemple au-deſſus de l'amour ;
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Juſtine a du mérite, elle eſt jeune, elle eſt belle :
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle ;
Et l'empire pour dot eſt un trait ſi charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON.

Oui, madame, après vous elle eſt incomparable ;
Elle eſt de votre cour la plus conſidérable ;
Elle a des qualités à ſe faire adorer ;
Mais, hélas! juſqu'à vous j'avais droit d'aſpirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ?
Que ſans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?
Qu'en vous laiſſant mon cœur je demande le ſien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien ?

PULCHÉRIE.

Et ne ſavez-vous pas qu'il eſt des hyménées
Que font ſans nous au ciel les belles deſtinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne penſons pas ;
Et dès qu'il les réſout, il fait trouver la voie
De nous faire accepter ſes ordres avec joie.

LÉON.

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes vœux !

PULCHÉRIE.

Aimez moi, j'y conſens ; je dis plus, je le veux ;
Mais comme impératrice, & non plus comme amante ;
Que la paſſion ceſſe, & que le zèle augmente.
Juſtine qui m'écoute agréra bien, ſeigneur,
Que je conſerve ainſi ma part en votre cœur.
Je connais tout le ſien. Rendez vous plus traitable,
Pour aprendre à l'aimer autant qu'elle eſt aimable ;
Et laiſſez vous conduire à qui ſait mieux que vous
Les chemins de vous faire un ſort illuſtre & doux.
Croyez-en votre amante, & votre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend juſtice ;
Et ſur Juſtine & vous je dois pouvoir aſſez,
Pour vous dire à tous deux, je parle, obéiſſez.

LÉON *à Juſtine.*

J'obéis donc, madame, à cet ordre ſuprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'eſt pas à lui-même :
Mais enfin je ne ſais quand je pourai donner
Ce que je ne puis même offrir ſans le gêner ;
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre,

Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE.

Il eſt aſſez à moi dans de ſi bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains;
Et je vous répondrais d'une amitié ſincère,
Si j'en avais l'aveu de l'empereur mon père.
Le tems fait tout, ſeigneur.

SCENE DERNIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN.

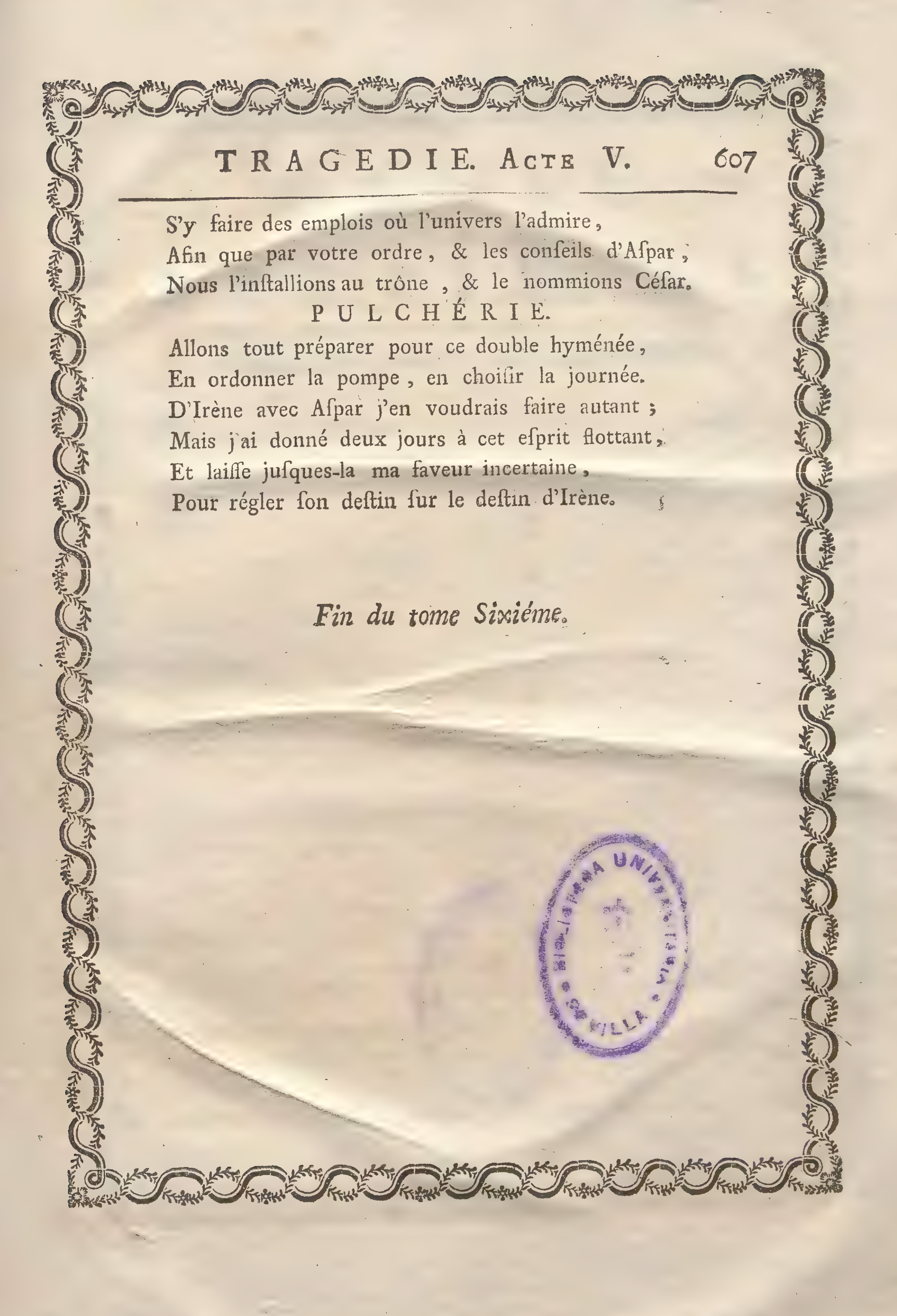
D'Une commune voix,
Madame, le ſénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi votre alégreſſe unie
Soupire après le jour de la cérémonie;
Et le ſerment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguſte nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE.

Cependant j'ai ſans vous diſpoſé de Juſtine,
Seigneur, & c'eſt Léon à qui je la deſtine.

MARTIAN.

Pourrais-je lui choiſir un plus illuſtre époux,
Que celui que l'amour avait choiſi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire,



S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que par votre ordre, & les conſeils d'Aſpar,
Nous l'inſtallions au trône, & le nommions Céſar.

PULCHÉRIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choiſir la journée.
D'Irène avec Aſpar j'en voudrais faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet eſprit flottant,
Et laiſſe juſques-la ma faveur incertaine,
Pour régler ſon deſtin ſur le deſtin d'Irène.

Fin du tome Sixiéme.



TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Sixiéme volume.

***

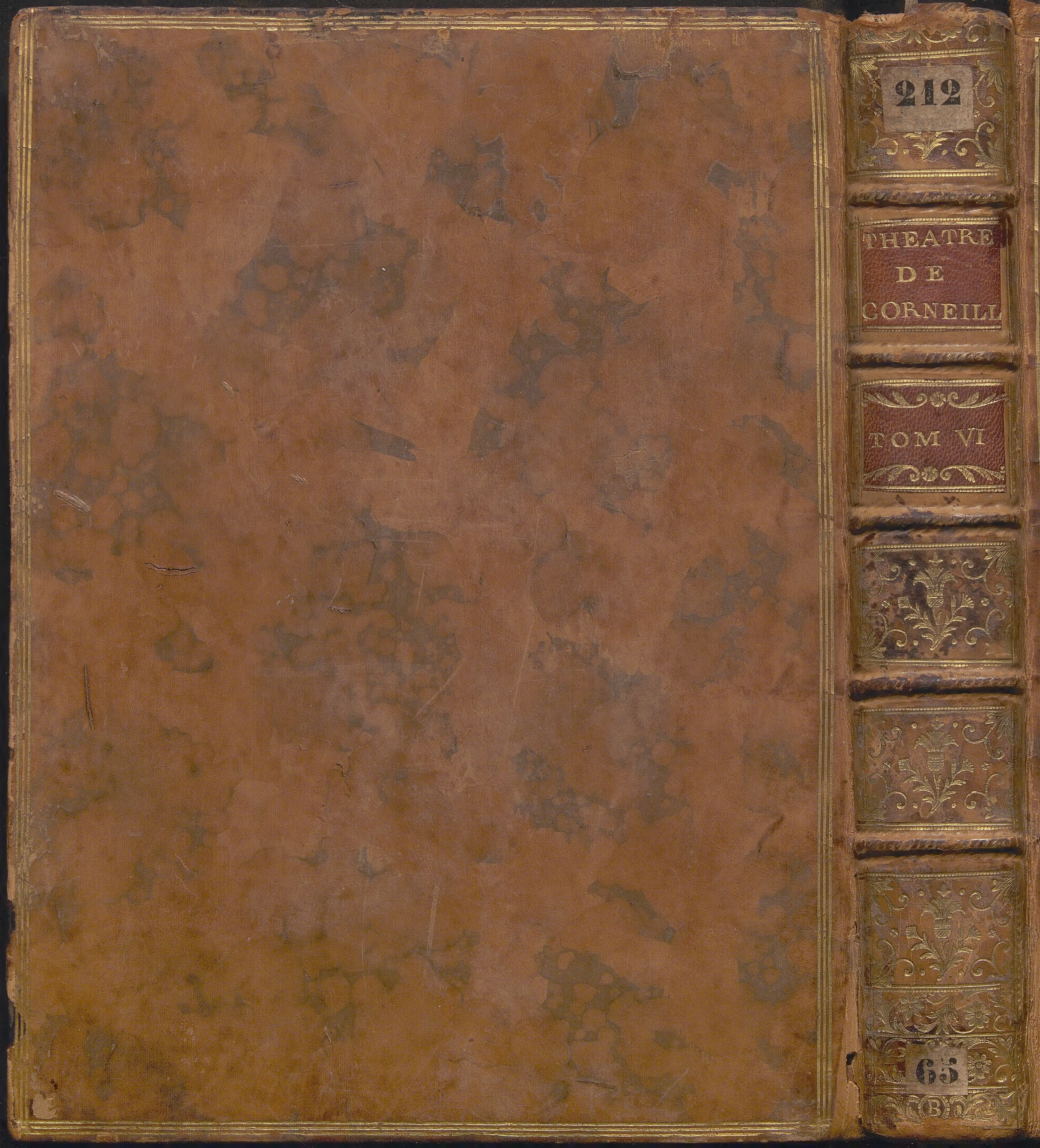
TABLE.

Fin de la Table.





212/65
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600717968
1285767779


212
THEATRE
DE
CORNEILL
TOM VI
65


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm